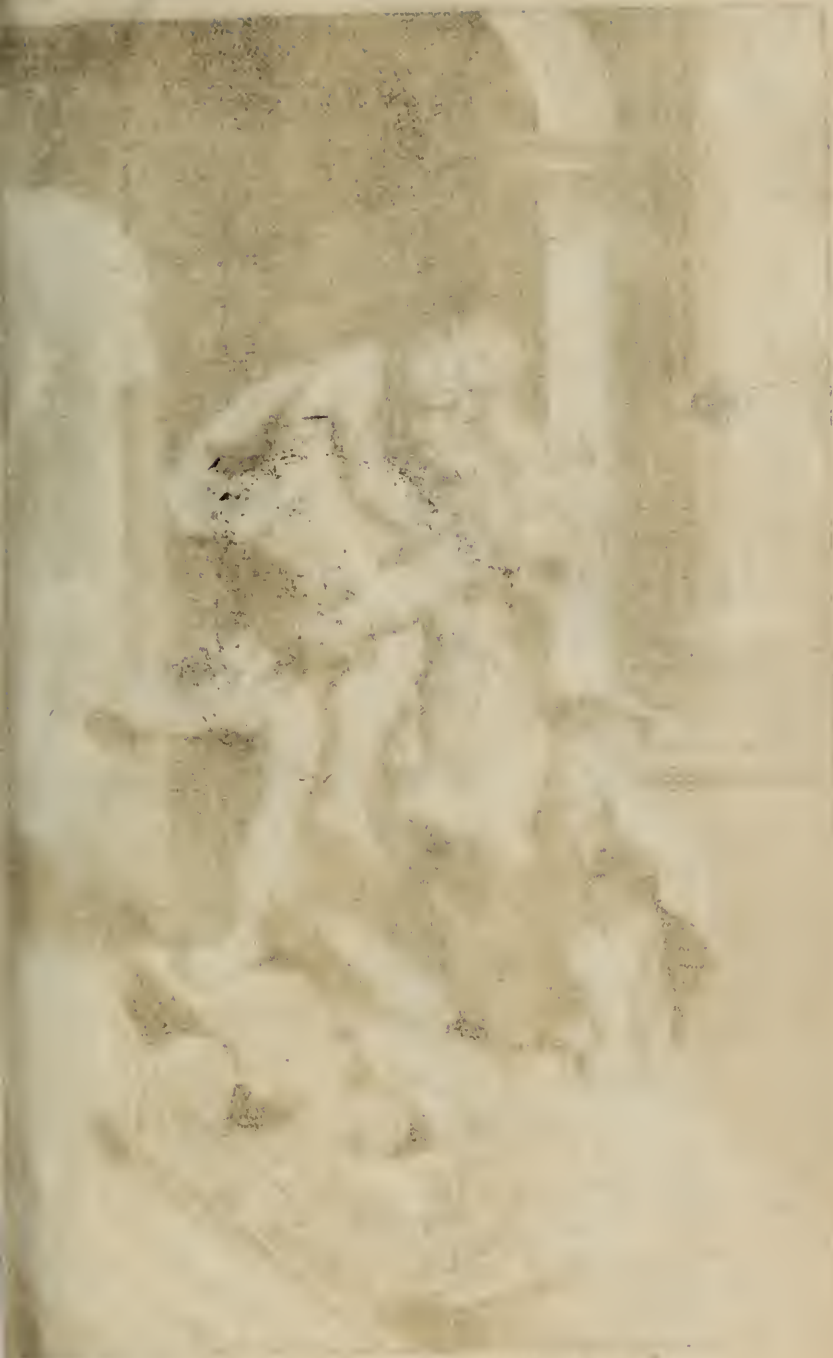
CSP



L'ENEÏDE DE VIRGILLE

TRADUCTION
DE
L'ENEÏDE
DE
VIRGILE,

Par Mr. DE SEGRAIS, de l'Academie Françoiſe.

Nouvelle Edition reveuë & corrigée.

Enrichie de Figures en Taille-douce.

TOME SECOND.

A LYON,

Chez ANDRÉ DEGOIN, Marchand Libraire, proche l'Egliſe de Saint Nizier.

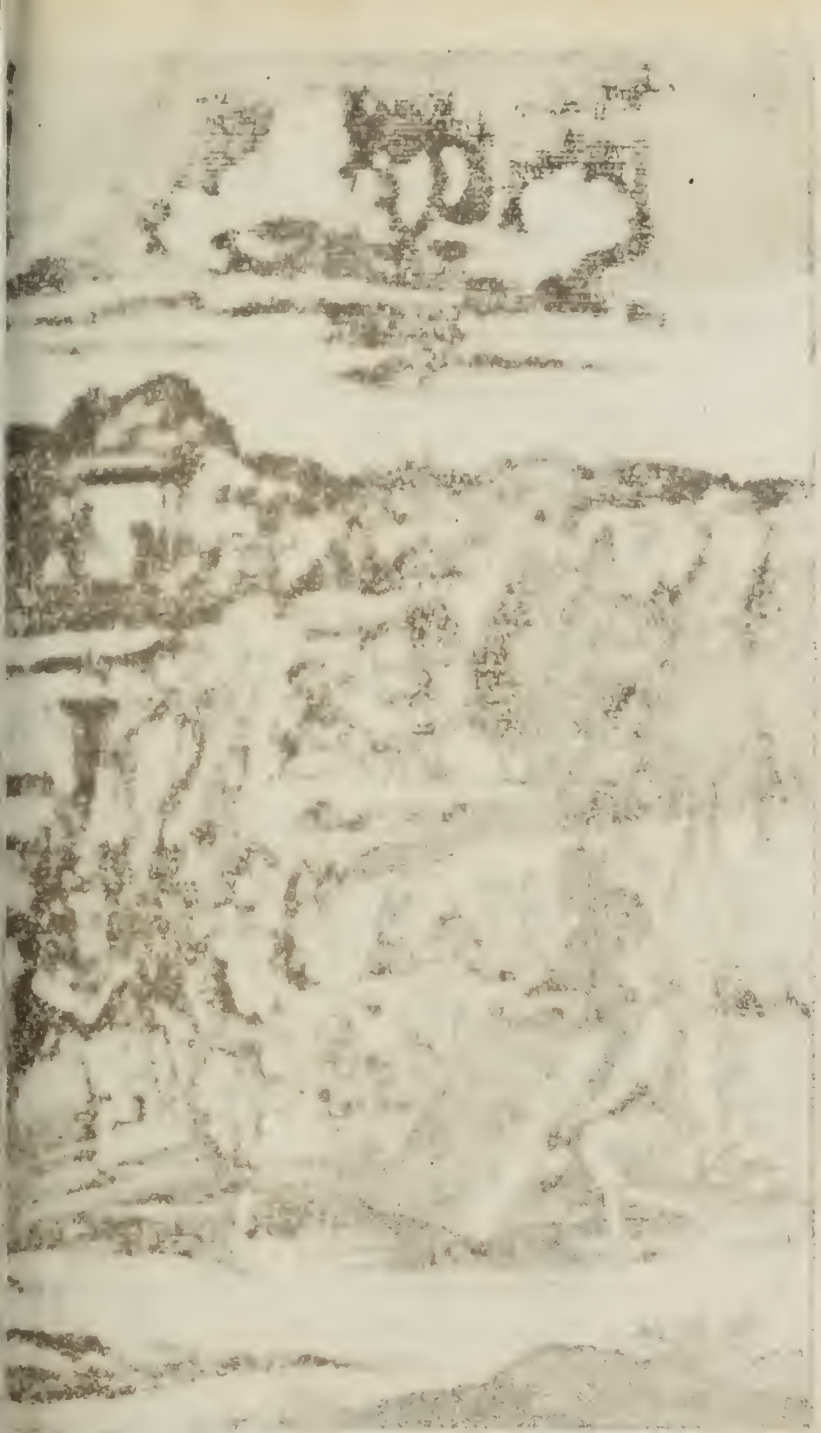
M. DCCXIX.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.

Universitas
BIBLIOTHECA

CSP

PA
6809
.A5S4
1719
v. 2



L'ENEÏDE DE VIRGILE.

LIVRE SEPTIE'ME.

DU Prince des Troyens nourrice venerable,
Cajette, ton trépas rend ce port memorable;
Ton nom (si quelque honneur conſole aprés la mort,)
Fait reverer tes os ſur l'Italique bord.
Lorſque d'un verd gazon ſur la tombe élevée,
Et des derniers honneurs la coûtume obſervée;
La vague s'aplanit; & le vaillant Heros
Suit le vent favorable, & s'abandonne aux flots.
La Lune avec plaiſir éclairant ſa carriere
Sur l'onde fait briller ſa tremblante lumiere:
L'ombre accroît la fraîcheur du zephire amoureux:

Ils rasent de Circé l'empire dangereux,
Ou par ses doux accens de ses bocages sombres
La fille du Soleil fait résonner les ombres;
Et dans son beau Palais au jour de cent flambeaux
Trame de soye & d'or mille ouvrages nouveaux.
Là, des ours enchaînez dans les longues étables
On entend dans la nuit les cris épouventables,
Les hurlemens des loups retentir sur les mers,
Les lions rugissans lutter contre leurs fers,
Et les hommes changez pour plaindre leur misere
Des immondes troupeaux imiter la colere;
Des charmes de Circé formidables effets!
Pour garder les Troyens de tomber dans ses rets,
Neptune à leurs vaisseaux donne un vent favorable,
Les détourne des ports de l'Isle redoutable,
Et bien-tôt secondant leur fuite & leurs efforts,
Les dérobe à l'aspect de ces funestes bords.
L'Aurore dans le Ciel sur son char triomphante
Des rayons du Soleil voyoit la mer brillante;
Lorsque le vent s'abbaisse, & laisse aux avirons
Fendre le marbre unis du Palais des Tritons.
De loin une forêt s'offre sur le rivage;
Le Tibre la divise; & sous ce verd ombrage,
D'un cours precipité s'élançant dans la Mer,
Mêle son sable d'or avec le flot amer:
Les habitans aîlez de ce bocage antique
Saluoient le Soleil de leur douce musique;
Et volant d'arbre en arbre en ce charmant séjour
Sembloient de tous côtez inviter à l'amour.
Là bornent les Troyens leurs erreurs vagabondes:
Le Tibre sous leurs nefs fait boüillonner ses ondes.
Racontent maintenant, Muse, quels Potentats
Des antiques Latins gouvernoient les Etats,
Quand les vaisseaux d'Enée aborderent leurs terres:

Dis

Dis le commencement de leurs ſanglantes guerres ;
Je te ſuivrai Deeſſe, & répandant l'horreur
Je chanterai les Rois embraſez de fureur ;
L'eſcadron belliqueux de la fiére Hetrurie ;
Le martial effort de toute l'Heſperie ;
D'un labeur plus hardi je trame le projet,
Et je donne à mes vers un plus noble ſujet.
Comblé d'ans & d'honneurs, dans une paix profonde ;
Latinus gouvernoit cette plage feconde :
Pour une chaſte Nimphe épris d'un chaſte amour
A cet illuſtre Roi Faune donne le jour,
Faune fils de Picus, dont la tige divine
De Saturne tiroit ſa celeſte origine.
Ce Monarque ne pût obtenir des deſtins
Qu'un fils lui ſuccedât au trône des Latins,
Tous morts dans leur enfance, une jeune Princeſſe
Seule heritoit du ſceptre & de tant de richeſſes.
Des peuples le deſir, des Monarques l'amour,
Ses charmes embraſoient les climats d'alentour ;
Mais par ſon air charmant, par l'éclat de ſa race
De cent fameux rivaux Turne bravoit l'audace :
Et la Reine à ce gendre ayant donné ſa voix
D'une incroyable ardeur en pourſuivoit le choix.
Les Dieux ſeuls oppoſoient leurs terribles préſages.
D'un antique laurier les verdoyans feüillages
Faiſoient une ombre épaiſſe au milieu de la cour ;
Le Roi qui le planta l'offrit au Dieu du jour ;
Et de ce vieux laurier fameux dans l'Auſonie
Des peuples Laurentins nomma la Colonie.
Sur l'arbre conſacré l'on void du Ciel ſerain,
Prodige merveilleux ! fondre un nombreux eſſain,
Qui formant un bruit ſourd des pieds s'attache enſemble,
Et ſur le verd ſommet en un monceau s'aſſemble.

L'augure s'en étonne, & s'écriant alors,
Un étranger, dit-il, arrive sur nos bords,
D'où ce prodige vient, viendra l'illustre gendre,
Qui sur nos hauts remparts doit son empire étendre:
Un jour qu'avec sa fille au pied des saints Autels
Ce vieux Roi presentoit l'encens aux immortels,
Avec tous ses atours (terrible & clair augure)
Il void flamber soudain sa longue chevelure,
Et l'or de sa couronne éclatant de rubis:
Puis ces sacrez brandons volant sur ses habits
D'une rouge clarté l'environner entiere,
Et remplir le Palais de flâme & de lumiere.
Les Prophetes divins mandez de toutes parts
Annoncent que ce feu sur la Princesse épars,
Lui promet un renom qui remplira la terre;
Mais qu'il présage au peuple une sanglante guerre.
Sur les monts de Tibur dans un bois écarté
Pour ses Oracles sûrs Faune étoit consulté,
Prés de la blanche source aux ondes ensouffrées,
Dont l'odeur se répand dans ces forêts sacrées.
De toute l'Italie aux Oracles certains
Les peuples accouroient des bords les plus lointains.
Là, pendant la nuit sombre, & sous les feüilles vertes,
Etendu sur les peaux des victimes offertes,
Le Prêtre au doux sommeil laissant fermer ses yeux
Joüit paisiblement de l'entretien des Dieux:
Il entend divers cris; & du fonds de l'Averne
Il void des spectres noirs monter dans sa caverne.
Le Monarque étonné des prodiges nouveaux.
Vient lui-même à son pere immoler cent agneaux;
Et couché sur les peaux selon l'antique usage
Entend de cette voix retentir le bocage.

Dégage-toi, mon fils, de l'hymen des Latins;
L'alliance qu'on traite est contraire aux destins:

Des

Des climats étrangers arrive un gendre illuſtre,
Dont la race à mon ſang promet un nouveau luſtre,
Et doit tout aſſervir par force ou par amour,
De la Mer Atlantique aux flots d'où naît le jour.
Par Faune & dans la nuit ces choſes revelées
Par le Roi des Latins ne furent point celées.
Déja la Renommée errant par les Citez,
En avoit répandu le bruit de tous côtez;
Lorſque ſur le gazon des rives agréables
La flote des Troyens vint attacher ſes cables.
Enée aſſis ſur l'herbe au pied d'un chêne vieux
Avec le bel Aſcagne, & ſes Chefs glorieux,
Les invite à manger ſous la verte ramée:
Les pains ſervent de table à la troupe affamée;
On ſert ſur des gâteaux le champêtre feſtin;
(Tel de Jupiter même étoit l'ordre divin)
Et ces pains étendus ſur les fleurs du rivage
Sont encore comblez de quelques fruits ſauvages.
Bien-tôt tout diſparoît, & leur avide faim
Du ruſtique repas bien-tôt trouve la fin;
Tous les mets devorez, la troupe inſatiable
Mange juſqu'aux gâteaux qui lui ſervoient de table.
O Dieux! s'écrie Aſcagne, ô Dieux! par quel deſtin
La table eſt devenuë un des mets du feſtin!
Cette parole en l'air par haſard répanduë
Frappe l'eſprit d'Enée, & deſille ſa vûë:
Par elle il reconnoît le terme de ſes maux,
Et rempli du Dieu même il pourſuit en ces mots.
Je te ſalue, ô terre à mon ſang deſtinée,
C'eſt ici que le ſort a ma courſe bornée;
Je vous ſalue encor mes domeſtiques Dieux,
Dont le deſtin errant eſt fixé dans ces lieux.
Amis, je m'en ſouviens, à des marques ſi claires
Anchiſe des deſtins m'expliquoit les miſteres.

Sur un bord étranger, où la preſſante faim,
Rendra de Celeno le préſage certain,
Attends, me diſoit-il, le calme aprés l'orage;
Enferme de rempars ton premier heritage.
La voici cette faim, & le dernier des maux
Qui limite le cours de tant de longs travaux.
Sus donc, qu'au premier jour donc l'Olimpe ſe dore
A l'éclat des rubis de la naiſſante aurore,
Abandonnant ce port, cherchons de tous côtez,
Quelles ſont de ces lieux les mœurs & les citez.
Maintenant par nos vœux, & par les taſſes pleines
Apellons Jupiter à la fin de nos peines.
Au grand Anchiſe encore offrons ce vin fumeux.'
Soudain d'un verd rameau couronnant ſes cheveux,
Au Dieu de la Contrée ayant fait ſa priere,
Il invoque des Dieux la Terre la premiere,
Les Fleuves inconnus, les Nimphes des ruiſſeaux,
Les Ombres de la nuit, & ſes brillans flambeaux,
Jupiter né dans Crete, & l'antique Cibelle,
Et ſon pere divin, & ſa mere immortelle.
Trois fois le Tout-puiſſant tonna du haut des Cieux;
Et d'un nuage d'or dont il frappa les yeux,
Fit briller la ſplendeur ſur ſon trône ſemée.
Bien-tôt le bruit s'épand dans la Troyenne armée,
Qu'on va fonder les murs promis par les deſtins;
Et ce bruit à l'envi redouble les feſtins:
A ce préſage heureux les taſſes ſont vuidées,
Pleines des meilleurs vins, & de fleurs rebordées.
Auſſi-tôt que le jour éclaira l'Univers,
Ils parcourent le fleuve & les bords découverts;
On leur nomme le Tibre, on leur montre les Villes,
La Fontaine Numique & ſes étangs tranquilles,
Le ſejour des Latins terribles aux combats.
Alors le fils d'Anchiſe aſſemblant ſes Etats,

De

De cent Ambaſſadeurs fait le choix honorable,
Qu'il députe au Palais du Prince venerable.
Des rameaux de Minerve, ils couronnent leurs fronts;
Ils implorent la paix chargez de riches dons:
L'Ambaſſade à grands pas s'avance vers la Ville.
Le Heros cependant creuſe le champ fertile,
Trace l'enclos d'un Camp, & contre les hazards,
Le munit de foſſez, de murs & de ramparts.
Des dômes des Latins, bien-tôt la troupe éluë
Découvre le ſommet élevé dans la nuë;
Elle approche, elle arrive, & void qu'au pied des murs
La jeuneſſe s'exerce aux combats les plus durs:
Ils pouſſent les chevaux dans la noble carriere,
Sous leurs rapides chars font voler la pouſſiere,
Lancent le javelot, & de la gloire épris,
De la courſe, & de l'arc ſe diſputent le prix.
A l'antique Monarque à l'inſtant on rapporte
Qu'une troupe en bel ordre avance vers la porte;
Tous grands, tous inconnus par leur habillement:
L'auguſte Roi répond, qu'on mene promptement
Dans ſon riche Palais cette troupe étrangere;
Et monte plein d'éclat au trône de ſon pere.
Sur cent riches piliers, de loin s'offroit aux yeux
Du ſplendide Picus le Palais ſpacieux,
Conſacré par les ans, & par un ſaint bocage;
Les Rois Latins prenoient pour un heureux préſage
D'y recevoir le ſceptre & le royal atour.
C'eſt là qu'ils étaloient la pompe de leur Cour;
Qu'un belier immolé, les Vieillards honorables
Paroiſſoient à l'entour des magnifiques tables.
Là, de cedre taillez les antiques ayeux,
Par rang ſous le portail ſont expoſez aux yeux;

Itale, avec Sabin inventeur de la vigne,
Que la ſerpe qu'il porte encore rend inſigne;
Janus au double fronr, Saturne & ces vieux Rois,
Qui firent pour leur peuple & mille & mille exploits.
Sous le portique on void les armes éclatantes,
Les chariots conquis, & les haches tranchantes,
Les caſques remportez, les dards & les écus,
Les roſtres arrachez des navires vaincus,
Et des camps enlevez les portes ſpacieuſes.
D'un Augure portant les marques glorieuſes,
Là, d'un leger écu paroît le bras armé
Picus des fiers chevaux le dompteur renommé;
Que l'amour de Circé, que ſon fatal breuvage
Changerent en oyſeau d'un verdoyant plumage.
Sur le trône éclatant des grands Rois ſes ayeux.
Le vieux Monarque aſſis dans le Temple des Dieux,
Fait entrer des Troyens l'étrangere cohorte,
Et d'un ton gracieux leur parle de la ſorte.
Braves fils de Dardan (car ne préſumez pas
Porter un nom obſcur aux plus lointains climats)
Quel deſtin par les mers vous porte à nos rivages;
Soit que perſecutez par de cruels orages,
Des malheureux Nochers vous éprouvez le ſort,
Soit enfin qu'égarez vous n'aſpirez qu'au port,
Abordez ſans terreur la Nation Latine.
Du vieux pere des Dieux tirant nôtre origine,
Sans contrainte & ſans loix, à ſon exemple encor,
Nous gardons l'équité de l'heureux ſiecle d'or.
Même, s'il m'en ſouvient, & ſi les ſiécles ſombres,
N'obſcurciſſent ce bruit de leurs épaiſſes ombres,
Les plus vieux des Toſcans m'apprirent, qu'autrefois
De ces bords eſt parti le premier de vos Rois
Dardan, qui tranſporta la gloire de ſa race,

Juſqu'aux champs de Phrygie, & juſqu'aux champs
de Thrace,
Elevé dans le Ciel au rang des immortels,
Il en accroît le nombre, & reçoit des Autels.
Ainſi répond au Roi le ſage Ilionée.
Ni les vents orageux, ni l'onde forcenée,
Ni les aſtres voilez, ni l'erreur des climats,
Ne nous font, grand Monarque, aborder tes Etats.
Tous d'un même conſeil, & volontaire, & libre,
Nous avons abordé les rivages du Tibre,
Chaſſez par les deſtins d'un Empire fameux,
Que le Ciel autrefois vid d'un œil amoureux.
La race de Dardan tire ſon origine
De l'arbitre abſolu de la troupe divine.
Enée eſt leur vrai ſang, & c'eſt ce digne Roi
Qui pour t'offrir la paix nous depute vers toi.
Quel eſt nôtre deſtin, quelles furent les guerres
Qui d'Europe & d'Aſie ont dépeuplé les terres!
Quel déluge de ſang d'Ilion, & d'Argos
Sur les champs de Phrygie a fait couler ſes flots!
Celui même le ſait qui ſur un ſable aride
Reſpire l'air brûlant de la Zone torride;
Et le ſavent encor ceux qui de l'Univers
Sont dans leurs froids climats diviſez par les mers.
Sur les ondes ſauvez de ces fureurs tragiques,
Nous cherchons un aſile à nos Dieux domeſtiques,
L'air & l'eau ſeulement que le Ciel donne à tous:
Le bruit qui s'épandra d'un traitement ſi doux
Rendra ton nom celebre à tout ce qui reſpire,
Et nous ne ferons point de honte à ton Empire.
J'en jure par le nom de mon auguſte Roi,
Par ſa dextre vaillante, & ſincere en ſa foi:
Pour nous voir à tes pieds ne prends point l'humeur
fiere,

Qui

Qui dédaigne les mots, & d'offre, & de priere.
Des peuples floriſſans, de fameux Potentats,
Ont voulu nous unir à leurs riches Etats:
Mais les arrêts des Dieux, & leurs divers préſages,
Nous forcent de chercher les Italiques plages.
Vers la ſource Numique où Dardan vid le jour,
Les ordres d'Apollon marquent nôtre retour.
Grand Roi, reçois ces dons enlevez de la flame,
Les reſtes des treſors de l'antique Pergame.
Dans cette coupe d'or verſant un vin fumeux,
A nos Dieux immortels Anchiſe offroit ſes vœux.
Ces ſuperbes habits, cette ſainte Tiare,
Des Dames d'Ilion l'ouvrage le plus rare,
Avec ce ſceptre d'or ſont le royal atour,
Dont l'antique Priam ébloüiſſoit ſa Cour;
Quand ſur ſon trône aſſis Monarque legitime,
Il ſauvoit l'innocence, & foudroyoit le crime.
Le Roi par ce diſcours au fond du cœur touché,
Tient long-tems ſon regard ſur la terre attaché:
Il roule en ſon eſprit le ſouci qui le preſſe,
Et peu des dons exquis le touche la richeſſe.
Pour l'hymen de ſa fille immobile, & penſif
Sur l'Oracle de Faune il médite attentif,
Songeant ſi le Troyen ne ſeroit point ce gendre,
Qu'un ſort pareil au ſien lui voudroit faire entendre:
Dont le ſang heritier de ſa mâle vertu
Doit voir le monde entier à ſes pieds abbatu.
Enfin plein d'allegreſſe il leur tient ce langage.
Accompliſſe le Ciel nôtre œuvre, & ſon préſage.
Tes vœux ſont exaucez, & j'accepte tes dons,
Troyen, partage en paix nos champs les plus feconds:
Trouves-y de Pergame & l'heur & l'opulence.
Ton Roi même (s'il veut contracter alliance,
Ou s'unir par le nœud de l'hoſpitalité)

Recevra

Recevra de ma foi l'entiere ſûreté.
Je mets l'heur de la paix à voir ce grand Monarque ;
Et de mon amitié porte lui cette marque.
A mon unique fille un ordre exprès des Dieux
Interdit tout Epoux qui ſoit né dans ces lieux ;
Cent prodiges divers confirment ces obſtacles :
C'eſt le ſort des Latins, c'eſt la voix des Oracles ;
Que des bords étrangers va le gendre arriver,
Dont le ſang doit ma gloire aux aſtres élever.
Le Ciel, ſi je m'en crois, parle du grand Enée ;
Et l'inſtinct de mon cœur prévient la deſtinée.
Alors il fait le choix de cent barbes de prix,
Sur trois cent des plus beaux dans ſon Palais nourris ;
Et faiſant avancer ce ſuperbe équipage,
Aux cent Ambaſſadeurs lui-même les partage.
De pourpre & d'or couverts, de plaques d'or brillans,
Et remaſchant leur frein, dont l'or bruit ſous leurs dents,
Les rapides courſiers du pied frappent l'arene.
Le vieux Prince à ces dons, pour leur grand Capitaine
Ajoûte un char tiré par deux barbes égaux,
Qui reſpirent le feu, race des fiers chevaux,
Dont Circé fit preſent au grand Picus ſon pere,
Ayant aux Aquilons fait expoſer leur mere.
Sur les nobles courſiers, au gré de ſes ſouhaits,
L'Ambaſſade retourne, & rapporte la paix.
Alors quittant Argos, par ſes oiſeaux traînée,
L'implacable Junon void la flote d'Enée :
D'un des Caps de Sicile, en s'élevant aux Cieux,
Elle void ſon bonheur d'un regard envieux,
Remarque par le ſoc les murailles tracées,
Les Nochers ſur la rive & les nefs délaiſſées.
Elle arrête ſon char, atteinte juſqu'au cœur ;
Puis exhale en ces mots ſa cuiſante douleur.

O deſtin des Troyens, à mes deſtins contraire,
Infame nation, qui braves ma colere!
Echapez du carnage ils traverſent les Mers!
Ils ſont libres encore accablez de mes fers!
Ils ont ſçû traverſer & le glaive & la flâme,
Et je n'ai pû les perdre ayant brûlé Pergame!
Peut-être ai-je épuiſé mon celeſte courroux,
Ou laſſe de haïr j'ai des penſers plus doux.
Quoi même à ces fuyards chaſſez de leur Patrie,
J'ai des vents & des Mers oppoſé la furie.
A l'abri de ma rage, & du courroux des flots,
Ils jouïſſent du Tibre, & d'un profond repos.
Pour perdre les Troyens, Syrte, Caribde, & Scylle,
Mers, & Cieux irritez, tout devient inutile!
Mars pût exterminer les Lapithes cruels:
Des champs de Calydon, le Roi des immortels,
Aux fureurs de Diane a livré l'abondance.
Et quel crime ſi grand cauſa tant de vengeance?
Moi du grand Jupiter, & la femme, & la ſœur,
Je n'ai rien épargné dans ma juſte fureur,
Et mes divins efforts ſont' vaincus par Enée!
Ah! ſi contre un mortel ma grandeur eſt bornée;
Que ne puis-je implorer en tant d'ennuis divers?
Si je n'émeus les Cieux, j'armerai les Enfers.
Si je ne puis chaſſer les Troyens d'Auſonie;
Si le ſort a conclû l'hymen de Lavinie;
J'y conſens: mais du moins retardons leurs projets,
Du beau pere & du gendre immolant les ſujets;
Je veux que de leur ſang la paix ſoit cimentée;
Et que du même prix l'Epouſe ſoit dorée.
Que Bellone à l'hymen preſide au lieu d'Amour,
Que comme Hecube enfin Venus reſſente un jour
Qu'elle enfanta jadis la torche nuptiale
A cet autre Ilion plus que Paris fatale.

A ces mots du ſejour des Eumenides ſœurs
Elle évoque Alecton, qui n'aime que les pleurs;
Deſcendant ſur la terre, & tirant des abîmes
Ce monſtre partiſan de la guerre & des crimes,
Monſtre toûjours perfide, & toûjours furieux,
A ſon pere, à ſes ſœurs, objet même odieux;
Tant la font deteſter, & ſes regards terribles,
Et ſa tête feconde en couleuvres horribles.
Junon l'aigrit encore & lui rient ce diſcours.
Vient fille de la nuit, vient me prêter ſecours;
Déeſſe, il n'appartient qu'à ta ſcience noire;
De détourner le coup qui menace ma gloire,
De diſſoudre l'hymen par qui les fiers deſtins
Reſſuſcitent Pergame aux rivages Latins.
Par d'immortels diſcords tu peux armer les freres;
Semer dans les maiſons les haines ſanguinaires:
Par tes foüets reſonnans, & par tes noirs flambeaux,
Tu ſais pour tourmenter mille ſecrets nouveaux.
Sous mille noms divers on te craint ſur la terre;
Ouvre ton ſein fecond en ſemences de guerre:
Romps l'alliance faite; épands de toutes parts,
Et l'horreur de la paix, & la fureur de Mars.
Que le peuple ſoudain inſpiré par tes charmes,
Souhaite, implore, & prenne en même tems les armes.
Bien-tôt Alecton part; & ſur le champ Latin,
De ſes crins de Gorgone épanche le venin;
Infecte le Palais où par tout l'or éclate,
Et penetre en ſecret l'appartement d'Amate,
Qui femme, & mere, & Reine, en ſes tranſports ardens,
Se laiſſoit devorer à ſes ſoucis mordans,
Sur l'abord des Troyens, ſur l'interêt de Turne.
De ſa tête à l'inſtant la Deſſe nocturne,

Arrache

Arrache un noir ſerpent, un de ſes crins affreux,
Et donne Amate en proye au monſtre tenebreux.
Sans ſe faire ſentir la couleuvre fatale
Qui va tout renverſer dans la maiſon Royale,
Se gliſſe dans ſon ſein au travers des habits,
Et d'un ſubtil poiſon embraſe ſes eſprits.
L'ame d'un vipere avec elle s'y coule.
Tantôt en colier d'or ſur ſa gorge elle roule;
Tantôt comme un ruban le ſerpent ſouple & tors
Se noüe à ſa coiffure, & s'attache à ſon corps.
Mais tandis qu'en ſon cœur couve encore la flâme
Dont l'invincible ardeur doit embraſer ſon ame;
Que le ſubtil venin de l'humide poiſon
Penetre juſqu'aux os, & gagne ſa raiſon;
Sur le fatal hymen verſant des pleurs de mere
En ces termes plus doux elle plaint ſa miſere.
O pere ſans pitié pour ta fille, & pour toi,
Veux-tu qu'à des bannis elle engage ſa foi?
Au premier Aquilon, un perfide pirate,
T'enlevera ta fille, ô malheureuſe Amate!
Pour n'avoir pas chaſſé le berger raviſſeur,
Ainſi Spate s'eſt veuë en proye à la douleur.
Veux-tu donc pour les tiens te montrer ſans tendreſſe;
Et n'as-tu pas à Turne engagé ta promeſſe?
Si l'Oracle de Faune, ou la voix des deſtins
Apelle un étranger au Trône des Latins:
Tout païs eſt pour nous une terre étrangere,
Qui n'eſt à nôtre état vaſſal ni tributaire.
Il faut entendre ainſi les Oracles des Dieux:
Et ſi de Turne on veut rechercher les ayeux,
Sang d'Inaque, & d'Acriſe, & des Rois de Mycenes
Sa race prend ſa ſouce en des terres lointaines.
Trouvant ſon vieil époux inſenſible à ſes pleurs,
La Reine, du ſerpent ſent les vives fureurs:

Du

Du dangereux poiſon juſqu'au cœur penetrée
La terreur ſe ſaiſit de ſon ame égarée ;
Et de ſoins devorans ſon eſprit tourmenté,
Elle vole au travers de la vaſte cité.
Ainſi ſous les détours d'un portique ſublime,
Court le bois jauniſſant qui par les coups s'anime ;
Quand la main d'un enfant qui fait ſonner ſon foüet
Tourne deçà delà ſon mobile joüet :
La foule autour s'aſſemble étonnée & ravie.
Par les coups il reçoit & conſerve ſa vie.
La Reine en ſon tranſport erre de tous côtez,
Et rend de ſa fureur les peuples agitez :
Joignant à ſon couroux un ſacrilege horrible,
Elle feint de Bacchus le myſtere terrible ;
Sous ce pretexte impie elle vole aux forêts ;
Elle y cache ſa fille aux forts les plus épais ;
Et t'implore, ô Bacchus ! de rage forcenée,
Pour rompre ou retarder le funeſte hymenée
Te nommant le ſeul Dieu digne de la beauté,
Qui toûjours à ta gloire a le Thyrſe porté ;
Qui cent fois de ſes bals a ta fête honorée,
Et conſervé pour toi ſa treſſe conſacrée.
Les meres à ce bruit s'allumant de fureur
Pour quitter leurs Palais ſentent la même ardeur ;
Et cherchant des forêts les retraites obſcures
Laiſſent floter aux vents leurs longues chevelures.
D'autres s'arment de pieux ornez de pampres verds,
Et de longs hurlemens font retentir les airs.
La Reine eſt au milieu l'œil ardent de colere,
Et d'un pin qu'elle allume éclairant le myſtere,
De Turne & de ſa fille en ces funebres lieux,
Elle chante l'hymen deteſté par les Dieux,
D'un ton épouvantable ainſi ſa voix éclate.
Plaignez, meres, plaignez l'infortune d'Amate ;

Si

Si vous avez pitié de ſes juſtes douleurs :
Si le doux nom de mere eſt gravé dans vos cœurs.
Détachez comme moi ces bandeaux de vos têtes ;
Celebrons de Bacchus les ſolemnelles fêtes ;
C'eſt ainſi qu'au poiſon qui couve dans ſon corps
Amate de ce Dieu ſent mêler les tranſports.
Quand la noire Alecton l'eut rendue incenſée ;
Qu'elle vit à ſon gré leur maiſon renverſée ;
De ſon plumage noir perçant les airs obſcurs,
Du Roi des Rutulois elle aborde les murs,
Qu'autrefois Danaé fonda ſur ce rivage,
Quand le ſort l'y jetta par un cruel orage.
Ardée étoit le nom de l'auguſte cité
Reſte de ſa grandeur par les ans reſpecté.
Au milieu de la nuit, là d'un ſommeil tranquille
Turne goûtoit le charme en ſa ſuperbe Ville :
Alecton dépoüillant ce qui peut faire horreur,
Dans ſon regard farouche & ſa morne fureur,
De rides par ſillons découpe ſon viſage,
Emprunte d'une vieille & l'air & le langage,
Paroît en cheveux gris, prend les ſacrez bandeaux ;
Et d'un verd olivier y mêle les rameaux :
Contrefaiſant Calybe, & ſa ſage vieilleſſe
Calybe de Junon l'ancienne prêtreſſe.
Sous cette forme, au Prince, elle tient ce propos.
Tu dors, Turne, tu dors d'un paiſible repos,
Pendant qu'on te ravit le fruit de tant de peine ;
Pendant qu'un étranger envahit ton domaine.
Ce Roi pour qui ton ſang fut verſé mille fois
Enrichit un Troyen du prix de ces exploits.
Va livrer aux Toſcans de nouvelles batailles,
Va d'un Monarque ingrat deffendre les murailles.
Je viens par l'ordre exprès de la grande Junon
Te faire aux yeux de tous ce reproche en ſon nom.

Sus

Sus donc, qu'au prompt signal en foule ouvrant les portes,
Ton peuple étende aux champs ses nombreuses cohortes;
Extermine les Chefs de ces hôtes nouveaux,
Et cours aux bords du Tybre embraser leurs vaisseaux:
Telle est des Dieux du Ciel l'infaillible ordonnance,
Si malgré les sermens d'une sainte alliance.
Le Roi rompt l'hymenée, & te manque de foi;
Qu'il sente ta valeur, & ce qu'il perd en toi.
Le Prince jeune & fier tient ces conseils frivoles;
Et d'un ton dédaigneux répond par ces paroles.
Plus que tu n'as pensé, vigilant pour les miens,
Soudain je fus instruit de l'abord des Troyens;
D'inutiles frayeurs ta vieillesse m'accable,
Et la grande Junon m'est encor favorable.
Ton esprit langoureux affoibli par les ans
Se laisse tourmenter par des soucis cuisans;
Et l'amour de l'Etat, & la terreur des armes,
T'épouvantent en vain de frivoles alarmes.
Borne aux Temples sacrez tes soins officieux;
Ta charge est de garder les images des Dieux:
Laisse faire la guerre, à qui la guerre importe.
Alecton qu'à ces mots la colere transporte,
Inspire au jeune Prince une prompte terreur,
Et lui découvre alors son infernale horreur:
Il croît ouvrir les yeux, sur elle il les arrête,
Tant elle fait siffler les hydres de sa tête.
Il pantele, il transit; mais comme il veut parler
Elle roule ses yeux, les fait étinceler;
Deux des plus longs serpens sur sa tête elle dresse;
De son foüet resonnant, le repousse, & le presse;
Et d'une voix tonnante, elle répond ainsi.
Je suis ce foible esprit, que ronge un vain souci;
Cette vieille insensée, à qui l'effroi des armes

Donne mal à propos d'inutiles alarmes.
Regarde-moi, je viens des cachots soûterrains,
Et je porte la guerre, & la mort dans mes mains.
Contre Turne aussi-tôt lançant sa torche ardente,
Il en sent dans son cœur la lumiere fumante :
La terreur rompt enfin cet inquiet repos :
La sueur sur son corps par tout coule à grands flots.
Guerre, guerre, dit-il, & son aveugle rage,
Ne respire que sang, morts, meurtres, & carnage.
Telle l'onde fremit dans un vase boüillant,
Quand on joint au brasier un brandon petillant ;
Elle gronde, & s'éleve, & de colere écume,
Obscurcit l'air voisin du gros boüillon qui fume ;
Et surmontant ses bords par élans furieux
Ne se peut renfermer dans l'airain spacieux.
Turne rompant la paix fait armer la jeunesse ;
Et députant au Roi la fleur de la Noblesse,
Il lui mande qu'il faut défendre leurs Etats ;
Et chasser l'ennemi par de sanglans combats.
Qu'autrement son bras seul suffit pour la ruïne,
Et de la gent Troyenne, & de la gent Latine.
Ensuite aux immortels il adresse ses vœux,
Et son peuple s'excite aux exploits belliqueux ;
Touché de son air grand, de sa haute naissance,
Plus fortement émû par sa rare vaillance.
Lorsque Turne aux combats dresse ses Rutulois ;
Alecton, qui de loin apperçoit dans les bois
Ascagne tendre aux cerfs ses embûches mortelles,
Tourne vers les Troyens ses infernales aîes.
De la rage à ses chiens elle inspire l'ardeur,
Et d'un cerf dans ces bois elle répand l'odeur,
D'un cerf par qui de Mars les ébats commencerent,
Pour qui pleins de fureur les Villages s'armerent.
Tyrrhée & ses enfans la fleur de ces hameaux,

A qui le Roi commît le ſoin de ces troupeaux,
Ravirent jeune fan cette ſuperbe bête ;
Et virent ſous leur toict croître ſa noble tête.
De ces jeunes bergers l'aimable & digne ſœur,
Sylvie, en avoit fait tout le ſoin de ſon cœur,
Elle l'ornoit de fleurs, peignoit ſon poil ſauvage,
Le baignoit dans une eau, le ſechoit au rivage,
Il mangeoit à ſa table, accouroit à ſa voix;
Libre pendant le jour, il erroit dans les bois;
Et toûjours à la nuit bondiſſant d'allegreſſe;
Revenoit aux accens de ſa chere maîtreſſe.
Donc par les chiens d'Aſcagne agitez de fureur,
Ce jour que pour paſſer la brûlante chaleur,
Il ſe laiſſoit aller au courant d'une eau claire,
Il ſe vid relancé dans un val ſolitaire.
Même entre les Chaſſeurs ſe voulant ſignaler,
Aſcagne de ſon arc fait la corde ſiffler:
Par l'aide d'Alecton la fleche décochée,
Perçant la bête au flanc y demeure attachée.
Le cerf par les forêts gemit du coup fatal;
Et ſemblant implorer un remede à ſon mal,
Tout trempé de ſon ſang ſe ſauve chez Tyrrhée;
Et de plaintes remplit la maiſon éplorée.
Sylvie inconſolable accourt à ce malheur.
Se frappe, & par les cris que pouſſe ſa douleur,
La premiere au ſecours, les Villageois empreſſe.
Soudain (car dans ces bois eſt la noire Deeſſe)
Les uns viennent armez de troncs de nœuds groſſis,
Les autres de longs pieux par la flâme endurcis,
La fureur change en dards tout ce qui ſe preſente.
Tyrrhé accourt armé de la hache tranchante,
Dont il fendoit alors le tronc d'un chêne vieux,
Et range en bataillon ce peuple furieux.
L'infernale furie à nuire toûjours prête,

Vole ſur la maiſon, s'éleve ſur le faiſte,
Et par les tons perçans de ſon cor infernal,
De la guerre aux Paſteurs entonne le ſignal.
A ſa terrible voix les forêts retentirent;
Et d'un ſoudain effroi les montagnes mugirent.
Juſqu'au lac de Diane au loin on l'entendit,
Et le Nar blanchiſſant ſa courſe en ſuſpendit.
Les meres qui par tout tremblent à ces alarmes,
Embraſſent leurs enfans, les baignant de leurs larmes.
Au terrible ſignal, à la bruyante voix,
De toutes parts accourt le nombreux Villageois.
Le Troyen auſſi-tôt vole au ſecours d'Aſcagne.
Abandonne ſon Camp, inonde la Campagne;
On ſe range, on combat. Alors il s'agit peu
De bois noüeux & longs endurcis par le feu:
Par le fer aiguiſé l'attaque eſt commencée;
D'uns moiſſon de dards la terre eſt heriſſée;
Et les caſques frapez du Soleil radieux,
Font briller les éclairs, qu'ils lancent dans les Cieux.
Ainſi par Aquillon la mer devient chenuë,
Puis ſe courrouce, & s'enfle; enfin juſqu'à la nuë,
S'éleve du profond de ſes gouffres ouverts.
Là, du premier des traits qui ſifflent par les airs,
A la gorge eſt atteint un des fils de Tyrrhée,
Almon dont la valeur ſe voyoit admirée:
Et ce coup qui ferma le paſſage à ſa voix,
A ſon ame, à ſon ſang vint l'offrir à la fois.
Sur un monceau de corps, dans le choc effroyable,
Tombe encor Galeſus un Vieillard honorable.
Qui s'offroit pour la paix des Latins reſpecté,
Pour ſa grande richeſſe, & pour ſon équité.
De cinq nombreux troupeaux il amaſſoit la laine;
De cent coûtres aigus il ſillonnoit la plaine.
Tandis que dans les champs par ces combats douteux
Bellone

Bellonne fait l'eſſai de ces tragiques jeux ;
Des bords Latins s'enfuit l'infernale Deeſſe :
Superbe de ſe voir quitte de ſa promeſſe,
Elle éleve ſon vol, & montant juſqu'aux Cieux,
Ainſi parle à Junon d'un air audacieux.
Quelle paix maintenant peut être contractée ?
Par le ſang des Latins la guerre eſt cimentée :
Ai-je à ton gré Déeſſe accompli tes ſouhaits ?
Commande, & ſi tes vœux ne ſont pas ſatisfaits,
Par toutes les Citez de l'Italique terre,
Je vais brûler les cœurs de l'amour de la guerre,
Appeller au ſecours les eſcadrons épars,
Et ſemer par les Champs, les glaives, & les dards.
C'eſt aſſez dit Junon la guerre eſt allumée :
Par tout avec la fraude eſt la terreur ſemée:
On combat, & déja ſont teints de ſang humain
Les traits que le hazard leur a mis à la main.
Telle ſoit l'alliance, & tel ſoit l'hymenée,
Que le Roi des Latins celebre avec Enée.
Je doute cependant ſi le Maître des Dieux
Verra d'un œil content ton vol ſi près des Cieux ;
Retourne ; s'il le faut, je conduirai le reſte.
Ainſi parla Junon, & du ſejour celeſte,
La fille de la nuit deſcendant aux Enfers,
Fait ſifler ſes ſerpens & ſon vol par les airs.
Sous des monts élevez au cœur de l'Italie
Eſt un lieu, dont au loin le renom ſe publie,
Un vallon conſacré, que de hautes forêts
Cachent de tous côtez de leur ombrages épais :
Un torrent qui ſe rompt contre des roches dures,
Tombe du haut des monts avec d'affreux murmures.
Là par le ſoupirail des cachots de Pluton
Sort l'infernale odeur qu'exale l'Acheron ;
La furie aux Enfers par ce gouffre s'élance,

Et délivre la Terre & l'air de ſa preſence.
Cependant non moins âpre aux terribles combats,
Junon pourſuit la guerre, & ne s'allentit pas
Des Paſteurs en tumulte alors la foule armée
Porte en hâte les morts dans la Ville alarmée :
Elle implore les Dieux, elle atteſte le Roi :
Et pour mieux l'émouvoir, pour redoubler l'effroi,
Auprès du jeune Almon ; ſur la place elle étale
Du Vieillard Galeſus le corps ſanglant & pâle.
Turne arrive, & menace avec plus de fureur ;
Et du crime & du meurtre exagerant l'horreur,
Il ſe plaint qu'on admet le Troyen en ſa place :
Que du trône promis avec honte on le chaſſe.
Ceux dont pour ſon Orgie à ſa tonnante voix
Amate avoit traîné les meres dans les bois,
(Si puiſſant eſt le nom de cette grande Reine)
Tous demandent la guerre, accourent hors d'haleine,
Et s'armant en dépit des Dieux & des deſtins,
Aſſiegent le Palais du vieux Roi des Latins.
Il void leur folle ardeur, & leur rage inutile,
Comme un roc dans la mer il demeure immobile.
Comme un roc dans la mer qui ferme par ſon poids,
De la vague en courroux mépriſe les abois,
En vain contre ſes flancs le flot écume & gronde :
L'Algue autour arrachée eſt éparſe ſur l'onde.
Mais voyant triompher le temeraire avis,
Et de l'âpre Junon tous les ordres ſuivis ;
Il prend les immortels à témoin de l'outrage.
Cedons au ſort, dit-il, emportez par l'orage :
Ton ſang peuple obſtiné, dans ton aveuglement,
Ton ſang en portera le juſte châtiment :
Toi Turne craint des Dieux la vangeance certaine,
Trop tard tu leur feras une priere vaine.
Si proche du cercueil pour moi je touche au port,

Et me plains ſeulement du trouble de ma mort.
Au fond de ſon Palais ſoudain il ſe retire,
Et laiſſe à l'abandon les rênes de l'Empire.
Les Latins obſervoient un uſage autrefois,
Albe l'a vû depuis pratiquer par ſes Rois,
Rome l'obſerve encor, la Reine de la Terre,
Quand ſous l'apui de Mars elle livre la guerre:
Soit pour faire trembler l'Arabe ou l'Indien;
Soit pour dompter le Gete, ou l'âpre Hyrcanien;
Ou juſques à l'Aurore étendant ſes frontieres,
Des Parthes arracher ſes aigles priſonnieres.
Janus au double front par l'ordre accoûtumé,
Toûjours pendant la paix tient ſon Temple fermé,
De cent verroux d'airain, de cent barres plus fortes,
Et du nom de la guerre on appelle ces portes,
Que la Religion, que Mars fait reverer
Par cette ſainte horreur qu'il leur ſemble inſpirer.
Quand par les Senateurs la guerre eſt decernée,
Revétu de l'éclat dont ſa charge eſt ornée,
Le Conſul vient lui-même, & de ſa propre main
Deſſerre, & fait gronder tous ces verroux d'airain:
Il declare la guerre; & la jeuneſſe ardente
Fait répondre à ſa voix la trompette éclatante.
Par l'uſage ſacré le Roi ſe void contraint
Pour ouvrir les combats d'ouvrir le Temple ſaint:
Mais refuſant ſa main à ce fatal miſtére,
Il l'abhorre, & s'enfuit chagrin & ſolitaire.
Par ce retardement redoûblant ſon courroux,
Junon décend du Ciel, arrache les verroux,
Et des gonds renverſez elle enleve les portes.
Soudain on void marcher les nombreuſes cohortes,
Soudain on void courir les eſcadrons épais
Par ces beaux champs jadis conſacrez à la paix.
Là ſur la pierre dure on aiguiſe les haches;

Ici l'on fait blanchir les dards & les rondaches ;
Tout s'arme avec fureur, par tout aux champs de Mars,
Reſonnent les clairons, volent les étendarts.
Le labourage ceſſe aux preſſantes alarmes,
Qui transforment le ſoc & la faucille en armes.
Atine Ville riche, Antenne au large mur,
Ardée, & Cruſtumere, & l'orgueilleux Tibur,
Cinq puiſſantes Citez, aux forges occupées,
Battent ſous le marteau de nouvelles épées.
Les uns d'oſier pliant radoubent un pavois ;
D'autres forment un caſque, un précieux harnois ;
L'argent à long filets parmi l'airain s'enchaſſe,
Sur les ſouples cuiſſars, ſur la forte cuiraſſe.
La lame des Ayeux dont ſe roüilloit l'acier,
Par d'autres eſt recuite en l'éclatant braſier.
On ſonne le ſignal, déja l'ordre ſe donne :
L'un empoignant l'armet, ſent Mars, qui l'aiguillonne :
L'autre à ſon char de guerre, attele ſes chevaux,
Prend le glaive témoin de ſes nobles travaux ;
Sa targe avec ſa cotte aux combats ſignalée
De riches anneaux d'or par trois fois redoublée.
Doctes ſœurs d'Apollon, il faut à cette fois
M'élever ſur le Pinde, & ſoûtenir ma voix.
Chantez combien de Rois s'armerent pour la guerre,
Les Chefs qui floriſſoient dans l'Italique terre ;
Sous quels drapeaux marchoient ces peuples valeureux,
Et tirez du tombeau tant d'exploits genereux,
Il n'appartient qu'à vous d'en démêler l'hiſtoire,
A peine il nous en reſte une obſcure memoire.
Le mépriſeur des Dieux, Mezence aux premiers rangs,
Fait marcher plein d'orgueil ſes eſcadrons Toſcans.
Lauſe ſon fils le ſuit, chaſſeur infatigable,
Des chevaux indomptez le dompteur indomptable,
Et

Et le premier de tous, ſi Turne eſt excepté,
Dont on doive vanter l'adreſſe & la beauté.
D'Agylle il mene en vain mille ſoldats d'élite,
Plus digne d'y regner, que ceux dont il herite;
Digne d'un meilleur pere, & d'un meilleur deſtin.
Après eux ſur les rangs vient le brave Aventin;
Le ſang du brave Alcide, & dont le char ſuperbe
Tiré par ſes courſiers à peine touche l'herbe.
En l'honneur de ſon pere on void ſur ſon pavois
L'Hydre d'où renaiſſoient ſept têtes à la fois.
Sur le mont Aventin il nâquit en cachette
De Rée une Veſtale, & de l'amour ſecrette,
Que par un ſacrilege alluma dans ſon cœur
Du triple Geryon le celebre vainqueur:
Lors qu'amenant ſa proye aux beaux champs d'Hetrurie,
Dans le Tybre il baigna les troupeaux d'Iberie.
La tête d'un Lyon dont les crins ſont pendans,
Dont le mufle entr'ouvert montre encore les dents,
D'une horrible maniere environne ſa tête;
Et retrouſſant la peau de cette horrible bête,
Il vient dans le Palais étaler fierement
De ſon pere indompté l'étrange habillement.
Ses ſoldats ſont armez de longues javelines,
De perfides poignards & de lances Sabines.
Devant les premiers rangs d'un eſcadron nombreux
Paroiſſent de Tibur les freres genereux,
Coras la fleur d'Argos, & le vaillant Catille,
Qui de Tibur leur frere on fait nommer leur Ville.
Deux Centaures germains de la nuë enfantez,
Ainſi percent les forts de vîteſſe emportez,
Quand ils fondent des monts de l'âpre Theſſalie;
La forêt avec bruit devant eux s'ouvre & plie.
Ni de Preneſte auſſi le noble Fondateur
Ne s'arma pour la guerre avecque moins d'ardeur.

Cecule,

Cecule, trouvé jeune au foyer de ſon pere,
Que pour fils de Vulcan encore l'on revere.
Un gros de Villageois forme ſa legion,
Les peuples de Preneſte, & de la region
Qu'arroſe l'Anien de ſes ondes gelées,
Des Herniques rochers, de leurs fraîches vallées,
Des rives d'Amaſene & des champs des Gabins,
Qui reverent Junon par des honneurs divins.
Tous ne font pas au Camp rouler un char rapide:
Les uns ſans boucliers lancent le plomb livide;
Ceux-ci portent deux dards; d'autres contre les coups
Se font un caſque épais des dures peaux des loups,
Marchent un des pieds nud aux travaux de la guerre,
D'un ruſtique ſoulier l'autre foule la Terre.
Le fils du Dieu des Mers le dompteur des chevaux,
Meſſape ſe r'engage aux belliqueux travaux;
Comme d'un long ſommeil reveillant ſon armée,
Elle reprend l'ardeur à vaincre accoûtumée;
Ni du fer, ni des feux, il ne peut être atteint.
Le Feſcennin le ſuit, & le Faliſque ſaint,
Ceux qui du haut Soracte occupent la montagne;
Ceux qui de Flavinie habitent la Campagne;
La Ville de Capene & ſes bois ſablonneux,
Et le mont de Cymine, & ſon lac poiſſonneux:
Tous faiſoient de leur marche admirer l'ordonnance,
Et chantoient de leur Roi la celebre vaillance.
Du col melodieux des cygnes argentez,
Par troupes revenans des marais frequentez,
Tel s'épand dans les airs l'agréable ramage
Dont le Cayſtre entend reſonner ſon rivage.
De loin ils ſemblent moins un gros brillant d'airain,
Qu'un nuage d'oiſeaux qui font d'un Ciel ſerain.
Après eux des Sabins conduit la longue bande,
Clauſus, qui vaut lui ſeul l'eſcadron qu'il commande;

Dont

Dont le ſang Claudien dans Rome répandu,
Par ces climats Latins ſi loin s'eſt étendu.
D'Amiterne aprés lui le nombreux peuple file,
D'Erete, & de Mutuſque en olives fertile,
Des Tetriques rochers, des beaux champs des Velins,
Et ceux du mont Severe, & ces premiers Sabins:
Ceux que Nomente envoye, & la froide Nurſie,
Et ceux qu'arme Forule, & Horte, & Caſperie;
Ceux qui du Fabaris boivent le clair cryſtal;
Ceux que traverſe Allie au nom triſte & fatal;
Ceux que baignent le Tibre, & le fleuve d'Himelle.
Autant que d'Orion l'influence cruelle
Sur les Libyques Mers fait des vagues rouler,
Quand ce bel Aſtre au Ciel ceſſe d'étinceller:
Autant que d'épis meurs dans la ſaiſon ardente,
Dorent des Lyciens la plaine jauniſſante.
L'air retentit au bruit des armes des ſoldats;
La Terre en eſt émuë, & tremble ſous leurs pas.
Le ſang d'Agamemnon Haleſe plein d'audace,
Implacable ennemi de la Troyenne race,
A ſon char attelant ſes ſuperbes courſiers,
Amene au Rutulois mille peuples guerriers.
Ceux qui du haut Auronce habitent les collines,
Les peuples de Calé, des plaines Sidicines,
Ceux dont l'âpre labeur produit les vins fumeux,
Qui du Maſſique mont rendent le nom fameux.
Les habitans des bords du Vulturne rapide,
Le Saticule ardent, avec l'Oſque intrepide.
Ils dardent dans l'effort des furieux combats
De legers javelots attachez à leurs bras
S'armant pour être prompts aux courſes militaires,
De cimeteres courts, & de targes legeres.
Et tu ne ſeras point oublié dans mes vers,
Oebale que conçût ſur ces rivages verds,

De

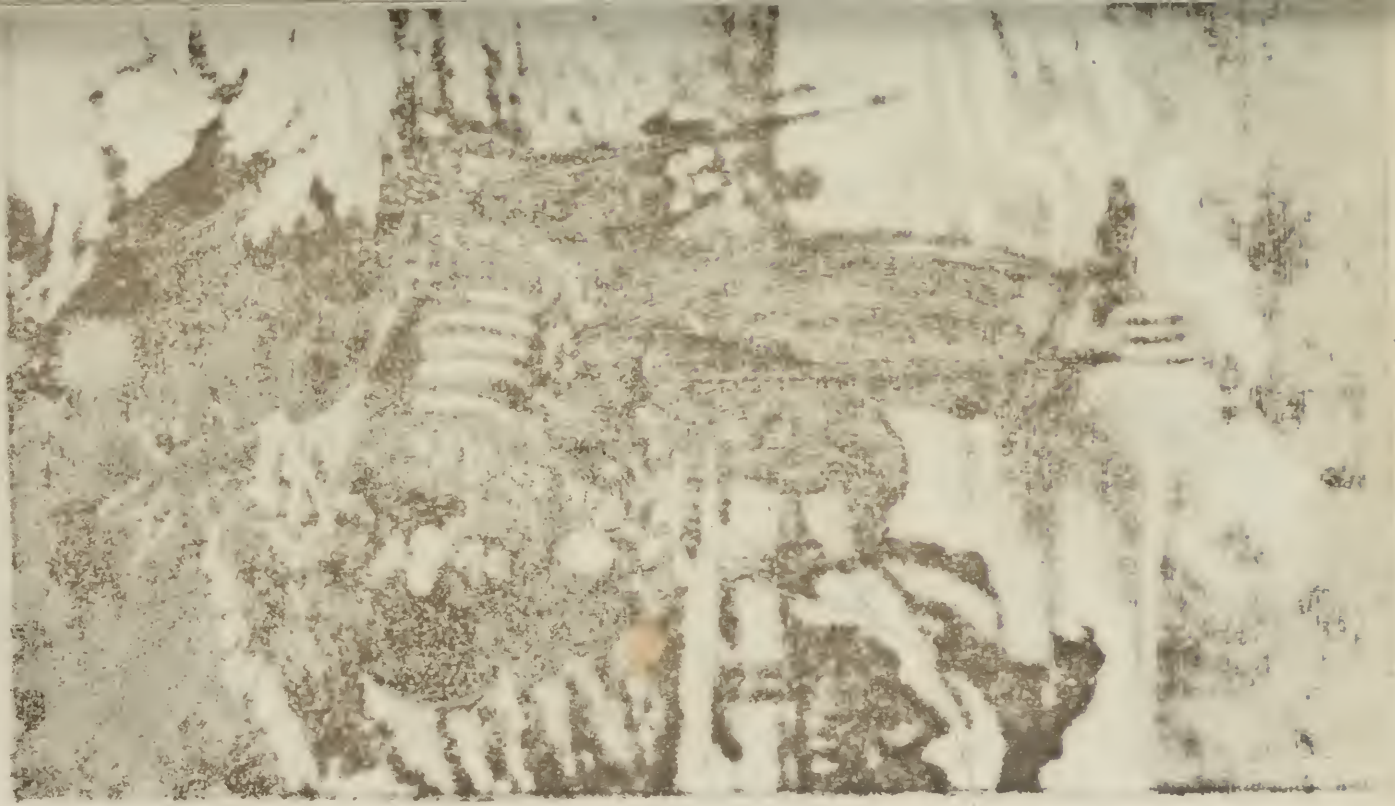
De Telon déja vieux la Nymphe de Sebethe,
Pendant qu'il tint Caprée à ſon ſceptre ſujette,
Mais des champs paternels ne ſe contentant pas,
Plus loin ſon vaillant fils étendit ſes Etats.
Dompta Rufes, Batule, & les Champs de Celene,
Les peuples dont le Sarne arroſe le domaine,
Et le terroir d'Abelle enrichi d'orangers.
Tous, comme les Teutons lancent des dards legers;
Couverts d'un foible caſque ils courent à la charge:
D'airain brille leur glaive, & d'airain eſt leur targe.
Et toi, celebre Ufens, heureux dans les combats,
Tu viens des monts de Nurſe, & fait craindre ton bras.
L'Equicole le ſuit, peuple rude & ſauvage,
Qui ne vit qué de vol, toûjours âpre au pillage;
Peuple ardent à la chaſſe, au bois accoûtumé,
Qui laboure ſon champ, & le moiſſonne armé.
Même Umbro le Devin des murs du Marſe arrive;
Le caſque couronné d'un verd rameau d'olive,
Vaillant Chef envoyé par Archippe ſon Roi:
Chantant un vers magique on l'a vû ſans effroi
Endormir dans ſa main & l'hydre, & la vipere:
Guerir de leur morſure, adoucir leur colere:
Mais ſon vers enchanteur, ſon art aſſoupiſſant
Contre un trait décoché n'eût qu'un charme impuiſſant.
Contre le fer volant des guerriers de Pergame,
Sur ſes monts, dans ſes bois, il n'eſt point de dictame
Fucine, & de ſon lac le liquide criſtal,
Le rocher le plus dur pleura ce coup fatal.
Le beau ſang d'Aricie & du chaſte Hypolite,
Urbie encor s'avance avec un gros d'élite.
Dans les bois d'Egerie il reſpira le jour
Prés l'Autel que Diane eût dans ce beau ſejour.
Car on croit, qu'Hypolite ayant par ſon ſupplice
D'une maraſtre amante éprouvé l'artifice,

Tout

Tout démembré qu'il fût par ſes chevaux fougueux,
Le doux ſoin de Diane, & cet art merveilleux,
Qui d'Eſculape encor celebre la memoire,
Lui rendit la clarté malgré la Parque noire.
Mais le maître des Dieux ſe courrouçant de voir
Qu'une ame reſſortoit du tenebreux manoir,
De ſon foudre aux Enfers plongea dans ſa colere
De l'art des Medecins l'inventeur temeraire.
A la Nymphe Egerie alors ſecrettement
Diane en ces forêts confia ſon amant,
Qui dans l'obſcur loiſir, ſous le nom de Virbie,
Y termina le cours de ſa feconde vie.
D'où vient que de ſon Temple, & des bois reſpectez,
Les belliqueux chevaux ſont encore écartez,
Par l'amer ſouvenir, que ſur le ſable aride
Ils mirent en morceaux, & le char, & leur guide.
Cependant à ſon char attellant ſes chevaux,
Son vaillant fils s'apprête à ces nobles travaux.
Turne entre tous ces Chefs ſe montre le plus leſte,
Et de ſon caſque entier excede tout le reſte.
Sur ſon tymbre ondoyant, ſur ſon triple cimier
La Chimere vomit un éclatant braſier,
D'autant plus furieuſe, & de feux plus brillante,
Que le carnage accroît ſur la plaine ſanglante.
Sur l'or de ſon pavois, pour marquer ſes ayeux,
On void celle qu'Argus veilloit de tous ſes yeux,
Inaque de ſon ſang l'origine premiere,
Et l'urne dont il verſe une grande riviere.
Un nuage le ſuit de nombreux bataillons,
Dont les écus preſſez ombragent les ſillons:
Par ſes boucliers peints on connoît le Labique,
On y void les voiſins du Tybre & du Numique,
Son peuple iſſu d'Argos, les vieux Sicaniens,
Les cohortes d'Aronce, & les Sacraniens;

Ceux

Ceux qui du Rutulois cultivent la colline,
Le coſtau de Circé, les Champs de Terracine,
Où du grand Jupiter on celebre le nom;
Les habitans des bois conſacrez à Junon;
Des marais de Sature & des fraîches vallées,
D'où l'Ufens dans la Mer pouſſe ſes eaux gelées.
Avec ſes eſcadrons brillans d'acier & d'or,
Du climat Volſque enfin Camille prend l'eſſor;
La pucelle ſans peur, la genereuſe fille,
Dont la main dédaigna les fuſeaux & l'aiguille;
De Minerve jugeant les Ouvrages trop bas,
Dés ſa tendre jeuneſſe elle aima les combats;
Elle ne s'occupa qu'au guerrier exercice,
A devancer les vents, à courre dans la lice.
Elle auroit pû voler ſur les jaunes ſillons
Sans courber les épics ſous ſes vîtes talons:
Elle auroit pû des mers courir la plaine humide
Sans que le flot ſalé moüillât ſon pied rapide.
Le peuple pour la voir accourt de toutes parts;
Les meres n'en ſauroient détacher leurs regards,
En la voyant marcher fremiſſent d'allegreſſe,
De ſon habit de guerre admirent la richeſſe;
L'agraffe de rubis noüant ſes beaux cheveux,
Et ce port, qui des cœurs attire tous les vœux:
L'air dont pend ſon carquois, & la grace charmante
Dont elle porte un dard à la pointe luiſante.



L'ENEÏDE DE VIRGILE.

LIVRE HUITIE'ME.

SI-TÔT qu'aux ennemis Turne eût lancé le dard.
Sur les tours des Latins déployé l'étendard,
Et des aigres clairons fait retentir leur terre ;
En tous lieux s'alluma la fureur de la guerre.
On s'aſſemble en tumulte, & le cœur des ſoldats
Ne reſpire que ſang, n'aſpire qu'aux combats.
Meſſape avec Ufens fameux par leur vaillance,
Le mépriſeur des Dieux le barbare Mezence,
Conduiſent au ſecours les peuples enrollez :
Par tout de Laboureurs les Champs ſont dépeuplez.
Venule Ambaſſadeur vers le grand Diomede
Eſt ſoudain envoyé pour implorer ſon aide ;

pour

Pour lui dire qu'Enée aux rivages Latins
S'en déclare le Roi promis par les deſtins ;
Que les peuples entiers groſſiſſent ſon armée ;
Et que chaque moment accroît ſa renommée :
Que lui-même il connoît mieux que Turne & le Roi ;
Quel but a ce Heros : & quel ſera l'effroi ,
Si Mars dans les combats un jour le favoriſe.
A ces projets divers le ſage fils d'Anchiſe
D'un orage de ſoins ſe ſentant agité ,
Tourne de-ça de-là ſon eſprit tourmenté.
Ainſi quand le Soleil , où la Lune éclatante
Dans un large baſſin frappe l'onde tremblante ,
Sur le riche lambris , ſur les bords argentez
La lueur reflechie erre de tous côtez.
Les bêtes , les oiſeaux , & toute la nature
Goûtoient le doux ſommeil pendant la nuit obſcure :
Quand au froid du ſerein , & ſur l'herbe couché ,
Faiſant tréve aux ennuis dont ſon cœur eſt touché ,
Au tranquille repos le Troyen s'abandonne.
Alors levant des flots le jonc qui le couronne ,
Puis le creſpe azuré dont ſon corps eſt couvert ,
En forme d'un Vieillard ſous un peuplier verd ,
Tibre le Dieu du fleuve à ſes yeux ſe preſente ;
Et calme par ces mots l'ennui qui le tourmente.
Reſtaurateur de Troye , illuſtre ſang des Dieux ,
Qui vas reſſuſciter Pergame dans ces lieux ,
Prince des Champs Latins l'eſperance hautaine ,
Fonde ici de tes Dieux l'eſperance certaine ;
Ne t'épouvante point de l'horreur des combats ,
La colere des Dieux a mis les armes bas.
Et ne penſe pas voir l'illuſion d'un ſonge ,
Ou qu'un Dieu tel que moi te revele un menſonge.
Dés demain , pour préſage , au pied d'un chêne vieux ,
Sur mes bords émailez s'offriront à tes yeux

L'énorme

L'énorme & blanche Laye aux pendantes mammelles,
Et ſes trente petits tous rangez autour d'elles,
Tous blancs comme leur mere, & par terre giſans;
Qui preſagent encor, que par trois fois dix ans
Sur Albe ton Aſcagne étendra ſa puiſſance;
Là doit être la fin de ta longue ſouffrance,
La ſuperbe Cité promiſe à tes neveux:
Je ne t'annonce rien qui puiſſe être douteux.
Ecoute maintenant, puiſque je veux l'inſtruire,
Par quel art il te faut ce grand œuvre conduire.
D'Evandre ſon Monarque ayant ſuivi le ſort,
Un peuple d'Arcadie habite ſur ce bord:
Sur le ſommet d'un mont eſt leur ville plantée,
De Pallas ſon ayeul ſon nom eſt Pallantée.
Traite avec eux la paix. Par d'éternels combats
Ce peuple, & les Latins déchirent leurs Etats.
Moi-même ſur mes eaux je veux être ton guide;
Et tes rames pourront forcer mon cours rapide.
Sus donc, vaillant Heros, au point du jour naiſſant,
Adouci de Junon le courroux menaçant.
Quand tu ſeras vainqueur tu me rendras hommage:
Je ſuis le Dieu fecond de cette heureuſe plage,
Le Tybre aux flots d'azur fleuve cheri des Dieux,
Dont l'onde à fleur de terre arroſe ces beaux lieux:
Rome naît ſur mes bords, la maîtreſſe du monde:
Soudain il ſe reſſerre au plus creux de ſon onde:
Le Troyen void fuïr la nuit & le ſommeil,
Et tournant ſes regards au lever du Soleil,
Du fleuve dans ſes mains il puiſe l'onde claire;
Et pouſſe vers le Ciel ſon ardente priere.
Claires Divinitez, meres de ces ruiſſeaux;
Et toi, Tybre ſacré, qui regne ſur leurs eaux,
A l'abri des perils enfin bornez ma courſe:
Soit dans le beau criſtal de ta liquide courſe;

Soit sur ces bords fleuris, que tu te fasses voir,
Grand Dieu, qui de nos maux as daigné t'émouvoir,
Tu recevras mes vœux, & mon premier hommage:
Arbitre des ruisseaux de l'Hesperide plage,
Confirme ta presence, & tes divins propos.
S'approchant de sa flote, à l'instant le Heros
De chiourme, & de soldats équippe deux galeres:
Et bien-tôt près du bord sur les vertes fougeres,
L'énorme & blanche Laye au pied d'un chêne vieux,
Avec sa blanche race apparoît à ses yeux:
Il immole à Junon toute la troupe immonde.
Le Tybre cependant fait rebrousser son onde;
Et comme un doux étang, dont l'eau croupit, & dort,
Se laisse à l'aviron surmonter, sans effort.
Donc suivant leur dessein, & leur route applanie,
Le sapin noir de poix coule sur l'onde unie:
Le fleuve, & la forêt semblent s'émerveiller
A l'aspect des pavois, que l'airain fait briller,
Au spectacle nouveau de ces galeres peintes.
Ils courent les replis de ces longs labyrintes;
Couverts de bois obscurs, fendant ce beau sejour,
Ils passent à ramer, & la nuit & le jour.
Le Soleil, au milieu de sa ronde carriere,
Dardoit du haut du Ciel sa brûlante lumiere;
Quand les tours d'un château s'offrent à leurs regards,
Et quelques toits autour confusément épars.
C'étoit d'Evandre alors le rustique Domaine,
Qu'a fait monter au Ciel la puissance Romaine.
Ils détournent la prouë; ils entrent dans le port.
Dans un bocage épais, non loin du même bord,
Au vaillant fils d'Alcmene, à la troupe immortelle,
Evandre celebroit une fête annuelle:
Le sang tiede fumoit au pied des saints Autels,
Avec lui presentoient l'encens aux immortels

Pallas,

Pallas, ſon digne fils, la fleur de la jeuneſſe,
Leur champêtre Senat, leur ruſtique nobleſſe.
Si-tôt qu'on apperçoit les ſuperbes vaiſſeaux
Percer l'ombrage obſcur, ſans bruit fendre les eaux;
On veut quitter d'effroi, la table & la priere:
Mais Pallas leur défend de troubler le myſtere;
S'arme d'un javelot, s'avance hors du bois;
Et d'un tertre éminent éleve ainſi ſa voix.

Quel ſujet, Etrangers, dans nos bords vous amene?
Et qui vous fait tenter cette route incertaine?
Quelle eſt vôtre Patrie? & quels ſont vos projets?
Parlez, apportez-vous, ou la guerre, ou la paix?
Preſentant de ſa main l'olive pacifique,
Du haut de poupe Enée en ces termes s'explique.

Capitaines Troyens, ennemis des Latins,
Qui nous ont fierement chaſſez de leurs confins;
D'Evandre nous venons implorer l'aſſiſtance;
Nous venons vous offrir une ſainte alliance.

Le grand nom des Troyens ſemble étonner Pallas;
Qui que tu ſois, dit-il, aborde nos Etats:
Approche librement, mon magnanime pere.

Après l'ardent accuëil d'une amitié ſincere,
Ils s'éloignent du fleuve: enfin le grand Heros
Joint l'antique Monarque & lui parle en ces mots.

Roi, le meilleur des Grecs, dont la fortune inſtable,
Me force d'implorer l'union ſecourable,
Je n'apprehende rien de ton cœur genereux;
Bien que tu ſois des Grecs un des Chefs valeureux;
Bien que le ſang t'uniſſe à l'un & l'autre Atride.
Les Oracles des Dieux, & l'honneur intrepide,
Nos peres alliez, ton nom par tout vanté,
Sans peine ont aux deſtins ſoumis ma volonté.
Ce Dardan, qu'Ilion pour ſon Auteur revere,
Même au recit des Grecs, eût Electre pour mere;

Fille du grand Atlas, ce corps prodigieux,
Dont l'épaule soûtient la machine des Cieux.
Mercure est ton ayeul, & le mont de Cillene,
Le vît naître de Maye, en sa cime hautaine;
Maye nâquît d'Atlas, si j'en croi les plus vieux,
D'Atlas, le ferme appui du clair Palais des Dieux.
Ainsi d'nn même sang descendent nos deux races:
Ainsi sans essayer de prevenir tes graces,
Par mes Ambassadeurs, ou par d'autres détours,
Je suis venu moi-même implorer ton secours,
Les ennemis communs, qui nous livrent la guerre,
Pensent, que nous chasser de l'Italique terre,
C'est conquerir le reste, & mettre dans leurs fers
L'ample & riche climat qu'enferment les deux Mers.
Prince, soyons amis, ma troupe est aguerrie,
Eprouvée aux combats, dans la guerre nourrie.
Il dit, & cependant d'un regard curieux,
Evandre contemploit, & son port & ses yeux:
Enfin il lui répond. Que mon cœur sent de joye!
Que je pense bien voir le défenseur de Troye;
Et qu'avecque plaisir en toi je reconnois
Le visage d'Anchise, & son air, & sa voix!
Priam, il m'en souvient, avec ses plus grands Princes,
D'Hesione sa sœur visitant les Provinces,
Passa de Salamine, & poursuivant ses pas,
Vint de nôtre Arcadie admirer les appas.
La blonde fleur, qui naît dans le plus beau de l'âge,
De son premier coton ombrageoit mon visage;
J'admirois vos Heros, dont on vantoit le nom;
Et j'admirois le fils du grand Laomedon:
Mais sur tout me charma l'air du vaillant Anchise:
Pour lui je me sentis l'ame d'ardeur épriſe:
Je voulois l'aborder, & d'un ferme lien,
Pour jamais enchaîner, & son cœur, & le mien.

Je

Je m'écarte avec lui, pour lui macquer mon zele,
Et deſlors commença nôtre amitié fidelle:
A ſon triſte départ m'embraſſant mille fois,
Je reçûs de ſa main un précieux carquois,
Des flêches de Lycie, une écharpe galante,
A l'artifice rare, à l'étoffe éclatante,
Un riche habit de guerre, avecque deux freins d'or,
Preſens, que de ma main Pallas conſerve encor.
Doncques nôtre union devançant ta priere,
Si-tôt que le Soleil nous rendra la lumiere;
Ce grand Dieu de ſon char te verra retourner
Avec tout le ſecours que je te puis donner.
Cependant, comme amis, puiſque la table eſt prête,
Celebrez avec nous nôtre annuelle fête:
On doit s'accoûtumer aux tables des amis;
Et le myſtere ſaint ne peut être remis.
On rapporte à l'inſtant, & les plats, & les coupes;
Et ſur le verd gazon il fait ſeoir les deux troupes:
Elevant par reſpect le vangeur d'Ilion,
Sur un ſiege couvert de la peau d'un lyon.
Des preſens de Cerés on vuide les corbeilles;
La taſſe vagabonde épuiſe les bouteilles;
Le Prêtre, & les enfans aux Autels appellez,
Servent les inteſtins des taureaux immolez;
La jeuneſſe Troyenne, & leur Roi magnanime,
Vivent des mets ſacrez, conſomment la victime;
Quand la faim ſe modere, & l'ardeur de manger,
Ainſi s'adreſſe Evandre au Monarque étranger.
Nous ne celebrons point ces ſolemnelles fêtes;
Nous n'avons point verſé le ſang de tant de bêtes.
Par un zele indiſcret, par une aveugle erreur,
Qui des antiques Dieux ignore la grandeur.
Sauvez d'un grand peril, par ce grand ſacrifice,
Nous reverons le Dieu que nous eûmes propice:

Et nous renouvellons ces honneurs tous les ans,
Par l'amer ſouvenir de nos malheurs preſſans.
Regarde cette roche, en ruïne pendante,
Ses fondemens ſappez, ſa cime menaçante,
Le débris des cailloux épandus à l'entour,
Là fut une caverne inacceſſible au jour;
Du monſtrueux Cacus retraite impenetrable.
Toûjours de ſang humain fumoit l'antre effroyable:
Les viſages des morts (ſpectacle plein d'horreur)
A ſa porte cloüez inſpiroient la terreur.
De l'énorme geant la bouche ſanguinaire
Vomiſſoit les braſiers du Dieu Vulcan ſon pere:
Enfin nos longs malheurs ayant fléchi les Cieux,
Nous obtinrent l'appui d'un Dieu victorieux,
Du triple Gerion le détructeur celebre,
Amena dans ces lieux les dépoüilles de l'Ebre,
Ses troupeaux, qui couvroient ces herbages feconds;
Qui rempliſſoient le Tybre, & ſes larges vallons.
Du furieux Cacus l'intrépide courage
Ne voit ruſe, ni crime audeſſus de ſa rage;
Il écarte des parcs quatre puiſſans taureaux:
Des geniſſes autant l'honneur de ces troupeaux:
Et de peur qu'à la piſte on ne lût ſon audace,
Les traînant par la queuë, il détournoit leur trace;
Et la couvrant encor d'un ſolide rocher,
Nul ſigne à l'antre obſcur ne les faiſoit chercher.
Hercule ayant pillé nos feconds pâturages,
Raſſemble ſes troupeaux, & quitte ces rivages;
Tous ſes bœufs; au départ, enſemble mugiſſans,
Semblent avoir regret de quitter ces beaux champs:
Ces bois, & ces coſtaux de leurs cris retentirent:
Les geniſſes de l'antre à leurs voix répondirent;
Et decelant le vol, accuſent le voleur.
Hercule tranſporté d'une vive douleur,

S'arme

S'arme de ſa maſſuë, & perçant la Campagne,
Vole ſur le ſommet de la haute montagne.
Pour la premiere fois on vid Cacus trembler,
D'épouvante l'on vid ſes regards ſe troubler :
Il fuit comme le vent dans ſes grottes cruelles ;
La terreur à ſes pieds ſemble donner des aîles.
Il s'enferme ; & lâchant les gros liens de fer,
Qui par l'art de Vulcan, pour clorre cet Enfer,
Pendoient le roc maſſif, qui lui ſervoit de portes :
Il l'appuye au dedans de cent barres plus fortes.
Hercule tournoyant le mont de toutes parts,
Roule deça, delà ſes flamboyans regards,
Fremit, grince les dents, en ſon ire divine.
Trois fois il fait le tour de la roche Aventine ;
Trois fois heurtant la porte, il veut ce roc briſer ;
Trois fois dans ce vallon il ſe vint repoſer.
Sur le dos de la grotte, une roche eſcarpée
S'élevoit dans les airs, par tous les flancs ſappée,
Retraite des oiſeaux, préſages du malheur,
Ves le Tybre déja penchante avec horreur
Il l'ébranle de force, en pouſſant l'autre face ;
Et de ſes fondemens il arrache la maſſe.
L'air reſonna du bruit, & la terre en trembla :
Le fleuve rebrouſſant, de frayeur ſe troubla.
Le Palais tenebreux, la cave ſpacieuſe,
Reçûrent la lumiere, au voleur odieuſe ;
Comme ſi par un choc ayant ſes flancs ouverts,
La Terre faiſoit voir les gouffres des Enfers ;
Et qu'au jour penetrant leurs cachots les plus ſombres
On vît trembler au fond les paliſſantes ombres.
Cacus épouvanté de l'éclat lumineux,
Hurle du plus profond du rocher caverneux :
Du haut, le Dieu vangeur de mille traits l'accable ;
Il fait armes de tout dans ſon ire implacable,

Il fait les troncs maſſifs, & les cailloux pleuvoir:
Le monſtre (car la fuite eſt hors de ſon pouvoir)
Prodige merveilleux! de ſa gorge enflammée,
Vomir à gros boüillons une noire fumée,
Dont le nuage épais, dans la caverne épars,
Cache ſa forme horrible aux plus perçans regards:
Parmi les tourbillons de la vapeur fumante,
Il fait étinceler une fournaiſe ardente.
Alcide s'en irrite, & d'un ſaut hazardeux,
Intrepide, s'élance au travers de ces feux,
Où la nuë ondoyante, où la nuit tenebreuſe
De plus d'obſcurité remplit la grotte creuſe.
Cacus a beau vomir un braſier impuiſſant;
Le Dieu le joint enfin, l'eſtraint d'un nœud preſſant,
Et ſerre ſon goſier d'un effort incroyable,
Qui fait ſortir ſes yeux de ſa tête effroyable.
La porte miſe à bas, alors paroît au jour
Le butin du voleur, & ſon affreux ſejour.
On tire par les pieds le cadavre difforme;
L'œil ne ſe peut laſſer de voir ſa taille énorme;
Le poil qui le couvroit, la noirceur de ſon teint,
Ses yeux morts, & le feu dans ſon goſier éteint,
Depuis du Dieu vangeur conſervant la memoire,
De ſes fameux exploits nous celebrons la gloire.
De nos juſtes devoirs Potice fut l'auteur:
La maiſon de Pinare, au Dieu liberateur
Conſerve cet Autel dans ce ſacré bocage,
Où toûjours ſe rendra nôtre premier hommage.
Sus, donc, fidelle troupe, uniſſant nos ſaints vœux;
De ces feüillages verds couronnez vos cheveux;
Et chantant de ce Dieu la valeur ſecourable,
Verſons en ſon honneur la liqueur delectable.
De pâle peuplier ſe couronnant ſoudain,
A peine il a parlé, qu'il prend la taſſe en main;

Son

Son exemple à l'inſtant eſt ſuivi des deux troupes :
Tous invoquent les Dieux, & tous vuident leurs coupes
Cependant le Soleil vers le ſoir declinant,
Les Prêtres, & Potice, entre tous éminent,
Marchent ornez de peaux, leurs torches allumées ;
On ſert les ſeconds mets aux tables affamées ;
Et des baſſins comblez on charge les Autels.
Les Saliens autour loüant les Immortels :
De l'arbre au Dieu ſacré s'étant couvert la tête,
Sautent d'un pied leger, en l'honneur de la fête ;
Pendant qu'un double cœur de vieillards, & d'enfans,
Entonne de ce Dieu les exploits triomphans.

Comme pour coup d'eſſai, dès ſa plus tendre enfance,
Des monſtres de Junon il étouffa l'engeance :
Comme par mille aſſauts, par de ſanglans combats,
De Troye, & d'Oecalie il mit les murs à bas ;
Comme par la rigueur de Junon irritée,
Il ſouffrit cent travaux ſous le fier Euryſtée.
C'eſt toi, qui terraſſas par tes bras indomptez,
Les Centaures cruels de la nuë enfantez ;
Le prodige de Crete, & l'effroi de Nemée :
Par toi dans les Enfers fût la terreur ſemée :
Ni l'horrible portier de ces lieux éplorez,
Etendu ſur les os à demi devorez,
Ne te pût étonner dans ſa grotte ſanglante ;
Ni cent monſtres divers de forme differente :
Ni l'Hydre renaiſſante, & feconde en ſerpens,
Ni l'énorme Typhon n'ont pû troubler tes ſens.
Vrai ſang de Jupiter, reçoit ce ſacrifice ;
Nouveau luſtre des Dieux, void nous d'un œil propice.

A ces fameux exploits, ils ajoûtent les feux,
Que vomiſſoit Cacus dans l'antre tenebreux.
Le bois répond au bruit, les coſtaux en fremirent ;
Enfin des ſaints devoirs les formes s'accomplirent.

S'appuyant sur son fils, le genereux vieillard,
Marche avec le Troyen vers son foible rempart;
Et par son entretien, en marchant se soulage.
Enée avec plaisir voit le beau païsage;
Il s'en laisse charmer, & d'un soin curieux,
Cherche les monumens des antiques ayeux.

Ainsi lui va nommant ces forêts & ces plaines
Evandre Fondateur des murailles Romaines.

Les Faunes, lui dit-il, les Nymphes autrefois,
Avec un peuple rude habiterent ces bois;
Peuple, qui negligea l'utile agriculture,
Né des troncs les plus durs, & de même nature,
Farouche, & vagabond, sans police, & sans soin,
Sans égard pour le bien, sans crainte du besoin:
Il vivoit seulement de fruits, & de sa chasse;
Quand Saturne à ses fils ayant cedé la place,
Par leur rebellion de l'Olimpe chassé,
Ramassa par ces monts ce peuple disperse;
Fit des loix, & nomma cette plage fertile,
D'un nom, qui marque encor, qu'il en fit son asile.
On tient, que sous ce Roi fût le siecle doré,
Tant fût de ses sujets le repos assuré:
Mais son regne fini; la fureur de la guerre,
L'avide faim de l'or s'épandit sur la terre:
Les peuples de la Segre, & l'âpre Ausonien,
Firent perdre le nom au champ Saturnien.
Tybre, d'énorme taille; & d'autres Rois regnerent;
Tybre, dont les Latins leur grand fleuve nommerent;
Albule étoit son nom, celebre en ces vieux ans.
Chassé de mon païs, j'abordai ces beaux champs;
L'inévitable sort, l'invincible fortune,
M'y porta sur les flots de l'inconstant Neptune;
Ma mere, qui jamais n'a rien prédit de faux,
Carmente, seconda mes penibles travaux:

Et toûjours je me vis Apollon favorable.
Il lui montre à ces mots un Autel venerable,
Qu'à ſa mere divine il fonda dans ces lieux,
Où deſlors annonçant les Romains glorieux,
Carmente la premiere a la gloire chantée
Du beau ſang d'Ilion, du noble Pallantée.
Il lui montre la porte au fatal ſouvenir,
Qui de Carmente encor fait le nom retentir,
L'antre frais qu'au Dieu Pan il offrit dans ſa Ville,
Le bocage où Romule établit un aſile,
Le bois, qu'Argus ſon hôte annoblit par ſon ſort,
Et raconte en marchant, & ſon crime, & ſa mort.
Enſuite il le conduit au ſacré Capitole,
Lieu celebre aujourd'hui de l'un à l'autre Pole,
Alors d'épais buiſſons, & d'épines enceint;
Mais des peuples déja reveré comme ſaint.
Ce bois, diſoit Evandre, où l'ombre eſt ſi plaiſante,
Un Dieu, qu'on ne ſait pas, un grand Dieu le frequente:
Là nous avons crû voir le puiſſant Roi des Dieux,
Quand de noirs tourbillons il ébranle les Cieux.
Là tu vois le débris de deux citez antiques;
Des ayeux éloignez les plus vieilles reliques.
Là fût du vieux Janus la ſuperbe Cité;
Ici fût le Palais par Saturne habité;
L'un fût le Janicule, & l'autre Saturnie.
La longue promenade avec ces mots finie,
Du champêtre Monarque ils paſſent les ramparts,
Voyant deça, delà mugir les bœufs épars,
Où le Senat Romain étala ſa puiſſance;
Où l'on entend tonner ſa divine éloquence.
Enfin de ce Roi pauvre abordant le Palais.
Alcide, reprit-il; après tant de hauts faits,
Habita ſans dédain ce toit bas & ruſtique:
Voilà de ce Heros le ſejour magnifique:

Prince, dédaigne l'or, & tel que ce grand Dieu,
Habite sans mépris ce mépriſable lieu.
Alors dans sa maiſon, & champêtre, & petite,
Evandre au doux repos ſon fameux hôte invite ;
De feüilles ſeulement eſt fait ſon lit d'honneur,
Et de la peau d'un ours, d'Afrique la terreur.
La nuit ſur l'Univers êtend ſes noires aîles ;
Quand Venus, que l'effroi de ces guerres cruelles,
Que ce divers tumulte alarme inceſſamment,
Dans ſon lit à Vulcan découvre ſon tourment ;
Et tâche par ces mots d'inſpirer dans ſon ame
La penetrante ardeur de ſa divine flâme.
Tant qu'autour d'Ilion, les Gregeois obſtinez,
Attaquerent ſes murs aux flâmes condamnez,
Jamais, ô cher époux, dans ces rudes alarmes,
Je n'employai pour eux, ni ton art, ni tes armes ;
Jamais je ne voulus ſuſpendre ton labeur ;
Bien qu'au ſang de Priam je deuſſe mon honneur ;
Et qu'on me vît ſouvent verſer des pleurs de mere.
Mainteuant nous voici dans un bord ſanguinaire ;
Et m'adreſſant à toi, comme à mon ſeul appui,
Tremblante pour mon fils, je t'implore pour lui.
Si l'Aurore, & Thetis t'émeurent par leurs larmes,
Comme elles pour un fils je demande des armes.
Void quels peuples guerriers, couverts de leurs remparts,
Aiguiſent contre nous leurs glaives, & leurs dards.
Alors ouvrant les bras, l'ornement des Deeſſes
Anime ſon époux par de douces careſſes ;
Il ſent ſes premiers feux, dont la ſubtile ardeur
Reprend ſa vieille route, & gagne juſqu'au cœur :
Comme l'éclair ſoudain, qui devance l'orage,
Parcourt en un inſtant, & perce le nuage.
La Deeſſe, qui voit ſucceder ſon deſſein,
Goûte de ſa beauté l'empire ſouverain :

Et Vulcan lui répond, l'ame d'amour charmée.
Pourquoi tous ces détours, ſi ſûre d'être aimée?
Déeſſe, qui te fait douter de ton pouvoir?
Deſlors ſi j'euſſe vû même ſoin t'émouvoir,
J'euſſe armé les Troyens au gré des deſtinées,
Et differé leur ſort de dix autres années;
Et le Maître des Dieux ne le défendoit pas.
Que ſi ton cœur ſe porte à de nouveaux combats,
Diſpoſe de mes feux, de mes ſoins, de mes veilles;
Je t'offre de mon art les plus rares merveilles,
Tout le raffinement du métal meurtrier;
Uſe de ta puiſſance, & ceſſe de prier.
Soudain il s'abandonne aux ardeurs de ſa flâme,
Et tombe entre les bras de ſa charmante femme,
Où la douce langueur de ſon raviſſement
Au paiſible ſommeil le livre doucement.
Après ſon premier ſomme, & dès que la nuit pâle
Eût fourni la moitié de ſa courſe inégale.
Telle, qu'à ſon réveil courant à ſon foyer,
Et dans la cendre morte éveillant le braſier,
La femme ménagere exerce ſon aiguille;
Et s'occupe au travail, qui ſoûtient ſa famille.
Pour nourrir ſes enfans, pour vivre avec honneur
Elle allume ſa lampe; à la foible lueur
Autour d'elle elle unit ſes filles à ſa tâche;
Et joint la nuit au jour, ſans tréve, & ſans relâche.
Tel, & plus diligent, le forgeron des Dieux,
Pour ſa force quitta le lit délicieux.
Non loin de la Sicile, & des terres d'Eole,
Une iſle aux rocs fumans paroît ſur l'onde molle:
Là ſous un autre Etna ſont les vaſtes fourneaux,
Où les Cyclopes noirs font tonner leurs marteaux:
Où le ſifflant acier coule de la fournaiſe,
Dont s'exhale avec bruit l'étincellante braiſe:

Sejour

Sejour du Dieu Vulcan, de ſon nom appellé.
Là, ce Dieu deſcendit de l'Olympe étoilé :
Là travailloit le fer maint énorme Cyclope,
Pyracmon aux bras nuds, Bronte, & le fort Sterope.
Il void entre leurs mains un tonnerre imparfait,
De ceux dont Jupiter punit l'humain forfait :
Trois de ſes traits étoient d'une nuée humide,
Trois d'un feu penetrant, pouſſé d'un vent rapide,
Trois d'une eau condenſée, & preſſant ce labeur,
Ils y joignent l'éclair, le bruit, & la terreur,
L'ire des Dieux mêlée à ſes flâmes ſubtiles.
D'autres refont le char dont Mars trouble les Villes,
Dont il va reveillant la fureur des combats.
Ici l'on poliſſoit les armes de Pallas,
Son Egide terrible, à l'envi travaillée.
D'eſcailles de ſerpens avec l'or émaillée ;
Où de Gorgone on voit les crins s'entortiller,
Dans ſa tête tranchée encor ſes yeux briller.
Qu'on ôte, leur dit-il, ces œuvres commencées ;
Cyclopes, à mon ordre appliquez vos penſées.
Il faut montrer ſa force, & déployer ſon bras :
Il faut armer un homme intrepide aux combats.
Je demande un chef-d'œuvre, & loin toute pareſſe.
Il ne dit que ces mots, on s'échauffe, on s'empreſſe :
Ils partagent au ſort l'effort laborieux ;
L'airain coule à grands flots avec l'or precieux :
Dans le vaſte fourneau fond l'acier ſanguinaire ;
De tous les dards Latins ils forgent l'adverſaire,
Le large bouclier à ſept ronds redoublez,
Tirent, & rendent l'air de leurs ſoufflets enflez,
Trempent le fer, qui ſiffle au fond de l'eau fumante ;
La caverne gemit ſous l'enclume ſonnante :
De force, & par cadence, ils élevent le bras ;
Et le peſant marteau retombe par compas,

Sur

Sur la maſſe, que tourne, & ſerre la tenaille.
Tandis que dans la forge ainſi Vulcain travaille,
Un beau jour ſe prepare : au premier de ſes traits,
Par le chant des oiſeaux, hôtes de ſon Palais,
Evandre ſe réveille, & ſe leve, & ſe pare :
Un brodequin Toſcan eſt ſa chauſſure rare ;
Son fer pend à ſa gauche, inutile ornement,
Jadis de ſes exploits glorieux inſtrument :
Sous ſon bras il retrouſſe une peau de panthere ;
Deux dogues ſon eſcorte, & ſa garde ordinaire,
De leur antique Maître accompagnent les pas :
Il marche avec ſon fils le genereux Pallas ;
Roulant dans ſon eſprit la parole donnée ;
Il avance avec lui vers la chambre d'Enée.
Accompagné d'Achate, & non moins matinal,
Enée à ſa rencontre accourt d'un ſoin égal ;
Ils ſe donnent la main, ſe careſſent, s'embraſſent ;
Au milieu du Palais ſur des ſieges ſe placent,
Enfin pouvant jouïr d'un paiſible entretien,
Ainſi diſcourt Evandre. Invincible Troyen,
Dont, tant que tu vivras, la valeur me fait croire ;
Qu'en toi ſeul Ilion conſervera ſa gloire ;
Pour t'offrir un ſecours digne de ta grandeur,
Je ne ſens pas ma force égale à mon ardeur :
Ici de nos Etats le Tybre fait le terme ;
Deça le Rutulois dans nos murs nous renferme :
Mais un ſort imprevû, qui ſeconde mes vœux,
T'offre un empire riche, un peuple belliqueux.
Apprends où te conduit ce deſtin favorable.
Non loin ſur le ſommet d'un rocher formidable,
Sont les remparts d'Agille, opulente Cité,
Qu'un peuple de Lydie, à la guerre indompté
Autrefois éleva ſur les monts d'Hetrurie :
Mezence ſe ſoûmit cette Ville aguerrie ;

Cet

Cet Etat floriſſant ſous mille & mille Rois,
Tomba ſous la rigueur de ſes barbares loix.
Dirai-je du tyran les horreurs, & la rage?
Sur ſon ſang, ſur lui-méme, ô Dieux, vengez l'outrage,
Les mains contre les mains, les corps contre les corps,
Bouche à bouche, il joignoit les vivans & les morts:
Parmi la pourriture (ô tourment execrable)
Par une mort traînante, horrible, épouventable;
Et par l'infection de ce mêlange affreux
Periſſoit du tyran l'ennemi malheureux.
Ses Citoyens laſſez de ces cruels ſupplices,
S'aſſemblent en fureur, maſſacrent ſes complices,
Aſſiegent, & ſoudain embraſent ſon Palais:
Il s'échape, il s'enfuit parmi le meurtre épais,
Et ſe ſauvant vers Turne, implore ſa défenſe.
La Toſcane ſe ligue, & court à la vengeance;
Les armes à la main demande hautement
Du Monarque cruel le juſte châtiment.
Grand Prince, ſois le Chef de ces vaillantes troupes;
Le rivage eſt bordé de leurs nombreuſes poupes,
L'étendart eſt levé; mais un fameux devin
Leur annonce en ces mots les ordres du deſtin.
Honneur des Lydiens, jeuneſſe magnanime,
Qu'une juſte douleur, qu'un courroux legitime
Encourage à détruire un tyran odieux,
Avec cette valeur digne de tes ayeux;
Prends un Chef Etranger pour cette grande guerre
Garde-toi d'en choiſir dans l'Italique terre.
La Toſcane interdite à la celeſte voix,
Se reſſerre en ſon camp, & tremble ſur ce choix.
Tarchon, qui cependant tient le pouvoir ſuprême,
Par ſes Ambaſſadeurs m'offre le Diadême;
Me preſſe avec ardeur de paſſer dans leur camp,
Pour prendre le timon de l'Empire Toſcan,

Mais

Mais l'âge dont je ſens la pareſſe, & la glace,
Me dérobe l'honneur de cette illuſtre place.
Bien que Pallas ſoit né de l'Italique ſang,
Par ſa mere Sabine il perd ce noble rang.
Toi, que par ta jeuneſſe, & par ton origine
Semble au trône appeller l'ordonnance divine,
Vaillant Roi des Troyens, va dans les champs de Mars,
Va faire des Toſcans voler les étendarts.
Je te donne mon fils, mon unique eſperance;
Je veux qu'à tes côtez vers la gloire il s'avance;
Que ſous ta diſcipline il marche au champ d'honneur,
Et devienne vaillant admirant ta valeur.
Je lui donne une troupe à vaincre accoûtumée,
Deux fois cent Chevaliers de valeur renommée;
Et de ſa part il t'offre un ſemblable ſecours.
Tenant les yeux baiſſez pendant tout ce diſcours,
Et le fidelle Achate, & l'invincible Enée
Dans leurs cœurs étonnez rouloient leur deſtinée:
Quand du Ciel, qui s'ouvrit, après un prompt éclair,
Venus fait, pour ſignal, gronder la foudre en l'air.
L'Olympe en fût émû, les terres en tremblerent;
Les clairons des Toſcans par les airs reſonnerent.
Chacun leve les yeux, glacé juſques au cœur;
Et le bruit redoublant redoubla la terreur.
Dans le nuage enfin les armes retentirent,
Et d'un Ciel plus ſerain aux regards reſplendirent.
Tout tremble, mais Enée à l'éclatant ſignal
Reconnoît la Déeſſe, & le harnois fatal.
Ne cherche point, dit-il, ô genereux Evandre,
Ce que du Ciel en feu ces ſignes font entendre:
Ce préſage m'appelle; & tel à ſon cher fils
De ſa charmante voix Venus l'avoit promis:
Quand je verrois pour moi reſplendir dans les nuës
Ces armes par ſes ſoins de Vulcain obtenuës.

Tremble, fier Rutulois, tremble, Roi des Latins,
Des morts, que je prepare à tes peuples mutins.
Que d'armes, que de corps roulant parmi ton onde,
Tybre, feront enfler ta courſe vagabonde!
Qu'ils arment maintent, & qu'ils rompent la paix.
A ces mots, il ſe leve; & ſoudain du Palais
Plein de joye, adorant les Penates ruſtiques,
D'Hercule il fait fumer les Autels domeſtiques;
Evandre, & les Troyens accompagnent ſes vœux.
Puis il rejoint ſes nefs, où des plus valeureux,
Pour le ſuivre aux combats lui-même il fait l'élite:
Le reſte, au fil de l'eau, qui ſon cours precipite,
Sans effort d'avirons vers Aſcagne deſcend;
Et lui porte l'eſpoir d'un ſecours ſi puiſſant.
Sur les chevaux d'Evandre avecque ſon eſcorte
Vers le Camp des Toſcans le Troyen ſe tranſporte:
Le ſien brillant ſur tous, ſe voit couvert encor
De la peau d'un lyon dont les ongles ſont d'or.
Dans l'étroite Cité bien-tôt la Renommée
A de ce prompt départ la nouvelle ſemée:
Les meres vont au Temple, & redoublent leurs vœux;
L'approche du peril le fait voir plus affreux:
Plus Mars eſt vû de prés, plus il paroît terrible.
Au départ de ſon fils Evandre trop ſenſible,
Le baignant de ſes pleurs, qui coulent à grands flots,
L'embraſſe tendrement, & lui tient ce propos.
O ſi, tel que j'étois, lorſque devant Preneſte
Je fis des ennemis un carnage funeſte,
Que vainqueur j'embrazai des monceaux de pavois,
Et d'Herile leur Roi triomphant par trois fois;
D'Herile, qu'en naiſſant (incroyable myſtere)
De trois ames pourvût ſon immortelle mere;
Et qui ne pût mourir, que du triple trépas,
Qu'il reçût par trois fois de mon robuſte bras.

Si tel, qu'en ces beaux jours, forçant les deſtinées,
Je voyois reverdir mes premieres années,
Mon fils, ô mon cher fils, ces funeſtes adieux
Ne te raviroient pas au plaiſir de mes yeux:
Ni Mezence inſultant à mon âge imbecille,
De tant de Citoyens n'eût depeuplé la Ville.
Dieux, habitans du Ciel, & toi leur Roi puiſſant,
Jupiter, prends pitié d'un Prince languiſſant;
D'un pere malheureux exauce la priere.
Si de vos Deïtez la faveur tutelaire
Si les deſtins ſauvant Pallas mon chér eſpoir,
Souffrent qu'entre mes bras je le puiſſe revoir;
Juſqu'à ce jour heureux prolongez ma vieilleſſe:
J'aimerai ſes langueurs, & ſa morne triſteſſe.
Si je ſuis menacé du plus grand des malheurs,
Dieux, au moins par ma mort prevenez mes douleurs
Tandis que du futur l'obſcure incertitude
Mêle encor quelque eſpoir à mon inquietude:
Tandis que t'embraſſant, mon fils, mon ſeul amour,
D'un meſſager en pleurs le funeſte retour,
Ne vient point juſqu'au cœur percer ton triſte pere.
A l'inſtant penetré de ſa douleur amere,
Il pâme, & par ces mots le triſte adieu finit:
Ses gardes accourant l'emportent ſur ſon lit.
Déja loin des ramparts la légion éclate:
Enée eſt à la tête, & ſon fidelle Achate;
Puis la fleur de ſes Chefs, puis le jeune Pallas,
Dont le riche harnois releve les appas;
Il conduit la bataille. Et tel du ſein de l'onde,
Avec ce doux éclat, qui ranime le Monde,
Qui diſſipe la nuit, & ramene le jour,
Sort l'aſtre favori de la mere d'Amour.
Les meres ſur les murs, les yeux baignez de larmes,
Suivent les eſcadrons à l'éclat de leurs armes:

Un grand bruit les devance, & par tout après eux
Sur leur trace s'éleve un nuage poudreux.
Ils paſſent les buiſſons, marchant ſerrez enſemble;
Sous les fers des chevaux, le champ reſonne & tremble.
Aux bords du Minion eſt un bois ſpacieux;
Que conſacra jadis le culte des ayeux.
Il s'étend à l'entour ſur des collines vertes
De ſapins ombrageux de toutes parts couvertes.
Les vieux Pelagiens, qui les premiers de tous
Sont venus de la Grece en ce climat ſi doux,
Honoroient d'une fête en ce ſacré bocage
Sylvain Dieu des troupeaux, & Dieu du labourage.
Là s'étendant au loin ſur les vaſtes ſillons,
Tarchon, & ſes Toſcans plantoient leurs pavillons;
Et des côteaux voiſins on découvroit l'armée;
Bien-tôt avec ſa troupe à la guerre animée,
Le grand Enée arrive, & quittant ſes chevaux,
Les laiſſe rafraîchir pour de plus grands travaux.
Avec tous ſes appas Venus du haut des nuës,
Ayant fait reſplendir les armes obtenuës,
Dans un val ſolitaire apperçoit le Heros,
Se preſente à ſes yeux, & lui parle en ces mots.
Voici de mon Epoux le chef-d'œuvre admirable,
Maintenant contre Turne aux combats redoutable,
Contre les fiers Latins avance aux champs de Mars;
Brave, mon vaillant fils, les plus affreux hazards.
Alors elle l'embraſſe étalant tous ſes charmes;
Et ſous un chêne antique elle poſe les armes.
Ravi de ſes appas, & des dons precieux,
Il ne peut aſſouvir ſes regards curieux;
Il tourne entre ſes mains l'épée étincelante,
Du redoutable armet la crête flamboyante,
L'acier de la cuiraſſe, à l'éclat ſans pareil
Tel qu'un nuage épais, que dore le ſoleil,

La lance, & les cuiſſarts, & leur trempe admirable,
Du merveilleux pavois l'ouvrage inconcevable.
Sur l'or du bouclier, de ſes braves neveux
Le Troyen apperçoit les triomphes fameux :
Le Forgeron ſavant dans les choſes futures,
Y grava des Romains les grandes avantures.
Là, dans l'antre de Mars, ſur la terre giſans
Une louve allaitoit deux illuſtres enfans ;
De ſes petites mains cette race jumelle
Folâtre ſans frayeur penduë à la mamelle,
La louve paroiſſoit les lêcher tour à tour,
Et croire en les flattant les avoir mis au jour.
Non loin, on voyoit Rome, & le rapt des Sabines,
De terribles combats funeſtes origines,
Puis la coupe à la main, au gré de leurs ſujets,
Le ſacrifice offert, les Rois juroient la paix.
La bataille gagnée, & la fraude éclaircie,
Ailleurs deux chars de guerre écarteloient Metie,
Et Tulle par les bois (Albain auſſi pourquoi
Quitter tes alliez, & parjurer ta foi)
Du traître diſperſoit les entrailles ſanglantes :
De ſon ſang on voyoit les ronces dégoutantes.
Là, Porſenne appuyant le parti des Tarquins,
Sembloit foudroyer Rome, & ſes peuples mutins,
Qui pour la liberté montrent leur noble audace :
D'un regard furieux, & d'un front qui menace,
Il void Horace ſeul lui diſputer un pont ;
Et Clelie à ſes yeux fendre un fleuve profond.
Au haut du bouclier Manlius ſe contemple
Garde du Capitole, & défenſeur du Temple :
Le Palais de Romule en cet endroit tracé
Y paroiſſoit encor de chaume heriſſé.
Là ſembloit voler l'oye a la plume argentée
Decelant des Gaulois la valeur indomptée.

A la faveur de l'ombre, au travers des halliers,
Ils gagnoient le ſommet par de rudes ſentiers ;
Brillans de coliers d'or, armez de longues targes,
Chacun porte en ſa main deux javelines larges ;
L'Artiſan y marqua leurs rubans bigarrez,
Et l'or de leurs habits, & leurs chêveux dorez.
Ici des Saliens la dance eſt figurée,
Les boucliers tombez de la voute azurée ;
Tout ce que de Numa le ſoin religieux
Fit pour regler ſa Ville, & le culte des Dieux.
Plus loin du noir Pluton on voyoit les abîmes
Ouvert par la juſtice au châtiment des crimes :
Des implacables ſœurs éprouvant la fureur,
D'un roc Catilina pendoit avec horreur :
Et ſeparant les bons de ſes fameux complices,
Caton au Tribunal ordonnoit des ſupplices.
Au milieu s'élevoit l'image de la mer ;
L'écume blanchiſſoit l'azur du flot amer ;
Des dauphins argentez les troupes vagabondes
En cercle s'aſſembloient, ſe joüoient ſur les ondes.
Du combat d'Actium, de ſes nombreux vaiſſeaux,
Le grand tableau flottoit ſur la face des eaux :
L'or brille ſur les flots, & le cap de Leucate
Du feu de cette guerre au loin ſur l'onde éclatte.
Défenſeur du Senat, & du peuple, & des Dieux,
Auguſte conduit Rome au combat furieux ;
Il paroît ſur la poupe, & ſur ſa tête éclaire
Et ſa propre ſplendeur, & l'aſtre de ſon pere.
Agrippe avec l'autre aîle avance avec ardeur ;
Et des Dieux, & des vents éprouve la faveur :
Sur ſon front reſplendit la couronne navale,
Qui de ſes hauts exploits la memoire ſignale.
De la mer rouge Antoine ayant quitté les bords,
Des peuples de l'Aurore étale les treſors :

Les Bactres éloignez, les Arabes, les Perſes
Soûtiennent ſon parti de leurs armes diverſes.
Sur ſes bruyantes mers, plus belle que le jour,
Cleopatre le ſuit; ô criminelle amour!
L'effort des avirons ouvre le ſein de l'onde;
Du choc impetueux la mer écume, & gronde.
De loin on penſe voir les Cyclades flotter,
Les monts contre les monts ſur les flots ſe heurter,
Tant des châteaux flottans la bataille eſt ardente:
Par tout brille le fer, & la flâme volante;
La mer rougit de ſang; d'un ſiſtre effeminé
La Reine encourageoit ſon peuple bazané;
Et ne voit pas encor ſes mortelles viperes.
L'aboyant Anubis, ſes Dieux, ou ſes chimeres
Au puiſſant Dieu des Mers, à Venus, à Pallas,
Livroient inſolemment de terribles combats:
Du Ciel Mars forcené fond dans l'âpre mêlée,
La Diſcorde triomphe, & court échevelée;
Avec les noires ſœurs Bellone dans ſa main
Fait retentir ſon foüet trempé de ſang humain.
Du plus haut d'Actium le grand archer celeſte
Apollon les voyant tendoit ſon arc funeſte;
Par qui tournent le dos, de frayeur étonnez
Tous ces peuples d'Aſie au luxe abandonnez.
La Reine s'enfuyant, court elle-même aux toiles;
Aux Zephirs, qu'elle invoque, abandonne les voiles:
Par les ondes pouſſée, & par les vents du Nord,
Elle ſembloit pâlir de ſa future mort:
Autour d'elle on voyoit un horrible carnage:
Le Dieu du Nil en pleurs lui montroit ſon rivage;
Et de ſa ſource ouvrant le climat ignoré,
Appelloit les vaincus à l'aſile imploré.
Par trois jours ſolemnels environné de gloire,
Et quitte envers les Dieux, Auteurs de ſa victoire,

Parmi les cris de joye, élevé sur son char,
Dans Rome triomphoit l'invincible Cesar.
Les festins preparez dans les places publiques,
Trois cent Temples chargez d'offrandes magnifiques;
Les meres aux Autels s'aquitant de leurs vœux,
Des Citoyens ravis font voir le sort heureux.
Au Temple d'Apollon, conquerant debonnaire
Des peuples il reçoit l'hommage volontaire:
Sur les portes il lit ses éloges divers.
Après marchent par ordre, accablez de leurs fers,
Les Monarques vaincus, les Nations sauvages,
Differentes d'habits, d'armes, & de langages.
Là, se voit le Nomade, & le mol Africain,
Le Gelon armé d'arcs, & le Scythe inhumain,
Le Dace jusqu'alors indomptable à la guerre,
Et le Belge habitant d'un des bouts de la terre.
L'Euphrate subjugué sembloit couler plus doux:
Contre son pont l'Araxe écumoit de courroux.
Incertain, & surpris, le Troyen considere
Les armes de Vulcain, & les dons de sa mere:
Il en aime déja les portraits merveilleux,
Et se pare des faits de ses braves neveux.

L'ENEÏDE DE VIRGILE.

LIVRE NEUVIE'ME.

EPENDANT par les airs, la fille de Saturne
Dépêche ſa couriere à l'audacieux Turne :
Dans un ſacré bocage Iris le trouve ſeul,
Honorant le tombeau de ſon divin ayeul :
Elle lui parle ainſi de ſa bouche de roſes.
Turne, vois ſucceder ce que tu te propoſes :
Vois le hazard t'offrir ce que les Dieux amis
A tes vœux exaucez à peine euſſent promis.
Par ſon éloignement le fugitif Enée
Expoſe à ta merci ſa flote abandonnée ;
Paſſe des murs d'Evandre aux murs des Lydiens,
Aux dernieres Citez des bords Thyrreniens,

Et

Et juſqu'aux Laboureurs arme tout dans leur terre.
Qui te retarde donc? pouſſe ton char de guerre,
Preſſe tes fiers chevaux, ſignale ta valeur,
Et va forcer ſon Camp, où regne la terreur.
Soudain d'un vol égal elle échappe à ſa vûë,
Et trace en s'enfuyant un grand arc dans la nue.
Turne la reconnoît, leve ſes mains aux Cieux,
Et lui tient ce diſcours, la pourſuivant des yeux.
Iris, l'honneur du Ciel, divine Meſſagere,
Qui vers moi te dépêche au terreſtre hemiſphere?
D'où vient un jour ſi clair? je voi le Ciel s'ouvrir,
Les aſtres découverts ſur ſes voutes courir:
Qui que tu ſois, je marche après un tel préſage,
Aux combats où ton ordre appelle mon courage.
Il approche du fleuve, & puiſant dans ſes flots,
De mille, & mille vœux accompagne ces mots.
Déja l'armée aux champs fouloit l'émail des herbes,
Riche d'armes, d'habits, & de chevaux ſuperbes:
Meſſape a l'avantgarde; au front des derniers rangs
De Thyrée on voyoit les valeureux enfans,
Turne dans la bataille éclate fier, & leſte,
Et de toute la tête il ſurpaſſe le reſte.
Tel, le Gange tranquille étend ſes flots calmez,
Ayant dans un ſeul lit ſes ſept bras renfermez:
Tel, des champs inondez de ſes vagues fecondes
Le Nil rentre paiſible en ſes grottes profondes.
Sur leur marche bien-tôt un nuage poudreux,
Aux regards des Troyens rend le Ciel tenebreux:
Du faîte d'une tour, & d'une voix qui tonne,
Quelle noire épaiſſeur dans les airs tourbillonne?
(S'écrie alors Cayque) aux armes, aux remparts,
Aux armes, l'ennemi paroît de toutes parts,
Le Citoyen répond par des clameurs plus fortes,
Borde l'enclos des murs, barricade les portes.

Tel

Tel fut l'ordre qu'Enée, expert dans les combats,
Laiſſa quand il partit à ſes braves ſoldats ;
Que dans le ſort douteux, arbitre des batailles,
Ils ſe gardaſſent bien de quitter leurs murailles ;
De tenter le combat, par l'indiſcrete ardeur,
Que ſouvent pour ſa perte inſpire un faux honneur.
Donc, encor que la honte irrite leur courage,
Renfermez dans leurs murs ils ſuivent l'ordre ſage:
Et des peuples Toſcans eſperant le ſecours,
Attendent l'ennemi dans leurs épaiſſes tours.
Turne ſe détachant du gros de ſon armée,
Avec vingt Chevaliers de valeur renommée,
Sur un Thrace aux crins noirs tout marqueté de blanc,
Imprevû, fait briller ſon armet teint de ſang.
Qui me ſuivra, dit-il, ô vaillante jeuneſſe ?
Qui viendra le premier ? Soudain avec adreſſe,
pour commencer la guerre, il fait voler ſon dard,
Et marche fierement juſqu'au pied du rampart.
Long-tems après ſa voix d'horribles cris reſonnent ;
De l'effroi des Troyens les Rutulois s'étonnent,
Qu'affrontez dans leur Camp, ils n'oſent le quitter,
Ni d'un combat égal la fortune tenter.
Turne deça, delà dans ſon boüillant courage,
Court alentour des murs, pour trouver un paſſage,
Comme dans la nuit ſombre, agité de fureur,
Et d'un tems orageux éprouvant la rigueur,
Le loup de tous côtez tourne la bergerie ;
Sous ſa mere à couvert l'agneau s'éveille, & crie ;
Il en grince les dents, il ſent tirer ſon flanc,
Sa longue faim brûler ſon goſier ſec de ſang.
Ainſi Turne alentour des murs, qu'il conſidere,
Erre, & juſqu'en ſes os ſent brûler ſa colere,
Cherchant par quel moyen dans leur Camp ſe gliſſer ;
Par quel art dans la plaine au combat les forcer.

A côté de leurs murs il void leur flote anchrée
D'un long retranchement, & du fleuve entourée :
Il l'attaque, & soudain un grand pin allumant,
Encourage sa troupe à cet embrasement.
On s'empresse, on saisit les torches flamboyantes,
Par qui l'air s'obscurcit de vapeurs ondoyantes :
L'étincelant brandon pousse au Ciel sa splendeur :
La presence de Turne augmente leur ardeur.
Quel Dieu, sœurs d'Apollon, garantit de la flâme
Les puissans galions des guerriers de Pergame ?
Du prodige inoüi, bien qu'obscur par les ans,
Le bruit en passera jusqu'à la fin des tems.
Deslors, que pour courir les Campagnes ameres,
Enée au pied d'Ida preparoit ses galeres,
On tient pour assuré, que la mere des Dieux
Adressa ce discours au Monarque des Cieux.
Par l'Olympe conquis, aux larmes d'une mere
Accorde, ô mon cher fils, accorde une priere :
Sur la cime d'un mont où l'on m'offre des vœux,
D'erables, & de pins j'eus un bois ombrageux,
Mon plaisir le plus doux, le soin de mille années ;
Pour sa flote au Troyen j'ai ces forêts données ;
Je ne viens retracter, ni plaindre mon present.
Mais je sens mon esprit rongé d'un soin cuisant.
Dissipe ma frayeur par l'amour maternelle,
Fais que ni tourbillon, ni tempête cruelle,
Ne les puisse abîmer dans les gouffres profonds,
Par l'honneur qu'ont ces bois d'être nez sur nos monts.
Ainsi reprit son fils, moteur des feux celestes.
O mere, que veux-tu par ces plaintes funestes ?
Rendre malgré le sort tes vaisseaux éternels ;
Le caduque travail de la main des mortels ?
Que sans peur le Troyen fende l'onde incertaine !
Si grande n'est d'un Dieu la force souveraine.

Non,

Non, non, mais quand un jour ſur l'Italique bord,
Enée avec ſes nefs ſe verra dans le port;
Celles qui des perils ſe ſeront dégagées,
Perdant leur premier être, en Déeſſes changées,
Des Nymphes de Thetis embelliront la Cour;
Et fendront de leur ſein le liquide ſejour.
Il dit, & de Pluton jurant l'onde fatale,
Le Styx gluant de poix, & ſa rive infernale,
Il inclina la tête; à ce conſentement
L'Olympe répondit par un long tremblement.
Donc, la Parque filoit l'heure de la promeſſe;
Et l'attentat de Turne avertit la Déeſſe
De détourner le feu de ſes ſacrez vaiſſeaux:
Auſſi-tôt dans les airs brillans de feux nouveaux,
De l'Aurore au Couchant paſſe un' épais nuage;
Cybelle, & tous ſes Chœurs fondent ſur ce rivage;
Et du Ciel on entend une effroyable voix,
Qui tranſit les Troyens, & les fiers Rutulois.
Pour défendre mes nefs ne courez point aux armes,
Troyens, & ſans effroi recevez ces alarmes;
Plûtôt Turne verra flamber les flots amers:
Vous, mes pins conſacrez, ſoyez Nymphes des Mers;
Allez, courez les flots, Cybele vous l'ordonne,
Soudain ſe détachant du bord, qu'elle abandonne,
Chaque nef perd ſa forme, & telle qu'un dauphin,
Fend les gouffres profonds de l'empire marin.
Toutes en nombre égal (avanture étonnante)
D'une jeune pucelle ont la grace charmante.
Le ſoldat en fremit; Meſſape plein d'horreur
N'en peut de ſes cheveux reprimer la terreur:
Le Tybre murmurant en arrêta ſa courſe,
S'éloigna de la mer, rebrouſſa vers ſa ſource:
Mais Turne reprochant cette épouvante aux ſiens,
Ces prodiges, dit-il, menacent les Troyens:

Du

Du grand Jupiter même éprouvant la disgrace,
Leurs nefs n'attendent pas le feu, qui les menace.
Qui les peut dérober à mon juste courroux?
La mer leur est fermée, & la terre est à nous:
Pour nous de bataillons l'Italie est couverte.
Peu m'étonne le sort, qui s'oppose à leur perte;
C'est assez pour Venus, que l'ordre des destins
Leur ait permis l'abord des rivages Latins:
J'ai mon astre contraire; & par ma destinée,
A perir par ce fer leur race est condamnée.
Par eux du jeune Atride éprouvant la douleur,
Comme lui je puis perdre un lâche ravisseur.
Ici l'on peut s'armer comme on fit à Micenes:
Leur crime redoublé doit redoubler leurs peines.
Au lieu de dereſter leurs fatales amours;
Couverts d'un mur sans force, & de ces foibles tours,
Obstacles impuissans à la mort qu'ils meritent,
Au même crime encore insensez ils s'excitent;
Loin de se souvenir, qu'ils ont vû sous les feux
De Neptune tomber l'ouvrage merveilleux.
Sus donc, qui de son fer par mille funerailles
Veut s'ouvrir avec moi ces tremblantes murailles?
Il ne m'est pas besoin, pour renverser ce Camp,
Ni de mille vaisseaux, ni d'armes de Vulcain.
Vienne encor le secours de la fiere Hetrurie,
D'Ulisse nous blâmons l'indigne tromperie;
Qu'ils n'apprehendent rien de son larcin fatal;
Ni de nous voir cachez dans l'énorme cheval.
En plein jour, dans ces murs je veux porter la flâme:
Et qu'ils n'esperent pas comme devant Pergame,
N'avoir qu'à soûtenir le Grec lâche, & trompeur,
Ni qu'un Hector dix ans retarde leur malheur.
Mais puisque le Soleil acheve la journée,
Soit au charmant repos la nuit abandonnée:

A demain, Rutulois, l'aſſaut vous eſt promis.
Meſſape cependant à la guerre commis
Des braſiers éclatans tient la Ville enfermée:
Quatorze Rutulois l'élite de l'armée
Sont poſtez alentour des murs des aſſiegez.
Chacun de cent ſoldats, d'acier & d'or chargez,
Près de ſoi voit poſer un corps, qui le ſeconde,
Qui releve la garde, & fait marcher la ronde.
Ils vuident les flaccons, couchez près de ces feux
Ils paſſent ſans dormir la nuit à mille jeux.
Le Troyen les obſerve, & viſite ſes portes;
Range au ſommet des tours ſes tremblantes cohortes;
Joint avecque des ponts les murs aux boulevarts;
Et diſperſe alentour les flêches, & les dards.
Le vigilant Mneſtée, & le vaillant Sergeſte
Par un illuſtre exemple encouragent le reſte,
Miniſtres par Enée à ſon départ commis,
Pour gouverner l'Etat, & conſeiller ſon fils.
Chacun ſur les remparts partage les traverſes;
Et fait de ſon devoir les fonctions diverſes.
L'illuſtre fils d'Hyrtaque aux combats plein d'ardeur,
Niſe gardoit la porte, adroit, & prompt Chaſſeur,
Qu'Ida pour ſes forêts montagne fortunée
Donna pour Compagnon au valeureux Enée.
Son ami genereux paroît à ſon côté,
Euryale entre tous fameux par ſa beauté:
Le jeune, & blond coton naiſſoit ſur ſon viſage;
Tous deux n'eurent qu'un cœur; d'un ſemblable courage
Tous deux tentoient le ſort des combats hazardeux:
Même devoir encor les uniſſoit tous deux;
Enſemble ils commandoient la garde d'une porte.
Niſe à ſon cher ami s'adreſſe de la ſorte:
Euryale, eſt-ce un Dieu, qui vient nos cœurs ſaiſir,

Ou

Ou ſi chacun ſe fait un Dieu de ſon deſir?
Je brûle de tenter quelque grand avanture:
Et contre le repos mon courage murmure.
Tu vois la negligence où ſont nos ennemis,
Et noyez dans le vin, & par tout endormis.
Leurs feux ceſſent de luire; & le morne ſilence
Regne dans tout leur Camp avec la nonchalance.
Ecoute le penſer, qui roule dans mon ſein.
Le Peuple, & le Senat ont formé le deſſein
D'envoyer vers Enée un meſſage fidelle,
Qui dans ces murs tremblans promptement le rapelle
S'ils veulent t'aſſurer le ſalaire promis,
(Car l'honneur de l'exploit m'eſt un aſſez grand prix)
J'aperçois ſous ce tertre une route écartée,
Qui me ſemble conduire aux murs de Pallantée.
De la gloire immortelle Euryale amoureux
Reprend de ſon ami le diſcours genereux.
Donc tu crois ton deſſein trop haut pour mon courage?
Tu veux courre aux dangers ſans que je les partage?
Ah, ce n'eſt pas ainſi, qu'au dur mêtier de Mars
Par Ophelte mon pere, & parmi les hazards,
Je me vis élevé pendant nos longues guerres;
Et ſous nôtre grand Roi parcourant tant de terres
Pour manquer de leçons de generoſité,
Il ne m'eût pas falu marcher à ton côté.
Mon cœur, comme le tien, ſait mépriſer la vie;
Et courir aux dangers, où la gloire convie.
Non, non, repliqua Niſe, ami ne penſe pas,
Qu'en ton cœur je ſoupçonne un ſentiment ſi bas:
Le puiſſant Jupiter ainſi ne le permette;
Ou quiconque du Ciel voit nôtre amour parfaite.
Mais ſi dans ce peril (car je le vois affreux)
J'éprouve un Dieu contraire, ou le ſort malheureux,

Je veux que de ma mort au moins il te délivre ;
Ton âge floriſſant te rend digne de vivre :
Qu'il me reſte un ami, qui rachete mon corps ;
Et le rende à la terre en ces ſauvages bords ;
Qui du moins (ſi le ſort permet que je ſuccombe)
A mes manes errans dreſſe une vaine tombe.
Ne plaiſe encore aux Dieux m'accabler du malheur
De cauſer à ta mere une telle douleur :
Pour ne te point quitter, ſeule entre tout le reſte,
Elle quitta les murs du genereux Aceſte.

Ceſſe, dit Euryale, un diſcours foible, & vain,
Qui ne peut m'ébranler de mon premier deſſein ;
Hâtons-nous. Réveillant le ſoldat, qui ſommeille,
Et ceux qu'ils ont poſtez continuant leur veille ;
Il part avecque Niſe ; & marchant pleins d'ardeur,
Enſemble ils vont trouver leur jeune Gouverneur.

Tout dormoit ſur la Terre, & par la nuit profonde
Le travail, & les ſoins étoient bannis du monde :
Les ſeuls Chefs des Troyens, leurs Princes invaincus,
Appuyez ſur leurs dards, armez de leurs écus,
Aſſemblez au Conſeil l'ame triſte, & gênée,
Ne ſongeoient qu'aux moyens de rappeller Enée.
Quand au milieu du Camp les deux braves amis
A ce grave conſeil demandent d'être admis ;
Diſent, que le tems preſſe, & que l'avis importe.

Obſervant le premier l'ardeur qui les tranſporte,
Aſcagne au fils d'Hyrtaque ordonne de parler.
Il commence en ces mots. Troyens, ſans nous troubler,
Sans juger des hauts faits la jeuneſſe incapable,
Prêtez à mon diſcours une oreille équitable.
Le ſilence eſt profond parmi nos ennemis,
Abîmez dans le vin, en tous lieux endormis.
Près de ces deux chemins, dont l'un mene au rivage,
Nous avons découvert un facile paſſage :

Là, les feux ſont éteints ; par leur mourante ardeur,
Le Ciel eſt obſcurci d'une épaiſſe vapeur :
Secondez un deſſein, que le ſort favoriſe ;
Et par là nous allons chercher le fils d'Anchiſe.
Chaſſant dans tous ces lieux, nous avons mille fois
Reconnu les détours, & du fleuve, & du bois.
Bien-tôt du ſang Latin enflant le cours du Tibre,
Vous reverrez le Roi ſe faire un chemin libre.
Donc, s'écrie Alethez, comblé d'ans, & d'honneurs,
O grands Dieux, d'Ilion les conſtans défenſeurs,
Vous n'avez pas juré nôtre ruine entiere ;
Puiſque de nos enfans la jeuneſſe guerriere
Montre encor la vertu de ſes braves ayeux.
A ces mots les baignant des larmes de ſes yeux,
Il leur preſſe les mains, tour à tour les embraſſe.
Qui peut, jeunes guerriers, pour cette illuſtre audace,
Vous ordonner un prix d'aſſez grande valeur ?
Les Dieux, les ſentimens d'un ſi genereux cœur,
En ſeront la premiere, & digne recompenſe ;
Puis en nôtre grand Roi mettez vôtre eſperance ;
Attendez tout d'Aſcagne en la fleur de ſes ans,
Qui ne peut oublier des ſervices ſi grands.
Niſe, interrompt le Prince, au contraire j'atteſte
De l'antique Veſta la puiſſance celeſte,
Nos Penates ſacrez, nôtre plus ferme appui,
Que mon unique eſpoir n'eſt qu'en vous aujourd'hui.
Conduiſez ma fortune, & rappellez mon pere ;
Rien après ſon retour ne peut m'être contraire :
Outre deux tripieds d'or, outre un double talent,
Attends un double vaſe à l'ouvrage excellent,
Dans Ariſbe conquis par le vaillant Enée ;
Attends la coupe d'or, que Didon m'a donnée.
Et ſi vainqueur un jour de l'Empire Latin,

J'en

J'en puis au gré du ſort partager le butin ;
Tu vis du Rutulois la brillante rondache ,
Son ſuperbe courſier , ſon éclatant pannache ,
Niſe , dés maintenant accepte de ma part
Ces preſens , que pour toi j'excepte du hazard :
Et de mon pere encor attends pour ton partage ,
Du vieux Roi des Latins le meilleur heritage ;
Douze eſclaves choiſis entre les Rutulois ,
De leurs femmes encor pareil nombre à ton choix.
Et toi, qui de plus près ſuis la fleur de mon âge,
Guerrier, qui m'as charmé par ton jeune courage ;
Déja ſois aſſuré de toutes mes faveurs ;
Et d'être compagnon de mes plus grands labeurs.
Je veux te partager ma gloire , & ma fortune :
Et j'y renonce , à moins qu'elle te ſoit commune :
Que je faſſe la guerre , ou reſolve la paix ,
Je ne veux qu'à toi ſeul confier mes ſecrets.
Euryale répond. De cet honneur inſigne,
Jamais mes actions ne me rendront indigne ;
Soit que j'éprouve un ſort , ou contraire , ou meilleur :
Mais ſur tous ces preſens , j'en demande un , Seigneur.
J'abandonne une mere illuſtre par ſa race,
Qui tire ſa ſplendeur de l'antique Aſſarace :
Ni le ſejour heureux des bords Siciliens ,
Ni ſa chere Patrie, & ſes tendres liens,
De ſon amour pour moi n'ont pû rompre la chaîne :
Du peril , tel qu'il ſoit, je la laiſſe incertaine ;
La nuit m'en eſt témoin : en ces triſtes adieux
Je craindrois de ceder aux larmes de ſes yeux.
Daigne la conſoler dans cette rude abſence ;
Permets moi d'emporter cette douce eſperance :
J'en braverai la mort d'un cœur plus valeureux.
Ces mots firent pleurer ces Troyens genereux ;
Mais Aſcagne entre tous ; à ſa douleur amere

Il reſſentit l'amour, qu'il portoit à ſon pere.
Marche ſans peur, dit-il, que par elle, & par toi,
Celle qui t'a fait naître attende tout de moi.
J'en fait ma propre mere, & le nom de Creüſe
Manque ſeul à l'amour, qui me flatte, & m'abuſe.
Et tel que ſoit enfin l'évenement douteux;
Tout ce que j'ai promis à ton retour heureux.
J'en jure par mes jours, le ſerment de mon pere.
J'en veux combler encor celle, qui t'eſt ſi chere.
A ces mots, il lui ceint ſon glaive étincelant,
Du fameux Lycaon le chef-d'œuvre excellent,
Dont le foureau reluit d'une yvoire polie.
De la peau d'un lion, terreur de Getulie,
Mneſtée enrichit Niſe; & le plus vieux Troyen
Alethez, change encor ſon caſque avec le ſien.
Ils partent à l'inſtant, armez de cette ſorte,
Suivis de mille vœux, & juſques à la porte
Accompagnez des chefs, des vieillards, des enfans:
Sur tout montrant une ame au deſſus de ſes ans,
Aſcagne leur donnoit mille ordres pour ſon pere:
Le vent emporte tout ſur ſon aîle legere.
Ils paſſent des foſſez au Camp des ennemis,
Funeſtes aux guerriers, qu'ils trouvent endormis.
Les corps deça, delà s'offrent ſur leur paſſage,
Abîmez dans le vin, couchez ſur le rivage;
Entre les chars dreſſez ſont pêle-mêle épars,
Les hommes, & les pots, & les freins, & les dards.
Niſe ainſi le premier à ſon ami s'adreſſe;
Euryale, oſons tout, l'heure s'offre, & nous preſſe:
C'eſt ici le chemin, que nous devons tenir;
Pendant qu'avec ce fer je vais te l'applanir:
Prens garde, que quelqu'un à dos ne nous ſurprenne.
Parlant bas en ces mots, il les finit à peine;
Qu'il égorge Rhamnez dans un ſommeil profond

Sur de riches tapis renverſé contremont :
Roi lui-même, & du Roi l'augure veritable ;
Mais qui ne prevît rien de ſon ſort déplorable.
Il tuë en même tems l'Ecuyer de Remus,
Trois de ſes ſerviteurs ſur les dards étendus,
Et ſon cocher dormant ſous ſes courſiers ſuperbes :
Les têtes, qu'il leur tranche, enſanglantent les herbes :
Remus en ſouffre autant, & la terre, & ſon lit
Sont trempez du ſang noir, que ſa gorge vomit,
Et Lamire, & Lamus trouvent Niſe inflexible ;
Tel l'éprouve Serran vaincu du Dieu paiſible,
Après avoir au jeu paſſé toute la nuit ;
Heureux ſi juſqu'au jour ſon jeu l'avoit conduit.
Tel un lion entrant dans une bergerie,
Quand la faim, qui le preſſe, irrite ſa furie ;
Déchire, traîne, & mord, du meurtre tout ſanglant,
Le troupeau de frayeur, & muet, & tremblant.
Euryale ſaiſi d'une pareille rage,
De ce peuple ſans nom fait le même carnage ;
Et Hebeſe, & Fadus dormant comme Abaris,
Et Rhetus éveillé de ſon fer ſont meurtris ;
Rhetus, qui voyoit tout ; mais qui pâle de crainte,
Caché parmi les pots penſoit fuïr l'atteinte.
Le fer juſqu'à la garde eſt plongé dans ſon flanc ;
Parmi les flots du vin, qui coule avec ſon ſang
Une ſoudaine mort lui fait vomir ſon ame ;
Et par le ſang, qu'il verſe Euryale s'enflâme.
De Meſſape déja traverſant le quartier,
Il void le feu s'éteindre au plus ardent braſier,
Et ſes chevaux liez paître ſur le rivage.
Quand Niſe appercevant, qu'il s'emporte au carnage,
Modere ſon ardeur, & lui parle en ces mots.
C'eſt aſſez, & par tout le ſang coule à grands flots.
Allons, nous pouvons faire une retraite heureuſe,

Je vois briller du jour la lumiere odieuſe.
Ils partent, & laiſſant les vaſes precieux,
Les armes, les tapis épars en mille lieux;
Euryale ne prend qu'une riche ceinture,
Qui faiſoit de Rhamnez la ſuperbe parure,
Don, qu'au Roi de Tybur fit Cedique autrefois,
Et qu'en guerre depuis conquit le Rutulois.
Euryale brillant de ſa vaine conquête,
Du caſque de Meſſape arme encore ſa tête.
Après du Camp de Turne éloignant les quartiers,
Enſemble ils vont ſuivant les plus étroits ſentiers.
Vers Turne cependant, de la Cité Latine,
Attendant qu'à pas lents tout le gros s'achemine,
En bel ordre marchoient trois fois cent Chevaliers
Commandez par Volſcens, armez de boucliers:
Prêts d'entrer dans le Camp, ils découvrent dans l'ombre
Ces Troyens, qui ſuivoient la route la plus ſombre;
Le caſque d'Euryale à leurs yeux reſplendit;
Et dans l'obſcurité ſon éclat le trahit.
Je ne me trompe point (ſoudain avec furie
A la tête de tous le fier Volſcens s'écrie)
Qui vive? & qui vous mene? arrêtez-là, ſoldats
Où courez-vous armez? Precipitant leurs pas,
Sans lui rien repartir, ils vont ſuivant l'ombrage:
La cohorte ennemie entoure le bocage;
Met des gardes par tout, coupe tous les ſentiers.
La forêt étoit ſombre, & pleine de halliers,
Et par les forts épais nulle route frayée.
De cette triſte horreur ayant l'ame effrayée
Euryale ſe perd de ſa proye accablé;
Et cherche en vain ſa route, incertain, & troublé.
Niſe échappe, & déja touchant les verds rivages
Où le Roi des Latins eût ſes grands pâturages,
Il parvient juſqu'au Lac, qu'Albe nomma depuis.

Alors

Alors ſe voyant ſeul, outré de mille ennuis,
Euryale, dit-il, par où te dois-je ſuivre ;
Et t'ai-je pû quitter, ſans toi ne pouvant vivre ?
Il revient ſur ſes pas par le ſilence affreux
De ces ſentiers trompeurs, & des forts tenebreux ;
Incertain, & tremblant ; il ſuit ſa route obſcure ?
De l'ennemi plus proche il entend le murmure,
De l'Eſcadron Latin l'importune rumeur :
Et bien-tôt eſt frappé d'une triſte clameur,
Qui parmi l'épaiſſeur de l'obſcurité pâle,
Lui fait appercevoir le charmant Euryale,
Combattant contre tous, de tous environné ;
Mais malgré ſa valeur d'eſpoir abandonné.
Pour ſauver ſon ami, que tenter, & que faire ?
Ira-t-il défier le nombreux adverſaire ?
Et par un inſenſé, mais glorieux effort,
Trouver dans ſa fureur une éclatante mort ?
Alors levant ſon dard, qu'à lancer il s'apprête,
Il regarde la Lune, & lui fait ſa requête.
Honneur des feux du Ciel, protectrice des bois,
Divin ſang de Latone, entends ma triſte voix :
Si jamais tes Autels par Hyrtaque mon pere
Furent chargez de dons capables de te plaire :
Et ſi par ta faveur en nos chaſſes heureux,
J'ai pû de quelque offrande accompagner mes vœux :
Guide mon trait dans l'air, & fais, grande Deeſſe,
Qu'il jette le deſordre en cette tourbe épaiſſe.
De toute ſa vigueur, en ceſſant de parler,
Il fend l'air de la nuit du dard, qu'il fait voler.
De Sulmon, qu'il atteint, la targe eſt penetrée ;
Son corps, où juſqu'au bois le fer ſe fait entrée,
Pantele à longs ſanglots de l'un, & l'autre flanc ;
Et par terre étendu verſe un fleuve de ſang.
L'Eſcadron étonné jette à l'entour ſa vûë :

De Niſe cependant la rage eſt plus émûe,
Il mire, & fait dans l'air ſiffler un ſecond dard,
Dont aux Temples percé de l'une à l'autre part
Tagus eſt renverſé ſur l'aride pouſſiere :
La cervelle blanchit la pointe meurtriere.
Sans rechercher du dard l'imperceptible Auteur,
Ni ſur qui conſommer ſa boüillante fureur ;
Le barbare Volſcens fait éclater ſa rage.
Seul, dit-il, cependant pour ce nouvel outrage,
Tu porteras des deux le juſte châtiment.
Il fait briller ſon glaive, & de courroux fumant
Marche contre Euryale. Alors tremblant, & blême,
Niſe accourt, ſe reſcrie, & dans ſon trouble extrême,
Car il ne peut dompter ſa cuiſante douleur,
Ni ménager ſa vie après un tel malheur.
Me voici, Rutulois, moi, moi, le ſeul coupable,
De la fraude, dit-il, cet autre eſt incapable :
Des Cieux, qui l'ont pû voir j'en atteſte les feux ;
Il aima ſeulement un ami malheureux.
Tels étoient ſes propos, mais la mortelle épée
Dans le cœur d'Euryale étoit déja trempée ;
Il meurt, ſur ſon beau corps le ſang coule à grands flots ;
Sa tête ſe renverſe, & tombe ſur ſon dos.
Sur ſa tige affoiblie ainſi panche la tête,
Ainſi meurt le pavot battu de la tempête :
Telle du ſoc tranchée une éclatante fleur
Seche, & laiſſe ternir ſa plus vive couleur.
Niſe à l'inſtant s'emporte, & mépriſant la vie,
S'élance au plus épais de la foule ennemie :
Il n'en veut qu'à Volſcens ; il les écarte tous ;
Volſcens eſt le ſeul but où tendent tous ſes coups.
Le gros, qui tout autour ſe ramaſſe, & ſe ſerre,
En vain deça, delà le repouſſe, & l'enferre ;
Il s'anime, il pourſuit de toutes parts, roulant

Dans l'eſcadron prêté ſon glaive étincelant :
Tant qu'il immole enfin le Volſque ſanguinaire,
Et mourant fait mourir ſon barbare adverſaire :
Puis tombant tout percé ſur Euryale mort,
Y finit en repos ſon déplorable ſort.
Mes vers, ſi je le puis, amis comblez de gloire,
Défendront de l'oubli vôtre illuſtre memoire :
J'affranchirai vos noms de l'empire des ans ;
Tant que Rome verra ſes peuples triomphans :
Et que le ſang Troyen maître du Capitole
Tiendra tout ſous ſa loi, de l'un à l'autre Pole.
Le Rutulois en pleurs, dés dépoüilles chargé
Arrive avec le corps de Volſcens égorgé.
Moindre n'eſt dans le Camp le concours, & la plainte,
Quand du fameux Rhamnez on voit la vie éteinte ;
Et Serran, & Numa percez des mêmes dards,
Les morts, & les mourans ſur le terrain épars ;
Des meurtres de la nuit les herbes dégoûtantes,
Et du ſang écumeux les rivieres coulantes.
Du caſque de Meſſape on reconnoît le prix,
Et par tant de travaux le butin reconquis.
L'Aurore répandoit ſa lumiere naiſſante,
Quittant du vieux Tithon la couche languiſſante,
La clarté du Soleil reſſuſcitoit les fleurs ;
Et rendoit aux objets leurs diverſes couleurs.
Turne s'arme ſoudain, & fait courir aux armes,
Chacun range ſa troupe aux preſſantes alarmes,
Et le divers murmure excite la fureur :
Sur leurs piques encor (ſpectacle plein d'horreur)
De Niſe, & d'Euryale eſt la tête élevée,
Et cette cruauté de grands cris approuvée.
Le Troyen ſur ſes tours veillant de toutes parts,
Rangeant ſes bataillons autour de ſes ramparts,
A la gauche des murs oppoſe ſon armée ;

Car

Car du fleuve profond la droite eſt enfermée.
Il ne connoît que trop les têtes qu'on fait voir
Dégoûtantes par tout d'un ſang livide, & noir.
Bien-tôt la Renommée eût déployé ſes aîles,
Et dans les murs troublez répandu ces nouvelles :
La mere d'Euryale en apprend ſon malheur ;
Et tombe en l'apprenant ſans force, & ſans chaleur.
Enſuite abandonnant, & l'aiguille, & l'ouvrage,
Avec des cris témoins du grand deüil, qui l'outrage,
Elle accourt ſur les murs arrachant ſes cheveux ;
Perce les rangs épais des bataillons nombreux ;
Et des traits, & des dards mépriſant les atteintes,
Juſqu'aux voutes du Ciel fait retentir ſes plaintes.
Eſt-ce toi donc, mon fils, & dois-je ainſi revoir
L'appui de mes vieux ans, & mon unique eſpoir ?
Pour courir à la mort tu m'as abandonnée,
Cruel, ſans qu'au départ ta mere infortunée
T'ait fait voir ſa douleur dans ſes derniers adieux.
Helas ! ſans que mes mains puiſſent fermer tes yeux,
Enſevelir ton corps, ou laver ta bleſſure,
Des chiens, & des corbeaux tu ſeras la pâture !
Tu ne prendras jamais l'habit étincelant,
Où les jours, & les nuits hâtant l'ouvrage lent,
Avec la ſoye, & l'or j'employois mon adreſſe ;
Et charmois par ce ſoin l'ennui de ma vieilleſſe.
Où te dois-je chercher, & quel ſable inconnu,
A tes membres épars ou ton cadavre nû !
Voilà de mon cher fils le déplorable reſte,
Et de tant de travaux le ſalaire funeſte !
Si la douleur vous touche, achevez Rutulois,
Et lancez contre moi tous vos dards à la fois.
Ou plûtôt, Roi des Dieux, de ton bruyant tonnerre
Plonge une malheureuſe au centre de la terre ;
Par pitié de mon ſort, & puiſque de mes jours

Je

Je ne puis autrement finir le triſte cours.
Les Troyens ſont touchez de ce triſte langage ;
La pitié refroidit le plus ardent courage ;
Sa douleur par ſes cris paſſe dans tous les cœurs.
Aſcagne à cet objet fondant lui-même en pleurs,
D'Ilionée auſſi ſuivant l'avis fidelle,
Fait qu'Idée, & qu'Actor la remportent chez elle.
La trompette répand ſon formidable bruit,
Et le Ciel eſt percé de la clameur qui ſuit.
Soudain pour l'eſcalade une troupe s'avance,
Où les rangs moins épais font voir moins de défenſe :
Et le Volſque à couvert de ſes pavois preſſez,
Veut gagner les dehors, & combler les foſſez.
D'une grêle de traits le Troyen au contraire,
Et de longs crocs de fer repouſſe l'adverſaire,
Dés la guerre de Troye inſtruit à ces combats.
Par les peſants cailloux, qu'il precipite à bas
Il veut ouvrir la troupe en tortuë aſſemblée,
Qui des plus grands perils ne peut être troublée.
Au point qu'elle ſe preſſe, & tâche d'approcher,
Sur le milieu du gros tombe un épais rocher,
Qui diſperſe le Volſque, & par ſon ouverture
Des boucliers unis rompt l'adroite tiſſure.
Le bataillon plus fier ne s'en tient pas vaincu ;
Il ne veut plus combattre à couvert de l'écu :
Mais à force de traits, de torches embraſées,
Chaſſer de leur rampart les files oppoſées.
Mezence d'autre part plus formidable à voir
Roule d'un pin flambant le feu puant, & noir.
Là Meſſape d'abord coupant la paliſſade
S'attache au boulevard, & preſſe l'eſcalade.
Divine Calliope, & vous ſes doctes ſœurs,
Inſpirez à mon chant la guerre, & ſes fureurs.
Daignez m'en démêler les confuſes batailles :

Combien

Combien Turne y cauſa de triſtes funerailles :
Seules de tant d'exploits gardant le ſouvenir,
Vous le pouvez tranſmettre aux ſiecles à venir.
Avec ſes ponts hautains, d'arbres entrelaſſée
Dans l'angle s'élevoit une tour exhauſſée,
Que l'effort des Latins bat de tout ſon pouvoir ;
Que l'Etranger défend comme ſon ſeul eſpoir,
Du ſommet, & des flancs redoublant pêle-mêle
Des traits, & des cailloux l'impetueuſe grêle.
Turne contre la tour lance un brandon ardent ;
Le feu s'attache aux airs, & pouſſé par le vent,
S'augmente, ſe nourrit, & conſume la porte :
Pâle au dedans fremit la Troyenne cohorte ;
Et pour ſe retirer d'un lieu ſi dangereux,
Recule vers l'endroit qu'ont épargné les feux.
Enſemble ſe ſerrant en une même place,
Sous ſon énorme poids tombe l'horrible maſſe :
Le Ciel tremble du bruit ; percez de toutes parts,
Et des éclats du bois, & de leurs propres dards,
Tous ſont enſevelis ſous la lourde machine :
Avec Helenor ſeul, Lycus fuit la ruïne ;
Helenor le plus vieux legerement armé,
Mais pour ſes faits guerriers encor peu renommé.
De l'illicite amour du Roi de Meonie
Autrefois l'enfanta l'eſclave Lycimnie ;
Qui du Roi des Troyens, par un ſort rigoureux,
Lui fit prendre depuis le parti malheureux,
Tombé dans le milieu des armes Italiques,
Il eſt environné de glaives, & de piques.
Ainſi qu'un leopard des Chaſſeurs entouré,
A l'infaillible mort s'offre deſeſperé,
Mord les larges eſpieux de ſa dent écumante ;
Et ſe jette au devant de leur pointe ſanglante.
Ainſi marche Helenor reſolu de perir,

Où la mort plus certaine à ſes yeux peut s'offrir.
Lycus pour regagner la muraille prochaine,
Perce les ennemis d'une courſe ſoudaine;
Et de ſes Compagnons implorant l'aide en vain,
S'efforce de monter d'une tremblante main.
Turne, qui l'apperçoit, le ſuit, & le devance:
Penſe-tu dérober ta vie à ma vaillance,
Malheureux, lui dit-il, le tenant attaché
Avec un pan de mur, qu'il avoit accroché,
Tel, qu'aux cris redoublez de la brebis tremblante,
Le loup ravit l'agneau dans ſa gueule beante:
Tel qu'un lievre, ou qu'un cygne eſt ravi dans les Cieux
Par l'oiſeau favori du Monarque des Dieux.
Un cri perçant s'éleve; on s'empreſſe, on s'avance;
On remplit les foſſez; & des torches qu'on lance,
Fond un deluge affreux ſur le toit des maiſons.
Lucetie à la porte appliquant ces brandons,
Eſt écraſé d'un roc, que pouſſe Ilionée:
Liger tuë Emathon, Azylas Chorinée,
L'un plus adroit du dard, l'autre archer plus vanté;
Par Cenée Ortygie a ſon ſort limité,
Turne au vainqueur Cenée ôte ſoudain la vie,
Tuë encor Dioxipe, & Promule, & Clonie;
D'Itys, de Sagaris, il abrege les jours,
Du fort Ida commis à la garde des tours.
Bleſſé par Themilas au plus fort de la charge
Priverne imprudemment abandonnoit ſa targe:
A ſa playe il portoit ſa main teinte de ſang:
Capys d'un ſecond trait la joint avec ſon flanc;
Et du trait enfoncé l'ouverture mortelle,
Rompt de l'ame, & du corps l'union mutuelle.
Né prés du clair Simethe au bocage de Mars,
Et pouſſé par ſon pere aux glorieux hazards,
L'aimable fils d'Arcens ajoûtoit à ſes charmes

Un

Un riche habit de guerre, & de brillantes armes:
Quand Mezence posant, & cuirasse, & pavois,
Agite autour de soi sa fronde par trois fois,
Et faisant dans sa tête entrer le plomb liquide,
La fend, & l'étend mort sur le terrain aride.
Jusqu'alors seulement dans les sombres forêts
Contre les cerfs Ascagne avoit lancé ses traits:
Mais il les signala dans cette rude guerre,
Et par son coup d'essai jetta Numan par terre;
Numan, qu'un jeune hymen unissoit par ses loix
A la plus jeune sœur du Roi des Rutulois.
A la tête de tous, faisant voir l'arrogance
Dont son orgueïl s'enfloit par sa haute alliance;
Il piquoit les Troyens de termes outrageux,
Indignes de son rang, & d'un cœur genereux.
Quoi, toûjours assiegez, tremblans dans vos murailles,
Vous ne rougissez pas d'éviter les batailles?
Troyens deux fois vaincus! voilà donc la valeur,
Qui doit de nos beautez vous conquerir le cœur?
Quel Dieu, dites plûtôt, quelle aveugle folie
Vous fit pour vôtre perte aborder l'Italie?
N'y pensez pas trouver des Atrides peureux,
Un Ulysse ennemi des conseils valeureux.
Pour endurcir nos corps, dans l'onde, dans la glace,
Nous plongeons en naissant nôtre vaillante race:
Nos enfans, de la Chasse exercent les travaux;
Et c'est un jeu pour eux de dompter les chevaux:
Fendre un oiseau d'un trait n'est que leur moindre adresse:
Accoûtumez à peu dés la tendre jeunesse,
Patiens on les void fendre un champ en sillons,
Ou contre les Citez marcher en bataillons.
Nous n'aimons que le fer, nous n'aimons que la guerre;
Et

Et la pique à la main nous labourons la terre.
Sous le caſque blanchis, ni du corps, ni du cœur
L'âge ne nous vient point affoiblir la vigueur.
Nous ſommes aguerris par cette humeur ſauvage ;
Nous mettons nôtre honneur à vivre de pillage.
Vous autres abîmez dans le honteux loiſir,
N'aimez que les habits, la dance, & le plaiſir :
Troyennes, non Troyens, parez comme des femmes,
Courez vos bois laſcifs, vos montagnes infames ;
Des hautbois de Cybele, allez ſuivez les ſons,
Ses bals effeminez, & ſes moles chanſons.
Aux hommes, à nous ſeuls laiſſez porter l'épée.
Aſcagne, dont ces mots ont l'oreille frappée,
Du diſcours outrageux ſent ſon cœur ulceré :
Sur ſon arc à l'inſtant poſe un trait aceré ;
De l'effort des deux bras tend la corde ſonnante ;
Et fait à Jupiter cette priere ardente.
Guide mon coup d'eſſai, pere des immortels,
Je te promets, grand Dieu, mille dons ſolemnels ;
D'un jeune taureau blanc le fameux ſacrifice :
L'or luira ſur ſon front, déja fier dans la lice,
Il preſente la corne, & d'un pied genereux
Marche la tête haute, & bat le champ poudreux.
L'arbitre indépendant du Ciel, & de la Terre
A ſa gauche ſoudain fit gronder le tonnerre.
L'arc ſonne au même inſtant, & du nerf relâché
Dans le front de Numan le trait eſt decoché,
Qui d'une, & d'autre part lui traverſe la temple.
Va, ſers aux inſolens d'un memorable exemple :
Outrage la valeur ; ainſi vaincu deux fois,
Le Troyen ſait répondre au brave Rutulois.
Il ne dit que ces mots ; par un long cri de joye
A ſon Prince applaudit tout le peuple de Troye.
Sur le Camp des Latins, alors, & par hazard,

Sur

Sur la ville Apollon attachoit ſon regard,
Dans le plus haut des airs aſſis ſur un nuage :
Et d'Aſcagne en ces mots il pique le courage.
Pourſui, jeune vainqueur, ainſi l'on monte aux Cieux ;
Sang des Dieux immortels, ſource de mille Dieux.
Le ſort veut juſtement, que par toute la terre
Ta race triomphante extermine la guerre.
Ilion ne ſauroit renfermer ta grandeur.
A ces mots de l'Olympe éclatant de ſplendeur,
Il deſcend vers Aſcagne, & ſortant du nuage,
Il prend du vieux Butez la forme, & le viſage :
De Butez par Enée à la garde commis
De ſon plus cher treſor ſon heroïque fils,
Et jadis l'Ecuyer du magnanime Anchiſe.
Donc empruntant ſon air, ſon teint, ſa barbe griſe,
Et comme ce vieillard endoſſant le harnois,
Ainſi parlant au Prince, il prend encor ſa voix.
« Sois content de ta gloire, illuſtre fils d'Enée ;
Tes traits ont de Numan la courſe terminée :
Avec joye Apollon void croître ton bonheur ;
Et de l'arc avec toi veut partager l'honneur :
Mais ceſſe de tenter les perils de la guerre.
Finiſſant ce propos le Dieu quitte la terre,
Et s'échape aux regards dans un nuage épais.
Les vieux Chefs des Troyens reconnoiſſent ſes traits ;
Et remarquent ſa fuite à ſa trouſſe ſonnante.
Donc dérobant Aſcagne à la guerre ſanglante,
Ils ſuccedent enſemble à l'ardeur des combats ;
Et mépriſant la mort, y courent à grand pas.
Un nouveau cri s'éleve autour de la muraille ;
De toutes parts s'allume une horrible bataille ;
Les flêches, & les dards couvrent tout le terrain,
Font ſonner les pavois, & les caſques d'airain.

Tels

Tels fondent ſur les bleds les nuages liquides
Au coucher pluvieux des Hyades humides:
Telle des tourbillons, que pouſſent les Autans,
La grêle par ruiſſeaux s'élance ſur les champs;
Quand de ces vents cruels l'air éprouve la rage,
Qui fend la nuë obſcure, & fait crever l'orage.
D'Hyere, & d'Alcanor les fils nez dans les bois,
Pandare, & Bitias chargez d'un clair harnois,
Et pareils à leurs pins, même au mont, qui les porte,
Par l'ordre de leurs Chefs deffendoient une porte:
Ils l'ouvrent, & pouſſez de leur temerité,
Ils preſſent l'ennemi d'entrer dans la cité,
Et de chaque côté d'une mine aſſurée,
Plantez comme deux tours, en deffendre l'entrée.
Ainſi deux chênes verds s'élevent juſqu'aux Cieux
Dans les champs arroſez du Pô délicieux;
Semblant avec mépris voir la pointe des herbes,
Ils branlent le ſommet de leurs têtes ſuperbes.
A la porte ſoudain fondoient les Rutulois:
Mais du jeune Equicole au ſuperbe harnois
De Tmare plein d'ardeur, qui le premier s'élance,
De Quercens, de Hemon fameux par ſa vaillance,
Les bataillons entiers ſoudain ſont repouſſez;
Ou tombent ſur le ſeuil de mille coups percez.
La fureur dans les cœurs ſemble aux yeux redoublée.
Le Troyen ſort en foule ardent à la mêlée;
Et combat l'ennemi pouſſé loin des remparts.
Turne ailleurs furieux affrontoit les hazards:
Il apprend le maſſacre, & que hors de ſes portes
Le Troyen les preſente aux Latines cohortes.
Il part, & devancé de la pâle terreur,
Vole à la porte ouverte écumant de fureur.
Du premier dard, qu'il lance, il abat Antiphate;

Car le premier de tous à leur tête il éclate :
D'une mere Thebaine, & du grand Sarpedon,
Bâtard plein de valeur, & digne de son nom.
Le javelot fend l'air, & par son ouverture
Lui fait dans la poitrine une large blessure,
D'où soudain à grands flots coule un ruisseau de sang ;
Et le fer enfoncé s'échauffe dans son flanc,
Merope tombe encor sous sa dextre vaillante,
Avec le brave Aphidne, & le fier Erymanthe.
Etincelant des yeux, fremissant de courroux
Bien-tôt sent Bitias la pesanteur des coups ;
Non des traits, ou des dards (d'une si dure vie
Jamais un simple trait n'eût la course finie)
Mais d'un coup dans les airs, tel qu'un foudre sifflant,
D'un coup, que de l'écu l'acier étincelant,
Que du harnois ne pût porter la trempe fine,
Effort impetueux d'une grande machine.
La chûte du geant fit le champ resonner,
Et son grand bouclier sous ses armes tonner.
Ainsi de durs rochers construite sur la plage,
Où Cumes embellit l'Euboyque rivage,
Se renverse une digue au fond des flots amers :
De l'effroyable bruit retentissent les mers :
Tout le sable est ému de la vaste ruïne :
Par tout long-tems après tremble l'Isle voisine,
Avec son mont hautain, sous qui le Roi des Dieux
Ensevelit jadis Typhon l'audacieux.
Des Latins repoussez aiguillonnant la rage,
Mars redouble leur force, irrite leur courage :
Il inspire aux Troyens la fuite, & la terreur.
L'assaillant se rallie, & poussé de fureur,
Suit son cœur agité par le Dieu de la guerre.

Pendare

Pendare voit ſon frere étendu ſur la terre,
La fortune changée, & l'état des combats:
S'appuyant ds l'épaule, & s'efforçant des bras,
Soudain ſur ſes pivots il fait tourner la porte;
Ne voit que le peril, dont la peur le tranſporte;
Et laiſſe hors des murs mille des aſſiegez
Dans un ſanglant combat ſans retraite engagez.
Il renferme avec lui la troupe fugitive;
Sans ſonger (l'inſenſé) qu'en ſa Ville craintive
Il enfermoit auſſi Turne moins alarmé,
Qu'en un parc de brebis un tygre renfermé.
Le bruit du fer redouble, & les ames cruelles
Elancent aux regards des vives étincelles:
L'écu de Turne jette un éclair foudroyant;
Son caſque fait briller ſon pannache ondoyant
Son viſage terrible, & ſa taille hautaine,
Inſpirent aux Troyens une crainte ſoudaine.
Pendare ſe preſente, & d'un noble tranſport
S'irrite pour ſon frere, & veut vanger ſa mort.
Tu n'es pas, lui dit-il, dans le Palais d'Amate,
Que te promet pour dot ſa faveur qui te flate;
Tu ne vois pas Ardée, & ſes fermes ramparts:
Dans le camp des Troyens enclos de toutes parts,
Tremble, Turne, & connois ta perte inévitable.
D'un viſage raſſis, d'une ame inébranlable,
Turne ainſi lui répond. Commence, ſi ton cœur
Fait à ce fier propos répondre ta vigueur:
Tu diras à Priam, que ſa nouvelle Ville
Aux rivages Latins trouve un ſecond Achylle.
Pendare cependant d'un effort merveilleux,
Lui lance un javelot gros d'écorce, & de nœuds:
Il ne frappe que l'air, car d'une main plus forte
Junon pare le coup, qui va percer la porte.
Cede, répondit Turne, à l'effort de mon bras;

Qui d'un dard, ou d'un trait ne te menace pas.
Il éleve à ces mots la flamboyante épée,
Dont au milieu du front eſt ſa tête frappée;
Il la fend en deux parts, & juſques au menton,
Où de ſes jeunes ans naiſſoit le blond coton.
L'air répondit au coup par un murmure horrible,
Et la terre trembla ſous ſa chûte terrible.
Avec ſon vaſte corps ſur le ſable il étend
De cervelle, & de ſang ſon harnois dégoûtant.
L'une, & l'autre moitié de ſa tête fenduë
Demeure à chaque épaule également penduë.
Les Troyens étonnez, ſoudain tournent le dos;
Et ſi dans ſon ardeur l'Italique heros,
Pour recevoir des ſiens les guerrieres cohortes,
Eût ouvert le rampart, ou preſenté les portes,
Par un revers propice aux vœux Auſoniens,
Ce jour exterminoit la guerre, & les Troyens.
Mais ſa fureur boüillante, & la faim du carnage;
Contre les fugitifs emportent ſon courage.
Il terraſſe d'abord Phalaris, & Gyges,
Et du Troyen, qui fuit, lançant les propres traits;
De mille morts ſoudain enſanglante la place.
Junon ſoûtient ſa force, & pique ſon audace:
Il fait tomber Halys, & Phegée à la fois,
Traverſant ce dernier, & ſon triple pavois:
Nemon ſe voit ſurpris de ſon clair cimeterre,
Pendant que ſur les murs il entretient la guerre:
Ainſi tombent Halie, Alcandre, & Pritanys.
Lincée épouvanté des meurtres infinis,
Appelloit au ſecours, quand ſa tête frappée
Vole avec ſon armet d'un revers de l'épée.
Amyque le chaſſeur, la terreur des forêts,
Celebre empoiſonneur de fleches, & de traits,
Meurt avecque Clytie; & le ſavant Cretée,

Qui

Qui toûjours des Heros à la gloire chantée,
Favori des neuf ſœurs, fameux par ſes beaux vers,
Par ſon luth raviſſant, & ſes doctes concerts.
Enfin les Chefs Troyens, & Mneſtée, & Sergeſte,
Accourant au grand bruit du carnage funeſte,
Trouvent leurs bataillons comme troupeaux épars;
Et l'intrepide Turne au milieu des ramparts.
Mneſtée ainſi s'écrie. Arrête tourbe vile,
Cherches-tu d'autres murs? As-tu quelque autre Ville?
Un ſeul homme, Troyens, dans l'enclos de vos tours
De vos meilleurs ſoldats aura tranché les jours:
Sans vengeance aura fait cette affreuſe tuerie.
Ainſi donc vôtre bras combat pour la patrie?
Ainſi de nôtre Roi vous ſoûtenez l'honneur?
Et pour nos Dieux ainſi vous affrontez la peur?
Animé par ces mots, le Troyen s'encourage;
Et reprenant ſes rangs, au combat ſe rengage.
Turne fait ſa retraite, & gagne le côté
Où le fleuve profond enfermoit la cité.
Redoublant la clameur la Troyenne jeuneſſe
Plus aſpre autour de lui, ſe raſſemble, & ſe preſſe.
Tel qu'un lion enclos de fleches, & de dards,
Sur les veneurs ſerrez attache ſes regards;
Et ſans tourner le dos ſe retire en arriere:
A la fuite il ne peut forcer ſon ame fiere;
Mais il ne peut auſſi (ce qu'il aimeroit mieux)
Percer l'épais rampart des traits, & des épieux.
Tel Turne balançant ſa force, & ſon courage,
Se retiroit ſans hâte, & fremiſſoit de rage.
Deux fois ſe rengageant aux combats meurtriers,
Il fait tourner le dos aux bataillons entiers,
Mais enfin contre lui fond toute leur armée;
Sa force eſt impuiſſante, & Junon alarmée:
Quand Iris part du Ciel, & lui vient raporter,

Que le grand Jupiter eſt tout prêt d'éclater ;
Si dans les murs Troyens Turne encor s'obſtine.
Alors ce jeune Prince apperçoit ſa ruïne ;
Sur lui ſeul il voit fondre un orage de traits ;
Son caſque retentit ſous ce nuage épais ;
Il en voit à ſes pieds renverſer le pannache ;
Il ne peut tout parer de ſa large rondache :
Son harnois eſt fauſſé par les peſants cailloux ;
Le Troyen, qui s'acharne, en redouble les coups :
Le foudroyant Mneſtée entre tous ſe ſignale.
Turne commence à voir la partie inégale,
Il perd l'haleine, & cede aux violens efforts ;
Une noire ſueur coule de tout ſon corps :
Mais tout armé qu'il eſt, dans le Tybre il s'élance ;
Du Dieu, qui le reçoit, il reſſent l'aſſiſtance ;
Enfin ſur l'autre rive aux ſiens il eſt rendu
Pur, & lavé du ſang qu'il avoit répandu.

L'ENEÏDE DE VIRGILE.

LIVRE DIXIE'ME.

ON trouve le Palais, où Jupiter étale
De ſa celeſte Cour la Majeſté Royale;
Et faiſant au Conſeil apperler tous les Dieux,
Plein d'éclat il remplit le Trône radieux,
D'où ſon regard découvre, & les mers, & les terres,
Et les camps ennemis, & leurs ſanglantes guerres.
Les Dieux aſſis par ordre, il commence en ces mots.
Hôtes du Firmament, par quel nouveau propos,
Contre mon Ordonnance embraſſant ces querelles,
Faites-vous éclater vos haines immortelles?
N'ai-je pas arrêté, que les peuples Troyens
Aborderoient ſans guerre aux champs Auſoniens?
Quel diſcord cependant tout l'Olympe partage!

Un jour, un jour viendra, que la fiere Carthage
(Et ne devançons point ces combats furieux)
Les Alpes franchiſſant d'un pas victorieux,
Remplira de terreur les murailles Romaines:
Qu'on aſſouviſſe alors ces implacapables haines;
Mais qu'aujourd'hui l'on ceſſe, & qu'on faſſe la paix.
Ainſi le Roi des Dieux prononce ſes Decrets
Venus répond alors: mais la belle Déeſſe
Ne peut en peu de mots reſſerrer ſa triſteſſe.
Des hommes, & des Dieux, Arbitre ſouverain,
(Car que puis-je implorer que ta puiſſante main)
Le Rutulois m'inſulte, & juſque dans nos portes
Turné l'audacieux foule aux pieds nos cohortes;
Il marche enflé d'orgueil par la faveur de Mars;
Il combat le Troyen juſques dans ſes ramparts:
On n'eſt pas dans ſes murs à couvert de ſa rage;
Regarde nos foſſez regorgez du carnage;
Tandis qu'Enée abſent ignore tous ces maux.
Quoi d'un ſiege toûjours endurer les travaux?
Troye à peine renaît, que par mille batailles
De nouveaux ennemis attaquent ſes murailles.
Même de ſon Arpos abandonnant les tours
L'inſolent Diomede arrive à leur ſecours.
En dois-je attendre encor des bleſſures nouvelles?
Vient-il verſer ton ſang par ſes armes mortelles?
Si malgré tes decrets, ſi malgré les deſtins
Les Troyens ont cherché les rivages Latins,
Fai pour les en punir, qu'ils trouvent mille obſtacles?
Mais s'ils ſon appellez par la voix des Oracles,
Qui peut troubler ton ordre, & d'un coupable effort
Tenter le changement de l'immuable ſort?
Dois-je ici rappeller leur flote conſumée;
Iris fondant du Ciel à leur perte animée;
La tempête d'Eole, & les vents mutinez:

Les

Les monſtres des Enfers contre nous déchaînez.
Au milieu des Citez (inconcevable audace)
Alecton forcenée, & triomphe, & menace.
J'abandonne l'empire eſperé tant de fois;
Triomphe, qui pourra l'obtenir de ton choix.
S'il n'eſt point de climat, que ta cruelle femme
Daigne enfin accorder aux reſte de Pergame;
Par les cendres de Troye, & les pleurs de mes yeux,
Conſerve mon Aſcagne, ô puiſſant Roi des Dieux.
Qu'il me reſte un enfant, qu'en un coin de la terre
Au moins je le dérobe aux fureurs de la guerre,
Qu'Enée au gré du ſort fende les flots mutins;
Qu'il ſuive aveuglement ſes aveugles deſtins:
Je poſſede Paphos, Amathonte, Idalie,
De Temples, de Palais, Cythere eſt embellie,
Que mon Aſcagne y vive au milieu des plaiſirs;
Et du frivole honneur étouffe les deſirs:
Qu'il cede à l'Africain ſon glorieux partage;
Soit la ſuperbe Rome eſclave de Carthage.
Que ſert d'avoir fuï par le milieu des feux
L'eſclavage des Grecs, ou le carnage affreux;
Et pour reſſuſciter leur Ville vagabonde
Epuiſé de perils, le Ciel, la terre, & l'onde.
Ah! pourquoi preferer une autre Region,
Aux beaux lieux où fut Troye, aux cendres d'Ilion?
R'ouvre à ces malheureux leurs champs, & leurs rivieres;
Termine cette guerre, ou nous rends les premieres.
Alors Junon s'emporte, & d'un ton plein d'aigreur
Exhale par ces mots ſa haine, & ſa fureur.
Pourquoi me forces-tu de rompre le ſilence,
Que ma juſte douleur garde avec violence?
Quel Dieu, quel des humains a forcé le Troyen
De declarer la guerre au peuple Auſonien?

Qu'il

Qu'il ait par les deſtins abordé l'Heſperie,
Ou par l'impulſion de Caſſandre en furie,
J'y conſens : mais jamais l'avons-nous exhorté
De retenter les flots pleins d'infidelité ;
De commettre un enfant au ſoutien de la guerre :
Et de troubler la paix de l'Italique terre.
A-t-il ſous mon appui ce grand œuvre entrepris ;
Quand a paru Junon, ou ſa fidelle Iris ?
Environnant de feux leur renaiſſant Pergame,
Armant pour ſon païs, Turne ſe rend infame ;
Turne iſſu de Pilumne, honneur du non Latin
Par ſa mere Déeſſe, iſſu du ſang divin :
Et tout ſera permis aux fugitifs de Troye ?
Les beaux champs des Latins leur ſeront mis en proye :
D'un hymen ſolemnel ils rompront les accords,
Puis offriront la paix s'étant faits les plus forts.
De la fureur des Grecs tu peux ſauver ta race,
Tu formes d'une nuë un fantôme en leur place ;
En Nymphes leurs vaiſſeaux ſe transforment pour toi :
Et m'alarmer pour Turne, eſt un crime pour moi.
Mais Enée eſt abſent, qu'importe à ma colere ?
Et tu poſſedes Chypre, Idalie, & Cythere ;
Pourquoi donc provoquer un peuple valeureux ?
Ai-je aboli du tien les reſtes malheureux ?
Ai-je irrité la Grece ? ou fait la jalouſie,
Qui viola la paix, & d'Europe, & d'Aſſie ?
Dans Sparte ai-je guidé le Troyen raviſſeur ?
Ai-je allumé la guerre, ou ſon feu ſuborneur ?
C'eſt alors qu'il falloit prévoir tes infortunes.
Sans nous renouveller tes plaintes importunes.
Junon dit : & les Dieux d'un divers ſentiment,
Entr'eux ſe partageoient avec fremiſſement.
Comme un Zephyr caché dans le fond d'un bocage

Murmure

Murmure ſourdement, & murmurant preſage
Un orage, qui fait trembler les matelots.
L'Arbitre tout-puiſſant en decide en ces mots.
Quand il parle, le Ciel s'arrête à ſes paroles;
La terre s'en ébranle, & tremble ſur ſes poles;
L'air tranquille retient ſes vents impetueux;
La mer roule ſes flots d'un pas reſpectueux.
Ecoutez mon Arrêt, puiſſances immortelles.
Puiſque vous ne pouvez terminer ces querelles,
Ni par la paix unir les Troyens aux Latins,
Quel qu'en ſoit le ſuccès, je le laiſſe aux deſtins:
J'abandonne chacun à ſa propre eſperance;
Et mets les deux partis en égale balance.
Soit la guerre fatale au peuple Auſonien,
Ou l'oracle trompeur, qui guida le Troyen:
Que chacun ſe ſoûmette aux lois de la fortune;
De Jupiter à tous l'aſſiſtance eſt commune.
Rien ne pourra du ſort interrompre le cours.
Le grand ſerment des Dieux termina ſon diſcours:
Il jura de Pluton les ondes flamboyantes,
Et fit trembler du Ciel les voutes éclatantes:
Il deſcend de ſon Trône; & ſa celeſte Cour
L'entoure; & le conduit en ſon Royal ſéjour.
Cependant par le feu, par mille funeraillés
Le Rutulois attaque, & portes, & murailles:
Les Troyens étonnez ſur le haut de leurs tours,
Hors d'eſpoir de la fuite, attendent le ſecours,
Et de leurs rangs plus clairs environnent la place.
Aſie, & Thimetez, l'un, & l'autre Aſſarace,
Deffendent la muraille avec Clare, & Hemon
Deux Lyciens germains du brave Sarpedon,
Avec le vieux Tybis Caſtor les accompagne.
Courbé ſous un caillou, qui ſemble une montagne,
De ſon frere Mneſtée en ſa boüillante ardeur,

De

De ſon pere Clytie Æmon fait voir le cœur.
Les uns lancent leurs dards, les autres ſur les breches
Font voler les tiſons, & les grais, & les fleches.
Même l'aimable enfant, le doux ſoin de Cypris
Combattant tête nuë, & de la gloire épris,
Aſcagne, au premier rang diſpute la victoire,
Brillant comme par l'art on voit briller l'yvoire:
Comme éclate dans l'or un riche diamant,
De la tête; ou du col précieux ornement;
Une couronne d'or ſerre ſes blondes treſſes,
Qui flottent ſur ſon dos par boucles plus épaiſſes.
On te vit, jeune Iſmare, en ces rudes combats
Empoiſonner les traits, cauſer mille trépas;
Sang des Rois de Lydie, où de ſes riches ondes
Le Pactole jaunit les campagnes ſecondes.
On y voyoit Mneſtée altier de ſes exploits,
Qui chaſſerent du Camp le Roi des Rutulois;
Et Capys, dont Capoüe a reçû ſes murailles.
Ainſi les deux partis s'acharnoient aux batailles.
Enée avec ſa flote, au gré des Aquilons,
Fendoit pendant la nuit les humides ſillons.
Abandonnant les murs du vieux Roi d'Arcadie,
Il avoit joint le Camp des peuples de Lydie,
Expoſant à leur Chef, au celebre Tharcon,
Et ſa race étrangere, & ſon illuſtre nom.
Il leur remontre encor combien dans l'Italie
Mezence à ſon parti de Potentats allie;
Combien Turne eſt terrible; & combien les humains
Doivent craindre du ſort les revers incertains.
Il offre l'union, la preſſe avec inſtance,
Et ſans délai Tharcon contracte l'alliance.
Sous le Chef étranger promis par les deſtins,
La Toſcane s'embarque, & court les flots mutins.
Devant tous ces vaiſſeaux eſt le vaiſſeau d'Enée;

Cybele

Cybele s'y fait voir par ſes lions traînée,
Et l'Ida favorable au Troyen fugitif.
Là, paroît leur Monarque à la guerre attentif;
A ſa gauche eſt aſſis le jeune fils d'Evandre,
Qui tantôt curieux veut ſes travaux entendre,
Tantôt ſe fait nommer tous les Aſtres divers,
Ces nocturnes flambeaux, qui guident ſur les mers.
Chantez, ſœurs d'Apollon, pudiques, & ſavantes;
Celebrez maintenant les cohortes vaillantes,
Qui partant de Toſcane, & ſuivant ce heros,
Arment ces galions, & volent ſur les flots.
Portant un tygre d'or ſur ſa brillante poupe,
Maſſique le premier conduiſoit une troupe;
Tous archers excellens, & ces nombreux ſoldats
Deſertent Cluſium, & les murs de Coſas.
Le fier Abas le ſuit, éclatant par ſes armes;
D'Apollon ſur ſa nef on voit briller les charmes:
De ſa Populonie il mene aux champs de Mars
Six cens braves guerriers experts dans les hazards;
En ſes mines de fer Elbe Iſle inépuiſable,
Renforce de trois cent ſa troupe formidable.
Après charme Azylas l'interprete des Dieux,
Qui du foudre divin; des mouvemens des Cieux,
Des fumans inteſtins ſçût tirer le préſage,
Et des divers oiſeaux expliquer le ramage:
De Piſe par les Grecs fondée aux bords Toſcans,
Il mene un bataillon de mille combattans;
Tous ſerrent dans leurs rangs leurs piques acerées.
Puis vient le bel Aſtur, aux armes bigarées,
Il mit ſon eſperance en ſon noble courſier:
Trois cent brave- guerriers couverts d'or, & d'acier
Marchent ſous les drapeaux de ce grand Capitaine:
Ceu-ci du Minion ſement la riche plaine:
Ce ſont les Pyrgiens des Toſcans les plus vieux,

Avec

Avec ceux de Graviſce à l'air contagieux.
Et je n'oublierai pas vôtre troupe aguerrie,
Vous, Cygne, & Cupavon, Prince de Lygurie :
Du plumage d'un Cygne on voit leur tymbre orné,
Marque du tendre amour d'un pere infortuné :
Car on tient, que chantent ſes amours affligées,
A l'ombre de ſes ſœurs en peuplier changées,
Cygne ami trop conſtant du jeune Phaëton,
Devint en ſes vieux ans un oiſeau de ſon nom ;
Et dédaignant la terre au Ciel dreſſa ſa route,
Où ſa voix le plaça ſur la brillante voute.
Ses enfans belliqueux avec leurs eſcadrons,
Font voguer le Centaure à force d'avirons ;
Il fend l'onde en guerets, & du haut de la proüe
Semble prêt à lancer un roc dont il ſe joüe.
Avec ſa troupe encor vient le ſang glorieux
De Tybre, & de Manto l'interprête des Dieux,
Ocnus, de qui Mantouë a pris ſon origine,
Et qu'il nomma du nom de ſa mere divine.
Trois peuples diviſez par leurs quatre tributs
Rendent à ſon état leurs differens tributs ;
Ma ſuperbe Mantouë en eſt la forteresſe,
Et des climats Toſcans ſur l'antique Maîtreſſe :
Dans la nef où paroît couronné de roſeaux,
Le Mince, & le grand Lac dont il tire ſes eaux,
Cinq cent braves Guerriers voguent contre Mezence.
Le prudent Auletez dans ſon ordre s'avance,
De cent rames il fend les liquides ſillons,
Groſſis ſous ſon vaiſſeau d'écume, & de boüillons.
Un Triton s'y voit peint, dont la conque bruyante
Semble répondre au bruit de la vague aboyante,
Homme énorme, & velu juſqu'au deſſous du ſein,
Le reſte eſt d'un poiſſon, & n'a plus rien d'humain ;
Sous ſon ventre écaillé la mer fremit, & gronde.

Au

Au ſecours des Troyens ainſi volant ſur l'onde,
Des belliqueux Toſcans les Chefs les plus experts
De trente galions couvroient ces vaſtes mers.
Déja le jour chaſſé par l'ombre taciturne,
La Lune au haut du Ciel rouloit ſon cher nocturne:
Le Troyen éveillé par ſes peſants ſoucis,
Gouvernoit le timon au haut du poupe aſſis.
Quand il voit s'élever ſur les ondes ameres,
Les jeunes Deïtez autrefois ſes galeres,
Les ſapins par Cybele en Nymphes convertis.
Enſemble elles couroient l'empire de Thetys:
De loin reconnoiſſant leur valeureux Monarque,
Elles viennent dancer alentour de la barque;
Leur nombre encor égal au nombre des vaiſſeaux,
Que le Tybre contoit au rives de ſes eaux.
Cymodocée alors l'élite de la troupe
Sur l'onde ſe hauſſant d'une main tient la poupe,
Et de l'autre ſans bruit fendant l'azur des flots,
A ſon genereux Prince adreſſe ces propos.
Veille-tu, ſang des Dieux? veille au moins pour m'entendre,
Et ſoudain aux Zephyrs fai les voiles étendre.
Jadis ſapins d'Ida, depois Châteaux flottans,
Aujourd'hui Deïtez de ces humides champs;
Par le glaive de Turne, & par ſes feux preſſées,
Nous avons malgré nous tes ancres délaiſſées:
Nymphes, nous te cherchons parmi les champs marins:
Ainſi nous fait Cybele achever nos deſtins.
Aſcagne ton enfant par mille funerailles
Deffend de mille aſſauts tes nouvelles murailles.
Déja pour leur ſecours les eſcadrons Toſcans
Aux eſcadrons d'Evandre ont aſſemblé leurs Camps.
Turne pour empêcher qu'ils ne gagne tes portes,

S'aprête

S'aprête à les combattre avec mille cohortes.
Marche donc dès l'aurore, & prens le bouclier
Chef-d'œuvre de Vulcan, où l'or jaunit l'acier:
Le jour, qui va briller, si tu crois mon presage,
Verra du Rutulois un horrible carnage.
A ces mots, comme instruite à guider les vaisseaux,
Elle pousse la poupe, & la nef fend les eaux;
Plus rapide qu'un trait devançant le Zephyre,
Par l'aide de ses sœurs vogue châque navire.
D'abord le fils d'Anchise incertain & surpris,
A ce presage heureux reveille ses esprits;
Et regardent le Ciel, i; fait cette priere.
Protectrice d'Ida, des Dieux feconde mere,
Qui volant sur ton char par des lions traîné,
Portes au Ciel ton front de Châteaux couronné;
Déesse en ces combats guide mon avanture;
Sois propice aux Troyens, & seconde l'augure.
Il ne dit que ces mots, bien-tôt le Dieu du jour
Mit les ombres en fuite, & hâta son retour.
Enée arme les siens, excite leur vaillance,
Du combat à ses Chefs consulte l'Ordonnance;
Et de la poupe alors s'offrent à ses regards
Ses murs, & ses Troyens pressez de toutes parts.
Il fait étinceler sa targe flamboyante;
L'assiegé pousse au Ciel une clameur perçante:
Et redouble ses traits plus hardi par l'espoir.
Ainsi fuyant l'Hyver, qu'elles savent prévoir,
Part des bords du Strymon le noir amas des gruës,
Et perce de ses cris les pluvieuses nuës.
Turne, & les Chefs Latins s'en étonnent d'abord,
Quand la flote à leurs yeux tourne soudain au bord;
Et que tant de vaisseaux abordent le rivage.
Du pannache ondoyant, qui son armet ombrage,
Le Troyen entre tous illumine les airs;

L'or

L'or de ſon bouclier lance aux yeux mille éclairs.
Telle pendant la nuit la Comete ſanglante
Répand une clarté lugubre, & rougiſſante :
Tel le grand chien dardant ſes rais contagieux,
De ſon funebre éclat ſemble attriſter les Cieux.
Turne n'en montre pas ſon audace moins vive.
Pour chaſſer l'ennemi, pour deffendre la rive :
S'emportant au contraire avec plus de chaleur,
Ainſi des Rutulois il pique la valeur.
La voici, compagnons, cette heureuſe journée,
La guerre eſt dans nos mains, & nôtre deſtinée :
Courage, & que chacun penſe aux faits glorieux,
Qui rendent immortels les noms de ſes ayeux ;
Qu'il penſe, que ſon bras armé pour ſa patrie,
Deffend, & ſa maiſon, & ſa femme, & ſa vie :
Marchons, & ſur la rive attaquons l'ennemi,
Qui, vint à nous d'un pas encor mal affermi ;
Aux courages hardis la Fortune eſt proſpere.
Achevant ce diſcours, ſoudain il délibere
De ceux que contre Enée il doit conduire au bord,
De ceux, qu'il doit laiſſer à l'attaque du fort.
Le Troyen cependant joignant au bord ſes poupes,
Débarque ſur les ponts ſes valeureuſes troupes :
Les uns ſur le terrain s'élancent fiers, & prompts ;
D'autres ſe font gliſſer le long des avirons ;
Et prennent le reflux de la vague tardive.
Tarchon à ſes nochers de loin montrant la rive,
Où la mer plus profonde, & plus calme à ſes yeux,
Pouſſoit ſans ſe briſer ſes flots imperieux ;
Où la peur d'échoüer troubloit moins ſon courage ;
Y détourne la proüe, & leur tient ce langage.
Aux rames, compagnons, voguons, gagnons le bord ;
Faiſons pour arriver un vigoureux effort :
Fendons de l'éperon cette terre oppoſée ;

Que ma nef ſoit le ſoc dont elle ſoit briſée:
Abordons ſeulement, & puiſſe-je à ce prix
Voir de tous ces vaiſſeaux le glorieux débris.
La chiourme à ce diſcours d'un nouveau feu s'allume
Fait voler ſur les flots les nefs blanches d'écume;
Et ſoudain ſans dommage, à force d'aviron,
La flote au champ Latin enfonce l'éperon.
Ta nef ſeule, ô Tarchon! par un ſort déplorable,
Sous les flots, qu'elle fend, rencontre un banc de ſable!
Où long-tems ſuſpenduë enfin elle ouvre aux flots;
Et livre à leur merci ſoldats, & matelots.
Par le debris flottant la troupe embarraſſée,
De l'onde, qui refluë eſt encor renverſée.
Turne vole, & ſoudain accourant ſur le bord,
Avecque tout ſon Camp s'oppoſe à leur effort.
La trompette reſonne, & pour heureux preſage,
Par la mort de Theron commençant le carnage,
De Theron, un geant, qui l'oſe deffier,
L'invincible Troyen fait les Latins plier;
Malgré l'écu d'airain, la côte d'or brillante,
Il pourfend le geant de ſa lame tranchante.
Il frappe ainſi Lycas à Phebus conſacré,
Et de ſa mere morte en naiſſant retiré,
Son enfance du fer ſeule brava l'atteinte:
Du ſang du fort Ciſſée il rend la rive teinte,
Du corps du grand Cyas il couvre les ſillons:
Tous deux de leur maſſuë ouvroient les bataillons;
Ni leur robuſte bras, ni les armes d'Alcide,
Ne purent les ravir à ſon glaive homicide;
Ni Melampe leur pere en mille & mille lieux,
Compagnon des travaux du Dieu victorieux.
D'inutiles clameurs Pharon perçant la nuë,
D'un dard qu'il fait voler a la bouche fenduë.

Et toi, qui de Clytie adorois les appas,
Cydon, tu ſuccombois ſous ce robuſte bras;
Si des ſept fils de Phorque à ta mort évidente,
Le ſort n'eût oppoſé la cohorte vaillante.
Contre le grand Heros leurs ſept dards à la fois
Volent, & font ſonner ſon caſque, & ſon pavois,
Ou ne font ſur ſon corps qu'une atteinte legere,
Par le divin ſecours de ſa charmante mere.
A ſon fidele Achate il adreſſe ces mots;
Donne, donne à ma main ces dards, ces javelots,
Dont autrefois de Grecs j'allois couvrant la plaine:
Je n'en veux point lancer dont l'atteinte ſoit vaine.
S'armant d'un javelot, il le lance ſoudain
Et perce de Meon le bouclier d'airain:
Sa cuiraſſe eſt fauſſée, & par cette ouverture
Dans ſon ſein il enfonce une grande bleſſure.
A ſon fiere tombant de ce coup furieux,
Alcanor preſentoit un bras officieux,
Quand ce bras avancé, d'un ſecond coup, qui vole,
Par les nerfs ſeulement pend encore à l'épaule.
Du corps de ſon cher frere ayant tiré ce dard,
Numitor ſe preſente, & le pouſſe avec art;
Achate eſt effleuré de ce dard redoutable,
Qui trouve à ſon effort Enée impenetrable.
Clauſus Chefs des Sabins d'un âge floriſſant,
Arrive, & de ſon fer Dryope traverſant,
Avec que le goſier lui coupe la parole:
Il bat du front la terre, & ſon ame s'envole;
Sa bouche la vomit avec un ſang épais.
Son vainqueur perce encor trois Thraces ce ſes traits,
Et ſous les mêmes coups, mais par un ſort bizarre,
Tombent trois fils d'Idas nez près du mont Iſmare
Haleſe le ſeconde en ſes nobles travaux,
Et Meſſape connu par ces vîtes chevaux.

Chacun eſt l'aſſaillant dans cette rude guerre ;
On combat dès le ſeuil de l'Italique terre.
Tels qu'en force pareils, & pareils en fureur,
Deux vents livrent dans l'air un combat plein d'horreur :
Ni la mer, ni les Cieux, ni l'un, ni l'autre cede ;
Chacun ſe rodiſſant deffend ce qu'il poſſede :
Et long-tems leur effort tient le combat douteux.
Des Troyens indomptez, des Latins belliqueux.
Pied contre pied mêlez, acharnez au carnage.
Dans ce terrible choc, telle eſt l'affreuſe image.
Non loin, où des rochers par des torrens traînez
Avec les arbriſſeaux des bords déracinez,
Avoient du Camp pierreux l'aprêté redoublée,
Pallas boüillant d'ardeur engageoit la mêlée ;
Faiſoit combattre à pied ſon eſcadron entier ;
Et devant les Latins le regardoit plier.
Pour n'être accoûtumez aux combats de la ſorte,
Il voit que la frayeur ſe rendant la plus forte,
Honteuſement ſa troupe avoit tourné le dos :
Il implore, il menace, il s'écrie en ces mots.
Amis, où fuyez-vous ? par vos faits pleins de gloire
Par Evandre en tous lieux ſuivi de la victoire ;
Par l'eſpoir de me voir ſon digne ſucceſſeur,
Amis, ſauvez ma gloire, & banniſſez la peur :
C'eſt en forçant ce gros, que vôtre ſeul courage
Peut s'ouvrir au ſalut un glorieux paſſage.
C'eſt l'effort genereux, qu'attend de vôtre bras
L'honneur de la Patrie, & l'honneur de Pallas.
Nulle Divinité ne ſe montre contraire :
Mortels nous combattons un mortel averſaire :
Leur nombre eſt-il plus grand ? ou ſont-ils mieux armez ?
Où courez-vous enfin, par les flots renfermez ?

La mer vous conduit-elle à ce nouveau Pergame ?
Même la terre manque à cette fuite infame.
A ces mots il s'élance au fort des dards Latins,
Dabord Lagus pouſſé par ſes mauvais deſtins,
Et percé de ces traits, comme il ſe courbe à terre,
Tachant d'en harracher une maſſive pierre :
Il lui plonge l'acier dans l'épine du dos,
Puis l'arrache de force engagé dans les os.
Nisbon dans cet état accourt pour le ſurprendre,
Irrité de la mort d'un ami ferme, & tendre :
Mais Pallas le prévient, & rehauſſant la main,
Plonge ſon coutelas au plus creux de ſon ſein.
Il attaque Stenie ; il vange l'aldultere,
Qu'Anchemole commis dans le lit de ſon pere.
Sur le champ des Latins, ſous des coups ſi peſans,
Tombent Tymbre & Laris en la fleur de leurs ans.
Le ſang gemeau de Dauce, en tous leurs traits ſemblables,
Qu'aux parens confondoit une erreur agréable ;
Mais Pallas les rendit differens en leur mort.
Coupant ta tête, ô Tymbre, à ſon premier abord ;
D'un ſecond coup, Laris, fut ta dextre coupée.
De ſes doigs demi-morts la main ſerre l'épée ;
Et ſur la terre encore ſemble chercher ſon bras.
A ces faits glorieux, aux diſcours de Pallas,
L'eſcadron d'Arcadie excitant ſon courage,
De honte, & de douleur au combat ſe rengage.
Du dard, que contre Ilus Pallas avoit lancé,
Sur un char, qu'il guidoit Rhetée eſt traverſé ;
Pendant qu'il fuit Tyrés, qu'il fuit Theutras ſon frere,
Ilus évite ainſi ſa fatale colere :
Alors tombe Rhetée, & de ſon char roulant,
Il meurt, & des talons bat le terrain ſanglant.

Ainſi quand par les vents, qu'en Eté l'on reclame,
Le Paſteur dans un bois a répandu la flame;
Il regarde d'abord naître l'embraſement,
Dont toute la forêt s'allume en un moment;
Puis ſur un tertre aſſis voit flamber ſon ouvrage.
Ainſi voïoit Pallas ſes gens courre au carnage.
Haleſe cependant aux combats hazardeux,
Serre ſes bataillons, & les pouſſe contre eux;
Demodoque, & Ladon tombent ſous ſon épée,
Et Strimon d'un revers en voit ſa main coupée,
Qu'il levoit ſur ſon chef, qu'il croïoit lui trancher:
Il tuë encore Pherete, & d'un peſant rocher,
Qu'il fait tomber à plomb ſur le front de Thoante,
Il ſeme avec ſes os ſa cervelle ſanglante.
Le Pere de Haleſe aïant prévû ſon ſort,
Le cacha dans les bois pour détourner ſa mort;
Mais de ce vieux Roi même étant l'heure venuë,
La Parque, qui ferma ſa paupiere chenuë,
Aux armes de Pallas dévoüa ce Heros.
Pallas s'adreſſe au Tybre, & l'invoque en ces mots.
Donne, Dieu de ce fleuve à ce fer, que je lance,
L'honneur de fendre un cœur ſi remplit de vaillance:
Au cheſne le plus beau, qui faſſe ombre à ton bord,
J'aprendrai la dépoüille, & les armes du mort.
Le Tybre l'entendit; Haleſe dans la charge,
Trop ferme ami, couvrant Iſmaon de ſa targe,
Au dard du fils d'Evandre offre un corps deſarmé.
Mais Lauſe de ſa mort ne pût être alarmé,
Lauſe, en qui ſon païs mit l'eſpoir de la guerre:
Du premier de ſes coups il jette Abas par terre,
Abas le nœud fatal, & l'ame du combat.
L'eſcadron d'Arcadie, & s'ébranle, & s'abat:
Des eſcadrons Toſcans ſuit un affreux carnage;
Des Troïens, qui des Grecs éviterent la rage.

En chefs, en nombre égaux, mêlez, ſerrez de près;
Chaque parti ne peut ſe ſervir de ſes traits;
Ici Pallas attaque, ici Lauſe les preſſe;
En beauté floriſſans, floriſſans en jeuneſſe,
A qui le ſort auſſi paraillement fatal,
Refuſa le retour en leur païs natal.
Toutefois le grand Roi, ſous qui l'Olimpe tremble,
Ne conſent pas alors, qu'ils s'éprouvent enſemble:
Leur deſtin les attend; & bien-tôt ſa rigueur
Leur prepare à chacun un plus fameux vainqueur.
Sur ſon char cependaat vole le brave Turne,
Qui du peril de Lauſe eſt inſtruit par Juturne;
Par Juturne ſa ſœur, Nymphe pleine d'appas;
Il fend les bataillons, par tout cherchant Pallas,
Il fond dans la mêlée ainſi qu'une tempête.
C'eſt à moi ſeul, dit-il, que Pallas doit ſa tête;
Qu'on s'ouvre, & qu'on le cede à ma juſte valeur.
Que n'eſt de mon combat Evandre ſpectateur.
A ſa voix, on s'écarte, on lui cede la place.
Pallas admire l'ordre, & voyant ſon audace,
S'étonne ſans blémir, ſur lui roule les yeux,
Le meſure de loin d'un regard furieux;
Et par ces mots enfin brave ſon arrogance.
Je vais par ta dépoüille illuſtrer ma vaillance,
Ou me rendre immortel par une belle mort:
Evandre tient égal, & l'un, & l'autre ſort.
Ceſſe de menacer. Sa démarche eſt hardie:
Mais tout le ſang ſe glace aux troupes d'Arcadie.
Pour attaquer de près, Turne ardent aux combats,
Du plus haut de ſon char ſe precipite à bas.
Tel que fond un lion d'une haute montagne,
Si-tôt qu'il apperçoit bondir par la campagne
Un taureau, qui medite un combat plein d'horreur:
Tel parût ſur le champ Turne dans ſa fureur.

Attaquant le premier, du moins Pallas eſpere
Tenter s'il ſe rendra la fortune proſpere,
Et par un coup peut être heureuſement fatal
Des forces compenſer le partage inégal.
Jugeant Turne aſſez proche, il fait cette priere.
Par l'hoſpitalité, que tu dois à mon pere,
Guide ce premier trait, Alcide, mon appui.
Que d'un œil demi mort Turne ſente l'ennui
De me voir ſon vainqueur, & mes mains triomphantes,
Le dépoüiller mourant de ſes armes ſanglantes.
Hercule l'entendit, & répandit des pleurs:
Son pere Roi des Dieux calme ainſi ſes douleurs.
Chacun a pour ſa courſe un tems irreparable:
Et la plus longue vie eſt courte, & periſſable:
Mais d'étendre ſon nom par ſes faits glorieux,
C'eſt par où des mortels la vertu fait des Dieux.
Combien de ſang divin fut verſé devant Troye;
De Sarpedon mon fils la Parque a fait ſa proye;
Même ſort attend Turne, & l'ordre du deſtin
Des jours, qu'il lui donna, fait avancer la fin.
Il dit, & ſur les Camps il fixe un œil avide;
Pallas d'un rude effort lance ſon dard rapide;
Et hors de ſon fourreau fait reſplendir ſon fer.
De Turne ſeulement ſon dard rougit la chair;
Bien qu'au haut de l'épaule aux armes il s'attache,
Et qu'il perce les bords de la forte rondache.
Turne à ce dard répond par un dard plus perçant,
Et fait oüir ces mots, dans les airs le lançant.
Eprouve ſi ce trait à la trempe plus fine.
Plus vîte que ces mots la prompte javeline
Traverſe airain, & fer de l'épais bouclier;
Plonge dans le harnois le penetrant acier;
Et dans ſon cœur enfonce une large ouverture;
Pallas arrache en vain le trait de ſa bleſſure:

Le

Le ſang, l'ame, & la vie à grands flots s'écoulant,
Il tombe ſur ſa playe : & pâle, & pantelant,
Faiſant bruire en tombant ſa cuiraſſe éclatante,
Mord le champ ennemi d'une bouche ſanglante.
Arcadiens, dit Turne, inſultant aux Heros,
Retournez vers Evandre, & lui portez ces mots.
Tel que l'a merité ſon union funeſte,
Je lui rends de ſon fils le lamentable reſte ;
Du lugubre bucher, du triſte monument
Je veux bien lui laiſſer le vain ſoulagement ;
Qu'il déplore à loiſir la ſuite infortunée
De l'hoſpitalité du fugitif Enée.
Du pied gauche à ces mots, d'un air barbare, & fier,
Il le pouſſe, & ravit ſon luiſant baudrier ;
Où l'art d'Eurytion grava des Danaïdes
Les lits trempez de ſang, & les nôces perfides :
Leur crime épouvantable étoit gravé ſur l'or,
Et Turne triomphoit paré de ce treſor.
Telle dans le bonheur eſt l'inſolence humaine,
Dans l'avenir aveugle, & du ſort incertaine.
Un jour viendra, que Turne aux pieds de ſon Rival
Deteſtera ſa gloire, & ce butin fatal.
Des amis de Pallas la nombreuſe cohorte,
Pleurant, & gemiſſant ſur ſon pavois l'emporte.
O deuil ! ô triſte honneur ! ô funeſte retour !
Bellonne le ravit, & l'enrôle en un jour ;
Bien que pour coup d'eſſai dans cette rude guerre,
De montagnes de morts il eut couvert la terre.
Par un témoin fidele, & non par un faux bruit,
De ce cruel malheur le Troyen eſt inſtruit ;
Et que l'aîle ébranlée implore ſon courage.
Il part, & de ſon fer s'ouvre un large paſſage,
Cherchant Turne, & par tout au combat l'appellant,

Il moiſſonne les corps ſur ſon chemin ſanglant :
Pallas, le triſte Evandre, & leur ſainte alliance,
Tout eſt devant ſes yeux, tout pique ſa vaillance.
Il veut une victime, il veut ſur le bucher
Des plus nobles captifs tout le ſang épancher.
Aux quatre fils d'Ufens, qu'il deſtine à ſon ombre,
Sulmon lui voit des ſiens ajoûter même nombre.
Contre Mage ſoudain il precipite un dard ;
Mage evite le coup, ſe baiſſant avec art ;
Et ſerrant ſes genoux, lui fait cette priere.
Par l'eſpoir de ton fils, par l'ombre de ton pere,
A mon pere, à mon fils accorde ma rançon ;
Je poſſede un Palais, que je t'offre en pur don,
Des talens, des treſors, que j'ai cachez ſous terre,
Ce n'eſt pas de mes jours, dont dépendra la guerre.
Meurs, lui répond Enée, & conſerve à ton fils
Ton inutile eſpoir, tes treſors infinis :
Par la mort de Pallas ton Prince inexorable
A rendu le premier la guerre impitoyable.
Ainſi l'ordonne Anchiſe à ma juſte douleur :
Ainſi feroit Aſcagne après un tel malheur.
A ces mots de ſon caſque il empoigne la crête,
Et l'égorge pendant qu'il renverſe ſa tête.
Non loin ſous ces grands coups tombe le fils d'Emon,
Le Prêtre de Diane, & du grand Apollon ;
De loin reſplendiſſoit ſa cuiraſſe dorée,
Ses ſuperbes habits, & ſa mitre ſacrée :
Attaqué par Enée il trébuche ſoudain,
Et paſſe en l'ombre noire, immolé de ſa main.
Clorante de tant d'or prend l'armure étoffée,
Dont au Dieu des combats il deſtine un trophée.
Cecule, de Vulcan le brave, & noble ſang,
Avec Umbro le Marſe, éclate au premier rang ;
Par leurs vaillans efforts le combat ſe rengage ;

Mais

Mais du Prince Troyen ils éprouvent la rage.
Umbro déja d'Anxur avoit tranché la main,
Avec que la moitié de ſa targe d'airain:
Il avoit proferé les magiques paroles,
Que (telle qui les vit) il ne crût pas frivoles,
Et portant juſqu'au Ciel ſes deſirs imprudens,
S'étoit promis peut-être un heureux ſiecle d'ans.
De Faune, & de Dryope une Nymphe charmante,
La belliqueuſe race au combat ſe preſente,
Tarquile, qui ſe fie à ſon brillant harnois.
Mais perçant de ſon dard, & cuiraſſe, & pavois,
Le Troyen l'embarraſſe; & de ſon cimeterre,
Prenant ſa tête à plomb, la fait bondir à terre;
Et de ce même coup tranche le long diſcours,
Qu'en vain il meditoit pour prolonger ſes jours.
Le tronc roule ſur l'herbe; & d'une voix terrible;
Enée ajoûte encor ce diſcours inflexible:
Meurs, guerrier redoutable, & privé de repos,
Perds l'eſpoir, que ta mere enterre un jour tes os,
Des oiſeaux carnaſſiers tu ſeras la pâture,
Ou des poiſſons beans infecte nourriture:
Tu ſeras devoré dans ces gouffres profonds.
De Turne il perce alors les premiers eſcadrons;
Il renverſe Lycas, pourſuit le fier Enthée,
Numa juſques alors de valeur indomptée;
Et le fils de Volſcens, Camerte aux cheveux blonds,
Plus que nul des Latins riche en vergers feconds,
Roi d'Amicles jadis, la taciturne Ville,
Que de ſes Citoyens perdit l'humeur tranquille.
Tel, qu'avec ſes cent bras roulant autant d'écus,
Tirant de ſes cent mains autant de glaives nuds,
Et vomiſſant le feu de ſes cinquante têtes,
Des foudres Egeon deffioit les tempêtes.
Tel, depuis que ſon fer fut trempé dans le ſang,

Le

Le Troyen furieux parut au premier rang.
Il marche fierement contre le char rapide,
Que Nyphée au combat pouſſoit à toute bride:
A ſon air, qui menace, à ſes pas de geant,
Les courſiers effrayez leur guide renverſant,
Soudain tournent le dos, rebrouſſent en arriere,
Et bien loin ſur le bord vont fournir leur carriere.
Un autre char traîné par des chevaux tout blancs,
Fait alors avancer deux freres ſur les rangs;
Sur le devant Liger guide le char de guerre;
Lucage fait dans l'air briller ſon cimeterre.
Enée à leur fierté ſent indigner ſon cœur,
Et la pique à la main s'oppoſe à leur fureur.
Ne crois pas, dit Liger, comme aux champs de Phrygie,
Devant le char d'Achille encor ſauver ta vie,
Devancer Diomede, & ſes vîtes chevaux;
Ce moment va finir, & ta vie, & nos maux.
Le Heros entendent ſes bravades frivoles,
Y répond de ſon dard, & non par des paroles.
Pour preſſer ſes chevaux Lucage ſe baiſſoit,
Et déja du pied gauche au dehors s'avançoit;
S'apprêtant plein d'ardeur à ſoûtenir la charge:
Le dard s'enfonce aux bords de ſa brillante targe,
Le perce, & de ſon char le precipite à bas:
Par ce diſcours Enée inſulte à ſon trepas.
Ce n'eſt de tes chevaux, ni la courſe trop lente,
Ni la vaine frayeur, qui trompe ton attente;
Tu t'enfuis de ton char, champion belliqueux?
Alors il prend le frein de ſes chevaux fougueux.
Deſcendu de ſon char Liger fondoit en larmes,
Et lui tendoit les mains, ayant jetté ſes armes.
Magnanime Troyen, par ce genereux cœur,
Et par ceux dont tu tiens cette inſigne valeur,
Epargne

Epargne par pitié ma vie infortunée.
Maintenant, lui répond l'inexorable Enée,
Tu changes de discours ; fais de plus nobles vœux,
Et meurs avec ton frere en frere genereux.
Il perce alors son sein, retraite de son ame.
Ainsi par mille morts le Prince de Pergame,
Tel que les fiers torrens, que les noirs tourbillons,
Alloit désolant tout sur les sanglans sillons.
Ascagne en ce moment sort de la forteresse,
Et conduit au secours la Troyenne jeunesse.
Cependant Jupiter par Junon radouci,
La recherche, l'aborde, & l'entretient ainsi.
Une jalouse erreur n'aveugle point ton ame,
O ma divine sœur, & ma charmante femme :
Venus prête aux Troyens la faveur de son Mars,
Le Rutulois n'est plus intrepide aux hazards.
Pourquoi, répond Junon, moderant sa colere,
Faut-il que mon respect augmente ma misere ?
Si l'amour me donnoit ce souverain pouvoir,
Que j'avois autrefois ; que je devrois avoir ;
Sans peine j'obtiendrois de ta toute-puissance
De conserver à Daune un fils plein de vaillance ;
De ravir mon cher Turne à ces sanglans combats :
Mais tu veux qu'il perisse, & que par son trepas
Du Troyen fugitif la haine il satisfasse :
De ton sang toutefois vient son illustre race.
Pilumne son ayeul l'allie aux immortels ;
Nul de plus riches dons n'a chargé tels Autels.
En peu de mots répond le celeste Monarque,
Si tu veux seulement aux ciseaux de la Parque
Soûtraire par pitié Turne pour ce moment,
Joüis de ce plaisir par mon consentement.
Sauve-le par la fuite au destin, qui le presse :
Je n'y resiste point : mais si par cette adresse,

Tu

Tu penſes revenir à ton premier deſſein,
D'un inutile eſpoir c'eſt te flater en vain.
Junon pleure, & répond. D'un refus ſi farouche,
Si ton cœur ſeulement deſavoüoit ta bouche,
Si de Turne du moins je prolongeois les jours :
Mais un triſte accident en menace le cours,
Ou du ſombre avenir mon ame eſt incertaine,
Que plûtôt ma terreur ſoit chimerique, & vaine ;
Ou (comme tu peux tout) change en mieux ton projet.
Ayant fini ces mots, plus rapide qu'un trait,
Couverte d'un broüillard, & d'un épais nuage,
Du ciel elle ſe jette au milieu du carnage.
D'un air, qu'elle épaiſſit par ſon divin pouvoir,
Elle fait un fantôme (objet terrible à voir)
Le forme tel qu'Enée avec que ſa rondache ;
Laiſſe ſur ſon armet floter un grand pennache ;
L'arme de darts Troyens, & lui donne à la fois,
Et ſa démarche fiere, & le ſon de ſa voix.
Telles aprés la mort s'offrent les triſtes ombres :
Tels les ſonges trompeurs volent dans les nuits ſombres.
Le ſpectre au premier rangs paroît de toutes parts,
Preſſe de la voix Turne, & lui lance ſes dards.
Le Rutulois l'attaque ; au javelot qu'il lance,
L'ombre tourne le dos : Turne plein de vaillance,
Conçoit un vain eſpoir de cette vaine peur ;
Et déja du Troyen triomphe dans ſon cœur.
Où fuis tu maintenant, arrête, brave Enée ?
Et n'abandonne pas ton prochain hymenée.
Ma main te va livrer les beaux champs des Latins,
Pourſuivis par les flots, promis par les deſtins.
Il dit, il court, il vole, & ſon épée éclate,
Sans voir s'évanoüir l'eſpoir dont il ſe flatte.

Le vaiſſeau, qui ce jour des bonds Thyrreniens,
Débarqua ſur ces bords le Roi des Cluſiens,
Par ſon échelle encor joint au dos d'une roche,
Offroit de ſon tillac l'accès facile, & proche.
L'ombre d'Enée y fuit, tremble, & ſe cache au fonds.
Turne pourſuit, s'empreſſe, & traverſe les ponts.
Tout hors d'haleine enfin à la proüe il arrive,
Quand Junon rompt la corde attachée à la rive;
Et livre le navire à la merci des flots.
Tandis que des Troyens l'invincible Heros
Appelle par les rangs Turne dans ces batailles,
Et de ſes Rutelois fait mille funerailles.
L'ombre alors ne fuit plus; mais dans l'air s'élevant,
Se perd dans un nuage, & paſſe avec le vent.
Par un fier tourbillon alors pouſſé ſur l'onde,
Turne vole incertain dans la nef vagabonde;
Et levant vers le Ciel, & ſes mains, & ſes yeux,
Ingrat de ſon ſalut, implore ainſi les Dieux.
De quel crime ſi grand, ô Ciel, ſuis-je complice,
Qu'il m'en faille porter un ſi cruel ſupplice?
D'où viens-je? où vais-je? où ſuis-je? & quand... & quel retour?
Beaux Palais des Latins, vous reverrai-je un jour?
Que penſent tant de Chefs, dont la valeur extrême
Combat pour mon parti, que ie trahis moi-même;
Que je vois de mes yeux tomber ſour le vainqueur;
Qui mourant, de leurs cris viennent percer mon cœur.
Que faire? pour cacher la honte, qui me couvre
Que la mer m'engloutiſſe, ou que la terre s'ouvre.
Plûtôt, ô vents mutins, ſoyez mes ſeuls nochers,
Pouſſez, briſez ma nef contre écueils, & rochers:
Secourez, tourbillons, Turne, qui vous implore;
Emportez mon vaiſſeau ſous un Ciel qu'on ignore;
D'où jamais aux neveux ne puiſſe revenir

De ma deſertion l'infame ſouvenir.
Pendant ces vains diſcours, dans ſon ame flotante,
Il roule mille morts de forme differente:
S'il doit plonger ſon fer au milieu de ſon cœur,
Ou plonger dans la mer ſa vie, & ſon malheur:
Si regagnant le bord, ſe jettant à la nage,
Il doit ſe rengager au milieu du carnage.
Trois fois ſon deſeſpoir tenta ces dures morts;
Trois fois Junon dompta ſes violens efforts.
Il fend l'onde, & toujours pouſſé d'un vend proſpere,
Il aborde les murs du vieux Daune ſon pere.
Cependant les decrets du Monarque des Dieux
Font ſucceder Mezence au combat furieux:
Il fait tête aux Troyens; tous les Toſcans accourent;
Et ſeul haï de tous, tous de leurs dards l'entourent;
Mais il ſemble un rocher ſur l'onde s'élevant,
Qui ſe preſente au choc, & des flots, & du vent;
Qui du foudre, & des mers defiant la tempête,
Immobile, & plus fier, au ciel porte ſa tête.
Ton fils Dolicaon, Hebre attein de ſon dard,
Tombe avecque Latage, & Palme le fuyard:
Latage eſt écraſé d'une peſante pierre,
Et ſes jarets tranchez, Palme roule par terre.
Lauſe obtient ſa dépoüille, il s'en pare ſoudain,
Et s'en met le pannache à ſon tymbre d'airain.
Evas le Phrygien eſt percé de ſa pique:
Il tuë encore Mimas, le vaillant fils d'Amique,
Compagnon de Paris, né dans l'inſtant fatal,
Que du flambeau funeſte à ſon païs natal,
La fille de Ciſée accoucha dans Pergame;
Paris devant ſes murs a vû trancher ſa trame:
Et Mimas par un jeu de bizarres deſtins,
Etranger mort la terre aux rivages Latins.
Comme un vieux ſanglier écume du furie,

Quand

Quand chaſſé par les chiens des monts de Ligurie,
Ou lancé des roſeaux, dont il s'eſt regorgé
Dans les rets des veneurs il ſe voit aſſiegé.
Il s'arrête, il fremit, il gronde, il ſe heriſſe;
Nul n'oſe contre lui deſcendre dans la lice,
Mais de vaines clameurs au travers des filets,
Tous viennent l'irriter, & lui lancer leurs traits.
Ainſi de ſes Toſcans la legitime haine
Mezence s'en voit craint, rit de leur clameur vaine;
L'intrepide tyran fait front de toutes parts,
Secoüant ſon pavois heriſſé de leurs dards.
Acron, dont les ayeux habiterent la Grece,
Pour la guerre quittant Corite, & la Princeſſe,
Qui de ſes feux ardens alloit être le prix,
Avec pompe étaloit ſur ſes riches habits
L'écharpe, qu'il obtint de ſa fidelle Amante:
Aux regards de Mezence à peine il ſe preſente,
Que pour le joindre il fend les eſcadrons épais:
Acron trebuche, & meurt, tenant encor ſes traits.
Sa playe à longs torrens teint leur pointe argentée;
Il bat de ſes talons la terre enſanglantée.
Ainſi fond un lion irrité par la faim,
Sur un chevreuil craintif, qu'il voit du mont hautain;
Ou s'il découvre un cerf à ſa ſuperbe tête,
Il ſe cole beant au ventre de la bête,
Et les crins heriſſez, & les regards ardens
Du carnage rougit, & ſon muffle, & ſes dents.
Le tyrant dédaignant de prendre l'avantage,
Sur Orode, qu'il voit lui tourner le viſage,
Avance à ſa rencontre, & lie corps à corps,
Le dompte, non par art, mais par ſes ſeuls efforts.
De ſon dard, & du pied le preſſant contre terre;
Orode eſt Mort, dit-il, le Mars de cette guerre.
Victoire, à ſa clameur répondent ſes ſoldats,

Victoire, ô vaillant Roi, victoire par ton bras.
Le mourant en ces mots à son vainqueur s'adresse.
Joüis, qui que tu sois, d'une courte allegresse,
Mon vangeur te regarde, & t'en prepare autant;
Ton dernier jour s'approche, & même sort t'attend.
Mezence avec dédain sourit dans sa colere;
Meurs, dit-il, & des Dieux, & des hommes le pere,
Dispose de mes jours, ou les laisse au hazard.
Soudain du corps d'Orode il retire le dard;
Un somme sans reveil assiege sa prunelle,
Et ses yeux sont fermez par la nuit éternelle.
D'Alcathous Cedique alors tranche les ans;
Sacrator tuë Hydaspe; & par ses coups pesans
Rapon abat Orsez, immole Parthenie;
Messape fait perir Ericate, & Clonie,
L'un tombe renversé de son cheval sans frein,
L'autre à pied de son sang voit rougir le terrain.
Agys les secondoit, l'honneur de la Lycie;
Par Valere bien-tôt sa trame est accourcie;
Valere se fait voir digne de ses ayeux.
Par les rangs éclaircis la mort vole en tous lieux.
Salie abat Atrone, & Nealce Salie,
Nealce archer fameux par toute l'Italie;
Mars tient le choc douteux; & par tout sa rigueur
Au vaincu redoutable, est funeste au vainqueur:
Attaquez, attaquans, ou l'on meurt, ou l'on tuë;
A tous les deux partis la fuite est inconnuë.
Les Dieux voyant du Ciel ces penibles travaux,
Ont pitié des humains, & déplorent leurs maux.
Junon consterne ceux que venus encourage;
Tisiphore triomphe au milieu du carnage.
Mezence balançant son javelot dans l'air,
Marche tel qu'Orion, quand il sort de la mer;
Qu'il trace son chemin sur la voute azurée,

De l'épaule excedant les grands lacs de Nerée :
Ou quand au haut d'un mont pareil au chesnes vieux,
Ses pieds touchent la terre, & sa tête les Cieux.
Sous son ample harnois tel Mezence se montre :
Enée alors le voit, & marche à sa rencontre :
Il attend sans terreur le terrible Heros ;
S'affermit, le menace, & tient ce fier propos.
Viens, mon bras, mon Dieu seul, lancer ce dard rapide :
Du vaincu dépoüillé par ma dextre homicide,
Le trophée est à toi, brave Lause. Soudain
Le dard siffle dans l'air échapé de sa main.
Par l'écu de Vulcan l'atteinte est repoussée ;
Mai dans les flancs d'Anthor rudement enfoncée.
Cet Anthor fut un Grec, qui d'Hercule autrefois
Sur l'Hebre accompagna les glorieux exploits,
Et depuis sous Evandre aux Latins fit la guerre.
Du coup qu'un autre pare, il trebuche par terre,
Tourne au Ciel ses yeux morts, & se sent revenir
Pour sa chere patrie un tendre souvenir.
Enée avance alors ; le javelot qu'il lance,
Perce le triple airein de l'écu de Mezence,
Et la toile, & le cuir redoublez par trois fois ;
Et l'atteint à la cuisse, au deffaut du harnois.
Là, le coup s'affoiblit ; le vainqueur plus superbe,
Voyant le sang Toscan rougir l'émail de l'herbe,
S'anime, & fait au jour son glaive étinceler,
Et pressant le tyran, le force à reculer.
A l'aspect de la mort, qui menace son pere,
Les yeux baignez de pleurs Lause se desespere.
Certes, jeunes Heros, si ta temerité
Peut paroître croyable à la posterité,
Je ne couvrirai point d'un injuste silence,
Et ta mort genereuse, & ta rare vaillance.

Pour bander sa blessure, inutile, & vaincu,
Et retirant le dard piqué dans son écu,
D'un pas debile, & lent Mezence fait retraite:
Son fils avec ardeur parmi les dards se jette;
S'enfonce dans les coups, & sans s'épouvanter,
Au bras, que leve Enée ose se presenter:
Sur lui seul d'un pied ferme il attire l'orage:
En foule ses soldats secondent son courage,
Font voler mille traits, & percent l'air de cris.
Cependant à l'abri de l'écu de son fils,
Mezence se retire; & plus âpre à la charge,
Le Troyen soûtient tout, à couvert de sa targe.
Ainsi quand la fureur des soudains tourbillons,
D'un orage de grêle inonde les sillons;
Le Laboureur moüillé s'enfuit de la campagne;
Le voyageur se cache au creux d'une montagne;
Attendant le Soleil, & que par son retour
Ils puissent achever leur travail, & le jour.
Ainsi laissant tonner ce belliqueux nuage,
Le Roi menace Lause, & lui tient ce langage.
Où vas-tu, malheureux, pousse du desespoir,
Et de la pieté qui te veut decevoir?
Mesure ta valeur. Mais non moins temeraire;
Lause du grand Enée irrite la colere:
Et les Parques filoient le dernier de ses jours,
Dont sa fureur encor précipite le cours.
Il avance sans peur, & la mortelle épée
Bien-tôt est dans son corps jusqu'aux gardes trempée
Le glaive pénetrant perce son bouclier,
Trop foible pour le bras, qu'il osa deffier,
Et son habit de guerre, ouvrage de sa mere:
Son sang remplit son sein, & fume de colere:
Son ame avec sa vie abandonne son corps;
Et triste elle s'enfuit au noir séjour des morts.

Alor

Alors voyant pâlir tant d'attraits, tant de charmes.
Le Troyen en ſoupire, il en verſe des larmes;
Et lui tendant la main, ſent agir dans ſon cœur,
Le tendre amour d'un pere, & ſa vive douleur.
De tant de pieté, de ta valeur inſigne,
Infortuné guerrier, quel prix peut être digne!
De tes armes au moins joüis après ta mort;
Je ne veux point t'ôter ce qui te plut ſi fort.
Et j'accorde ta cendre au tombeau de tes Peres,
Si ce devoir conſole en des douleurs ameres,
Qu'il te ſouvienne au moins, pour adoucir ton ſort,
Que ce fut de ma main, que tu reçus la mort.
Il dit, & ſans uſer des rigueurs de la guerre,
Il rend ſon corps aux ſiens, qui l'enlevent de terre;
Il leur aide lui-même, & dans ſon ſang fumeux,
Regarde avec pitié traîner ſes blonds cheveux.
Mezence au bord du Tybre, & de ſon onde pure,
Appuyé contre un arbre, étanchoit ſa bleſſure:
On voyoit aux rameaux ſon caſque ſuſpendu,
Et ſon peſant harnois ſur la rive étendu:
Sur ſon ſein pantelant pend ſa barbe mêlée,
En grand cercle alentour eſt ſa cour déſolée;
De Lauſe ſon cher fils ſans ceſſe s'informant,
Il dépêche un courrier de moment en moment;
Pour lui porter ſon ordre, & ſon inquietude;
Gêné du cruel mal, qui ſuit l'incertitude:
Quand ſur un bouclier il apperçoit ſon fils
Rapporté par les ſiens, qui percent l'air de cris;
De loin par leurs ſanglots ſon deſaſtre il preſage,
Couvre ſes cheveux blancs du limon du rivage,
Leve la main au Ciel, en menace les Dieux,
Et ſur ce corps glacé ſe jette furieux.
Par quel lâche deſir de conſerver ma vie
T'ai-je abandonné ſeul à la rage ennemie?

O mon fils, ô mon sang, sauvé par ton effort,
Ton pere malheureux ne vit que par ta mort!
Ah, que de mon exil la peine se fait dure!
Et que ce rude coup enfonce ma blessure!
Par mes crimes noirci d'un reproche éternel,
Je t'ai fait perdre encor le sceptre paternel.
Pour vanger mes sujets, pour assouvir leur haine,
Seul de tant de forfaits j'ai dû porter la peine;
Et je conserve encor mes execrables jours!
Allons, allons mourir. Achevant ce discours,
Sur sa cuisse blessée avec peine il se dresse:
Et malgré sa douleur, & malgré sa foiblesse,
Il se fait amener le coursier écumeux,
Qu'il ramena vainqueur de cent combats fameux:
Il lui devoit sa gloire, en tiroit avantage;
Donc l'appercevant triste, il lui tient ce langage.
C'est trop long-tems vêcu, Rhebe (si trop long-tems
La terre voit durer ses mortels habitans)
Ou bien-tôt du Troyen tu vas par ma conquête
Rapporter la dépoüille, & la sanglante tête;
Et de Lause vanger la douloureuse mort:
Ou si la force cede à l'immuable sort,
Tu mourras avec moi, car je te crois trop brave
Pour vouloir des Troyens être l'indigne esclave.
Il dit, & sur son dos au faix accoûtumé,
Il s'élance soudain de deux longs traits armé:
De son casque d'airain, de sa tête brillante,
D'un barbe aux crins épais pend la queuë ondoyante
Ainsi perçant la foule, il part plein de l'ardeur,
Que sa honte indignée allume dans son cœur.
A sa douleur se mêle, & l'amour, & la rage,
Et l'espoir, que lui fait concevoir son courage.
Il appelle au combat le Troyen par trois fois.
Le Troyen le remarque, & s'avance à sa voix.

Ainsi,

Ainſi, Pere du jour, guide le dard d'Enée :
Ainſi, Pere des Dieux, fais nôtre deſtinée ;
Commence, fier tyran. N'ayant dit que ces mots,
Il joint ſon ennemi, qui lui tient ce propos.
Mon fils eſt mort, cruel, je n'ai plus rien à craindre,
C'eſt par là qu'à perir tu me pouvois contraindre ;
La Parque n'a plus rien d'effroyable à mes yeux ;
Et ſans en excepter, je brave tous les Dieux.
Ceſſe, je viens mourir, ou vanger mon outrage ;
Et d'un combat mortel je t'apporte ce gage.
Il dit, & contre Enée il fait voler ſon dard :
Bien-tôt un autre ſuit : plus vîte un autre part :
Dans un rond ſpacieux il tourne, il preſſe, il charge ;
Tous ſes coups ſont parez de la brillante targe.
Trois fois l'environnant, il l'accable de traits ;
Trois fois des dards lancez tournant l'amas épais,
Le Prince des Troyens preſente ſa rondache :
Enfin las de ce choc, dont la lenteur le fâche,
Las d'arracher les dards, de voir le ſort fatal,
Si long à decider d'un combat inégal ;
Roulant mille deſſeins, il s'anime, il s'emporte,
Il darde un javelot, dont l'atteinte plus forte
Perce au milieu du front le belliqueux courſier.
Le cheval, qui ſe dreſſe à ce coup meurtrier,
Bat l'air des quatre fers, renverſé ſur la place :
Le tyran abbattu, que ſa chûte embarraſſe,
Demeure ſous l'arçon accablé ſous le faix.
Le ſpectateur s'agite au gré de ſes ſouhaits ;
De joye, & de douleur les cris percent la nuë ;
Et le Heros vainqueur accourt ſa lame nuë.
Où donc eſt maintenant ce Mezence indompté ?
Et que devient, dit-il, cette noble fierté ?
Le Toſcan, qui revient, ayant repris haleine,

Roule au Ciel ſes regards ; & répond avec peine.
Ceſſe de m'inſulter, injurieux vainqueur,
Ma mort n'eſt point un crime, & je l'attends ſans peur.
Je n'ai point combattu pour implorer ta grace.
Lauſe s'indigneroit d'une action ſi baſſe :
Après ma mort pourtant, fais qu'il me ſoit permis,
(Si la priere ſied entre les ennemis).
D'eſperer que mon corps ſera couvert de terre ;
Deteſté de mon peuple, il pourſuivroit ſa guerre :
Deffends de ſa fureur mes os enſevelis ;
Et daigne m'accorder le tombeau de mon fils.
Alors tendant la gorge à l'atteinte mortelle,
Sa vie avec ſon ſang ſur ſes armes ruiſſelle.

L'ENEÏDE DE VIRGILE.

LIVRE ONZIE'ME.

L'AURORE cependant ſe leve, & ſort des flots:
Quelque juſte devoir, qui preſſe le Heros
D'enterrer ſes amis tombez dans ces batailles;
Tout troublé, qu'eſt ſon cœur de tant de funerailles,
Son premier ſoin le porte à rendre grace aux Dieux.
Donc tranchant les rameaux d'un chêne audacieux,
Du barbare Mezence il y poſe les armes;
Memorables trophée à Mars Dieux des alarmes.
Il en reveſt le tronc ſur un tertre dreſſé;
Il y met le harnois de douze coups percé:
Il le couvre du caſque, & du ſanglant pannache;
Y jont les dards briſez, & la grande rondache,

Dont

Dont reſplendit l'airain à la gauche attaché ;
Et pend au col ſon fer dans l'yvoire caché :
Puis anime en ces mots la vaillante jeuneſſe,
Ses chefs, dont le grand cercle autour de lui s'empreſſe.
Courage, compagnons, attaquons fierement ;
Voici de la victoire un beau commencement.
Ces armes d'un tyran ſont la dépoüille entiere ;
Mezence par mes mains a perdu la lumiere.
Le chemin eſt ouvert aux ramparts des Latins ;
Prevenons de l'eſpoir nos triomphans deſtins :
Et banniſſant la peur, & la molle pareſſe,
Marchons ſeurs du ſuccès contre leur forteresſe ;
Si-tôt que par les Dieux il nous ſera permis
De lever l'étendart contre nos ennemis.
Cependant à ces morts rendons l'honneur ſuprême,
Qui ſeul peut conſoler au manoir triſte, & blême.
Appaiſez par vos dons ces manes glorieux,
Dont le ſang nous conquit ces champs délicieux.
Au triſte Evandre au moins (devoir vraiment funeſte)
Renvoyons de Pallas le déplorable reſte :
La Parque ſans pitié précipita ſon cours ;
Mais elle n'a jamais filé de plus beaux jours.
A l'inſtant vers ſa tente il marche l'œil humide :
Là, gardoit de Pallas la dépoüille livide
Acetez un vieillard, qui d'Evandre autrefois
Ecuyer valeureux, eut part à ſes exploits ;
Depuis (mais moins heureux) pour ſa grande ſageſſe,
Gouverneur de Pallas il formoit ſa jeuneſſe.
Les Troyens affligez, ſes triſtes ſerviteurs,
Les Dames d'Ilion autour fondoient en pleurs.
Avec un cri perçant la troupe infortunée

Redouble

Redouble ſes ſanglots à l'approche d'Enée :
Le Palais retentir d'un long mugiſſement,
Si-tôt qu'il voit ce corps étendu triſtement,
Qu'il voit du dard Latin la penetrante atteinte,
Ainſi pleurant lui-même il exhale ſa plainte.
O Prince malheureux doncques le ſort trompeur
Sous un ſi beau ſemblant m'a ravi ta valeur :
T'empêche de goûter le fruit de ma victoire ;
De rentrer dans tes murs tout couronné de gloire.
O que ton triſte pere eſt deçû de l'eſpoir,
Qu'en nos derniers adieux je lui fis concevoir ;
Quand pâmé dans mes bras, il me ſembloit predire,
Et ces combats ſanglants, & mon futur empire.
Et peut-être à cette heure au pied des ſaints Autels
Il adreſſe pour toi cent vœux aux immortels,
Lorſque nous honorons de ces devoirs funeſtes
Ce corps deſormais quitte envers les Dieux celeſtes.
Au lieu de ce retour heureux, & triomphant,
Tu vas voir au tombeau conduire ton enfant :
Du moins dans ſa bleſſure, ô pere inconſolable,
Tes yeux ne verront point une mort reprochable :
Et d'un lâche retour l'inéfaçable affront
N'aura point imprimé ſe taches ſur ton front.
Quel ami pour mon fils, ô ſuperbe Auſonie,
Quel appui tu perdis, quand il perdit la vie.
Il fait lever ce corps, après ce triſte dueil ;
Et pour accompagner le lugubre cercueil,
Pour honorer Evandre, & voir couler ſes larmes,
Il choiſit dans ſon camp mille fameux gens-d'armes ;
Conſolation foible en un ſi grand malheur,
Mais qu'un pere affligé croit duë à ſa douleur.
D'autres d'un ſimple oſier, & d'un pliant feüillage,
Du ruſtique cercueil précipitent l'ouvrage ;
Puis ſous les verds rameaux, dont le char eſt orné,

Etendu n

Etendent sur son lit ce Prince infortuné.
Tel languit l'hyacinthe au sein d'une bergere,
Qui vient de le cueillir dans un val solitaire,
Autant dure l'éclat de cette belle fleur,
Que dans la nouveauté peut durer sa fraîcheur:
Mais la terre sa mere à sa tige flêtrie
Ne donne plus l'humeur, dont elle étoit nourrie.
Le genereux Troyen fait apporter encor
Deux robes, dont la pourpre est rayonnante d'or,
Qu'attachée autrefois à son charmant ouvrage,
Façonna de ses mains la Reine de Carthage.
D'une il pare le Prince, & voile ses cheveux
Devoüez par le sort à la rage des feux.
Par ordre il fait marcher dans la pompe funebre
Le butin remporté dans ce combat celebre;
Les dards, & les chevaux, les captifs enchaînez,
Et pour appaiser l'ombre au bucher destinez.
Par les plus braves Chefs sont portez en trophées
Les arbres revêtus des armes étoffées;
Et les noms des vaincus sur les troncs sont écrits.
Au lugubre convoi tirant ses cheveux gris
On conduit Acetez comblé d'honneur, & d'âge;
Contre terre il se jette, & se bat le visage.
Après roule son char teint du sang Rutulois;
Puis le noble coursier témoin de ses exploits,
Ethon, qui marche nû sans parure, & sans armes,
Et dont l'œil triste, & mort verse de grosses larmes.
D'autres portent son casque avec ses javelots,
Turne joüit du reste. Enfin marchent en gros,
Des Troyens, des Toscans les cohortes pressées:
L'Arcadien traînoit ses piques renversées.
Quand Enée en cet endroit eut fait marcher le dueil,
Il s'arrête, il gemit alentour du cercueil.

A d'autres pleurs, dit-il, à d'autres funerailles
Nous mene le destin des cruelles batailles.
Adieu, brave Pallas, & pour jamais adieu.
Après ces tristes mots, s'éloignant de ce lieu,
Vers le fort des Troyens, vers sa Ville il s'avance.
Et déja paroissoit en pompeuse ordonnance
L'ambassade Latine avec l'arbre de paix,
Redemandant les corps de leurs peuples défaits;
Qu'il permette du moins, qu'on les rende à la terre;
Hors d'état desormais de lui faire la guerre;
Peuple allié du siens, ses hôtes autrefois.
Bien loin de rejetter leur suppliante voix,
Par ces mots le Troyen devance leur priere.
Quelle aveugle fortune, ennemis temeraires,
Vous fit à vos amis preferer ces discords?
Vous demandez la paix pour vos Citoyens morts;
Helas! & si le Ciel secondoit mon envie,
Pour la faire avec eux je leur rendrois la vie.
Appellé sur ces bords par la voix des destins,
Je n'y viens point troubler le repos des Latins.
Vôtre Roi le premier rompant nôtre alliance,
En la valeur de Turne a mis sa confiance:
Il valoit mieux des siens le massacre éviter;
Il vaudroit mieux encor, si Turne veut tenter
De chasser les Troyens de l'Italique terre,
Par un juste duel terminer cette guerre,
En decide le sort, & demeure vainqueur,
Qui le meritera par sa seule valeur.
Allez, à vos amis rendez l'honneur suprême.
Des Latins, à ces mots, l'étonnement extrême
Sur eux-mêmes leur fait détourner leurs regards:
Un silence profond regne de toutes parts.
Drance, enfin, un vieillard d'un aspect venerable:
Mais qui cachoit pour Turne une haine implacable,

En

En ces termes répond à ce ſage propos.
Par quel titre aſſez noble, invincible Heros,
Puis-je voir juſqu'au Ciel ta loüange ſemée;
Roi plus grand que ta gloire, & que ta renommée,
Soit que de ta juſtice, ou que de ta valeur,
Dans la guerre, où la paix, j'admire la grandeur.
Nous ne retournons point ingrats de ta clemence:
Que Turne deſormais cherche une autre alliance;
Si nous pouvons unir nos vœux, & le deſtin,
Nous te rendrons ami du Monarque Latin.
Nous allons cimenter ta puiſſance Royale,
Et fonder les Remparts de ta Ville fatale.
Alors de toutes parts fremit le long concours,
Qui par un ſourd murmure approuve ce diſcours:
Et pour deux fois ſix jours on jure enfin la treve.
Au ſommet des coſteaux, & le long de la greve.
Sans crainte les Latins aux Troyens confondus,
Errent deçà, delà pêle-mêle épandus.
Sous le fer aiguiſé les heſtres retentiſſent,
Sous les coins enfoncez les vieux chênes gemiſſent;
Les Cedres odorans, les Pins audacieux,
Abbaiſſent leur ſommet, qui menaçoit les Cieux:
Dans les chars enroüez pour ce lugubre ouvrage,
Roule de toutes parts le long freſne ſauvage.
Bien-tôt du vieil Evandre annonçant le malheur:
Un bruit court, & remplit ſa Ville de douleur:
Ce bruit, qui de Pallas publiant la victoire,
N'aguere aux Champs Latins alloit ſemant ſa gloire.
Par les portes ſon peuple en foule s'échapant,
Dans l'ordre accoûtumé ſur le chemin s'épand:
Dans les champs il s'avance, & ſes torches funebres
Font reſplendir ſa route au travers des tenebres.
A ſes rangs déſolez, la troupe des Troyens
S'unit à ſa rencontre, & joint ſes cris aux ſiens.

A l'abord du convoi, les Meres déſolées
Rempliſſent la Cité de clameurs redoublées ;
Mais rien ne peut d'Evandre arrêter les douleurs,
Il acourt au cercueil, l'embraſſe, & fond en pleurs,
Enfin quand aux regrets ſa voix peut être ouverte,
Il déplore en ces mots ſa douloureuſe perte.

Telle eſt donc ta promeſſe, ô malheureux Pallas,
De t'abandonner moins à l'ardeur des combats !
Je ne ſavois que trop la dangereuſe gloire,
Dont picque un jeune cœur la premiere victoire,
Aprentiſſage dur d'un mêtier malheureux !
Funeſte coup d'eſſai d'un Prince valeureux !
O ma priere en vain aux Dieux ſourds adreſſée !
O mere, au moins heureuſe en ta mort avancée,
D'avoir ſoûtrait tes jours à mes vives douleurs,
Pour ſuivre au contraire à de ſi grands malheurs.
J'ai forcé les deſtins, inconſolable Pere.
Ah, puiſque j'embraſſai l'alliance étrangere ;
Que m'expoſant moi-même aux dards des ennemis,
Ne puis-je en ce cercueil être au lieu de mon fils,
Ne penſez pas, Troyens, que ma plainte importune,
Impute à nos traittez ma cruelle infortune :
Tel fut de mes vieux jours l'inévitable ſort,
Si la valeur d'un fils precipita ſa mort.
Par un ſanglant carnage elle fut annoblie ;
Et guida vôtre Prince au trône d'Italie.
Mais n'attends pas auſſi, trop genereux Pallas,
Que d'un éloge vain j'honore ton trepas :
Enée, & les Troyens, & la Toſcane entiere,
En donnent d'aſſez beaux à ta vertu guerriere.
Ces grands monceaux de morts par ta dextre abbatus
Elevent un trophée à tes rares vertus.
Si ma force n'étoit ſous mes ans étouffée,
Ta dépouille bien-tôt accroîtroit ce trophée,

Turne :

Turne : mais, ô Troyens, pourquoi par ma douleur
Arrêter plus long-temps vôtre illuſtre valeur.
Allez, portez ces mots à vôtre grand Monarque.
Si je dérobe encor mes vieux ans à la Parque,
Ayant ſçû de mon fils le douloureux trépas ;
Ne l'impute, ô grand Roi, qu'à ton robuſte bras.
J'attends Turne, qu'il doit à ma douleur amere,
Qu'exige de la tienne, & le fils, & le pere.
C'eſt tout ce que pour eux peut la fortune, & toi :
Et hors ce ſeul bonheur, il n'en eſt plus pour moi.
Je n'attends, pour mourir, que la ſeule allegeance
D'emporter à Pallas cette douce vengeance.
L'Aurore cependant avance ſon retour,
Et ramene aux mortels le travail, & le jour :
Chacun de ſes ayeux ſuivant l'antique uſage,
Déja le grand Heros, déja ſur le rivage
Tharcon éleve aux morts des buchers odorants :
Le feu brille, & bien-tôt les brandons dévorants
Obſcurciſſent le Ciel d'une vapeur épaiſſe.
Trois fois ſur ſes chevaux la fleur de la jeuneſſe
Marche brilllante d'or autour des triſtes feux ;
Trois fois dans l'air s'éleve un hurlement affreux.
La trompette répond ; par tout coulent les larmes ;
Ils en baignent la terre, ils en baignent leurs armes,
D'autres livrent aux feux les caſques, & les dards,
Et le frein des chevaux, & le débris des chars ;
Dépouilles des Latins, marques de la victoire,
Mêmes ont fait brûler les reſtes de leur gloire.
Leurs glaives malheureux, leurs pavois renommez :
Par tout on voit tomber les taureaux aſſommez ;
Et le ſang des troupeaux enlevez par les pleines,
Boüillonne ſur la flâme, ou dans les taſſes pleines.
Les amis éplorez ſur ces rives épars,
Attachent ſur ces corps leurs languiſſans regards ;

Puis

Puis ſerrent leur dépoüille à demi conſumée :
A ces triſtes devoirs s'unit toute l'armée :
Tant que l'obſcure nuit retourne enfin les Cieux,
Et ſur les champs Latins ſemble ouvrir tous ſes yeux.
Le triſte Rutulois ainſi juſqu'aux tenebres
Conſomme tout le jour en ces devoirs funebres ;
De buchers infinis fait reſplendir ces bords ;
En enterre une troupe ; ou tranſporte leurs corps ;
Les roule par les champs, ou les porte à ſa Ville.
En foule ramaſſant la tourbe épaiſſe ; & vile ;
On la fait ſans honneur en un monceau brûler :
Par tout on voit des feux les champs étinceler.
Le troiſiéme Soleil ayant diſſipé l'ombre,
Ils retirent la cendre ; & ſans ordre & ſans nombre,
Sous un même tombeau poſent ſes oſſemens.
Mais les funeſtes cris, les longs gemiſſemens
Sont encor redoublez dans la Ville Latine ;
Les veuves, & les ſœurs ſe batrent la poitrine ;
Les enfans orphelins, & les meres en pleurs,
Au ſeul amour de Turne imputent leurs malheurs ;
Deteſtent ſon hymen, criant s'il veut la guerre,
S'il prétend ſeul regner dans l'Italique terre,
Que ſeul, par un combat, il diſpute ſes droits.
Drance agrave leur plainte ; & ſa mutine voix
Dit que Turne eſt le ſeul, qu'au combat on appelle ;
Qu'il eſt le ſeul auteur de la guerre cruelle.
Dans ce trouble divers d'autres parlent pour lui ;
La Reine, que l'on craint, lui ſert d'un grand appui ;
Ses exploits juſqu'au Ciel portent ſa renommée.
Au fort de la rumeur par la Ville ſemée,
L'ambaſſade revient des murailles d'Argos ;
Et dans le peuple encor répand ces triſtes mots.
Qu'en vain on a tenté d'émouvoir Diomede,

Que prieres, ni dons n'en obtiennent nulle aide.
Qu'il leur en faut trouver, ou demander la paix.
Le Roi même s'afflige, & s'emporte aux regrets:
Il voit ces creux tombeaux, il voit l'ire celeſte,
Et des Dieux pour Enée un ſecours manifeſte.
Donc au Royal Palais en ce funeſte état,
Il aſſemble au conſeil les premiers de l'état.
De toutes parts s'y rend la troupe venerable:
Au milieu le vieux Roi prend la place honorable;
D'un front triſte il ordonne à ſes Ambaſſadeurs
D'expoſer tout par ordre aux ſages Senateurs.
On ſe tait, & Venule en ce profond ſilence,
Par l'ordre du Monarque en ces termes commence.
Après les longs travaux d'un voyage lointain,
Nous avons, ô grand Roi, touché l'illuſtre main
Par qui du ſang Troyen fut la terre inondée;
Nous avons abordé le grand fils de Tidée.
Au pied du mont Gargan, conquerant glorieux,
D'Argiripe il fondoit les murs audacieux,
Y conſervant le nom du lieu de ſa naiſſance.
Enfin quand de parler nous eûmes la licence;
Nous declarans par ordre, ayant offert nos dons,
Le ſujet qui nous mene, & la guerre, & nos noms.
Ainſi d'un front ſerain lui-même il nous replique.
Trop heureux habitans d'un climat pacifique,
Pourquoi du bon Saturne impatiens ſujets,
Pour les combats douteux abandonner la paix?
(Quiconque des Troyens à ſaccagé la terre;
J'obmets ceux qu'engloutit le Scamandre, & la guerre)
Accablez de malheurs, errants par l'univers,
Tous en ont reſſenti les ſuplices divers.
Priam même en auroit leur miſere pleurée:
Je n'en veux pour témoin, que l'âpre Capharée,
Le Cap, qui vid l'orage, & l'ire de Pallas:

Aux

Aux climats de Prothée erre encor Menelas :
Le Locre eſt habitant du Libique rivage :
Des Cyclopes Uliſſe a vû l'affreux viſage.
Nommerai-je Pyrrhus du trône renverſé ;
Du ſien Idomenée avec honte chaſſé :
A ſon funeſte abord même le grand Atride
Eſt tombé ſous le fer d'une femme perfide ;
Et ſon ſceptre eſt le fruit d'une impudique amour.
Les Dieux, de mon païs m'enviant le retour,
De mon cher Calidon pour jamais me banniſſent :
Et d'un tranquille hymen les douceurs me raviſſent.
Mes compagnons changez en lugubres oiſeaux
(Suplice épouventable) errent au bords des eaux,
Gemiſſent à mes yeux de leur ſort déplorable,
Et fendent les rochers de leur voix lamentable.
Tel dit être le prix de ma temerité,
Quand ſur un corps divin aveugle j'attentai :
Que mon dard de Venus perça la main celeſte :
Ne me propoſe plus cette guerre funeſte,
Nos haines, nos combats ſont plongez dans l'oubli ;
Et le ſac d'Ilion a tout enſeveli.
Pour vous gagner Enée, employez la richeſſe,
Que vous me déployez avec tant de largeſſe.
Croyez qui l'éprouva ; j'ai connu mille fois
De quel air aux combats ils porte ſon pavois :
Avec quel tourbillon il lance un dard rapide.
Si tels, que ce guerrier aux combats intrepide ;
Pergame eût encore eu deux celebres Heros,
On verroit les Troyens battre les murs d'Argos,
Et la Grece pleurer la fortune tournée.
Par les combats d'Hector, par les hauts faits d'Enée,
Pergame, qui des Grecs arrêta la valeur,
Pendant dix ans entiers retarda ſon malheur.
Pareils par leurs exploits, en adreſſe, en courage,

Par ſa pieté rare Enée eut l'avantage.
Ainſi fuyez la guerre, ainſi par tous moyens
Aux douceurs de la paix portez vos Citoyens.
Telle fut l'union qui nous fut accordée;
Tel eſt le ſentiment du grand fils de Tydée.
A peine eut achevé le ſage Ambaſſadeur,
Que l'aſſemblée émuë éleve une rumeur.
Ainſi qu'un fier torrent, qui fremit, & qui gronde
Alentour des rochers, qui retiennent ſon onde,
De ſon bruyant courroux la rive retentit.
Quand ce murmure enfin dans les voix s'allentit,
Après avoir des Dieux invoqué la clemence,
Le vieux Roi des Latins en ces mots recommence.
Amis, il valoit mieux, & je l'ai ſouhaité,
Prevoir, & détourner nôtre calamité;
Qu'aujourd'hui balancer ces affaires preſſantes,
Quand le Phrygien bat nos murailles tremblantes.
Nous oſons attaquer, ô malheureux Latins,
Un peuple ſoûtenu des Dieux, & des deſtins!
Un peuple, qui renaît de ſa propre ruïne;
Qui vaincu mille fois à la guerre s'obſtine.
Du ſecours étranger il faut perdre l'eſpoir:
Ce n'eſt qu'en ſon bras ſeul, qu'on en peut concevoir.
Et vous voyez combien eſt vaine cette attente.
La totale ruïne eſt aux yeux évidente.
Je n'accuſe perſonne en un ſi grand malheur;
Nul n'a rien oublié de ſa rare valeur:
L'état a combattu de toute ſa puiſſance,
Mais dans le ſort divers, qui nous tient en balance,
Je veux (écoutez-moi) trancher en peu de mots.
Juſqu'aux Sicaniens, de ſes humides flots.
Le Tibre va baignant l'Occidentale rive,
Qu'avec l'Aurundien le Rutulois cultive,

Du

Du ſoc ce rude peuple en fend les durs coupeaux,
Et dans les âpres lieux fait paître ſes troupeaux.
Cedons aux Phrygiens avec ce bord ſauvage,
Le mont couvert de pins, qui borde cette plage;
Uniſſons nos Etats par une ſage paix.
Qu'ils y fondent leurs murs au gré de leurs ſouhaits.
Que ſi voulant ſortir de la terre Latine;
Pour un autre climat ce peuple ſe deſtine;
De deux foix dix vaiſſeaux ſecondons leur deſir;
D'un plus grand nombre encor, & qu'ils puiſſent choiſir.
Dans nos ports la matiere en eſt toute taillée;
Qu'à leur gré, qu'à leur ordre elle ſoit travaillée;
Qu'on les ſecoure encor d'argent, & d'ouvriers.
De l'Empire Latin deputant les premiers,
Que cent Ambaſſadeurs à leur Prince heroïque
Preſentent de ma part l'olive pacifique:
Pour aſſeurer la paix, qu'ils lui portent encor
Sceptre, & manteau Royal, talens d'yvoire, & d'or.
Cependant, mes amis, dans cette grande affaire,
Secourez vôtre Roi d'un conſeil ſalutaire.
Drance alort, dont l'envie aux regards de travers,
Enfonce dans ſon cœur mille aiguillons divers,
Qui réveillent pour Turne une haine perfide,
A ſa ſourde fureur abandonne la bride.
Riche, hardi parleur, mais aux combats peureux;
Penetrant aux conſeils, aux troubles dangereux,
Il tiroit ſon éclat des ayeux de ſa mere,
Obſcur par le ſang vil, dont deſcendoit ſon pere.
Il ſe leve; & tonnant en ces termes mutins,
Il anime, il aigrit le courroux des Latins.
Grand Roi, c'eſt conſulter une choſe trop claire;
Et l'appui de ma voix ſemble peu neceſſaire:
Puiſqu'on ne ſait que trop, bien qu'on n'oſe en parler,

Quels grands malheurs on voit tes peuples desoler.
Que l'auteur de nos maux, & du sanglant carnage.
Souffre la liberté d'un genereux suffrage.
Certes quelque peril, qui menace mes jours,
Je n'en puis étouffer le dangereux discours.
Que malgré son orgueil il souffre que l'on die,
Que par lui seul la Ville est de douleur remplie;
Que des plus braves Chefs on déplora la mort;
Pendant que des Troyens il attaque le fort:
Qu'assuré de sa fuite il tempête, il menace,
Et semble jusqu'au Ciel élever son audace.
Ajoûte aux riches dons, aux utiles moyens,
Par qui tu veux gagner le Prince des Troyens,
O le meilleur des Rois, ajoûte un hymenée;
Qu'à ce gendre fameux ta fille soit donnée;
Et qu'un jeune emporté ne te détourne pas
D'asseurer par ce prix la paix à tes Etats,
Ou si jusqu'à ce point la crainte nous abaisse,
Mêmes à l'implorer portons nôtre foiblesse:
Qu'au Roi, qu'à sa patrie il remette ses droits.
Cause de nos malheurs, ah, pourquoi tant de fois
Plonger tes Citoyens dans un peril visible?
Aux plus fermes Etats toute guerre est nuisible.
La paix, Turne, à tes pieds nous venons l'implorer,
Avec le gage seul qui peut nous l'asseurer.
Moi-même, que tu crois ennemi de ta gloire,
Qui veux bien l'être encor, s'il te plaît de le croire,
Moi-même le premier j'embrasse tes genoux;
Medite ta retraite, & prens pitié de nous.
Assez, & trop long-tems ces detestables guerres
Ont creusé nos tombeaux, ont desolé nos terres:
Ou si l'honneur t'émeut, si tu sens ta valeur;
Si le sceptre dotal touche si fort ton cœur;
Ose seul attaquer ton vaillant aversaire:

Que

Que Turne à Lavinie ainſi tâche de plaire ;
Sans nous ſacrifier à la faim des corbeaux,
Pauvre peuple privé de pleurs, & de tombeaux.
Si le cœur de ton pere en toi ſe renouvelle,
Turne marche au combat, où ton Rival t'apelle.
Sentant par ce diſcours embraſer ſa fureur
Turne arrache ces mots du profond de ſon cœur.
Drance, quand il s'agit de montrer ſa vaillance,
Tu déployas toûjours ta pompeuſe éloquence,
Hardi dans le Senat, où le premier tu cours.
Mais pourquoi le remplir de frivoles diſcours ;
Le ſang n'a point changé nos foſſez en rivieres ;
Et nous avons encor nos murailles entieres.
Sui ta coûtume, Drance, & tonne de la voix.
Exagerant ma peur, di-nous tes hauts exploits ;
L'honneur que tu gagnas dans cette rude guerre ;
Les montagnes de morts dont tu couvris la terre.
Viens encore avec moi ta vaillance éprouver,
L'ennemi ſous nos murs eſt facile à trouver.
Tu trembles : quoi toûjours on verra ton courage
Et dans tes pieds aîlez, & dans ton vain langage.
Mais j'ai fui, dis-tu, moi, qui par mille morts,
De ſang enflai le Tybre au-deſſus de ſes bords ;
Qui d'Evandre cauſai les éternelles larmes ;
Qui ſeul forçai ſon peuple à me rendre les armes.
Tel ne m'ont éprouvé Pandare, & Bitias,
Et mille ; qu'aux Enfers précipita mon bras ;
Quand ſeul je m'enfermai dans le camp adverſaire.
Aux plus fermes États toute guerre eſt contraire :
Tiens ce lâche propos aux lâches comme toi,
Au Troyen, dont tu veux nous donner tant d'effroi ;
Vante ſa Nation par deux fois ſurmontée ;
Rabaiſſe des Latins la valeur indomptée :
Dis, que des Mirmidons les Princes belliqueux

Tremblent encore au bruit de ſes exploits fameux ;
Que le fils de Tidée en tremble aux bords d'Aufide,
Dont il voit de frayeur rebrouſſer l'eau rapide.
Par un lâche artifice augmente la terreur ;
Fais de ta lâcheté mon crime, ou mon malheur.
Ton corps en ſureté conſervera ton ame ;
Ne crains pas, que ma main par ta mort ſe diffame.
Maintenant, ô mon pere, ô ſage, & puiſſant Roi,
Je viens à ton conſeil, & je m'adreſſe à toi.
Si tout nous abandonne, & qu'en nôtre vaillance
Tu n'oſes deſormais aſſeoir ton eſperance ;
Si pour l'avoir trouvée ennemie un ſeul jour
L'inconſtante fortune eſt pour nous ſans retour,
Implorons cette paix, & mettons bas les armes.
Pourtant (ô ſi pour nous la gloire avoit des charmes)
Qu'en ſon funeſte ſort nous ſembleroit heureux
Celui que nous pleurons, ce Guerrier valeureux,
Qui prefera l'honneur d'une mort genereuſe
A l'oprobre éternel de cette paix honteuſe.
Fermes dans nôtre ligue encor nous ſont reſtez
Cent eſcadrons entiers, cent peuples, cent citez :
Le Troyen, dont le ſang a cimenté la gloire,
A ſujet de pleurer ſa fatale victoire.
Pourquoi donc dès le ſeul s'arrêter ſans honneur ?
Et devant le ſignal pourquoi trembler de peur ?
Souvent du tems divers le variable ouvrage
Au deſtin des mortels fait changer de viſage :
La Fortune ſe jouë, & ſes revers douteux
Retournent quelquefois au gré des malheureux.
Diomede aujourd'hui ſon ſecours nous dénie :
Mais nous avons Meſſape, & l'heureux Tolomnie,
Sous mille Chefs fameux, mille peuples guerriers ;
Qui ne prétendent pas à de moindres lauriers.

Mais

Mais nous avons encor la pucelle guerriere,
Camille avec ſa troupe, & ſi leſte & ſi fiere.
Que ſi je ſuis le ſeul, qu'on appelle au combat;
Si ſeul je fais obſtacle au bonheur de l'Etat,
Mon bras n'eſt pas ſi fort haï de la Victoire,
Que je n'oſe tenter un combat plein de gloire:
Fut-il Achille même, avec un ferme eſpoir,
Auſſi brave que lui, j'irai le recevoir.
J'irai, bien que Vulcain l'ait armé comme Achille,
Pour le ſalut de tous, pour ta tremblante Ville:
Grand Roi, de mes ayeux égalant le grand cœur,
Je me devoüe au ſort d'un combat plein d'honneur.
Mon Rival m'y deffie, & j'y cours, & j'y vole:
Plûtôt que de ſouffrir ta bravade frivole,
Drance, ou qu'une autre mort calme l'ire des Dieux,
Et m'enleve l'honneur d'un exploit glorieux.
Ces conſeils s'agitoient dans la Ville alarmée.
Le Troyen cependant marche avec ſon armée:
Un Meſſager accourt, & par cette rumeur
Apporte le deſordre, & ſeme la terreur.
Il dit, que la Toſcane en ordre de bataille
Fond avec les Troyens au pied de la muraille.
Le vulgaire s'émeut, & les cœurs animez
D'un genereux courroux ſont encore enflâmez.
Aux armes, en tous lieux on court, on crie aux armes.
Le Senat ſe retire, & morne fond en larmes:
Du tumulte divers la clameur monte aux Cieux.
Ainſi ſur les étangs du Pô délicieux,
Des cignes enroüez on entend le ramage,
Ou des oyſeaux, qu'en troupe aſſemble un verd bocage.
Turne prenant ce tems conforme à ſes ſouhaits,
Déliberez, dit-il, & regretez la paix,
Citoyens,

Citoyens, l'ennemi saccage cet empire.
Plein de fougue, à ces mots soudain il se retire:
Et sortant du Palais, des Volsques belliqueux,
Voluse fais armer les escadrons fameux;
Toi, Messape, dit-il, fais sortis hors des portes
De mes fiers Rutulois les guerrieres cohortes,
Avec ton vaillant frere avance aux champs, Coras:
Pour deffendre l'approche: aux tours, aux murs, soldats:
Et soit le reste prét pour me suivre aux batailles.
Alors de toutes parts on borde les murailles.
Le vieux Roi des Latins, au tumulte, au grand bruit,
Met tout à l'abandon; hors du conseil s'enfuit;
Et condamne en son cœur l'aveugle complaisance,
Qui lui fit du Troyen rejetter l'alliance.
Soudain on fait munir les portes de fossez;
On roule les cailloux, les longs pieux aiguisez:
Au signal enroüé, que la trompette entonne,
Les meres, les enfans d'une épaisse couronne
Ceignent le vaste tour des superbes ramparts
Au peril, qui menace; on court de toutes parts.
De sa Cour, sur ses pas traînant la longue escorte,
Au Temple de Minerve Amate se transporte:
Elle offre ses presens: sa fille à son côté
Marche baissant ses yeux remplis de majesté;
Ses yeux, des maux publics les causes innocentes:
On parfume le Temple; & de leurs voix dolentes,
Les Dames dès le sueil font entendre leurs vœux.
Déesse des combats, & des cœurs belliqueux,
Brise les dards Troyens; & de ta main guerriere
Au fier usurpateur fais mordre la poussiere.
Déja brûlant d'amour le Roi des Rutulois
Avoit pour la mélée endossé le harnois:

Déja

Déja brilloit ſur lui la greve, & la cuiraſſe :
La tête encore nuë il marche plein d'audace ;
Et le glaive au côté déja boüillant d'ardeur,
Contre ſon fier Rival il combat dans ſon cœur.
Tel s'étant délivré des liens de la crêche,
Ou du parc, qui l'enferme, ayant franchi la brêche,
Libre, & maître du champ le courſier genereux
Joint l'herbage fecond, & le haras nombreux ;
Ou gagne en bondiſſant dans ſa courſe legere
L'onde, où depuis long-tems ſa ſoif ſe deſaltere ;
Il hannit, il ſe dreſſe, & laiſſe au gré des vents
Ses crins ſur ſon épaule, & ſur ſon col flottants.
Camille conduiſant ſa guerriere cohorte,
Alors rencontre Turne, & le joint à la porte.
Avec toute ſa troupe à l'aſpect du Heros,
Elle ſe jette à terre, & lui parle en ces mots.
Si l'on s'en peut fier à ſa propre vaillance,
Attaquant l'ennemi d'une mâle aſſeurance,
Je te le promets, Turne, & j'oſe m'en vanter,
Que je vais des Toſcans l'eſcadron affronter.
Laiſſe-moi la premiere engager la bataille ;
Toi, garde à pied ce poſte, & deffend la murailſe.
Avec étonnement admirant ſa valeur ;
Honneur de l'Italie, & des guerriers la fleur,
O Vierge, lui dit-il, par quel noble lange
Puis-je aſſez dignement celebrer ton courage ?
Mais puiſqu'à ce grand cœur rien ne peut s'égaler,
Va par tes beaux exploits encor le ſignaler.
Si de nos eſpions le raport eſt fidele,
De ſes legers chevaux ayant détaché l'aîle,
Le Troyen par les monts, & par les bois obſcurs,
Sans bruit marche lui-même, & s'approche des murs.
Dans la ſombre forêt lui dreſſant une embûche ;
Preſſé de tous côtez, je veux qu'il trébuche.

Toi,

Toi, des chevaux Toſcans va repouſſer l'abord ;
Meſſape ſoûtiendra ton belliqueux effort :
Commande de Tibur les troupes valeureuſes ;
Commande des Latins les cohortes nombreuſes ;
Fais d'un grand General le devoir glorieux.
Par ces mots prononcez d'un air audacieux,
De Meſſape, & des Chefs il pique la vaillance,
Et contre l'ennemi plein d'ardeur il s'avance.
Entre un roc eſcarpé tout couvert de halliers,
Eſt un vallon commode aux ruſes des guerriers :
Par des ſentiers preſſez, & taillez dans les roches ;
Son embouchure étroite en deffend les approches ;
Ainſi qu'une échauguette au haut du mont pierreux
Un grand tertre preſente un poſte avantageux ;
Soit qu'on veüille combattre ; ou de pierres roulantes
Deffendre ſeulement ces rabouteuſes pentes.
Là, Turne penetrant par des chemins étroits,
Se ſaiſit des hauteurs, & ſe poſte en ces bois.
Diane cependant ſur la voute éclatante,
Entretenant Opis ſa chere confidente,
De ſa troupe pudique Opis la chaſte fleur,
Ainſi lui confioit ſa ſecrete douleur.
Vierge, aux ſanglant combats je vois marcher Camille ;
Et toute ma faveur lui devient inutile.
Helas ! & cependant ce n'eſt pas de ce jour,
Que mon cœur ſent pour elle une ſi tendre amour.
Chaſſé de ſes Etats par le Volſque infidelle,
De priverne fuyant le Citoyen rebelle,
En ſon funeſte exil, Metabe entre ſes bras
L'enleva jeune enfant aux perils des combats :
Et retranchant le nom de ſa mere Camille,
En fit l'aimable nom, que l'on donne à ſa fille.
La portant dans ſon ſein par les ſombres forêts,

Le Volſque épars autour le pourſuivoit de près ;
Quand il parvient au bord du profond Amazene,
Dont la vague groſſie écumoit ſur la plaine,
Par le débordement d'un nuage orageux.
Il s'aprête à la nage, & ſon cœur amoureux
Pour un fardeau ſi cher ſent redoubler ſa crainte :
Il s'arrête, il balance, il fait ſa triſte plainte ;
Puis dans ſon trouble il prend cet étrange deſſein.
Autour du dard noüeux qu'il portoit à ſa main,
Il attache ſa fille ; & de toute ſa force,
(L'ayant envelopée en une dure écorce)
Il la balance en l'air, & m'adreſſe ſes vœux.
Chaſte Reine des bois, un pere malheureux
Devoüe à ton ſervice une fille innocente ;
Tenant déja tes traits d'une main ſupliante,
Elle fuit l'ennemi, qui menace ſes jours :
Puiſqu'elle t'appartient, prête-lui ton ſecours,
Vierge, & guide dans l'air ſa route hazardeuſe.
Soudain lançant le dard d'une dextre nerveuſe ;
Le fleuve retentit, & ſifflant ſur le flot,
Camille fend les airs avec le javelot.
L'ennemi fond, & preſſe ; à l'inſtant à la nage
Metabe paſſe l'onde, & ſur l'autre rivage
Parmi l'émail des fleurs dont il le voit couvert,
Cueille avecque le dard le don qui m'eſt offert.
Depuis il n'habita, ni Villages, ni Villes ;
Mais avec les Paſteurs ſur les monts infertiles,
Sauvage il acheve le reſte de ſes jours :
Il traînoit ſon enfant par ces âpres détours,
En preſſant la mammelle en ſa petite bouche,
Il la nourrit du lait d'une jument farouche.
Son âge tendre à peine eût ſes pas aſſeurez,
Qu'il mit l'arc en ſa main, & les traits acerez ;
La chargea d'un carquois ; & pour toute parure,

Au lieu d'habits dorez, d'une riche coëfure,
De la robe d'un tigre il revêtit ſon corps.
Deflors lançant ſes traits, de ſa fronde déflors,
Elle faiſoit tomber du plus haut de la nuë
Le cigne blanchiſſant, la vigilante gruë,
Les meres à l'envi par d'inutiles vœux,
Brûloient de voir leur fils engagez dans ſes nœuds.
De mes chaſtes plaiſirs, & des forêts contente,
Pudique elle n'aima que ma vie innocente.
Que triomphant du ſort, ne puis-je dans ſon cœur
De ces combats ſanglants étouffer la fureur.
Par les ſombres vallons, par les âpres montages,
On la verroit au rang de mes chaſtes campagnes.
Mais puiſqu'il faut ceder à ces triſtes deſtins,
Vierge, deſcends du Ciel, & paſſe aux champs Latins:
Tombe où va ſe donner la bataille ſanglante,
Et prends ce trait vangeur dans ma trouſſe ſonnante.
Ou Troyen, ou Toſcan, fais ſoudain trébucher
Quiconque verſera ce ſang, qui m'eſt ſi cher.
La portant au tombeau dans un épais nuage,
Je ravirai ſon corps aux fureurs du pillage.
Ainſi parla Diane; Opis fondit des Cieux
Dans un noir tourbillon, ſe dérobant aux yeux.
Le Troyen cependant en ordre de bataille
Avecque le Toſcan marche vers la muraille:
Les ſillons heriſſez de piques, & de dards
Les champs couverts d'acier éclatant aux regards:
Le barbe impatient lutte contre les rênes,
Et preſſé dans les rangs, bondiſſant ſur les plaines,
Tourne deça, delà ſon col, & ſes longs crins.
Meſſape d'autre part avec ſes fiers Latins,
Les bandes de Coras, & de ſon cher Catile,
Et le leſte eſcadron de la brave Camille,
Paroiſſent ſur la plaine, & d'un bras racourci

De

De loin tendent la lance, & le dard éclairci.
On s'échauffe à l'approche, & l'ardeur, & le trouble,
Et le hanniſſement des fiers chevaux redouble.
Chaque parti fait alte à l'atteinte du dard :
Puis avec de grans cris, & l'un, & l'autre part.
Des courſiers écumeux éveillants le courage,
Ils fondent, & des coups fond le terrible orage ;
Comme la neige aux champs fond par floccons épais.
Le Ciel eſt obſcurci d'un nuage de traits.
Aconte le premier d'une voix redoublée,
Avec un fier Toſcan engage la mêlée :
Mêlant leurs javelots, ils en briſent le bois ;
Ils heurtent leurs chevaux, fracaſſent leurs harnois.
Ainſi que d'un belier, ou d'un grand coup de foudre,
Aconte tombe au loin étendu ſur la poudre ;
L'eſprit, qui l'abandonne, eſt épars dans les airs :
Les Latins étonnez par ce ſoudain revers,
Tournent leurs boucliers, & quittant la bataille,
D'un cours précipité regagnent leur muraille :
Le Troyen vole après, & l'ardent Aſilas,
Enfonce l'eſcadron, qu'il pourſuit à grands pas.
A l'approche des murs le Latin s'encourage ;
Pouſſant un cri terrible, il retourne au carnage.
Le Troyen à ſon tour, ainſi que le Toſcan,
Fuit à bride abattuë, & deſerte le champ.
Telle on voit de la mer la face variable,
Tantôt hors de ſon lit roulant l'onde, & le ſable,
Elle fait ſur les champs écumer ſon courroux ;
Tantôt dans ſon reflux retraînant ſes cailloux,
Elle ſe rengloutit, & rapide en arriere,
Ramene loin du bord ſon onde priſonniere.
Deux fois ſous leurs remparts repouſſant les Latins ;
Deux fois le fier Toſcan vid tourner les deſtins.

Enfin

Enfin des deux partis les forces raſſemblées
Par un troiſiéme choc, tête à tête mêlées,
Font oüir des mourants la lugubre clameur:
Dans les ruiſſeaux de ſang toulant avec horreur
Les armes, les chevaux, & les corps pêle-mêle:
La bataille par tout devient âpre, & cruelle.
N'oſant joindre Remule, un genereux guerrier,
Orſiloque, d'un dard attaque ſon courſier:
Le dard le perce au front, & le courſier ſuperbe
Impatient du coup, ſe redreſſe, & ſur l'herbe
Etend ſon vaillant Maître étouffé ſous le poids.
Catile d'Iolas tranſperce le harnois,
Renverſe Herminius d'un noble, & grand corſage,
Plus grand par ſes exploits, plus grand par ſon courage,
Il marchoit tête nuë aux combats hazardeux;
Sur ſon dos deſarmé flottoient ſes blonds cheveux:
Et ſur tout l'élevoit ſa démarche intrepide:
De l'une à l'autre épaule, un javelot rapide,
Du coup, qui le traverſe, ouvre ſon vaſte dos;
Et de chaque côté le ſang coule à grands flots;
Le carnage s'accroît; d'une ardeur incroyable
Tous preferant au jour une mort honorable.
Tantôt parmi les rangs, marchant la hâche en la main,
Et pour combattre ouvrant la moitié de ſon ſein,
Tantôt lançant au dard, toûjours âpre au carnage;
Camille fait ſur tous admirer ſon courage.
Amazone imitant la Deeſſe des bois,
De ſon dos pend ſon arc, & ſon riche carquois;
De ſon arc, qu'en fuyant, elle tourne en arriere;
Même elle fait voler la fléche meurtriere.
Des Nimphes d'Auſonie, & la gloire, & la fleur,
La pique en main Trapée imite ſa valeur,

Avec

Avec la brave Tulle, & l'ardente Larine,
L'élite de sa troupe, & vaillante, & divine,
Compagnes de Camille, en la guerre, en la paix,
Dans les sanglants combats, dans les sombres forêts.
Tels voit le Thermodon sur ses rives guerrieres
Fondres les escadrons des Amazones fieres,
Avec des cris de joye en foule tremoussant
Ou tournant leur écus figurez en croissant;
Alentour d'Hypolite, ou de Penthesilée,
Qui ramene son char de l'ardente mêlée.
Qui le premier, ô Vierge, ou le dernier de tous;
Et combien dans ce jour tomberent sous tes coups?
Le premier fut Eumene, enfant du grand Clitie;
Un long dard de sapin lui fit perdre la vie;
Il tombe traversé de l'un à l'autre flanc,
Mord la terre, & se roule en un ruisseau de sang.
Puis Pagase, & Liris; l'un tombé sur le sable,
L'autre en vain lui tendant une main secourable,
Comme il reprend le frein de son cheval fougueux;
Sous une même atteinte ils trebuchent tous deux.
Amastre de son dard sent la pointe acerée.
Demophon, Harpalique, & Chromis, & Terée,
Autant de Phrigiens expirerent soudain,
Qu'on vid partir de traits de sa vaillante main.
Ornite vieux Chasseur, mais jeune Capitaine,
Sur un cheval superbe avance sur la plaine:
Du cuir d'un fort taureau son harnois est formé;
Et d'un rustique épieu son bras droit est armé;
De la hure d'un loup, dont l'affreuse machoire
Montre encore ses dents d'une luisante ivoire.
Ayant couvert sa tête, il se presente aux coups;
Et dans son escadron paroît plus grand que tous.
Cet escadron ouvert, elle l'abat sans peine;
Elle le brave encore étendu sur l'arene.

Tu penſois, ô Toſcans, courre un Cerf dans les bois,
Et le jour eſt venu : que ta ruſe aux abois
Reçoit ſon châtiment de la main d'une femme :
Mais loin que ce trépas ta memoire diffame,
Meurs, & porte aux Enfers le noble reconfort,
Que les traits de Camille ont avancé ta mort.
Orſiloque, & Butez d'une ſtature immenſe
Eprouverent ſoudain cette rare vaillance.
Butez percé d'un dard au deffaut de l'armet,
Qui découvre ſon col, mal joint au corcelet,
D'où tombe ſur ſon bras ſa targe étincelante :
Orſiloque pourſuit l'Amazone vaillante ;
Il penſe qu'elle fuit, mais un prompt détour
Elle gagne la croupe, & pourſuit à ſon tour :
Puis élevant ſa hache en frape avec furie,
Fend, & le caſque, & l'os, tandis qu'en vain il prie :
Son cervéau ſur ces yeux dégoute avec horreur.
A cet objet s'arrête, & fremit de terreur,
Le fils d'Aune habitant des monts de Ligurie,
Fameux par ſa nobleſſe, & par ſa tromperie,
Tant qu'il plut aux deſtin de prolonger ſes jours :
Mais ſur le point fatal d'en voir trancher le cours,
Ne pouvant ſurmonter Camille, qui le preſſe,
Il appelle au beſoin la ruſe, & la fineſſe.
Sans te fier aux pieds de ton noble cheval,
Commençons, lui dit-il, un combat plus égal,
Décendons ſur l'arene, & ſans nul avantage
Montrons, qui de nous deux a le plus de courage.
A peine il a parlé, que d'un tranſport fougueux,
Elle quitte ſoudain ſon courſier belliqueux,
Et l'épée à la main couverte de ſa targe,
Marche à pied ſans frayeur, & s'appréte à la charge.
Le guerrier par ſon dol ſe preſumant vainqueur,

Tourne,

Tourne, & lâche la bride à ſon vîte coureur ;
Et de ſes eſperons preſſe ſon cours rapide.
Perds ton frivole eſpoir, Ligurien perfide ;
De l'art de ton païs, qu'en vain tu veux tenter ;
Le traître Aune jamais ne t'entendra vanter.
Ainſi parle la Nymphe, & du courſier ſuperbe
(De ſes talons aîlez à peine touchant l'herbe)
Elle paſſe la courſe, & ſaiſiſſant le frein,
Fait de ſon ennemi le châtiment ſoudain.
Ainſi fond l'épervier d'une roche chenuë,
Quant il joint la colombe au-deſſus de la nuë :
Il la ſerre, il l'étouffe avec ſa main de fer ;
Les plumes, & le ſang tombent épars dans l'air.
Des hommes, & des Dieux le pere ſecourable
Obſervoit ces combats d'un regard équitable :
De Tharcon pour la guerre il embraſe le cœur ;
Et de vifs aiguillons il pique ſa valeur.
Tharcon dans le maſſacre, & l'affreuſe tuerie
Perce ſur ſon cheval ſon eſcadron qui plie,
Appellant par leurs noms ſes Chefs, & ſes ſoldats ;
De honte il les rengage à ces ardents combats.
O lâches, quel effroi ſe coule dans vos ames,
O peuples endurcis dans ces craintes infames :
Une femme vous pouſſe, ô timides Toſcans !
Ouvre vos eſcadrons, & moiſſonne vos rangs !
Eſt-ce pour vous parer, que vous portez l'épée,
Et qu'on voit de ces dards vôtre dextre occupée ?
Ah, ce n'eſt pas ainſi, que le ſont des hautbois
Aux fêtes de Bacchus vous attire en nos bois :
Que l'amour du plaiſir, de la table, & des verres ;
Vous fait courir en foule à vos nocturnes guerres,
Lors qu'ayant immolé ſous un heureux deſtin,
Le Prêtre, & la victime appellent au feſtin.
Soudain contre Venule il fond dans la mêlée,

Pouſſé du deſeſpoir dont ſon ame eſt troublée,
L'enlevant de cheval par ſes vaillans efforts,
Il l'emporte embraſſé par le milieu du corps:
Homme, & harnois enſemble; il le ravit ſans peine:
Et boüillonnant d'ardeur il vole ſur ſa plaine.
Les Latins étonnez de cris percent les Cieux;
Sur ce combat nouveau tous attachent les yeux:
L'un cherche où la cuiraſſe à l'armet eſt mal jointe;
Et racourcit ſon dard pour enfoncer ſa pointe.
L'autre lutte, & reſiſte; & couvrant ſon goſier,
Oppoſe ſes deux mains à l'éclatant acier.
Telle qu'au haut du Ciel de ſa perçante ſerre
L'aigle lie un dragon enlevé de la terre;
Le ſerpent écraſé roule ſes replis tors,
Siffle, & fait heriſſer l'écaille de ſon corps:
L'oiſeau de ſon bec courbe abat ſa fureur vaine,
Bat de l'aîle, & des airs fend la liquide plaine.
Tel enlevant le Chef de l'eſcadron Latin
Tharcon victorieux vole avec ſon butin.
A l'exemple du Chef le Toſcan ſe rallie.
Aruns dont les deſtins ont condamné la vie,
Tourne autour de Camille; & plein de ruſe, & d'art
Cherche pour l'immoler un propice hazard.
Si dans un eſcadron elle court intrepide,
Il regle ſur ſes coups ſon embûche perfide:
S'il la voit revenir de ces cruels combats,
Soudain il tourne bride, & marche ſur ſes pas:
De-çà, de-là, courant, autour d'elle il tournoye,
Et balance ſon dard aſſuré de ſa proye.
Vêtu d'un clair harnois, monté ſur un courſier
Couvert de lames d'or, & d'écailles d'acier;
Sur tout paroît Chlorée, un Miniſtre fidele
De la mere des Dieux, la feconde Cibelle.
Sous la poupe étrangere étalant mille attraits,

De

De ſon arc Licie il va lançant ſes traits :
L'or brille ſur l'armet, ſur ſa trouſſe ſonnante,
Sur les cuiſſarts brodez, ſur l'écharpe galante,
Qui comme un voile enflé flotte ſur ſes ſes habits ;
Et que raſſemble un nœud de precieux rubis.
De la riche dépoüille eſt la pucelle épriſe ;
Soit pour l'offrir aux Dieux après l'avoir conquiſe ;
Soit pour en relever ſes innocens appas ;
Ce ſeul objet l'engage aux furieux combats.
Femme, & dans ſon deſir aveugle, impatiente,
Par tout elle ſuit dans la mêlée ardente,
Quand le perfide Aruns prenant l'heure, & le lieu,
Prêt à lancer ſon dard, invoque ainſi ſon Dieu.
Protecteur de Soracte, & de nos ſaints ombrages,
Apollon, digne objet de nos premiere hommages,
Pour qui dans nos buchers ſont les pins conſumez,
Par qui ſur les chardons des braſiers allumez
Les pieds nuds, ſans danger, nous marquons nôtre trace,
Voi l'affront qu'on nous fait, permets que je l'efface ;
J'en cede le trophée, & l'éclatant harnois ;
J'attends aſſez d'honneur de mes autres exploits :
Periſſe ſeulement cette peſte fatale,
Et qu'obſcur je retourne en ma terre natale.
La moitié de ſon vœu du Dieu fut exaucé,
Le reſte par les vent dans les airs diſperſé :
Il obtint le trepas de la Vierge aguerrie ;
Non, de revoir un jour ſa ſuperbe patrie.
Donc ſi-tôt que dans l'air il fait ſiffler ſon dard,
Les Volſques ſur leur Reine attachent leur regard :
Sans s'arrêter au bruit, elle marche ſans crainte,
Et n'apperçoit le dard, que par ſa dure atteinte.
Il lui perce le ſein, & s'approchant du cœur,
De ſon ſang vierge, & pur prend la vive couleur.

Ses Nymphes ſont autour de leur vaillante Reine,
Et pour la ſoutenir accourent hors d'haleine,
Le traître Aruns s'enfuit plein de joye ; & de peur,
Et de Camille encor redoute la valeur.
Tel que tremblant d'effroi, même aprés ſa victoire,
Le loup par les rochers gagne une forêt noire,
Content de ſa fierté dont il vient d'égorger
Quelque Taureau ſuperbe, ou même le berger.
Tels Aruns fugitif aprés ſon coup perfide,
Se mêle dans les rangs, pantelant, & timide.
L'Amazone en mourant tire le dard lancé,
Mais juſques dans les os il ſe trouve enfoncé :
Déja dans ſes beaux yeux la mort coule ſa glace ;
Des roſes de ſon teint le vif éclat s'efface.
Elle pâme ; & ſentant approcher ſon trépas,
A ſa fidelle Acca, d'un ton mourant, & bas,
A ſa plus chere Nymphe elle tient ce langage.
Juſques ici, ma ſœur, j'ai montré mon courage ;
Mais ce coup malheureux arrête ma valeur,
Et tout ſe teint pour moi d'une noire pâleur.
Vole, va trouver Turne, & qu'au lieu de Camille,
Il ſuccede au combat, & ſecoure la Ville :
Je meurs, ma ſœur, adieu. Finiſſant ce propos,
Sa tête ſe renverſe, & panche ſur ſon dos ;
Sans force, & ſans chaleur ſes mains quittent la bride,
Son corps gliſſe, & s'étend ſur le terrain aride ;
Et l'eſprit indigné de quitter ce beau corps,
S'enfuit en gemiſſant dans l'empire des morts.
Un grand cri monte au Ciel, & l'ardente mêlée,
Par la mort de Camille eſt encor redoublée :
Là fondent les Troyens : là s'aſſemblent les Camps
Des peuples d'Arcadie, & des peuples Toſcans.
Depuis long-tems Opis ſur un mont vigilante
Obſervoit ſans effroi la bataille ſanglante.

Enfin quand par les cris des ſoldats furieux
Cette lugubre mort ſe preſente à ſes yeux ;
Aprés un long ſoupir, elle fait cette plainte.
Nymphe, qu'injuſtement cette fatale atteinte
A vangé les Troyens de tes nobles exploits :
Helas ! que te ſert-il d'avoir parmi les bois,
Le carquois ſur le dos, loin du peuple profane,
Suivi les doux plaiſirs de la chaſte Diane.
La Deeſſe pourtant veut illuſtrer ton ſort,
Et va par ſa vengeance éterniſer ta mort :
A ton lâche aſſaſſin la mort eſt preparée.
Sous un chêne ombrageux cette même contrée
Conſervoit le tombeau d'un vieux Roi des Latins ;
De Dercenne autrefois puiſſant dans ces confins :
Sur ce tertre éminent fondant d'un vol rapide,
De-là découvre Opis le meurtrier perfide :
Le voyant plein d'éclat, & tout bouffi d'orgueïl.
Vien, cruel, lui dit-elle, & près de ce cercueïl,
Vien recevoir le prix de la mort de Camille :
Perfide, vien mourir, ta fuite eſt inutile.
C'eſt trop d'honneur pour toi de mourir par les traits
De la Divinité, qui preſide aux forêts.
Alors portant la main à ſa trouſſe dorée,
Sur la corde elle ajuſte une fleche acerée ;
La tire, & courbe l'ac par l'effort redoublé,
Tant que ſa gauche touche au fer du trait aîlé ;
Et l'autre au bout du ſein joint le corde tenduë.
La fleche part, & vole, & d'Aruns entenduë.
Siffle en l'air à la fois, & lui perce le cœur.
Abandonné de tous, pour comble de malheur,
Il demeure étendu ſur la rive inconnuë :
Opis dreſſe ſon vol au-deſſus de la nuë.
L'eſcadron de Camile alors s'ouvre à la peur,
Et perd avec ſon Chef ſa gloire, & ſa valeur.

L'aîle des Rutulois se trouble, & s'épouvante;
D'Atine on voit plier la cohorte vaillante;
Les escadrons épars, & les Chefs dispersez,
Tous soudain tournent bride, & gagnent les fossez:
Tout fuit, tout se dérobe à l'affreuse tuerie:
Nul ne peut des Troyens soutenir la furie:
Ils débandent leurs arcs, les jettent sur leurs dos;
La terre retentit sous les fers des chevaux.
Un nuage poudreux vers la Ville tremblante,
Roule à gros tourbillons la vapeur ondoyante.
Les femmes sur les tours voyant l'entier debris,
Se battent la poitrine, & percent l'air de cris.
Les uns, qui les premiers pensoient gagner les portes,
Y trouvent des Troyens les pressantes cohortes:
Et pêle-mêle entrez, & cedant au plus fort
Au sueïl de leur patrie ils reçoivent la mort.
D'autres ferment la porte, & refusent l'entrée,
Implorez par la tourbe à leurs yeux massacrée.
Repoussez de la Ville, & pressez du vainqueur,
D'un carnage effroyable on voit l'affreuse horreur.
Le pere voit son fils d'un œil moüillé de larmes,
Sans le pouvoir ravir à la fureur des armes.
Ceux-ci roulent en foule au plus creux des fossez:
D'autres à toute bride aveuglement poussez,
Du front de leurs chevaux, que la fureur transporte,
Comme d'un dur belier viennent heurter la porte.
Les femmes à l'envi, sur le haut des ramparts,
Bravent pour leur païs les plus affreux hazards:
Voyant Camille morte, elles lancent leurs fleches,
Et sans se ménager, s'avancent sur les brêches,
D'ardent les noirs tisons des chênes les plus durs,
Et meurent hardiment pour deffendre leurs murs.
De la bouche d'Acca, dans le sombre bocage,
Turne aprend cependant le furieux carnage:

Que

Que le Volſque eſt deffait ; qu'à la faveur de Mars
Le vainqueur ſe renforce, & fond de toutes parts :
Que tout eſt renverſé par la mort de Camille :
Que l'effroi general ſe répand dans la Ville.
De ſes âpres côteaux Turne ſort furieux,
(Car ainſi l'ordonnoit le cruel Roi des Dieux)
Hors de la forêt ſombre il ſe preſente à peine,
Que le Roi des Troyens s'étendant ſur la plaine,
Sors de l'autre côté des bocages obſcurs ;
Et tous deux à grand pas avançoient vers les murs.
Avecque tout le Camp ils marchent pleins d'audace,
Et ne ſont ſeparez que d'un leger eſpace.
Le Troyen auſſi-tôt ſur les poudreux ſillons,
Voit fondre des Latins les nombreux bataillons :
Turne connoît Enée à ſes armes terribles ;
Il diſtingue déja ſes troupes invincibles :
Il entendoit hennir ſes ſuperbes chevaux ;
Et la bataille alloit finir leurs longs travaux :
Si dans les flots marins le Dieu de la lumiere
N'eût plongé ſes chevaux laſſez de leur carriere.
La nuit vient, le jour fuit, & les partis divers
Campent au pied des murs des tenebres couvers.

L'ENEÏDE DE VIRGILE.

LIVRE DOUZIE'ME.

TURNE, qui des Latins voit l'horrible deffaite,
Et que par les regards que le peuple lui jette,
Du duel, qu'on propoſe, il eſt ſollicité,
Implacable, en accroît ſon ardente fierté.
Tel du dard Africain reſſentant la bleſſure,
Le lion fait dreſſer ſa longue chevelure,
Se preſente au combat, & bravant la terreur,
D'une écumeuſe dent mord l'épieu du chaſſeur.
Ainſi du Rutulois s'allume le courage,
Il parle aux vieux Monarque, & lui tient ce langage.
C'eſt trop perdre de tems : que nos fiers ennemis
Ne ſe retractent point de ce qu'ils ont promis.

Je

Je combattrai, mon pere ; après le sacrifice,
Donne ; & reçoi le gage, & prepare la lice.
Du deserteur d'Asie abregeant les destins,
(Sois juge, & me regarde avec tous les Latins)
Seul je détournerai les malheurs d'Ausonie ;
Ou vaincu je perdrai le jour, & Lavinie.
Le Roi plus moderé, lui répond en ces mots
Plus tu montres de cœur, jeune, & vaillant Heros,
Plus je dois ménager cette rare vaillance,
Et du sort incertain balancer l'inconstance.
Du vieux Daune, ton pere attends les grands états :
Regne sur cent citez conquises par ton bras ;
Sers-toi de mon pouvoir ; sers-toi de mes richesses ;
L'Italie a pour Turne assez d'autres Maîtresses :
Souffre, que pere, & Roi, je parle librement,
Et qu'un sincere ami conseille un jeune Amant.
L'ordre évident des Dieux, & de la destinée,
Des Latins à ma fille interdit l'hymenée :
Amate par ses pleurs m'a fait manquer de foi ;
Ton merite, & ton sang nous aveuglant pour toi,
J'ai refusé ma fille après l'avoir promise ;
Et tu vois le succès d'une injuste entreprise.
Le Tybre enflé de sang a surmonté ses bords ;
Et nos champs sont blanchis des ossemens des morts.
Combien as-tu souffer, toi-même en ces batailles ?
Nôtre espoir est reduit à ces foibles murailles.
Vaincus en deux combats, quelle étrange fureur
Nous précipite encor dans une même erreur !
S'il faut que, Turne mort, le Troyen soit mon gendre,
Pourquoi, sans ce combat, au sort ne se pas rendre ?
Que diront tes sujets, que diront les Latins ?
(Détournez-en l'augure, invincibles destins)
Si ta mort est le prix de ma triste alliance :

Des

Des combats hazardeux redoute l'inconſtance ;
Du vieux Daune prevoi, quel ſeroit le malheur ;
Ton ſeul éloignement l'accable de douleur.
Ce diſcours eſt frivole, & Turne eſt implacable ;
Et tout remede aigrit ſa bleſſure incurable.
Si-tôt qu'il peut parler, il lui répond ainſi.
Grand Roi, tu prends pour Turne un obligeant ſouci,
Que pour lui, doit quitter ta bonté paternelle ;
Car ſi tu crains ma mort, la gloire eſt immortelle.
Tel que mon ennemi je ſai les dards lancer ;
Mes dards, comme les ſiens, peuvent un cœur percer.
Il n'aura pas toûjours une mere Deeſſe,
Qui l'enleve, & le cache en une nuë épaiſſe.
Au bruit de ce combat la Reine fond en pleurs,
Et mourante l'embraſſe en ſes vives douleurs.
Turne, l'unique eſpoir de ma triſte vieilleſſe,
Que la gloire d'Amate encore t'intereſſe :
Ton bras de cet empire eſt la force, & l'appui ;
Nôtre maiſon chancele, & va tomber ſans lui :
Par nos Dieux, par mes pleurs, Turne je t'en conjure ;
D'un funeſte combat évite l'avanture.
Je mourrai, ſi tu meurs, & j'aime mieux mourir,
Qu'eſclave du Troyen, pour gendre le ſouffrir.
Aux larmes de la Reine, à ce triſte langage,
Sa fille ſent un feu, qui lui monte au viſage ;
Qui pour ne rien trahir du ſecret de ſon cœur,
D'une diſcrete honte imite la rougeur.
Telle la pourpre lui ſur l'ivoire polie :
Tels paroiſſent les lis, qu'aux roſes on allie.
Turne troublé d'amour, en eſt plus furieux ;
Sur la jeune Princeſſe il attache ſes yeux :

Enfin

Enfin en peu de mots il répond à la Reine.
Par ces presages vains, par cette plainte vaine,
Ne vien point m'ébranler quand je vole aux combats;
Nul ne peut retarder l'heure de son trépas;
Depêche, & vole, Idmon, heraut prompt, & fidelle,
A mon fier ennemi porte cette nouvelle:
Dès demain, & si-tôt que sur son char vermeil
L'Aurore éclaircira la route du Soleil:
Sans armer nos sujets, sans desoler ces terres,
Que son sang, ou le mien mette fin à nos guerres:
La belle Lavinie est le prix du vainqueur.
Soudain vers son Palais il vole plein d'ardeur,
Demande ses chevaux d'une taille assortie,
Present, qu'à son ayeul fit la belle Orithie:
Il s'égaye à les voir les zephyrs devancer,
Les blanc floccons de neige en blancheur surpasser.
Les Ecuyers autour de la main les caressent,
Peignent leurs crins flottants, ou de rubans le tressent.
Il endosse soudain son superbe harnois,
Prend son timbre éclatant, & son large pavois;
Ceint, & tire à demi la flamboyante épée
Pour Daune par Vulcain dans l'eau du Stix trempée.
D'un pilier élevé sa main détache encor
Un long dard, qu'y pendit l'Auruncien Actor.
Le branlant fierement, il tient ce fier langage.
Toi, qui du grand Actor signalas le courage,
Et maintenant de Turne armes la forte main,
Me reprochera-t-on, que je te porte en vain.
Donne-moi de percer la robuste cuirasse,
Qui du lâche Troyen soutient la vaine audace,
De terrasser son corps, & de voir ses cheveux

Nager

Nager trempez de myrrhe en ſon ſang écumeux.
Agité des tranſports de ſa rage cruelle,
Le feu ſort de ſes yeux ; ſon viſage étincelle.
Ainſi le fier taureau beuglant avec horreur,
Aiguiſe ſur un tronc ſa corne, & ſa fureur,
Frappe l'air de ſes coups, du pied jette l'arene ;
Preludes du combat que medite ſa haine.
Le Troyen cependant ravi de cet accord,
Qui de la guerre enfin va decider le ſort ;
Superbement armé du preſent de ſa mere,
Avec non moins d'ardeur éveille ſa colere ;
Et raſſurant ſon fils par ſes nobles deſtins,
Reçoit avec tranſport le cartel des Latins.
L'aurore avoit blanchi le ſommet des colines ;
Et reſpirant le jour de leurs larges narines,
A peine s'élevoient hors des gouffres ſalez
Les courſiers du Soleil, à ſon char attelez ;
Que l'une, & l'autre armée au pied de la muraille
Pour les braves rivaux trace un champ de bataille.
Les Autels de gazons, & les foyers ſacrez
Sont pour les Dieux communs au milieu preparez :
Ceints de bandeaux de lin, couronnez de verveine,
D'autres portent la flâme, avec l'eau de fontaine :
Sous leurs drapeaux divers, là s'aſſemblent les Camps
Des belliqueux Troyens, & des braves Toſcans.
Là, d'un pas genereux, & de toutes leurs portes
Filent les rangs preſſez des Latines cohortes :
Tout s'arme, comme au jour d'un combat glorieux :
Les Chef deça, delà ſur tous brillent aux yeux ;
Couvert de pourpre, & d'or ils volent ſur la place :
Là, ſur tous reſplendit le beau ſang d'Aſſarace,
Le valeureux Mneſtée, & le brave Aſilas,
Et le fils de Neptune indomptable aux combats,
Meſſape des chevaux le dompteur intrepide.

On se porte au signal, & sur le sable aride
Chacun pique ses dards, & couche son pavois:
Sur le sommeil des tours, des portes, & des toits,
Du peuple desarmé on voit les longues files,
Les femmes, les enfans, les vieillards imbecilles.
Au haut du mont Albain, montagne alors sans nom,
Pour contempler les Camps fond l'atiere Junon.
Elle aborde en ces mots la sœur du vaillant Turne,
Des fleuves, des étangs, Deesse taciturne,
Et par le Roi des Dieux, pour prix de sa beauté
Elevée aux honneurs de l'immortalité.
Arbitre de ces eaux, Nymphe, ma favorite,
Tu sais que j'ai toûjours distingué ton merite,
Entre tous ces objets de mon juste dépit,
Qui d'un ingrat époux m'ont usurpé le lit:
Entre les Dieux du Ciel je t'ai fait avoir place;
Et je viens t'annoncer le coup qui te menace,
Tant que j'ai pû forcer la Parque, & les destins;
J'ai deffendu ton frere, & les rampart Latins
Mais il tente aujourd'hui la fortune inégale,
Et les cruelles sœurs filent l'heure fatale.
Nymphe, je ne puis voir ce combat de mes yeux;
Si le sang, qui t'anime, est plus audacieux,
Avance il en est tems, va secourir ton frere;
Peut-être le destin te sera moins contraire.
Pour réponse à ces mots, Juturne fond en pleurs,
Et meurtrit de son sein les charmantes couleurs.
C'est en vain, dit Junon, que tu recours aux larmes;
Vole, & ravis ton frere à la fureur des armes;
Excite la bataille, & rompant le traité,
Ose tout sous l'apui de ma Divinité.
Ainsi Junon l'exhorte, & la laisse incertaine

Dans

Dans ſon eſprit troublé rouler ſa triſte peine.
Les grands Rois cependant dans un pompeux éclat
Se rendent ſur le champ tracé pour le combat.
A ſon char attelant quatre courſiers ſuperbes,
Le vieux Roi des Latins foule l'émail des herbes;
Son front de rayons d'or brillant tout alentour,
Imite ſon ayeul, l'éclatant Dieu du jour.
Turne porte la main à ſon clair cimeterre;
Et deux barbes tout blancs tirent ſon char de guerre.
Le Heros, qui de Rome a fondé la grandeur,
De ſon riche harnois étale la ſplendeur.
Aſcagne ſur ſes pas vers la lice s'avance;
Aſcagne, des Romains la ſeconde eſperance.
De ſa robe de lin le grand Prêtre paré,
Preſente la victime à l'autel preparé.
Vers le ſoleil naiſſant d'autres tournent leurs têtes,
Offrent le pain ſalé; puis du cimier des bêtes
Tirent le poil ſacré, qu'ils livrent aux ſaints feux;
Et ſur l'autel ardent verſent un vin fumeux.
Tirant ſon glaive Enée ainſi fait ſa priere.
Ecoute mon ſerment, auteur de la lumiere:
Daigne l'entendre, ô terre, objet de nos travaux,
Pour qui depuis long-tems j'ay ſouffert tant de maux:
Toy, pere tout-puiſſant, toi, ſa femme celeſte,
Plus propice aujourd'hui, ſouffre que je t'atteſte:
Toy, Mars, qui tiens la gloire attachée à tes pas,
Qui tournes à ton gré le deſtin des combats;
Vous, des flots azurez, Puiſſances ſouveraines;
Vous, Deïtez de l'air, des fleuves, des fontaines.
Si le ſort incertain rend Turne mon vainqueur,
Que les vaincus d'Evandre implorent la faveur;
Qu'Aſcagne, & les Troyens renoncent à ces terres,
Sans jamais les troubler par de nouvelles guerres.
Que ſi le même ſort me rend victorieux,

(Ce que j'attend plûtôt de la bonté des Dieux)
Sans vouloir, qu'au Troyen le Latin obeïſſe,
Je pretens ſeulement, que la paix les uniſſe.
Deux peuples invaincus recevront même loi,
Et le culte des Dieux ſeul dépendra de moi.
Latinus gardera les armes, & l'empire,
Tandis que je ferai mes murailles conſtruire;
Du nom de Lavinie en ma neuve cité
Conſacrant la ſplendeur à l'immortalité.
Ainſi fut du Troyen la priere achevée,
Les yeux tournez au Ciel, & la dextre levée.
Tel du Roi des Latins fut l'auguſte ſerment.
J'atteſte avec les Cieux, l'un, & l'autre élement,
Janus au double front, les deux grands luminaires,
Et des Dieux ſoûterrains les tenebreux myſteres:
De ton foudre tonnant vien ſoudain à nos yeux
Confirmer nôtre accord, ſeul Monarque des Cieux.
Embraſſant les autels, touchant la ſainte flâme,
J'en appelle à témoin les Dieux que je reclame.
Quoi-qu'il puiſſe arriver, on ne verra jamais,
Que je cede à la force, & rompe cette paix.
Quand un nouveau cahos rebroüilleroit le monde,
Et confondroit les Cieux, l'enfer, la terre, & l'onde.
De même que ce ſceptre, arbre verd autrefois,
Aujourd'hui couvert d'or, & l'ornement des Rois,
Ne reverra jamais reverdir ſon feüillage;
Et ſes rameaux former un agreable ombrage,
Depuis que ſeparé du tronc, qui l'éleva,
Le fer de l'artiſan pour jamais l'en priva.
En preſence des Chefs de l'une, & l'autre armée,
Par ces vœux ſolemnels la paix fut confirmée:
Les troupeaux ſur les feux alors ſont égorgez,
Et des mets abondants les autels ſont chargez.
Mais ſi les Rutulois par troupes, par cabales,

S'ex-

S'exageroient déja les forces inégales,
L'approche du combat les pique de douleur,
Quand Turne ſur ſon front fait voir quelque pâleur:
Quand on voit ſon œil morne, & ſa démarche lente,
Et près du ſaint autel ſa façon ſupliante.

Juturne, au bruit divers, ſe coule dans les rangs;
Et voyant chanceler les avis differens,
De Camerte elle emprunte, & l'air, & le viſage,
De Camerte fameux par ſon grand parentage;
Mais plus fameux encor par ſa propre valeur:
Et ſa voix par ſes mots échauffe la rumeur.

Turne court à la mort, & ſeul pour tous l'affronte,
O braves Rutulois, vous le ſouffrez ſans honte!
Contez vos ennemis, voilà tous les Troyens,
Tout le ſecours Toſcan, tous les Arcadiens;
En force, en nombre égaux, nous pouvons les defaires;
Chacun de nous à peine aura ſon adverſaire.
Turne en ſe devoüant pour nos ſacrez autels
Fera vivre ſon nom dans la voix des mortels:
Tandis que mollement étendus ſur ces herbes,
Nous livrons la patrie à des maîtres ſuperbes.
Par les rangs la jeuneſſe à ces mots s'animant,
Le tumulte s'accroît de moment en moment:
Les Latins les premiers redemandent les armes.
Lux, pour qui cette paix n'aguere eut tant de charmes,
Ils la trouvent honteuſe, & deteſtant l'accord,
S'encouragent pour Turne, & deplorent ſon ſort.

Pour nourrir le deſordre, à ce divers murmure
Juturne dans l'Olympe ajoûte un clair augure,
Le plus clair, qui jamais fit un preſage vain.

Un aigle au haut de l'air, alors put, & ſerain,
Chaſſant pour ſon plaiſir les oyſeaux du rivage,

De l'eſcadron aiſlé diſperſoit le nuage :
Quand il fond tout d'un coup ſur un paiſible étang,
Et ravit dans le Ciel le cigne le plus blanc.
A l'objet imprevû l'Auſonien s'éveille ;
Alors de toutes parts (étonnante merveille)
Avecque de longs cris autour du raviſſeur
Des oiſeaux raſſemblez fond la noire épaiſſeur :
Trop chargé de ſa proye, & preſſé de la guerre,
Il lâche ſon butin de ſa perçante ſerre ;
Et d'un rapide vol il ſe perd dans les Cieux.
De battemens de mains, de cris victorieux,
Le camp des Rutulois honore le preſage :
L'augure Tolomnie au combat les engage,
Tolomnie entre tous pour ſon ſavoir vanté.
C'eſt le ſigne, dit-il, que j'ai tant ſouhaité.
Je reconnois des Dieux la viſible aſſiſtance ;
Suivez-moi, Rutulois, montrez vôtre vaillance :
L'inſolent étranger, qui comme oiſeau ſans cœur,
Croit vous depoſſeder, & vous chaſſer de peur,
Lui-même s'enfuïra, fendant l'onde ſalée :
Sus donc, preſſons nos rangs, engageons la meſlée.
Défendons nôtre Roi, qui ſe veut immoler.
Il dit, & par les airs il fait ſon dard voler ;
Dans le camp ennemi le dard porte le trouble :
Le tumulte s'accroit, & la clameur redouble.
Neuf freres, par hazard en même rang ſerrez,
Par la chaſte Thyrrene à Gelippe engendrez,
Faiſoient le premier rang de l'eſcadron d'Evandre.
Celui dont la beauté, dont l'âge le plus tendre
Relevoit la ſplendeur de ſon harnois brillant,
Tombe au milieu de tous, atteint du fer volant,
Ou le baudrier d'or s'unit à la ceinture,
Ou des côtes la frange approche la jointure.
Des freres genereux la troupe entre en fureur :

Ils partent enflâmez de leur juſte douleur :
L'un fait briller ſon fer, l'un prend un dard, qu'il lance :
L'eſcadron des Latins à l'encontre s'avance.
Avec ſes écus peints, la fond l'Arcadien,
Et le Toſcan nombreux, & le nombreux Troyen.
Là des traits, & des dards fond le terrible orage ;
Dans tous les cœurs s'allume une ardeur du carnage.
Les autels, les foyers, les plats ſont renverſez :
Et le vieux Roi s'enfuit avec ſes Dieux chaſſez,
Qui du ſiniſtre accord deteſtent le parjure,
Par tout les glaives nuds ont ſuivi le murmure.
Les uns viſte à cheval forment leurs eſcadrons,
Les autres ſur leurs chars s'élancent fiers, & prompts.
Meſſape, qui ſur tous tenoit la paix funeſte,
Contre un Roi des Toſcans, le magnifique Auleſte,
S'avance le premier ſur ſon courſier fougueux :
Auleſte en reculant, par un ſort malheureux,
Choque l'autel du dos, & tombe à la renverſe :
Meſſape fond ſoudain, & de ſon dard le perce,
Répondant en ce mots au prolixe diſcours,
Par qui ce malheureux crût prolonger ſes jours.
C'en eſt fait, ſers aux Dieux de meilleure victime,
Qui de l'injuſte paix puiſſe expier le crime.
Les Latins accourant le dépoüillent ſoudain.
D'un tiſon allumé, qu'il trouva ſous ſa main
Alentour de l'autel combattoit Chorinée ;
Et d'Ebuſe il paroit l'eſtocade aſſenée :
Il le brûle au viſage ; une puante odeur
De ſon poil petillant ſuit la prompte ſplendeur :
Il lui ſaute aux cheveux dans ce preſſant deſordre,
Et battant de ſon corps le champ, qui lui fait mordre,
Tire enfin un poignard, qu'il plonge dans ſon cœur.

De ſon glaive attaquant Alſe le bon paſteur,
Qui dans les premiers rangs s'avance avec ſa hache,
Podalire en tous lieux le pourſuit ſans relâche:
Alſe, qui ſe détourne, & qui le frappe à plomb,
De ſa hache lui fend le Chef juſqu'au menton:
Son ſang coule à grands flots, & la nuit éternelle
D'un ſommeil tenebreux aſſiege ſa prunelle.
La tête nuë Enée accourt tendant les bras,
Et perçant l'air de cris. Où courez-vous, ſoldats?
Quelle fureur, dit-il, a la guerre enfantée?
Terminez ce diſcours; la paix eſt contractée;
Laiſſez à mon bras ſeul cimenter nôtre accord,
Si ſeul au gré des Dieux je puis tenter le ſort.
Banniſſez cette peur, ma victime s'apreſte,
Par le veu ſolemnel Turne me doit ſa tête.
Au milieu de ſes cris, dont l'Olympe eſt percé,
D'un trait, qui ſiffle en l'air ce Monarque eſt bleſſé:
Que le ſort, ou qu'un Dieu la fleche eût décochée,
La gloire d'un tel coup eſt dans l'ombre cachée;
Et nul des Rutulois ne s'eſt jamais vanté
D'avoir ſur ce Heros cet honneur remporté.
Turne voyant alors ſon rival qu'on emporte,
Par le trouble des Chefs ſent ſon ardeur plus forte;
Plein d'eſpoir il s'excite aux belliqueux travaux;
Il demande à la fois ſes dards, & ſes chevaux;
Remonte ſur ſon char, & relâchant les rênes,
Perce les eſcadrons renverſez ſur ces plaines,
Les foule à demi morts, ou de leurs propres dards
Des dards qu'il leur ravit maſſacre les fuyards.
Tel levant ſon pavois près de l'Hebre rapide,
Mars à ſes fiers chevaux abandonne la bride;
Plus prompt que les Zephyrs, & que les Aquilons,
Il fait trembler la terre, & fend les bataillons;
La hydeuſe Terreur, les Embuſches mortelles

Volent devant ſon char, ſes compagnes fidelles.
De ſes chevaux fumants, & trempez de ſueur,
Turne écraſant les morts, inſulte à leur malheur.
Sur le terrain ſanglant, il imprime la roue,
Et fait voler au loin le ſang meſlé de boue.
Son dard perce Stenele, & de ſon fer meurtris
Trebuchent ſous ſon bras, & Pole, & Thamiris.
De loin Glauque, & Ladez, la fleur de la Lycie,
Tous deux enfans d'Imbraſe, ont leur trame accourcie,
Egalement armez, inſtruits d'un ſoin égal
A devancer les vents ſur un vîte cheval.
Dans ces rudes combats à l'inſtant leur ſuccede
Le fis du vieux Dolon le belliqueux Eumede:
De ſon vaillant ayeul il eut l'illuſtre nom,
Et l'adreſſe, & le cœur du celebre Dolon,
Qui dans le camp des Grecs eſpion pour ſa ville,
Pour prix oſa pretendre au char du grand Achille;
Mais qui de Diomede éprovant la fureur,
Par ſa mort, & trop tard reconnut ſon erreur.
Turne, qui voit Eumede avancer ſur la plaine,
D'un leger javelot le couche ſur l'arene,
Arrête ſes chevaux, & de ſon char ſautant,
Fond ſur ce malheureux, qu'il trouve ſanglotant,
Foule du pied ſa gorge, & de ſa propre épée
Bientôt, d'un air barbare a ſa trame coupée.
Poſſede maintenant, ambitieux Troyen,
Poſſede, lui dit-il, le champ Auſonien.
Meſure de ton corps cette fertile terre,
Que tu crus uſurper par une injuſte guerre:
Ainſi fonde tes murs: ainſi ſera traité
Qui de provoquer Turne aura la vanité.
Soudain pour compagnon il lui donne Chlorée,
Et du corps de Darés eſt l'ame ſeparée;

De ſon cheval fougueux trebuche Thimetez,
Il abat Sibaris, Therſiloque, & Butez.
Comme du Ciel ſerain on voit füir les nuës,
Quand des Traces quittant les montagnes chenuës,
Sur les ondes Borée exerce ſa fureur:
De même ſur ſa route épandant la terreur
Turne voit devant lui les files diſperſées,
Des bataillons ouverts, des cohortes forcées:
A ſon rapide cours il ſe laiſſe emporter;
Les Zephirs ſur ſon dos font ſes plumes flotter.
Phegée alors s'avance, & d'un cœur intrepide
Il ſe preſente au char, qui vole à toute bride:
Cependant au timon d'une robuſte main,
Des courſiers écumeux il détourne le frein,
Entraîné par le char, d'une lance acerée
Son plaſtron eſt ouvert, & ſa chair effleurée.
Il ſuit pourtant ſa courſe, & couvert de l'écu,
Montre, en tirant ſon fer, un courage invaincu;
Quand le rapide eſſieu, quand le choc de la rouë,
Le porte à la renverſe, & l'étend dans la bouë.
Alors Turne l'atteint d'un furieux revers,
Par où le corcelet, & l'armet ſont ouverts;
Et l'inutile tronc ſous la flambante épée
Tombe au loin ſeparé de ſa tête coupée.
Pendant que ſur ſon char Turne victorieux
Va ſemant la terreur, & la mort en tous lieux,
Tout trampé de ſon ſang, avançant vers ſa tente;
Appuyant d'un long dard ſa cuiſſe chancelante,
Le Troyen dans ſon Camp eſt conduit par ſon fils,
Par Achate, Mneſtée, & ſes plus chers amis.
Il s'afflige, & tâchant de retirer la fleche,
Veut de ſa propre épée en accroître la breche,
Preſſe, qu'on taille, & coupe, & qu'il ſoit en état
De retourner ſoudain aux fureurs du combat.

Son

Son ſavant Medecin, Japix ſe preſente
Apollon, qui l'aima d'une ardeur violente,
Lui voulut autrefois tous ſes treſors donner,
Son luth melodieux, & l'art de deviner,
L'art de rendre infaillible une fleche legere:
Pour prolonger les ans d'Iaſe ſon vieux pere,
Il aima mieux du Dieu ſavoir les arts muets,
Et des ſimples ſans gloire, exercer les ſecrets.
Aſcagne fond en pleurs, & la triſte jeuneſſe
Autour du grand Enée, & s'aſſemble, & s'empreſſe:
Il demeure immobile; & le docte vieillard,
Se retrouſſant le bras, déployant tout ſon art,
Aplique en vain le ſuc de ſes herbes puiſſantes:
En vain de la tenaille, & de ſes mains ſavantes
Il agite le fer dans la playe accroché;
Le fer par nul effort n'en peut être arraché.
Nul Dieu n'aide ſon art, le grand Apollon même
Delaiſſe ſon diſciple en ce beſoin extrême.
Cependant le carnage, & la pâle terreur
De moment en moment font redoubler l'horreur.
L'affreux peril approche, & déja la pouſſiere
A leurs yeux étonnez derobe la lumiere:
Juſqu'au milieu du camp fond l'orage des traits;
Les eſcadrons fuyards y fondent plus épais.
Les plaintes des mourants de douleur le rempliſſent,
Et les cris des vainqueurs de plus prés retentiſſent.
Venus voit de ſon fils la cruelle douleur;
Et la belle Deeſſe atteinte juſqu'au cœur,
Va cuëillir le dictame au haut des monts de Crete,
Herbe au tronc cotonnant, à la fleur violete.
Pour arracher le fer, dont il ſe ſent piquer,
La ſauvage chevreüil ſe le fait appliquer.
Soudain Venus l'aporte; & d'un ſombre nuage
Voilant l'éclat divin de ſon charmant viſage,

S'approche

S'approche adroitement du docte Medecin ;
Et l'infuſe en ſecret dans le riche baſſin ;
Y mélant l'ambroſie, & l'odeur ſalutaire
De l'herbe Panacée, à tous venins contraire.
Du remede inconnu la bleſſure étuvant,
(Non ſans s'émerveiller) le Medecin ſavant
Voit le ſang s'arreſter, ceſſer le mal extrême,
Le fer du trait ſortir, & tomber de lui-même ;
Et la vigueur premiere au Prince revenir.
Vîte, vîte, dit-il, qui nous peut retenir ;
A ce vaillant guerrier, rendez, rendez les armes,
Et le premier l'anime aux ſanglantes alarmes.
Ce n'eſt point par mon art, ni par l'humain ſecours,
Que ma main, grand Heros, a prolongé tes jours :
Un plus grand Dieu paroît ; & par ce grand preſage
A de nouveaux lauriers reſerve ton courage.
Déja s'armant lui-même, aſpre au métier de Mars,
Enée eſt renfermé dans l'or de ſes cuiſſarts ;
Il ſe haſte, & branlant ſon dard avec audace,
Aiant ſaiſi ſa targe, endoſſé ſa cuiraſſe,
Il baiſe, & preſſe Aſcagne au travers du harnois,
Et par ces mots l'anime aux genereux exploits.
Par l'exemple d'autrui crains la fortune inſtable,
Et de ton pere apprens la gloire veritable ;
Mon fils, ainſi l'on marche au temple de l'honneur :
Penſes-y, quand tes ans feront briller leur fleur :
Soutiens de tes ayeux la grande deſtinée,
Digne neveu d'Hector, & digne fils d'Enée.
Ayant fini ces mots ; & plus fier, & plus grand,
Il ſort le dard en main des portes de ſon Camp.
Toute la tourbe ſuit ; avec lui fond Anthée,
Et l'eſcadron épais, que commande Mneſtée.
D'un nuage poudreux l'Olympe ſe troubla ;

Du

Du battement des pieds la campagne trembla.
Turne avec les Latins du haut d'une éminence,
Regarde avec douleur leur brave contenance :
Juturne la premiere en diſtingue le bruit ;
Et les reconnoiſſant, d'épouvante s'enfuit.
Tel qu'on voit ſur la mer s'élever un orage,
Qui preſt à ſe crever, approche du rivage :
A ſon aſpect, helas ! le triſte laboureur
Preſage ſa ruïne, & tranſit de terreur ;
Aux vignes, aux épics, il declare la guerre,
Un moment va piller tous les dons de la terre :
Ses fiers avantcoureurs, les bruyants Aquilons,
Menacent en grondant les fertiles ſillons.
Tel marche le Troyen, pareil au Dieu de Thrace ;
Sa troupe autour de lui ſe ſerre, & ſe ramaſſe.
On ſe mêle, & ſoudain enfoncant les Latins,
Achate d'Epulon abrege les deſtins :
De Tymbrée Oſiris ſent la tranchante épée ;
Par Mneſtée Archetie a la trame coupée ;
Sous Gays tombe Ufens ; même trebuche à bas,
Celui, qui le premier ralluma ces combats,
L'augure impetueux, l'indiſcret Tolomnie.
La clameur monte aux Cieux ; & la honte bannie
Le Latin à ſon tour alors tourne le dos.
Mais de ce peuple vil le genereux Heros
Dédaignant la victoire, & l'indigne carnage,
Cherche un objet plus noble à ſon noble courage :
Sur tous il choiſit Turne en ce nuage épais ;
Il l'appelle au combat, par les dards, par les traits.
La crainte s'augumentant dans l'ame de Juturne,
De Metiſque ſoudain, l'ardent cocher de Turne,
Elle prend le viſage, & la voix, & le port ;
Le pouſſe du timon par un ſubtil effort,
Et le laiſſant au loin renverſé ſur ces plaines,

Lui

Lui ſuccede, & regit les ondoyantes reſnes.
Comme autour du pálais d'un Seigneur opulent
L'hirondelle legere en cercle va volant;
Et de ſon nid, qui crie amaſſant la pâture,
Tantôt ſur les étangs ſerpente avec murmure;
Tantôt d'un cri perçant remplit tous les détours
Des portiques voutez, & des diverſes cours.
Ainſi de çà, de là, ſur ſon char triomphante,
Par les rangs ennemis on voit Juturne errante;
Ainſi voulant toûjours le combat ſeparer,
Avec ſon frere au loin on la voit s'égarer.
Non moins le fier Troyen fait de pas inutiles,
Le ſuivant, l'appellant, & renverſant les files;
Autant qu'il fait d'efforts pour devancer ſon cours,
Autant pour l'éviter la ſœur fait de détours.
Que faire, & dans les ſoins qui troublent ſa penſée,
De quel côté tourner ſon ame balancée?
Meſſape par hazard ſur ſa route s'offrant,
Et deux dards en ſa main legerement courant,
D'un de ces dards, qu'il lance, & le mire, & le charge:
Le Troyen s'arreſtant ſe courbe ſous ſa targe;
Et du riche pannache ondoyant ſur l'armet,
Ce grand coup ſeulement emporte le ſommet,
Soudain il ſe releve, & voit avec furie,
Le char encor plus loin voler ſur la prairie.
Il appelle à témoin le Roi des immortels,
Et du ſiniſtre accord les parjures autels:
Enfin au gré de Mars au combat il s'engage;
De l'ennemi nombreux il fait un grand carnage;
Et ſans choix perçant tout de ſes terribles coups;
Abandonne à la bride à ſon ardent courroux.
Quel Dieu me dépeindra ces ſanglantes batailles,
De tant de Chefs divers les triſtes funerailles,

Les

Les grandes actions du brave Rutulois,
Du belliqueux Troyen les celebres exploits.
Dieux! pourquoi desoler par la guerre cruelle
Deux peuples, qu'alloit joindre une paix éternelle?
Du fier Sucron Enée enfonçant le côté,
(Par ce premier exploit son cours est arrêté)
Il plonge dans son cœur sa flamboyante épée;
Et bien-tôt par ce coup est sa trame coupée.
Turne à pied combattant Amique, & Diorez,
D'un dard abat Amique, & joint l'autre de prez;
Et leur tranchant le col, laisse à son char pendantes
Les têtes des jumeaux d'un sang noir degoutantes.
Talon, & Tanaïs, & Cetheque à la fois,
Attaque le Troyen, sous lui tombent tous trois,
Et le Thebain Onyte, un fils de Peridie.
Ignorant les grandeurs, & pescheur d'Arcadie,
Jadis aux bord de Lerne abondant en poissons,
Dans sa pauvre cabane, & de ses hameçons,
Avecque ses parens, qui labouroient la terre,
Vivoit l'heureux Menete, ennemi de la guerre.
Turne lui fait sentir son tranchant coutelas,
Comme à deux Lyciens, qu'il precipite à bas.
Dans un bois de lauriers ainsi petille, & fume
Un feu qu'en même tems par deux bouts on allume;
Ainsi du haut d'un mont, par deux chemins divers,
Deux torrens écumeux s'élancent dans les mers.
D'une fureur pareille, au milieu du carnage,
Les rivaux vont traçant leur funeste passage.
Qui ne plie est forcé; tous s'acharnent aux coups;
Et semblent dans le sang rallumer leur courroux.
Faisant tourbillonner une massive pierre,
Enée atteint Muran, & l'étend sur la terre,

Comme

Comme il contoit les noms, & les faits glorieux
Des grands Rois des Latins, ſes illuſtres ayeux.
Renverſé de ſon char il tombe ſous la rouë ;
Et ſes propres chevaux l'écraſent dans la bouë.
Hilus vient plein d'ardeur ; Turne l'atteint d'un dard
Qui malgré l'armet d'or paſſe de part en part.
Ni ta dextre, ô Cretez, en Grece ſi vantée,
N'a du fier Rutulois la fureur évitée :
Ni tes Dieux, ô Cupens, ni ton pavois d'airain
Contre le dard Troyen n'ont reſiſté qu'en vain.
Et l'on te vid, Eole, étendu ſur la terre,
Mordre le Champ Latin dans cette rude guerre :
Tu meurs, toi, que les Grecs ne purent ſurmonter,
Que le dompteur d'Hector ne put même dompter :
Lyrneſſe au pied d'Ida vid ton Palais antique ;
On creuſa ton tombeau dans le Champ Italique ;
Là dut finir ton ſort. Là fondent tous les camps,
Des Latins, des Troyens, & des peuples Toſcans,
Et des Arcadiens l'eſcadron fier & leſte,
L'intrepide Mneſtée, & le vaillant Sergeſte,
Le dompteur des chevaux, indomptable aux combats,
Le celebre Meſſape, & l'ardent Aſylas.
Pied contre pied mêlez, ſans tréve, ni relâche,
D'un incroyable effort au combat on s'attache.
La charmante Venus inſpire alors ſon fils,
De livrer un aſſaut aux ramparts ennemis,
De forcer les Latins juſques dans leurs murailles :
Lors donc, que par les rangs, par mille funerailles,
Par tout pour chercher Turne, il tourne ſes regards,
Il voit la ville en paix au milieu des hazards ;
Et d'un plus noble exploit ſe preſentant l'image,
Il rapelle ſes Chefs, animez au carnage.
En foule, & ſans quitter targes, ni javelots,
Sur un terre il ſe place, & leur parle en ces mots.

Partons,

Partons, braves guerriers, Jupiter nous l'ordonne;
Et que de mon deſſein nul de vous ne s'étonne.
Foudroyons les Latins, ſans épargner leur Roi,
S'ils refuſent vaincus de recevoir ma loi.
Des cauſes du diſcord de ces ramparts ſuperbes,
J'égalerai l'orgueil à la hauteur des herbes.
Turne fuit le combat, c'eſt trop attendre en vain;
Marchons contre ces murs, c'eſt un plus beau deſſein.
Allons, portons la flame, & d'un traité parjure,
Les flambeaux à la main, allons vanger l'injure.
Il dit, & ſes ſoldats en bataillons rangez,
S'épandent alentour des ramparts aſſiegez.
Soudain on voit courir la flame, & les échelles;
Les premiers, de leurs dards percent les ſentinelles,
Veulent forcer la porte, & d'un nuage épais
Le Ciel eſt obſcurci par la grêle des traits.
Enée aux pieds des murs de la ville Latine,
Impurant à ſon Roi la publique ruïne,
Atteſte tous les Dieux d'une tonnante voix,
Qu'il viole un traité pour la ſeconde fois.
La diſcorde s'accroît; dans l'émeute civile,
Les uns veulent livrer les portes, & la ville:
Ceux-ci traînent le Roi ſur les tremblants ramparts;
Pour les défendre encor d'autres lancent leurs dards.
Tel eſt l'eſſain nombreux dans la ruche alarmée,
Quand le paſteur y porte une amere fumée:
Errant de ça, de là, de fureur s'allumant,
Tout le Camp en rumeur bourdonne ſourdement:
A l'odeur, qui s'approche, il ſemble qu'il conſulte;
Que le feu, qui s'accroît, accroiſſe le tumulte.
Les Latins ſont troublez: mais un nouveau malheur
Acheve d'accabler ce peuple de douleur.

Du

Du haut de ſon palais voyant fondre l'armée,
Et des brandons volans la muraille enflamée,
Sans voir à ſon ſecours Turne, ni Rutulois,
La Reine le croit mort, & la ville aux abois.
Elle ſe deſeſpere, & de fureur troublée,
Déchire ſes habits, & court échevelée;
Rempliſſant le palais de diſcours inſenſez:
Après s'être imputé tous les malheurs paſſez,
Enfin d'un nœud fatal s'étranglant elle-même,
Elle finit ſes jours, & ſa douleur extrême.
Au bruit, qui ſe répand de ce ſuplice affreux,
Sa fille la premiere arrache ſes cheveux;
Se meurtrir le viſage; & comme elle éperduës
Les Dames alentour de cris percent les nuës.
Le peuple ſe deſole, & le Prince Latin,
De ſa femme voyant le tragique deſtin,
Et le ſac de ſa ville, & ſa ruïne entiere,
Couvre ſes cheveux gris d'une immonde pouſſiere;
Court ſa robe traînante, & ſe plombant de coups,
Se reproche à lui ſeul l'infortune de tous;
D'avoir rompu la paix par ſa molle indulgence,
Et du fameux Troyen rejetté l'alliance.
Turne, qui cependant loin des triſtes ramparts,
Pourſuit quelques Troyens ſur ces plaines épars,
Sens que de ſes courſiers la vigueur diminuë,
Quand il entend les cris élevez dans la nuë
Inquiet pour la ville, & tremblant pour le Roi,
Il conçoit le tumulte, imagine l'effroi.
De quel malheur, dit-il, eſt la ville troublée:
Helas! qui peut cauſer la clameur redoublée?
Il s'arreſte à ces mots: Ainſi répond ſa ſœur,
Qui toûjours de Metiſque eut le maſque trompeur,
Qui toûjours en ſa place avoit guidé les rênes.
Sui ta victoire, Turne, & nettoyons ces plaines:

Si ton rival s'acharne au carnage Latin ;
Non moins que lui chargé de gloire, & de butin.
Ici de ſes Troyens fais mille funérailles :
Aſſez d'autres ſauront garantir les murailles.

O ma Sœur, reprend Turne, en voilantes appas,
Tu me caches en vain le ſecours de ton bras ;
Mes yeux t'ont reconnuë, ô charmante Deeſſe,
Déſlors que tu troublas la paix par ton adreſſe :
Quel Dieu du Ciel t'engage à de ſi grands labeurs ;
Vien-tu me voir finir ma vie ; & mes malheurs :
Car que fais-je, ma ſœur, & ſur quelle apparence
Puis-je de mon deſtin relever l'eſperance ?
J'ai vû devant mes yeux mon ami le plus cher,
Murran percé de coups, ſur le champ trebucher,
Et crier au ſecours, déja mourrant, & blême.
Pour ne pas voir ma honte, Ufens eſt mort de même ;
Et j'ai vû ſa dépoüille au pouvoir des Troyens.
Me faut-il voir encor brûler nos citoyens ?
(Ce ſeul malheur me reſte) & faut-il que de Drance
Je juſtifie ainſi l'outrageuſe arrogance ?
Turne tourner le dos ! Turne fuïr de peur !
La mort juſqu'à ce point peut-elle être un malheur ?
Puiſque les Dieux du Ciel à mes vœux ſont contraires,
O Dieux des gouffres noirs, écoutés mes prieres :
Mon eſprit aux enfers deſcendra glorieux,
Sans avoir démenti mes illuſtres ayeux.

A peine il a parlé, qu'il voit d'un cours rapide
Sagez percer les rangs, & fondre à toute bride,
D'une fleche ennemie au viſage bleſſé ;
Il nomme, & preſſe Turne, & crie en inſenſé.

Turne, le ſeul eſpoir des Latins, qui t'implorent ;
Turne, vien repouſſer les feux, qui les devorent :
Le Troyen nous foudroye, & ſans un prompt ſecour,
Sous ſes brandons volans vont trebucher nos tours.

Par pitié, vaillant Turne, accours à leur défense;
Tous ont les yeux sur toi; le Roi même balance,
Troublé par le desordre, incertain de son choix,
Il ne sait à quel gendre il doit donner sa voix.
Sur le bruit de ta mort, de sa main meurtriere,
La Reine, qui t'aimoit, a perdu la lumiere.
Le champ est heriſſé d'une moisson de dards,
Messape sur nos murs enceint de toutes parts,
Avec Atinas seul dispute un peu de terre;
Et Turne en un desert pousse son char de guerre.
Taciturne, & troublé de ces malheurs divers,
Turne sur le terrain fixe ses yeux ouverts:
Et la honte, & la gloire embrasent son courage;
Et l'amour dans son cœur fait boüillonner sa rage.
Enfin dans son esprit furieux de douleur,
De cette nuit épaisse ayant chassé l'horreur,
Il roule autour de lui ses prunelles ardentes;
Et de son char il voit les murailles flambantes.
D'une roulante tour, qui s'embrase à ses yeux,
Les brandons ondoyants s'élevent dans les Cieux;
D'une roulante tour d'arbres entrelassée,
Avec ses ponts hautains par lui-même exaucée.
Cesse, cesse, ma sœur, laisse vaincre le sort,
La Fortune, & les Dieux m'appellent à la mort.
Suivons aveuglement ma dure destinée:
Sans rien faire d'indigne, allons trouver Enée.
Il faut, il faut combattre, & montrant ma valeur,
De plus rude trepas affronter le malheur.
Tu ne me verras plus reculer davantage;
Même avant le combat laisse agir mon courage.
Il dit, & de son char soudain il saute à bas,
Perce les escadrons, & volant aux combats,
Abandonne sa sœur au deüil, qui la tourmente.
Comme du haut d'un mont une roche roulante

Tombe par ſa vieilleſſe, ou par les tourbillons,
Ou par les fiers torrens, qui l'élancent par bonds:
En ſe precipitant, elle enveloppe, & traine
Les paſteurs, les troupeaux, & la foreſt hautaine.
Ainſi Turne s'envole, & fend les bataillons,
Vers les murs, où le ſang écume à gros boüillons;
Où des traits, & des dards fiffle l'épais orage;
Il éleve ſa main, & tient ce fier langage.
Arrêtez, Rutulois, ceſſez, braves Latins,
Il n'appartient qu'à moi de tenter les deſtins.
Seul j'ai droit de combattre. A ces mots pleins d'audace,
La bataille s'entr'ouvre, & laiſſe un large eſpace.
Enée, au nom de Turne, alors haſte ſon cours,
Abandonne l'aſſaut, & les murs, & les tours;
Bondiſſant d'alegreſſe, il paroît invincible,
Et fait de ſon pavois tonner le bruit terrible.
Tel eſt le mont Erix, ou le ſuperbe Athos,
Tel branlant les ſapins, qui heriſſent ſon dos,
L'Apennin porte au Ciel ſa cime blanchiſſante.
Et ceux qui défendoient la muraille flambante,
Et ceux, qui du belier battent les boulevarts;
Tous à l'envi ſur eux attachent leurs regards;
Troyens, & Rutulois, tous mettent bas leurs armes:
Le Monarque Latin tremblant à ces alarmes,
Admire par quel ſort ſes gendres glorieux
Se viennent de ſi loin immoler à ſes jeux.
Si-tôt qu'aux combattans on rendit le champ vuide,
L'un vers l'autre tous deux fondent d'un cours rapide:
Après s'être attaquez de leurs dards à la fois,
Ils commencent le choc couverts de leurs pavois;
Ils font étinceler l'acier du cimeterre;
De leurs coups redoublez on ſent trembler la terre:
Et le ſort qui s'aſſemble avecque la valeur,
Semble deliberer, qui ſera le vainqueur.

Ainſi dans les valons de Sile, ou de Taburne,
A l'aſpect du troupeau de frayeur taciturne,
Deux taureaux ennemis s'abordent front à front:
Les paſteurs alentour, dans un effroi profond,
Semblent, comme la troupe, attendre la victoire;
Qui du commencement decidera la gloire:
Des cornes cependant s'enfonçant de grands coups,
Les grands flots de leur ſang témoignent leur courroux,
De leurs mugiſſemens les bocages reſonnent.
Tels ſont les deux Heros, aux grands coups qu'ils ſe donnent,
Le choc des boucliers tonne avec mille éclairs;
Jupiter même alors peſant leur ſort divers,
Tient la balance droite, incertain où la Parque
De ſa deciſion fera pancher la marque.
Redoublant ſes efforts, Turne roidit le bras;
Et dreſſé ſur ſes pieds, leve ſon coutelas:
Il frappe; & le Troyen, & le Latin s'écrie;
Mais du coup dont il frappe avec tant de furie,
Le glaive éclate, & rompt, & trahit ſa valeur.
Plus vîte que les vents il s'éloigne de peur,
Quand la garde inconnuë, au tronçon qui lui reſte,
Lui fait voir de ſon fer le changement funeſte.
Car on tient qu'au combat ce guerrier s'avançant,
Et trop precipité, ſur ſon char s'élançant,
Prit le fer de Metiſque, au lieu de cette épée
Par ſon pere obtenuë, & dans le Stix trempée.
Tant qu'il n'eût qu'à combattre un ennemi peureux,
Ce fer put ſeconder ſes efforts valeureux:
Mais frappant de Vulcain l'acier impenetrable,
Briſé comme du verre, il tomba ſur le ſable,
Sur l'ouvrage d'un Dieu s'efforçant d'attenter,
L'ouvrage d'un mortel ne pouvoit reſiſter.
Et du bruit qui s'accroît, le Ciel ſemble tonner.

Deçà,

Deçà, delà fuyant, ſerpente ſur la plaine :
Car ici les Troyens forment un cercle épais ;
Là, ſont les murs hautains, ou de profonds marais,
Enée à ſes talons le preſſe ſans reſſource,
Encor que ſa bleſſure alentiſſe ſa courſe.
Tel eſt le cerf peureux, qu'une forêt de dards,
Ou qu'un fleuve profond enceint de toutes parts :
Il voit avec effroy la hauteur de la rive,
Et la meute aboyante, & plus proche, & plus vive ;
Tournant, & retournant, il court, vint, & revient ;
Mais le limier beant déja, déja le tient,
Ou le croyant tenir, le mord, de ſang avide,
Et fait ſonner les dents de ſa machoire vuide :
Les cris font le rivage, & le lac reſonner,
Turne donc tout troublé, dans ſa courſe incertaine ;
Redemandant ſon fer, Turne en ſa peur mortelle,
Par le nom d'un chacun ſes Rutulois appelle :
Enée en vain répond, qu'il reprenne ſon dard ;
Qu'il va, prenant le ſien, égaler le hazard ;
Même il cache ſon fer, & ſon noble courage
Rejette le ſecours d'un indigne avantage :
Turne s'enfuit toûjours, toûjours il le pourſuit ;
Et cinq fois de la lice ils courent le circuit.
Dans le champ, par hazard, d'un olivier ſauvage
Au Dieu Faune autrefois on conſacra l'ombrage :
Preſervez des perils des gouffres écumeux,
Les nochers de tout tems, pour acquiter leurs vœux,
A ſes rameaux ſacrez appendoient leur offrande :
Mais pour rendre la lice, & plus libre, & plus grande,
Les Troyens ſans reſpect le firent trebucher.
Là, leur Prince en courant, ſent ſon dard s'accrocher ;
Ayant crû ſeulement le piquer dans la terre,
La racine ſoudain le retient, & le ſerre.
Il ſe courbe, il le tire, avide d'en percer

Celui que par ſa courſe il ne peut devancer.
Turne eſt ſaiſi de crainte, & fait cette priere.
Faune, ſauve les tiens de la main étrangere.
Terre, retien le dard, te declarant pour moi,
Qui n'ai jamais manqué de reſpect envers toi.
Au lieu que des Troyens le fer t'a profanée.
Il dit, ſon vœu ſuccede, & le vaillant Enée
Lutte contre la terre, & ſe tourmente en vain;
Le dard ne peut ceder à ſa robuſte main.
De ſon cher frere alors reprenant la défenſe,
Et de Metiſque encore empruntant l'apparence,
Vers le fier Rutulois Juturne fond au camp;
Et lui tend ſon épée, ouvrage de Vulcan.
Venus en porte envie à la Nymphe divine,
Et vient tirer le dard de la creuſe racine:
Donc armez de nouveau, ranimez de fureur,
Ils font du rude choc recommencer l'horreur.
Junon les contemploit couverte d'un nuage,
Quand Jupiter l'aborde, & lui tient ce langage.
Quel eſt ton but, Deeſſe, & qui t'arreſte enfin?
Penſe-tu renverſer les ordres du deſtin;
Toi, qui ne ſais que trop, qu'en la voute azurée
Le Demi-Dieu Troyen a ſa place aſſurée?
Dans ces nuages froids c'eſt en vain te geler;
Penſe-tu qu'un mortel puiſſe un Dieu s'immoler?
Ranimant les vaincus, tu tends un fer à Turne:
Oui c'eſt toi (car enfin ſans toi que peut Juturne)
Deſiſte à ma priere, & te laiſſe flechir:
De ce ſouci mordant je te veux affranchir:
Ne nous tourmente plus de plaintes importunes.
C'en eſt fait, c'eſt aſſez, que par tant d'infortunes,
Et depuis ſi long-tems, & ſur terre, & ſur mer,
On ait livré ce Prince à ton courroux amer,
Qu'on te laiſſe de deüil remplir ſon himenée:

Ceſ

Ceſſe enfin, je veux voir la guerre terminée.
Ainſi d'un ton hautain parla le Roi des Dieux.
Ainſi lui répondit Junon, baiſſant les yeux.
Si-tôt que je t'ai vû condamner cette guerre,
Grand Dieu, j'ai malgré moi quitté Turne, & la terre:
Penſe-tu qu'autrement aſſiſe dans les airs,
Je viſſe indignement mon parti dans les fers.
Au milieu des combats de feux environnée,
Junon eût des Troyens la race exterminée:
De Juturne, il eſt vray, ſoutenant la valeur,
De Turne elle a pour moi combattu le malheur:
Non que de l'arc fatal j'euſſe ſa dextre armée,
Ou que lâchant le trait elle m'ait reclamée.
J'en jure par le Stix, le grand ſerment des Dieux:
Même aujourd'hui je cede, & m'enfui dans les Cieux:
Mais pour l'honneur des tiens, conſens, ô grand Monarque,
Puiſqu'il te l'eſt permis, ſans violer la Parque,
Pour l'honneur des Latins, quand ils feront la paix,
Qu'ils concluront l'himen au gré de tes ſouhaits,
Sans devenir Troyens, ſans que leur langue meure;
Conſens qu'avec leurs loix leur vieux nom leur demeure;
Qu'Albe regne; & que Rome éterniſe ſon ſort;
Meure le nom Troyen, puiſqu'enfin il eſt mort.
Le grand auteur de tout, ſous qui tremblent les poles,
Avec un doux ſouris répond à ſes paroles.
Fille du grand Saturne, & ma femme, & ma ſœur,
Tu caches dans ton ame une grande fureur!
Triomphe, je me rends, appaiſe ton courage,
Le Latin retiendra ſes mœurs, & ſon langage,
Le Troyen pour jamais ſoit ſoumis au Latin;
J'ordonnerai des loix, & du culte divin.

Leur race confonduë au beau ſang d'Auſonie,
Par ſa pieté rare, & ſa gloire infinie,
Au deſſus des humains, égale aux Immortels,
Fera plus qu'aucun peuple honorer tes autels.
Junon y conſentit, & l'ame conſolée,
Gagna le clair lambris de la voute eſtoilée,
Pour éloigner Juturne armée encore en vain,
Jupiter dans ſon cœur roule un autre deſſein.
Deux peſtes des mortels, qu'à l'affreuſe Megere
La tenebreuſe Nuit leur infernal mere,
Donna pour dignes ſœurs d'un ſeul enfantement,
Gardent du Roi du Ciel le riche appartement.
Là, preſtes à voler, à ſon trône enchaînées,
Des ſerpens noirs, & tors on les voit couronnées
Quand il veut aux humains inſpirer la terreur,
Où par ſes durs fleaux declarer ſa fureur,
Elles prennent ſon ordre, & fondent ſur la terre,
Y ſement l'épouvante, & la peſte, & la guerre.
Jupiter fait ſoudain la plus prompte voler,
Qui de ſon triſte aſpect vient Juturne troubler.
Pareille aux tourbillons des vents, qu'elle devance,
La Fille de la Nuit ſur la terre s'élance.
Si prompts ne ſont les traits envenimez de fiel,
Que le Parthe en fuyant décoche dans le Ciel,
Qui ſifflent parmi l'ombre, & d'un vol inviſible
Ne partent qu'eſcortez de la mort infaillible.
Alors entre les camps ce montre dangereux
Tombe, & ſe rend pareil à l'oyſeau malheureux,
Qui ſur les noirs tombeaux, ſur les vieilles maſures,
Le ſoir chante aux mortels leurs triſtes avantures.
Sous cette triſte forme, & perçant l'air de cris,
Il environne Turne, interdit, & ſurpris,
Bat des aiſles ſa targe, autour vole, & revole.
Turne dans ſon goſier ſent mourir ſa parole;

Ses

Ses cheveux ſur ſon chef ſe heriſſent d'horreur,
Et ſes membres glacez ſont engourdis de peur.
Aux premiers ſifflemens de la peſte nocturne,
Le deſeſpoir ſaiſit, & tranſporte Juturne:
Déchirant ſon viſage, arrachant ſes cheveux,
Elle deplore ainſi ſon deſtin rigoureux.
Que peut ta triſte ſœur contre ton ſort funeſte,
O miſerable Turne, & quel eſpoir lui reſte!
Tout moyen m'eſt ravi pour prolonger tes jours;
Contre cette Furie il n'eſt point de ſecours.
Je fui, triſtes oyſeaux des batailles cruelles,
J'entends le ſon mortel de vos funebres aiſles:
Je fui, portez ailleurs qu'en mon timide cœur
L'effroi, du noir trepas ſiniſtre avantcoureur,
J'entends de Jupiter la fatale ordonnance;
De ma virginité telle eſt la recompenſe!
Il m'a faite immortelle! eh, pourquoi par la mort
Ne puis-je terminer mon deplorable ſort;
Et paſſer l'Acheron, compagne de mon Frere:
Divinité funeſte! & qui me deſeſpere!
Cher Turne, qui ſans toi me peut plaire ici bas?
Quel gouffre aſſez profond peut s'ouvrir ſous mes pas?
Et juſques aux enfers plonger une Déeſſe:
Après ces triſtes mots, gemiſſant de triſteſſe,
De ſa robbe azurée elle voile ſon front,
Et s'élance ſoudain dans le fleuve profond.
Le grand Enée avance, & preſſe avec furie,
Et branlant un long dard, en ces termes s'écrie.
Pourquoi retarder, Turne, ou reculer ſi loin?
Nous combattrons de prés, & les armes au poing:
Veux-tu me diſputer la gloire de la courſe?
Dans les ruſes en vain c'eſt chercher ta reſſource;
Cache toi dans la terre, ou vole dans les Cieux,
Tu ne peu éviter mon bras victorieux.

Turne branle la tête, & répond ces paroles.
Tu ne m'étonnes point par tes discours frivoles :
Mais le grand Jupiter declaré contre moi ;
Mais les Dieux ennemis causent mon juste effroi.
A l'instant contre terre à ses yeux se presente
La borne de ces champs, une roche pesante,
Un caillou, qu'en nos jours douze hommes des plus forts
Transporteroient à peine avec tous leurs efforts :
Il l'empoigne, il l'enleve, & d'une main tremblante,
Le jette à son rival pressant sa course lente,
Sans sentir le fardeau qu'il porte entre ses bras,
Sans se sentir marcher, ni courir à grands pas.
Il tremble des genoux, & tout son sang se glace ;
Le rocher tombe, & roule au milieu de la place ;
Mais pour atteindre au but le coup est impuissant.
Ainsi les yeux fermez d'un sommeil languissant,
Il nous semble par fois qu'une humeur nous oppresse,
Et foibles nous voulons forcer nôtre paresse :
Nous voulons appeller, mais la langue, & le corps
Ne peuvent, pour agir, retrouver leurs ressorts.
Turne ainsi (quelque effort que son courage tente)
Voit par le monstre affreux decevoir son attente.
Mille pensers divers s'agitent dans son cœur :
Prest à lancer un trait, il s'arreste de peur.
Il tremble, & regardant ses soldats, & la ville,
Pour vaincre, ou pour fuir, tout lui semble inutile.
Il ne voit, ni sa sœur, ni son char dans ces lieux ;
Il voit le dard fatal resplendir à ses yeux,
Le voit prest à partir, & que le fier Enée
Le mire, & semble à l'œil choisir sa destinée.
Avecque moins de bruit la foudre gronde, & part,
Ou le caillou massif, que d'un ferme rampart
Pousse le rude choc d'une gande machine.

Comme

Comme un fier tourbillon, qui ſaccage, & ruïne,
Le dard vole, & fend l'air avec le clair harnois,
Malgré le bouclier redoublé par ſept fois,
Percé d'un large coup Turne chancele, & tombe:
Tout ſon camp effrayé, du même coup ſuccombe:
Et du cri qui s'éleve encor long-tems après,
On entend retentir les monts, & les foreſts.
Tournant vers ſon vainqueur ſa paupiere peſante,
Lui tendant humblement une main ſupliante;
J'ai merité, dit-il, ce funeſte trepas.
Joüis de ton bonheur, je n'y reſiſte pas:
Mais ô vaillant Heros, ſi ton cœur eſt capable
De ſentir les ennuis d'un pere inconſolable;
Au nom du viel Anchiſe, helas! dans mon malheur,
De Daune accablé d'ans contemple la douleur;
Et verſant, ſi tu veux, tout le ſang qui me reſte,
Daigne lui rendre au moins ma dépouille funeſte,
Puiſque tu m'as vaincu, ſois content de mon ſort;
Et n'étends point ta haine au delà de la mort.
Je le declare aux yeux de toute l'Auſonie,
La victoire eſt à toi; poſſede Lavinie.
Enée à ce diſcours, ſur lui roulant ſes yeux,
Se modere, & retient ſon tranſport furieux:
Déja par la pitié ſon ame balancée,
Au pardon genereux inclinoit ſa penſée;
Quand ſoudain ſur le dos de ce jeune guerrier
Apparoît de Pallas le fatal baudrier;
Et que ſe triſte objet rappelle à ſa memoire
De ſon fier ennemi l'inſolente victoire.
Donc tranſporté de rage, & le voyant mourir,
Quand même ſa pitié l'eût voulu ſecourir.
Penſe tu, lui dit-il, émouvoir mon courage,
Oſant me preſenter ce butin qui m'outrage.
Si tu vivois encor, Pallas, mon cher Pallas

Pour

Pour vanger ſon malheur emprunteroit mon bras:
Meurs, puiſque c'en eſt fait : Du fond de ſa poi-
trine
Il retire à ces mots la longue javeline.
Du corps pâle, & glacé l'ame briſe les fers,
Le quitte en gemiſſant, & s'envole aux enfers.

FIN.

REMARQUES SUR LE SEPTIE'ME LIVRE DE L'ENEÏDE.

VOICI une nouvelle carriere qui se presente à nôtre grand Poëte : dans les six premiers Livres il a imité l'Odissée, dans les six derniers il se propose l'Iliade pour exemple. Il donne même à entendre dans l'invocation qui se lit au commencement de ce septiéme Livre, qu'il croyoit cette partie plus importante que la premiere, car il en parle en ces termes.

Majus opus moveo.

Neanmoins par la destinée de la plûpart des Ouvrages, ces derniers Livres ne sont pas si estimez que les premiers, & on les lit beaucoup moins. Mais quand je les examine de près, & par rapport à tout l'Ouvrage, je n'en puis concevoir la cause. Il est certain que comme le Poëte les avoit moins releus que les premiers, la versification n'en est pas si parfaite. Mais pour l'ordre, pour les fictions, & les autres matieres, sans doute qu'il n'en doivent rien aux premiers. Ce septiéme Livre sur tout contient autant de choées agreables qu'aucun autre ; tout

tout y est merveilleux, & il est rempli d'une si grande diversité d'evenements, qu'il y a peu de Livres que la fable attache davantage. Sa principale partie est la reveuë ou le dénombrement, & il est aisé de voir que le Poëte s'y est élevé. Mais comme cette partie est une des principales du Poëme Heroïque, il sera mieux d'en parler en son lieu. Nous marquerons aussi les autres endroits où le Poëte s'est excité. Et suivant mon premier dessein, je répondrai aux objections qui me seront connuës ; j'entends celles qui regardent la conduite ou la matiere du Poëme, ou qui peuvent choquer le bon sens, laissant comme j'ai fait ce qui peut regarder la Critique ; la Geographie, ou la Fable, aux Commentateurs qui sont en si grand nombre, ou sans aller plus loin aux Dictionnaires Poëtiques, Historiques & Geographiques, qui en peuvent donner une intelligence suffisante.

I.

* RACONTE MAINTENANT MUSE, &c. Le Poëte qui prétend entrer dans une nouvelle matiere, renouvelle son invocation: beaucoup s'étonnent qu'il donne à cette Muse le nom d'Erato qui est la Muse de l'Amour, ayant à chanter, comme il dit lui-même la guerre la plus horrible.

Dicam horrida bella.

Mais il est aisé de répondre qu'il a pris ce nom singulier d'une Muse par la figure Poëtique qui permet de nommer l'espece pour le genre, ou une partie pour le tout. Je remarque à propos de ces mots : *Dicam horrida bella*, que le Speroni dans un de ses Dialogues, fortifie d'une raison assez forte l'opinion de ceux qui tiennent que Virgile n'a jamais commencé son Eneïde par ces mot *Arma virumque cano.* Il dit que les Latins ne se sont jamais servi de ce mot *arma*, indépendamment pour signifier la guerre comme les Italiens & nos François ; que mêmes *arma* seul ne se met gueres en toute autre signification sans quelque chose qui le suive: comme *Cerca-*

* *Page 4. de la Traduction. Vers 37. du Latin.*

Cerealiaque arma, *Cupidinis arma*, *Martis arma*, &c. En effet je croi qu'on trouvera peu d'exemples, qu'*arma* ſeul ſignifie la guerre : ces termes, *dicam horrida bella*, dont le Poëte ſe ſert pour ſignifier la même choſe qu'il a voulu faire dans ſa propoſition, me font trouver beaucoup d'apparence à ce que dit le *Speroni*. Et ſi Silius Italicus eſt le ſinge de Virgile, comme le maintiennent ceux du parti contraire ; on peut voir auſſi qu'il ne dit pas : *Ordior arma*, ſimplement pour dire, je chante la guerre ; mais qu'il ajoûte au contraire :

Quibus cœlo ſe gloria tollit

Æneadum, comme Virgile a dit ſuivant l'opinion du Speroni :

At nunc horrentia Martis
Arma, virumque cano.

Ces raiſons doivent être ajoûtées à la premiere de mes Remarques ſur le premier Livre, mais je traite les choſes à meſure qu'elles ſe preſentent.

II.

* LA TABLE EST DEVENÜE UN DES METS DU FESTIN.

Beaucoup de gens trouvent cet endroit puerile, mais je croi que la principale raiſon qu'ils en ayent, eſt l'expreſſion de nôtre Poëte, qui eſt un peu nuë dans le vers qui répond à cet endroit de ma Traduction.

Menſas conſumimus, inquit Julus.

Après avoir jetté une ſi grande horreur de la prediction de Celeno qu'Enée ſemble ne pouvoir trouver aſſez de devins en ſon chemin pour en ſavoir l'explication, il paroît qu'il y a quelque choſe à redire que l'intrigue ſe dénouë de la ſorte, & que ce ſoit un enfant qui trouve la

* *Pag. 7. de la Traduction. Vers 116. du Latin.*

la solution d'une si grande difficulté. On pourroit dire en cet endroit, que c'est proprement ce que signifie Horace par ce vers,

Parturient montes, nascetur ridiculus mus.

Cependant à bien considerer comme ce Poëte a traité les predictions des Dieux Penates, d'Apollon, d'Helenus, de la Sybile, de Creüse, & d'Anchise même; il est aisé de répondre qu'il n'en a pas usé de la sorte sans y penser, à l'égard de la prediction de la Harpie qui se termine pour ainsi dire à une mommerié. Pour moi je suis persuadé qu'il n'a fait cette fiction que pour rendre l'évenement de la Prophetie conforme à la nature de la Prophetesse; que cette Harpie étant un monstre frivole & fantastique, il a voulu aussi qu'il y eût quelque chose de fantastique & de frivole dans sa prediction; & que comme cette menace si grande degenere en si peu de choses, que ce fût un enfant qui s'en apperçût. C'est un des secrets de la Poësie, comme nous le dirons encore dans la sixiéme Remarque sur ce Livre, d'amoindrir les choses autant que de les élever; puisque c'est principalement d'où dépend cet Art d'entretenir de continuelles merveilles dans le Poëme.

III.

* LE CIEL, SI JE M'EN CROI PARLE DU GRAND ENE'E,
ET L'INSTINCT DE MON COEUR PREVIENT LA DESTINE'E.

Quelques-uns trouvent étrange que le Roi des Latins offre sa fille lui-même, sans qu'on la lui demande; & maintiennent que cela n'est pas de la dignité d'un Roi; mais quand on considere le caractere que Virgile donne à ce Monarque, il est aisé d'excuser le Poëte d'avoir feint que ce Prince en use de la sorte. Latinus est dépeint dans toutes ses actions comme un Roi foible, gouverné par sa femme, & si empressé de marier sa fille, qu'il consultoit

* *Page* 13. *de la Traduction. Vers* 272. *du Latin.*

ſultoit tous les Oracles pour ſavoir qui ſeroit ſon gendre. Les Oracles lui promettent un gendre étranger : Enée arrive dans ces entrefaites : Qui peut mieux remplir les deſirs de ce Prince, lequel ayant veu mourir tous ſes autres enfans, & ſe trouvant vieux ne ſouhaite autre choſe que de voir ſa fille mariée ; tant par un deſir qui eſt naturel à tous les peres, que par les terreurs que la ſuperſtition mettoit dans ſon eſprit, la mariant à Turne ou à un autre Prince d'Italie ?

IV.

* ALORS QUITTANT ARGOS, &c. Cette nouvelle colere de Junon, ſon entremiſe, & tout ce que le Poëte fait dire à Alecton, avec ce qui ſuit des effets de cette furie ; tout cela eſt d'une grande beauté, & n'eſt pas ſeulement un des beaux endroits de ce livre, mais à mon gré de tout l'Ouvrage. On void bien que la plainte de Junon eſt imitée de cette autre plainte qu'elle fait dans le premier Livre, parce qu'elle eſt entierement ſur le même modelle & du même caractere ; mais il eſt auſſi facile à voir que le Poëte y eſt un peu plus diffus que dans le commencement, & que ſans doute il ſe ſeroit retranché, ſi on le peut conjecturer par la perfection des premiers Livres, & par la difference qu'il y a entre les Vers des Georgiques, & des Bucoliques à tous les autres.

V.

† AINSI SOUS LES DETOURS D'UN PORTIQUE SUBLIME.

J'ajoûterai au ſujet de la premiere comparaiſon de cette ſeconde Partie, une Remarque qui doit être faite ſur pluſieurs comparaiſon qui ſe trouvent dans ce grand Poëte, & dans tous les autres, principalement dans les plus Anciens, dans tous ceux qu'on eſtime les plus parfaits. Quelques-uns s'étonnent qu'on puiſſe comparer une Reine à un ſabot, comme un peu plus loin, Turne

* *Page* 13. *de la Traduction. Vers* 286. *du Latin.*
† *Page* 17. *de la Traduction, Vers* 378. *du Latin.*

un Prince belliqueux est comparé à une chaudiere boüillante. A la vetité ces grandes dissemblances font trouver ces comparaisons étranges à qui n'entend pas les misteres de la Poësie ; & pour peu que le nom de la chose comparée se trouve bas dans une Langue vulgaire, ceux qui en parlent d'une Langue en une autre, tournent aisément ces comparaisons en ridicule ; comme l'agréable M. Sarrasin a fait de cet endroit d'Homere, où Ajax furieux dans la mêlée est comparé à un âne qui se fait donner mille coups dans un blé plûtôt que d'en sortir ; ou d'un autre Heros à une mouche acharnée dans une cuisine sur les viandes qu'elle y trouve. Les plaisanteries qu'on fait sur ces comparaisons ne manquent pas de trouver des approbateurs ; & sur tout ceux qui ont peu d'estime pour la Poësie heroïque, ou qui ne l'entendent gueres, sont ravis de l'abaisser par ces exemples, & soûtiennent fortement ces dérisions qui aviliſſent à leur gré la Poësie la plus relevée. Je ne justifierai point Homere, car je n'ai pas assez de connoissance de la Langue Grecque pour défendre ces passages dont la beauté & l'énergie peuvent consister dans l'expression. L'exemple de Plutarque qui n'a jamais voulu juger des Poëtes Latins, parce qu'il ne croyoit pas connoître assez parfaitement la délicatesse & les finesses de leur langue ; fait au contraire, que j'admire souvent la liberté que nous nous donnons de juger aussi souverainement que nous faisons des Poëtes Etrangers. Car il est à croire que le Precepteur d'un Empereur Romain, savoit pour le moins aussi bien la Langue Latine, que beaucoup de ces Juges si hardis peuvent savoir la Langue des Poëtes dont ils veulent juger. Cependant il confesse qu'il ne connoissoit pas toutes les beautez de la Langue Latine, assez parfaitement pour juger de la Poësie des Latins. Cela me fait comprendre qu'il y a de ces sortes d'idées qui peuvent bien perdre de leur beauté en leur faisant changer de langue, car il n'y a pas de doute que qui traduiroit ces sortes de mots de *toupie*, *sabot*, *asne*, *ou chaudiere*, avec une grande simplicité, pourroit aisément tomber dans la bassesse qui est oppoſée à la majesté du Poëme. Mais ce n'est pas à dire que le Poëte soit blâmable pour se servir de ces conceptions : un mot comme celui dont Virgile se sert,

Torte

Torto volitans ſub verbere turbo.

fait de grands effets en ces endroits-là. Et puis en general il faut obſerver que les Poëtes ont trois manieres de comparer. La reſſemblance va quelquefois à tout, c'eſt-à-dire à la choſe & à l'action : ou pour parler comme les Grammairiens au mode de la comparaiſon, & au ſujet. Quelquefois le Poëte ſe contente de comparer le ſujet ; quelquefois il ne s'arrête qu'au mode. Je me ferai mieux entendre par les comparaiſons même. Quand Neptune appaiſant la tempête, eſt comparé dans le premier Livre à un Magiſtrat qui appaiſe une ſedition, la comparaiſon eſt parfaite & entiere : car Neptune comme homme deifié, peut reſſembler à un Magiſtrat, & la revolte des vents peut de même reſſembler parfaitement à une ſedition ; puiſque l'un & l'autre marque un grand déſordre ; & la fin de ces déſordre eſt encore très-ſemblable, parce que la tranquillité où une Ville peut ſe retrouver, après que ces émotions ſont paſſées, eſt naturellement comparée au calme qui ſuit une tempête. Mais comme la Poëſie aime la diverſité de la nature, qu'elle ſe propoſe pour but de ſon imitation, non-ſeulement elle ne fait pas toutes ces comparaiſons parfaites, mais elle juge même qu'il ne ſeroit pas beau de les faire toutes parfaites, parce que ce n'eſt pas l'ordinaire de la nature de produire les choſes dans cette exacte perfection. Il y a donc d'autres comparaiſons imparfaites en deux manieres ; il y en a qui ne comparent que les ſujets de la comparaiſon, ſans toucher le mode, ou qui comparent ſeulement le mode ſans ſe ſoucier de ſes ſujets. Celle qui ſe lit dans le premier Livre, où Didon rendant la juſtice dans un Temple, eſt comparée à Diane qui danſe dans le fonds d'un bois, eſt de la premiere eſpece. Il n'y a pas de doute que l'action de danſer, & celle de rendre la juſtice, n'ont nul rapport ; au lieu que rien ne tombe plus naturellement dans l'idée de Diane, qu'une belle Princeſſe comme Didon. Les deux comparaiſons qui ſe remarquent dans ce ſeptiéme Livre d'Amate à un ſabot, & de Turne à une chaudiere, ſont de l'autre eſpece. Les ſujets ſont entierement differens, mais le mode ne l'eſt pas. Car rien peut-il mieux repreſenter un eſprit agité

par une furie, que les mouvemens de ce sabot agité par les coups qui le font tourner deça & delà. La même chose est d'une chaudiere boüillante, le feu qu'on y applique & qui la fait surmonter ses bords, ne represente-t-il pas parfaitement la fougue naturelle d'un jeune homme échauffé par une nouvelle offense ? Or le fonds de ces idées soûtenu par une expression magnifique, non-seulement plaît au Lecteur qui suit la pensée du Poëte ; mais la beauté de ces representations, & de ces images si éloignées qu'un beau sens rapproche, fait même quelquefois un plus bel effet que les comparaisons les plus parfaites, parce qu'il y a quelque surprise pour le Lecteur, & que cette surprise lui donne à penser, ce qui est le grand charme dont l'amour propre surprend l'esprit. Sans accuser donc Homere si temerairement, je croi qu'il peut être la même chose de ses similitudes qui nous semblent si étranges, & que c'est le moindre respect qu'on doive à un esprit aussi élevé que le sien, que de ne les pas condamner si legerement.

VI.

* D'UN CERF PAR QUI DE MARS LES ESBATS COMMENCERENT, &c.

Macrobe traite cette invention de ridicule, & Casteverro au contraire l'admire. Plusieurs Commentateurs ont appuyé l'un & l'autre parti. La Cerda sur tout montre par une longue induction que les plus grandes guerres n'ont pas eu de plus grandes causes ; mais entre tous ceux que j'ai lûs, personne à mon avis n'a mieux défendu le Poëte que Tarquinus Gallutius Jesuite Romain, qui a fait un Livre qu'il intitule *Vindicationes Virgilianæ*. Il remarque fort judicieusement que ce Cerf n'est pas, à proprement parler, la cause de cette sanglante guerre. Avant qu'il fût question du Cerf le Poëte avoit déja dit :

Causa mali tanti conjux iterum hospita Teucris.

Avant que Turne eût pris la défense des Pasteurs de Latinus,

* *Page* 20. *de la Traduction. Vers* 483. *du Latin.*

Latinus, il avoit déja couru vers ce Roi pour lui remontrer l'injuſtice qu'on lui faiſoit de lui ôter Lavinie ; & Amate irritée du choix que ſon mari vouloit faire d'Enée, avoit celebré l'Orgie & ſoûlevé l'eſprit des principales Dames. Il faut donc dire que ce Cerf n'eſt ni la ſource ni la cauſe de la guerre ; mais que les diviſions étant toutes formées, ce Cerf fût la premiere occaſion de courir aux armes. Or cette fiction eſt ſi naturelle, qu'il eſt mal aiſé d'en trouver une qui le ſoit davantage. Car ſans compter pour rien l'entremiſe d'Alecton qui fomente la diviſion ; Y a-t-il rien de plus naturel que pendant qu'Enée s'occupe à l'établiſſement de ſa Colonie, & aux fondemens de ſa Ville, Aſcagne qui eſt un enfant plein d'ardeur, prennent le divertiſſement de la Chaſſe ? Et ſe peut-il rien imaginer de plus facile à croire que les ſujets de Latinus que Turne avoit gagnez, embraſſent la premiere occaſion de courre-ſus aux Troyens, que les interêts de ce Prince, & leurs propres interêts leur faiſoient regarder comme des uſurpateurs. J'ajoûterai aux raiſons de ce grand Critique qui a ſi bien défendu Virgile, que l'excellence de la Poëſie conſiſte ſouvent en cet art d'agrandir les moindres choſes, & d'amoindrir les plus grandes. Ce ne ſeroit pas une grande merveille, ſi les Troyens ayant couru aux armes, euſſent maſſacré ce qu'ils euſſent trouvé de Latins ſur leur route, & que les Latins euſſent auſſi couru aux armes pour ſe défendre. L'adreſſe du Poëte eſt bien plus grande, de faire voir qu'un ſi petit commencement a eu de ſi grandes ſuites ; que de faire l'embraſement auſſi grand d'abord, qu'à la fin. C'eſt ce qui entretient le merveilleux avec bien plus d'adreſſe ; & ce doit être le principal but d'un Ouvrage narratif : car il languit ſans ces merveilles continuelles ; & le Lecteur s'en dégoûte. Au reſte l'amour que Sylvie avoit pour ce Cerf, la beauté de cet animal, & les plaintes de cette Bergere ſont écrites avec tant de tendreſſe & d'artifice, qu'il n'y a point de Lecteur qui n'en ſoit touché ; & qui n'admire l'adreſſe, & la grandeur de l'eſprit de Virgile, de faire de ſi grandes beautez, de choſes qui paroiſſent ſi petites.

VII.

* DOCTES SOEURS D'APOLLON IL FAUT A CETTE FOIS, &c. Au commencement de la principale partie de ce Livre, & du Poëme même qui eſt le dénombrement ou la revûë, le Poëte invoque les Muſes, & à ſon exemple, il n'y en a point qui n'en ait uſé de la ſorte en ces endroits. La raiſon en vient à mon avis, de ce que le Poëte entrant dans un grand détail d'une choſe fort antique, il ſe rend plus croyable, quand il invoque les Divinitez qui peuvent l'inſtruire. On void même que Virgile ajoûte, qu'il n'y avoit que les Muſes qui le pouvoient guider dans ce Dedale; mais je ne ſai ſi ceux qui écrivent des avantures, qui ſont moins éloignées; & qui même avec un peu de ſoin, pourroient trouver dans la Chambre des comptes, ou dans une infinité d'Hiſtoriens les Noms de tous ceux qui ont combattu dans les guerres qu'ils décrivent, font bien de commencer comme Virgile par des invocations aux Muſes, & de les faire encore auſſi longues qu'on les trouve dans leurs Ouvrages. C'eſt la remarque que M. de Maroles fait ſur ce ſujet. Pour moi je me contente d'admirer le grand art de Virgile en cet endroit, combien il eſt court en comparaiſon de tous les autres; & ſur tout de nos Modernes, bien qu'on ne puiſſe pas trouver de parties dans ſon Poëme plus ornées que celles-ci, plus diverſifiées & plus remplies. Car qu'y a-t-il de plus exact pour la Geographie, que les lieux qu'il décrit; de plus curieux pour les Savans que ce qu'il rapporte de l'antiquité, & de plus varié même que ces expreſſions. J'ai dit qu'en ces endroits il ſe ſert quelquefois des Apoſtrophes pour les varier; & il n'y a pas de doute que c'eſt pour cette ſeule raiſon: car autrement ce ſeroit toûjours la même choſe. Mais qu'on obſerve encore combien adroitement le Poëte fait varier, les armes, les habits, les qualitez, & les avantures des Heros, dont il véut celebrer la gloire. Homere fait un Livre entier, & quelques-uns de nos Modernes à ſon exemple, de ce que nôtre Poëte touche en 170. Vers. Pour ne pas faire encore la même choſe, quand il ſera contraint

* *Page 26, de la Traduction. Vers 640. du Latin.*

contraint de parler des Peuples qui viennent au ſecours des Troyens, & de parler des Troyens mêmes, on obſervera dans le dixiéme Livre, que c'eſt ſur une forme toute differente. Il inſinuë dans le premier Livre les Noms des plus celebres Capitaines de la flotte d'Enée (comme je l'ai remarqué) dans ſa narration même ſans en faire un Chapitre à part, prévoyant qu'il ſeroit obligé de faire ces dénombremens dans le ſeptiéme, & dans le dixiéme Livre. Traitant en ce lieu de l'Armée des Latins, il la diviſe par Eſcadrons, & par Cohortes, au lieu qu'au dixiéme Livre il fait l'autre dénombrement en décrivant les vaiſſeaux de la flotte des Toſcans, tout cela pour varier ſes images. Il deſcrit même la puiſſance du parti victorieux, afin que l'honneur de la victoire en paroiſſe plus grand, & que la gloire de ſon Heros en éclate davantage.

VIII.

* DU CLIMAT VOLSQUE ENFIN CAMILLE PREND L'ESSOR, &c.

Finiſſant mes Remarques ſur ce ſeptiéme Livre, par ce que le Poëte dit de cette belle Amazone; ce ſeroit ici le lieu de traiter ſi la valeur d'une femme peut être le ſujet d'un Poëme; mais le R. Pere Mambrun Jeſuite, a fait voir que non, par des raiſons ſi fortes qu'il eſt difficile d'y rien ajoûter. Les principales ſont que le Poëme étant fait pour exciter les hommes de courage à l'entrepriſe des grandes choſes, il n'y a pas d'apparence de prendre pour ſon action, une action qui n'eſt pas imitable, & dont l'imitation même ſeroit plus pernicieuſe qu'utile à la Republique. Car qui eſt le Citoyen qui ſeroit ravi de voir ſa fille, ſa femme, ou ſa ſœur, monter à cheval pour ſe battre, endoſſer le harnois, & maſſacrer des hommes; bien qu'on liſe avec plaiſir les vaillantes actions de Clorinde, de Penteſilée, ou de nôtre Camille. Ce grand Critique obſerve encore avec raiſon ce qu'il eſt à propos de remarquer en ce Livre, que ſi Virgile, Quintus Calaber, & le Taſſe, ont mis des femmes vaillantes dans leurs Poëmes, ils ont été entierement de ſon

* *Pag.* 32. *de la Traduction. Vers* 803. *du Latin.*

avis ; parce que la maniere dont ils en ont usé, fait bien voir qu'ils ont crû, que si ces exemples de valeur dans une femme sont capables d'ornet un Poëme, elles n'en doivent pas être le principal sujet. Que pour le montrer, ces grands Poëtes ont fait tuer Camille par un inconnu ; & que le Tasse tuë Clorinde de nuit. Que même l'un & l'autre les ont mêlez dans le parti vaincu ; tout cela sans doute pour montrer que leur action n'est pas bonne à imiter ; mais ces fictions embellissent un recit & entretiennent l'admiration. J'ajoûte aux raisons du R. Pere Mambrun, que quand une femme vaillante est le principal sujet du Poëme, cet exemple revient trop souvent, au lieu qu'on peut voir que Virgile, & le Tasse, principalement le premier comme le plus judicieux parle sobrement de son Heroïne, & la montre plus rarement qu'aucun des Heros qu'il vouloit celebrer. Le Pere Mambrun remarque encore qu'il ne la fait combattre contre aucun homme de grande reputation, parce qu'il est honteux qu'une femme tuë un brave homme, & plus honteux encore à un brave homme de tuer une femme. M. Chapelain interessé à la défense de l'opinion contraire l'a fort défenduë ; ses raisons se lisent dans la Preface de sa Pucelle. Il dit entr'autres choses, ce que Platon a allegué à l'avantage des femmes, où le P. Mambrun répond encore. Il rapporte qu'entre les oiseaux des proyes, les femelles excellent par dessus les mâles. Cette raison n'est pas convaincante ce me semble. Il seroit aisé de répondre que si un Poëme étoit fait pour les Gerfauts ou les Faucons, asseurement il réüssiroit de la sorte ; mais que parmi les hommes le succez en est douteux. Ce raisonnement est à peu près pareil à celui que fait le Tasse dans un de ses Madrigaux, sur ce qu'on lui reprochoit que ses Vers étoient durs. Les marbres sont durs, dit-il, & ils sont si beaux. Cela s'appelle *belli concetti ma non ragionamenti.*

REMAR

REMARQUES SUR LE HUITIE'ME LIVRE DE L'ENEÏDE.

J'ETOIS parvenu à la ſixiéme des Remarques que j'ai faites ſur la fin du ſeptiéme Livre, quand j'appris que j'avois été devancé dans le deſſein de défendre Virgile des principales fautes dont on l'accuſe, par Tarquinius Gallutius Sabinus, dont je fais mention : Cela me donna la curioſité de lire l'Ouvrage de ce R. Pere Jeſuite, imprimé à Rome en l'année 1621. avec une Diſſertation très-docte ſur la Comedie, & ſur l'Elegie : & j'ai trouvé qu'en effet je me ſerois épargné beaucoup de peine ſi j'avois veu ce Livre plûtôt : parce qu'il traite de beaucoup de choſes qu'on trouvera traitées dans ces Remarques, & dans ma Preface. Neanmoins le Lecteur pourra juger que nous n'avons pas toûjours ſuivi la même route, comme nous n'avons pas eu tout à fait le même but. Il a intitulé ſon Livre *Virgiliana vindicationes*, & il le défend en effet avec beaucoup de force, de quantité d'objections qui ſe font contre ce grand Poëte ; mais il y a beaucoup d'objections qui ne ſont pas de la nature de celles où je me ſuis propoſé de répondre ; c'eſt-à-dire, celles qui regardent purement

ment la conduite du Poëme, & le seul bon sens que j'estime requis dans les fictions, & dans les Ouvrages des Poëtes. Il s'étend au contraire sur beaucoup de questions fort savantes : Il se fait des objections qui m'étoient inconnuës, & il touche en beaucoup d'endroits plusieurs choses qui regardent ou la Physique, ou un point d'Histoire, ou la force des mots. Ainsi, comme il a traité bien des questions que je n'ai pas traitées, j'en traite aussi beaucoup qu'il ne traite pas. Il se propose seulement de défendre Virgile, & je me propose encore de faire voir ce qu'il a de plus judicieux, & de plus parfait. Le huitiéme Livre me donne plus de matiere de le loüer que de le défendre : car je ne sai que très-peu d'objections considerables sur son sujet ; & au contraire, l'Episode de Cacus, l'entremise de Vulcan, & de Venus, & le Bouclier merveilleux, ont donné de grands sujets d'admiration. Ce qui se passe entre Venus & son mari est celebré par Montagne, & fait le sujet du chapitre qu'il intitule, *Sur des vers de Virgile* ; il en a assez dit sur ce sujet sans qu'il soit besoin d'en parler, je passerai legerement sur le reste.

I.

* SI-TÔT QU'AUX ENNEMIS TURNE EÛT LANCE' LE DARD,
SUR LES TOURS DES LATINS, &c.

Les Critiques observent judicieusement, que Virgile donne à Turne les fonctions de Roi. Cela paroîtroit étrange ; Turne n'ayant nul caractere dans l'Etat de Latinus que celui de neveu de sa femme : Mais le Poëte a reparé ce desordre avec grand jugement, par le soin qu'il a pris de faire voir la foiblesse de ce vieux Roi, & l'emportemeat de ses peuples. Et puis il a marqué même dans le septiéme Livre, que ne pouvant s'opposer à ce torrent, il avoit laissé le gouvernement de l'Etat ; car il dit expressement,

Sepsit se tectis, rerumque reliquit habenas.

II.

* *Pag.* 33. *de la Traduction. Vers* 1. *& suiv. du Latin.*

II.

* S'APPROCHANT DE SA FLOTTE, &c. Gallutius examine ſur ce paſſage, s'il étoit à propos qu'Enée, que le Poëte doit concevoir comme un grand Capitaine, abandonnât ſon armée dans un nouveau retranchement pour aller lui-même chercher du ſecours. Il montre par de fortes raiſons que Virgile n'en peut être blâmé; & par la comparaiſon des plus grands Rois ou Empereurs de l'antiquité, qui ſe ſont expoſez contre les regles de la prudence dans des perils viſibles; parce que le beſoin l'a voulu, il conclut qu'Enée a fait prudemment d'aller lui-même implorer ce ſecours qui lui étoit ſi neceſſaire; ſatisfaiſant principalement aux fonctions d'un ſage Capitaine, quand il laiſſa Mneſtée & Sergeſte, les plus experimentez de ſes chefs à la défenſe de ſon camp. Il ajoûte qu'Enée étoit engagé à en uſer de la ſorte par le conſeil du Dieu du Tybre qui lui étoit apparu, & dont il ne pouvoit doûter de l'apparition bien qu'en ſonge, puiſque le prodige qu'il lui avoit annoncé pour confirmation de ſa prophetie, s'étoit trouvé veritable. Sur quoi il fait encore remarquer que le Poëte prepare ceci de bien plus loin (comme nous dirons plus amplement qu'il le faut faire dans les choſes difficiles à croire en la quatriéme Remarque ſur l'onziéme livre) car non ſeulement la Sybille predit à Enée que le premier ſecours qu'il obtiendra viendra d'une ville Grecque :

Via prima ſalutis
Quod minimè reris, Graja pandetur ab urbe.

Mais dans les imprécations que Didon fait contre lui, le Poëte ſignifie encore qu'Enée auroit ce malheur de quitter ſon fils pour aller chercher du ſecours contre les armes, & les perſecutions d'un peuple guerrier.

At bello audacis populi vexatus & armis,
Finibus extorris, complexu avulſus Juli,
Auxilium imploret;

III.

* *Page 36. de la Traduction. Vers 79. du Latin.*

III.

* REGARDE CETTE ROCHE EN RUÏNE PENDANTE. Si l'on en croid Suidas dans la deffinition qu'il donne à l'Epiſode, par laquelle il appelle ainſi tout ce qui s'écarte en quelque maniere que ce ſoît du principal ſujet, ce Livre ne ſera compoſé que d'Epiſodes, parce que hors le peu de vers qui peuvent convenir au ſecours qu'Enée va chercher chez Evandre ; tout ce qui ſe paſſe dans ce Livre, eſt entierement Epiſodique. Le ſacrifice que faiſoient les Arcadiens, la cauſe de ce ſacrifice qui fait raconter l'Hiſtoire de Cacus ; l'Hymne qui ſe chante en l'honneur d'Hercule ; les lieux dont Evandre fait la deſcription à Enée ſon hôte : ce qui ſe paſſa enſuite entre Vulcan & Venus, le travail des Cyclopes, la fabrique du Bouclier, & enſuite toutes les merveilleuſes actions qui étoient peintes ſur ce Bouclier ; tout cela dis-je ſont autant de digreſſions admirables, & dans le ſens de Suidas digreſſions & Epiſodes ne ſeront que la même choſe. Le Pere Mambrun ne veut pas qu'Epiſode ait un ſens ſi general ; mais il eſt mal-aiſé par ce qu'il rapporte du ſentiment d'Ariſtote ; de bien juger ce qu'il entend par ce terme ; Ariſtote ne parlant que de l'Epiſode de la Tragedie, & lui donnant pour étenduë tout ce qui ſe voie d'ordinaire dans le deuxiéme, troiſiéme & quatriéme Acte. Il eſt difficile d'ajuſter cette deffinition de l'Epiſode aux Epiſodes du Poëme Heroïque. *Epiſodium*, dit Ariſtote, ſelon le Pere Mambrun, *eſt tota iſta pars Tragediæ quæ Choros interjacet.* Et comme le chœur du quatriéme Acte étoit le dernier, & que le premier Acte ne paſſe chez les Anciens que pour le Prologue, il s'enſuivroit que tout le reſte ſeroit Epiſode. C'eſt encore l'explication de Gallutius au douziéme chapitre du Commentaire qu'il a fait ſur la Tragedis, mais je n'entrerai point dans cette queſtion, puiſqu'elle n'eſt pas de mon ſujet. Il me ſemble à propos de dire ſeulement quelque choſe de l'Epiſode dans les Remarques d'un Livre qui n'eſt autre choſe qu'Epiſodes. Le R. P. Mambrun le deffinit ainſi : *Actio adjectitia apta & neceſſaria quadam*

* *Page* 40. *de la Traduction. Vers* 190. *& ſuiv. du Lat.*

quadam connexione cum actione primaria conjuncta. Action détachée, jointe à l'action principale par une connexion propre & neceſſaire. Il s'explique enſuite, il veut que ce ſoit une action, parce qu'il prétend par ce terme exclure les deſcriptions, les comparaiſons, & toutes les narrations qui ne ſont pas actions. Car qui eſt celui, dit-il, qui mettra au nombre des Epiſodes, la tempête qui tourmente Enée dans la Mer de Sicile, où Ulyſſe au départ de l'Iſle de Calypſo ? Qui prendra pour une Epiſode la comparaiſon du douziéme Livre, par laquelle Enée & Turne, prêts à ſe battre, ſont comparez à deux Taureaux. Il appuye le reſte de ſa définition de ſemblables raiſons. Il veut que cette action ſoit détachée pour être diſtinguée de l'action principale ; il veut qu'elle ſoit jointe par une connexion propre par l'inconvenient qui s'enſuivroit, ſi elle ne l'étoit pas, & il veut enfin que cette connexion ſoit neceſſaire ; mais par l'explication qu'il donne au paſſage d'Ariſtote, il n'entend pas que cette neceſſité ſoit en tout, mais en quelque façon. Cette diſtinction me ſemble aſſez juſte en beaucoup de choſes, neanmoins s'il y a des inconveniens en l'étenduë trop generale de la définition de Suidas ; appliquant la définition du R. Pere Mambrun, à beaucoup d'Epiſodes de Virgile, du moins à des endroits qui paſſent pour tels, il eſt mal-aiſé de convenir qu'elle ſoit entierement juſte. Car ſi la deſcription du Bouclier n'eſt pas un Epiſode, que ſera-ce donc ; & peut-on dire que cette deſcription ſoit une action ? L'avanture de Cacus peut bien être une action, mais par quelle connexion neceſſaire & propre eſt-elle jointe à l'action principale ; c'eſt-à-dire, à l'arrivée d'Enée en Italie, & à la fondation de ſa Ville ? La même choſe ſera de tous ces lieux qu'Evandre montre à ſon hôte. La même choſe des jeux du cinquiéme Livre, de ce que prédit Jupiter dans le premier à Venus ; & de toute cette Philoſophie de la Metempſycoſe, qui eſt expliquée ſi éloquemment par Anchiſe. Tout cela, dis-je, qui doit être Epiſode, n'eſt rien moins ſelon le Pere Mambrun, parce que la définition d'Epiſode ne lui convient pas en tout. Si donc l'action doit être conçuë ſimple, mais être revêtuë d'Epiſodes, comme le même Auteur l'enſeigne au même Chapitre, & que c'eſt ce qui s'appelle Fable, il ſoûtient que tout eſt de l'action, ou qu'il eſt Epiſode. Et ſur ce fondement

ment l'opinion de Suidas aura bien moins d'incommodité. L'Etimologie même du mot Episode, qui n'est autre que digression, ou hors du sujet (parce que ὁδὸς signifie voye & sa prepositition ἐπὶ hors) fortifiera l'opinion de Suidas. Et je ne voi pas pourquoi les descriptions & les comparaisons seroient des Episodes pour cela : car en quoi s'écartent-elles du sujet? Quand les comparaisons ne servent pas à éclaircir ou à relever la personne ou la chose dont il est question, elles sont mauvaises, & la même chose est des descriptions qui ne sont pas necessaires, comme je l'ai fait voir dans la cinquiéme Remarque sur le quatriéme Livre, où je parle de la description de la Renommée. Tout cet inconvenient ne consiste donc que dans la maniere d'en user ; car il n'y a pas de doute que si les digressions trop frequentes ; ou doubles, ou triples, faisoient de l'embarras, ne faire jamais aucune digression ni grande ni petite, causeroit aussi une grande langueur & un grand ennui dans les Ouvrages Poëtiques, parce qu'il n'y a aucun de ces Ouvrages qui ne doive se sentir de l'entousiasme ; c'est-à-dire, d'un certain emportement d'esprit qui marque de la fureur. Cela est si veritable que les Lyriques même font des digressions & des Episodes dans les Odes, & dans les Elegies. Rien n'est plus frequent dans les plus belles Odes d'Horace. Il commencera par une priere à Venus, de conserver Virgile qui navigeoit en Grece, & puis il s'emportera sur la hardiesse du premier des hommes qui osa s'embarquer. Il loüera Drusus de la victoire qu'il avoit remportée sur les peuples d'Alemagne, & en même tems comme si cette victoire le faisoit souvenir de la victoire que Claudius Mero, un des Ancestres de Drusus, avoit remportée contre Annibal ; il laisse-là la victoire de Drusus, & ne parle que de Carthage, & de la mort d'Asdrubal. Les Elegiaques même en usent de la sorte, & Gallutius en donne mille exemples dans son traité de l'Elegie. Ces petits Poëmes n'ont pas seulement leurs Episodes, ils ont leurs surprises ou Peripeteties ; & sans cet art de surprendre en quelque maniere le Lecteur, ils sont froids comme le seroit le plus grand Poëme qui n'auroit rien de merveilleux. Ce qu'il y a de different pour les Episodes, dans les petits & dans les grands Ouvrages ; c'est qu'en ces petits Ouvrages qui ne sont d'ordinaire qu'un beau caprice, il n'est

n'eſt pas toûjours neceſſaire que le Poëte revienne de ſa digreſſion : Au lieu que dans le Poëme Heroïque, c'eſt le grand ſecret de ſortir de ſon ſujet, & d'y rentrer ſi naturellement qu'on ne s'en apperçoive pas. Mais pour prouver encore que l'Epiſode n'eſt autre choſe qu'une digreſſion ; c'eſt que perſonne n'a jamais douté que l'Eloge de la vie ruſtique dans le ſecond Livre des Georgiques, & ces préſages de la mort de Ceſar, qui ſe liſent à la fin du premier Livre ne ſoient des Epiſodes ; & comment peuvent-ils convenir à la définition du Pere Mambrun ? Il faut donc conclure que l'Epiſode n'eſt autre choſe qu'une digreſſion faite pour l'ornement du Poëme, grande ou petite, plus ou moins eſcartée du ſujet ſelon le tems, le lieu, la qualité & la grandeur de l'Ouvrage, & ſur tout ſelon le jugement du Poëte : car il eſt preſque impoſſible de regler le genie de la Poëſie. Cet art merveilleux ſera toûjours audeſſus des regles. Il ſera bien aiſé de juger quand les figures, les Epiſodes, les Peripeties ſeront faites, ſi elles font un bel effet, ſi elles ſont en leur place, mais d'en donner des preceptes infaillibles, c'eſt ce qui eſt impoſſible. Un grand genie ſera toûjours audeſſus ? mais puiſque je me ſuis declaré ſi temeraire que de m'oppoſer au ſentiment d'un auſſi grand homme que le Pere Mambrun, je pouſſerai la temerité plus loin ; & j'ajoûterai quant à cet Epiſode de Cacus, qu'il eût été plus agréable, ſi le Poëte lui avoit donné pour ſujet quelque avanture où il fût entré quelque choſe de tendre ou galant. Le peu d'amour qu'il y a dans cet Ouvrage, me le fait juger ainſi ; & puis l'avanture du Cyclope, les Harpyes, les Serpens de Laocoon, & le carnage des batailles ſont, ce me ſemble, d'autres images d'horreur qui n'en rendent l'idée que trop frequente. Au lieu que hors l'hiſtoire de Didon, on ne void rien dans ce Poëme qui puiſſe plaire entierement aux Dames, & aux jeunes gens. Peut-être eſt-ce un goût moderne que les Anciens n'avoient pas ; mais le Taſſe ne ſera jamais blâmé d'avoir mis plus d'amour dans ſa Hieruſalem, qu'on n'en trouve dans les anciens Ouvrages.

IV.

IV.

* LE BOIS QU'ARGUS SON HOSTE, &c. Bien que je me sois proposé de ne rien dire sur ces sortes de passages, l'histoire de cet Argus est si cachée qu'il est bon d'en dire quelque chose. Evandre en marchant montre à Enée les raretez du lieu où Rome fût bâtie depuis. L'antre où l'on sacrifioit au Dieu Pan, le Bocage où Romule fit un asile, la porte Carmentale. Tous ces lieux étoient les plus celebres pour leur antiquité, le Bois où l'on voyoit le tombeau d'Argus étoit de même; mais l'histoire de cet Argus est racontée diversement. Car les uns disent qu'Evandre ayant reçu chez lui Argus par le droit d'hospitalité; Argus conspira contre lui, & que les Compagnons d'Evandre le tuerent sans qu'Evandre en sçût rien, & que pour éloigner le soupçon qui en pouvoit tomber sur lui, il éleva un tombeau à cet Argus dans ce Bocage, qu'il appella Argiletus de son nom. D'autres disent qu'Evandre le tua lui-même par le secours d'Hercule, & que c'est pour s'en excuser que Virgile dit qu'il prend le lieu à témoin de l'avanture, pour montrer à Enée qui devenoit son Hôte, comme cet Argus l'avoit été, que c'étoit Argus qui avoit violé le premier les droits de l'hospitalité. Parmi les Anciens, d'autres Auteurs croyoient que ce nom Argiletus avoit été donné à ce lieu seulement, à cause de l'argile qui s'y trouvoit. Ce qui est assez facile à croire, & que sur ce mot on auroit peut-être feint depuis l'histoire d'Argus. Il est assez ordinaire aux hommes d'éloigner l'origine la plus naturelle des choses, pour en imaginer quelqu'autre qu'on juge plus relevée.

V.

† LE FORGERON SAVANT DANS LES CHOSES FUTURES, &c.

Ce Bouclier qui étoit rempli de si grandes choses, & en si grande quantité, fait l'étonnement de beaucoup de Critiques

* *Pag.* 45. *de la Traduct. Vers* 345. *du Latin.*
† *Pag.* 55. *de la Trad. Vers* 626. *du Latin.*

Critiques, & ſert d'abord de fondement à une objection que ſont tous les Novices en Poëſie. Ils ne manquent pas de dire, qu'il étoit impoſſible qu'une ſi grande quantité d'avantures fût gravée ſur un ſeul Bouclier, que c'eſt tout ce que pourroit contenir la plus ample galerie. Je ne répondrai point qu'Homere avoit fait la même choſe pour le Bouclier d'Achille, qu'Heſiode a deſcrit celui d'Hercule, & que depuis Silius Italicus, & Stace, ont ſuivi la même invention. Si c'étoit une faute, l'exemple ne l'excuſeroit pas. Je ne dirai pas même ce qui ſeroit bien plus fort, que non ſeulement un Bouclier, mais un Tableau d'un pied en quarré en peut contenir encore bien davantage, puiſque le Graveur ou le Peintre n'a qu'à diminuër ſes figures, & à prendre ſes proportions. Et qu'au plus toutes ces peintures que fait Virgile, ſont reduites à huit ou neuf images qu'on peut reduire ſelon cet art, en un auſſi petit eſpace qu'on le peut ſouhaiter. Mais j'approfondirai l'affaire davantage, & je montrerai comme il faut entendre les Poëtes quand ils décrivent une peinture. Il n'eſt pas neceſſaire de s'imaginer que tout ce qui eſt dans l'imagination du Poëte, & enſuite dans ſon expreſſion ſoit dans ce Bouclier, principalement quand il raconte une hiſtoire connuë à ſon Lecteur. Le Poëte a raiſon de feindre le Dieu du moins auſſi ſavant que lui, & il ne peut moins attribuer à l'art, au ſavoir, & à la puiſſance de ce Dieu, que de bien repreſenter ce qu'il a appris des Hiſtoriens qu'il juge fidelles; & plus parfaitement encore ce qu'il a pû voir lui-même. Par cette liberté, dont j'ai parlé dans le Chapitre des digreſſions, le Poëte promene ſon imagination où il lui plaît; il feint les choſes, & les dit non comme elles ſont au pied de la lettre, mais comme elles doivent être pour être agreables. Le Peintre a pû feindre comme lui. Ainſi pour peu que le Tableau que le Peintre repreſente, figure ce que le Poëte imagine; le Poëte peut ſe donner carriere, marquer les traits les plus hardis, & ſuivre toutes les idées qui peuvent embellir ſon Ouvrage. Un Lecteur ſage ne pointillera pas un Auteur comme Virgile, pour ſavoir ſi dans la verité il y avoit ſur ce Bouclier trois cens Temples gravez, dans leſquels on ſacrifioit pour la victoire d'Auguſte. Il ſongera que le Poëte qui avoit été preſent à ce triomphe,

avoit pû s'imaginer, que puisqu'un Dieu avoit gravé ce Bouclier, il n'avoit rien épargné de ce qu'il avoit vû lui-même. Et il est aisé de voir que le Poëte ne parle de tout le reste, que pour tomber plus naturellement dans la description de la plus belle action de son Maître. De cette sorte, bien loin de blâmer Virgile en cet endroit, on ne pourra assez l'admirer; car sans doute cette maniere de celebrer Auguste en si peu de paroles; & cette peinture de sa victoire, & de sa gloire, est un des plus beaux chefs-d'œuvre de la Poësie. Aprés tout quelle ineptie trouve-t-on dans la fiction de Virgile; Vulcan, dit-il, savant dans l'avenir, avoit gravé sur ce Bouclier les principales actions des Romains. Voilà ce qu'il avance; & qu'y a-t-il d'impossible dans cette fiction? Vulcan comme Dieu, ne pouvoit-il pas savoir l'avenir; & comme excellent armurier, ne pouvoit-il pas l'avoir gravé sur l'Ecu destiné à Enée.

VI.

* L'INFLEXIBLE CATON ORDONNOIT DES SUPPLICES.

Je ne sai sur quoi on peut s'imaginer. que Virgile a prétendu se moquer d'un homme tel que Caton, quand il lui fait l'honneur de le faire Juge dans les Enfers de tous les mauvais Citoyens. M. de Balsac qui a eu cette pensée, allegue pour raison qu'il n'y a pas de lieu de s'imaginer que Virgile ait voulu donner à Caton, qui avoit été le plus grand ennemi des Cesars, une loüange aussi grande que celle-là; & que ç'eût été mal faire sa cour dans le tems d'Auguste. Je ne compte pour rien, combien la raillerie eût été froide; car outre qu'il est mal aisé de tourner en ridicule une vertu comme celle de Caton, je ne conçois pas quelle eut été la raillerie de déïfier un homme de bien. Il faudroit donc loüer Catilina par la même raison, parce qu'il auroit voulu changer la forme de l'état, & ne le pas dépeindre sur le penchant d'un rocher prêt à être precipité pour la punition de son crime. Sans doute il faut mieux juger de Virgile & de Cesar même. Ce grand Prince qui voyoit bien la difficulté qu'il

y

* *Pag. 56. de la Traduction. Vers 670. du Latin.*

y avoit à faire perdre le goût de la liberté à un peuple qui en avoit été si amoureux, n'imposoit pas un joug si rude à des Citoyens qu'il vouloit rendre ses sujets. Ce ne fût que sous le regne de Calicula qu'on commença à punir un Romain pour garder les images de Brutus, & de Cassius. Auguste & Tibere même n'établirent leurs Monarchies que pied à pied, faisant tantôt semblant de se trouver importunez de la toute-puissance, tantôt de vouloir s'en démettre. Tibere en fit toutes les façons dans la premiere harangue qu'il fit au Senat, & bien qu'elle fût pleine de dissimulation, la liberté n'étoit point encore tellement éteinte qu'un Senateur n'osât lui demander, puisqu'il se trouvoit si chargé du fardeau de l'Empire, quelle portion il vouloit s'en reserver. Jule Cesar composa à la verité un Livre auquel il donna pour titre *l'Anti-Caton*, mais il n'y a point d'Auteurs qui ayent loüé ce Livre, & Ciceron ne laissa pas d'y répondre. Mais pour revenir à Virgile, il n'est pas necessaire de le faire lâche pour le faire bon Courtisan. Il auroit pû s'abstenir de parler de Caton, s'il y avoit eu du peril; mais il n'auroit pas voulu se noircir d'une bassesse pareille à celle de se moquer d'une vertu reverée de tout le monde. Et sur quoi peut-on appuyer une pensée aussi indigne que celle-là? quelle marque de flaterie basse Virgile a-t-il donné en loüant son Maître? Au contraire en élevant sa grandeur ne l'appuye-t-il pas de cette belle loüange qu'un homme de bien jugera la plus grande de toutes.

Cæsar dum magnus ad altum
Fulminat Euphratem bello, victorque volentes
Per populos dat jura.

C'est par là même qu'Auguste peut surpasser son Pere adoptif, parce que l'autorité du premier des Cesars fût toûjours vûë avec indignation, au lieu que les Peuples aimerent le joug d'Auguste par le soin qu'il eût de leur procuter le repos & la paix. Mais pourquoi Virgile eût-il dû se ménager plus que les autres Poëtes? Par les cinq endroits que Montagne remarque sur Caton, dans le Chapitre auquel il donne si hautement la préeminence à Virgile. Ovide n'a-t-il pas loüé ce Caton même d'un courage indomptable.

animumque Catonis
Indomitum.

Horace eût été bien plus criminel que nôtre Poëte, quand il dit en parlant de Jules Cesar, qu'il avoit vaincu toute la Terre.

Prater atrocem animum Catonis.

Tout le monde sait ce que Lucain même en a osé dire sous le regne de Neron, & sur tout ce Vers dont Montagne juge si bien.

Victrix causa Diis placuit, sed victa Catoni.

Il ne faut donc pas croire une si grande erreur, la flaterie eût été indigne de Virgile, & de Cesar. Dans la fin de ce huitiéme Livre même, où le Poëte dépeint cet Empereur triomphant, il ne lui fait point opprimer la liberté de sa Republique: qu'on en juge par ces paroles.

Ipse sedens niveo candentis lumine Phœbi
Dona recognoscit Populorum.

Ce mot de Don, qui marque l'affection des Peuples, & que les Commentateurs jugent entierement opposé à celui de Dépoüilles, montre comme Cesar songeoit à établir son autorité, & revient entierement à ce beau passage que je viens d'alleguer, & qui est à la fin des Georgiques. Virgile qui étoit fort éclairé, & qui voyoit Auguste d'assez près; savoit aussi bien que M. de Balsac, comme cet Empereur vouloit être loüé. Mais c'en est assez sur ce sujet.

REMARQUES SUR LE NEUVIE'ME LIVRE DE L'ENEÏDE.

CE que ce Livre a de ſingulier, c'eſt que le Heros n'y a aucune part ; & c'eſt le ſeul de tout le Poëme qui eſt de la ſorte. Les Modernes en ont uſé encore plus librement : car combien y a-t-il de Livres entiers dans la Hieuralem, où Godefroi ne paroît point. Non que le Poëte doive être aſſujetti à la neceſſité de ſuivre ſon Heros ſans le quitter d'un ſeul pas : Il eſt bon au contraire de faire éclater la vertu de ſes ennemis pour relever la ſienne. Mais par l'exemple de l'Epiſode de Niſe, & d'Euriale, on peut voir combien ſont deffectueux les autres Epiſodes qui s'écartent entierement du ſujet, ou qui n'ont nulle connexion ni avec l'action ni avec la Fable : Telle que ſont les Amours de Renaud, & d'Armide ; & la plûpart des avantures de Tancrede, d'Herminie, & de Clorinde : comme le R. P. Mambrun le remarque très-judicieuſement. Ce n'eſt donc pas un deffaut de s'écarter quelquefois de ſon Heros : mais il faut que ce qui ſe paſſe en ſon abſence, aye quelque connexion à l'Acte principal ou du moins à la Fable ; comme on le peut voir par ce Livre. L'action de ce Poë-

me est l'arrivée d'Enée en Italie, & la fondation de sa ville; Or il n'y a pas de doute, que tout ce que Turne fait contre cette action, est de l'action même; parce qu'il est necessaire que cette action ait un commencement, un milieu, & une fin; & de tout cela se compose la Fable, ou le sujet qui n'est autre comme nous l'avons dit, que l'action & ses ornemens, ou Episodes; lesquels sont d'autant plus beaux, qu'ils tombent plus naturellement dans le sujet. Il est bien de l'essence de ces Episodes qu'on les puisse ôter, sans ruïner le sujet; mais il n'en est pas qu'ils n'ayent nulle connexion avec le sujet. Virgile observe tout cela exactement; mêmes on peut encore considerer que le Poëte fait les Episodes, où le Heros ne paroît point beaucoup, plus courts que ceux où il a la principale partie; par exemple, le recit que fait Enée de la prise de Troye, où ses Amours avec Didon sont bien plus longs que l'Histoire de Cacus que recite Evandre, ou l'avanture de Nise & d'Euryale, que le Poëte raconte lui-même. Cet exemple d'une amitié geneteuse n'étoit pas un ornement à negliger; il fait la principale beauté de ce Livre; mais ce n'est pas le seul endroit où le Poëte s'éleve: les plaintes de la mere d'Euryale, les invectives de Numan, & cet assaut du camp où le Poëte fait faire à Turne de si beaux exploits, sont des endroits inimitables: on ne les peut lire sans demeurer d'accord que l'esprit de ce grand Poëte s'y est élevé.

I.

* QUEL DIEU, SOEURS D'APPOLLON, &c. Le Poëte se trouvant sur le point de raconter la Metamorphose des vaisseaux d'Enée qu'il juge une chose peu croyable, fait une nouvelle invocation aux Muses; & il fait la même chose encore vers la fin de ce Livre, quand il entre dans le détail des grands exploits de Turne, qu'il veut élever au dessus des plus grands effets de la valeur des hommes. Cette reflexion doit confirmer ce que j'ai dit d'abord, que l'invocation des Muses n'est que pour établir la creance du Poëte dans l'esprit des Lecteurs. Le deffenseur Italien que j'ai déja allegué, examine sur le sujet de cette fiction, si elle est faite à propos,

* *Page 62. de la Traduct. Vers 77. du Latin.*

pos, & répond fort pertinemment aux accusations de Servius, de Castelvetro, & de quelques autres Critiques, qui on jugé que Virgile ne pouvoit pas feindre une Metamorphose qu'ils maintiennent sans exemple. Je renvoye donc le Lecteur qui sera curieux d'entendre ses raisons, à ce qu'il dit sur cet endroit. Mais je ne puis taire une reflexion que j'ai faites sur toutes les Metamorphoses des Anciens. Je trouve qu'elles sont toutes tirées des choses naturelles, & que ce n'a été qu'en ces derniers tems qu'on s'est avisé de feindre que le miroir étoit autrefois un Peintre, qui avoit l'art de representer exactement toutes sortes d'objets; & ainsi de quelques autres qui ont voulu trouver une premiere cause à quelque Ouvrage de l'invention humaine. Cela m'a fait faire reflexion sur la vraye cause de ces Metamorphoses. Le Lecteur jugera si mon raisonnement est juste. Sans doute quand les premiers Poëtes ont voulu feindre quelque chose sur un oiseau, sur une arbre, ou sur une fleur; c'étoit pour trouver une source à ce qui paroissoit n'en pas avoir; car si nous songeons par exemple d'où vient un Rosignol que nous entendons chanter, il nous vient dans l'esprit qu'il vient d'un autre Rossignol, celui-là d'un autre, & ainsi jusqu'à l'infini; & la même chose de quelque arbre ou de quelque fleur que ce puisse être. Or il est assez juste que la Poësie qui a la liberté de s'imaginer ce qui lui plaît, cherche cette premiere cause par ses inventions. Au lieu qu'on ne peut pas faire la même chose de l'effet de quelqu'un des plus beaux arts, car pour peu qu'on ait d'esprit, on peut savoir d'où vient un miroir, un jeu de cartes & les autres sujets sur lesquels nos Poëtes Modernes se sont exercez. Ainsi sans doute en Poësie comme en autre chose, il faut porter son raisonnement autant qu'on le peut à chercher la cause physique de tout. Or la cause la plus naturelle de la Metamorphose, est pour trouver une origine à qui n'en a pas, ou du moins à qui l'on n'en sait pas; sans qu'on puisse être démenti dans sa fiction. Ceux qui prennent pour sujet des Metamorphoses qu'ils inventent, quelque chose d'un art ou de l'esprit humain n'ont pas le même avantage. Virgile n'a changé des Nymphes marines en vaisseaux, parce que ceux qui auroient veu les vaisseaux, ne l'auroient pas crû, & auroient bien pû s'imaginer au con-

traire, qu'il ne faut point un miracle pour faire une choſe qu'un Charpentier fait tous les jours. Mais il a changé les vaiſſeaux en Nymphes marines, parce que l'on ne peut ſavoir l'origine de ces Nymphes ; & puis il a obſervé encore une autre choſe qui doit être en toutes les Metamorphoſes ; à ſavoir quelque rapport ou quelque proportion entre la choſe changée & le changement ; c'eſt-à-dire, de l'état où les choſes étoient, à l'état où le Poëte les met. Ce que l'on doit trouver bien plus convenable dans le changement de ces vaiſſeaux, que dans le changement de la Navire Argo : car il y a encore plus d'apparence que des vaiſſeaux ſe changerent en Nymphes marines, qu'en Etoilles. Au reſte, je croirois aſſez, comme Gallutius l'a remarqué ; que comme cette fameuſe Navire Argo, merita d'être metamorphoſée après avoir fait une ſi celebre navigation, Virgile jugea que la flotte d'Enée qui avoit fait encore une plus longue courſe, & qui avoit porté un Heros, qu'il ne juge pas inferieur à aucun des Argonautes, meritoit bien auſſi d'être éterniſée par quelque changement celebre.

II.

* J'ABANDONNE UNE MERE ILLUSTRE PAR SA RACE,

QUI TIRE SA SPLENDEUR DE L'ANTIQUE ASSARACE :

Il y a dans le Latin *Priami de gente vetuſta*, par où il paroît que la mere d'Euryale devoit être parente d'Aſcagne ; & on demande ſur cela pourquoi une Dame de cette qualité n'avoit pas été appellée chez la Reine de Carthage, quand les Troyens y furent ſi bien receus ; & comment auſſi elle étoit venuë en Italie, puiſque le Poëte dit au cinquiéme Livre qu'Enée laiſſa les femmes dans la ville qu'il fonda enſuite ; & à laquelle il donna le nom d'Aceſte. Servius répond à ce ſecond point, que le Poëte n'a pas entendu que toutes y fuſſent demeurées : car il dit mêmes dans le dixiéme Livre, qu'il y en avoit qui pieu-

* *Page 69. de la Traduction. Vers 284. du Latin.*

pleuroient ſelon la coûtume, ſur le cercueil du jeune Pallas : & de plus le Poëte prévient cette objection, quand il fait dire à Euryale que ſa mere n'avoit pû l'abandonner, ni par l'amour de la patrie, ni par le repos qu'elle pouvoit trouver dans cette ville d'Aceſte. Mais il faut encore ajoûter ſur ce point, & ſur le premier que l'uſage de la Poëſie n'eſt pas de rendre raiſon de tout. Les Poëtes au contraire n'examinent rien, & ne s'attachent à rien, qu'a ce qui peut embellir leur ſujet. Quel Perſonnage eût fait la mere d'Euryale à la table de Didon, & combien a-t-elle de grace ſur les remparts du camp, à déplorer la mort de ſon fils ; cette bonne grace eſt la ſeule regle des Poëtes, & c'eſt le precepte d'Horace qui ne peut mieux être appliqué qu'à ce ſujet.

& quæ
Deſperet tractata nitescere poſſe relinquat.

III.

* ET HEBESE, ET FADUS DORMANT COMME ABARIS,

ET RHETUS ÉVEILLÉ DE SON FER SONT MEURTRIS ;

Quelques-uns demandent pourquoi le Poëte fait que Niſe, & Euryale tuënt tant de Rutulois, parce qu'il n'y avoit pas grande generoſité de tuër tant d'hommes qui étoient la plûpart endormis, ou qui du moins ne ſe défendoient pas. Il faut obſerver que les grands Poëtes ne forment pas tous les Perſonnages qu'ils introduiſent ſur la Scene, pour ſervir d'exemple ; au contraire, comme la Poëſie, ſe propoſe l'imitation pour ſon but, elle aime autant repreſenter les choſes comme elles ſont, que comme elle devroient être. C'eſt cette methode qui établit le vrai-ſemblable. Sur ce fondement, il faut croire que deux jeunes gens tels que Niſe & Euryale, ſont mieux dépeintes inconſiderez & avides de carnage, que ſi le Poëte les avoit repreſentez fort moderez, ou qu'il les

eût

* *Page 71. de la Traduction. Vers 344. du Latin.*

eût fait éveiller leurs ennemis pour se battre contre eux. C'est encore une chose à remarquer dans les Anciens, qu'autant qu'ils peuvent raprocher l'homme vers la premiere nature, autant ils le font dans ces siecles heroïques, qu'ils prennent pour sujet de leurs Ouvrages. De-là vient que dans ce même Livre, Numan se vante de choses qui peut-être n'étoient pas, comme de vivre de pillage, de jetter leurs enfans dans la glace si-tôt qu'ils étoient nez, & d'autres choses semblables; parce que ces mœurs antiques qui approchent plus de la nature, font un plus bel effet dans ces Ouvrages dont le merveilleux doit faire le principal ornement. Les mœurs du siecle où l'on vit, & les choses ordinaires ne produisent ni surprise ni admiration.

IV.

* ASCAGNE, DONT CES MOTS ONT L'OREILLE FRAPPÉE.

Ce jeune Prince qui est dépeint dans le premier Livre comme un enfant que Venus emporte endormi, est dépeint dans le quatriéme comme un Chasseur déterminé, & dans le neuviéme Livre non seulement le Poëte lui fait tuër ce Numan qui chante tant d'injures aux Troyens, mais il assiste aux conseils de guerre, & fait des actions très-judicieuses comme celle de promettre mille recompenses à Nise & à Euryale, quand ils proposent d'aller querir Enée; & celle d'ordonner qu'on reconduise la mere d'Euryale dans sa maison, quand il apperçoit qu'elle excitoit une trop grande compassion dans les cœurs des soldats. Comment accorder tout cela dans le tems d'un an, si l'Eneïde est renfermée dans cet espace comme on le prétend. Cette objection me fut faite un jour par le R. P. Rapin Jesuite, que ses beaux vers, & sur tout son beau Poëme du Jardinage, doivent faire considerer comme une des plus grandes lumieres de ce siecle; & j'avoüe qu'elle est capable d'étonner un deffenseur de Virgile. Je ne voi pas même que personne y aye répondu jusqu'ici. Neanmoins, ce R. Pere en convient lui-même, quand nous eûmes examiné la chose de plus près. Toute la difficulté

* *Page* 81. *de la Traduction. Vers* 621. *du Latin.*

culté ne conſiſte qu'à ne prendre pas trop à la rigueur les exaggerations & diminutions des Poëtes, & à approcher les choſes le plus près que le vrai-ſemblable le permet ; même en ce ſujet il n'y a qu'à ne laiſſer pas aller ſon idée ou ſon imagination au-de-là des termes du Poëte, & l'on ne trouvera ſans doute nulle contradiction dans ces trois Paſſages. Aſcagne qui dans le quatriéme Livre,

* *Gaudet equo, iamque hos curſu, iam præterit illos:*
Spumantemque dari pecora inter inertia votis
Optat aprum, aut fulvum deſcendere monte leonem.

Ne fait rien dans ce neuviéme Livre qui ne ſoit conforme à un jeune enfant avide de gloire, conſeillé par les plus grands Capitaines de ſon pere : & même l'action de tirer de l'arc & de tuër Numan, n'eſt pas au-deſſus de la force d'un enfant tel qu'il le décrit piquant un cheval dans le quatriéme Livre. La même choſe eſt de ce qui ſe dit de lui au cinquiéme, où il eſt dépeint à la téte d'un Carrouſſel ; & du ſeptiéme Livre où il chaſſe & tuë le cerf de Sylvie qui cauſa la guerre entre les Latins & les Troyens. Il reſte donc à voir ſi ce qui eſt dit de lui, ou de Cupidon ſous ſa forme, s'accorde à tous ces paſſages. Et ſans doute il n'y a nulle contrarieté : car ſuppoſé qu'Aſcagne eût environ treize ou quatorze ans, comme il n'en peut avoir moins, puiſqu'il y en avoit ſept que ſa mere étoit morte, & que la nuit de la priſe de Troye il ſe ſauvoit en marchant au côté d'Enée qui lui donnoit la main,

† *dextræ ſe parvus Julus*
Implicuit, ſequiturque patrem non paſſibus æquis.

Cela ne peut être dit d'un enfant au berceau, mais il ſemble que le Poëte ait fait tout ce calcul exprès pour marquer l'âge d'Aſcagne, ſelon les occurrences, & les conjonctures de ſa narration ; car qu'y a-t-il d'indecent dans le premier Livre d'un enfant de quatorze ans ; Enée l'envoya

* *Page 86. de la Traduction. Premiere Partie.*
† *Page 59. de la Traduction. Premiere Partie.*

l'envoya querir par Achate qui a même ordre de lui raconter tout ce qui lui étoit arrivé.

Ascanio ferat hæc.

Ce qui marque expressément qu'il étoit capable de consideration. Quant à la ressemblance que Cupidon devoit prendre, il n'y a aussi nulle incompatibilité : car il n'étoit pas plus mal-aisé à un Dieu de se rendre semblable à un enfant tel qu'Ascanius, qu'à un autre ou plus vieux ou plus jeune ; & il ne faut pas s'étonner non plus si ce Dieu qui est si subtil, répondoit si bien aux caresses de Didon qui étoient proportionnées à l'âge d'Ascagne. Tout le scrupule vient de ce qu'on se laisse aller à son idée ; qu'on prend celle de l'amour qui est ordinairement dépeint comme un enfant de sept ou huit ans pour celle d'Ascagne qui en devoit avoir treize ou quatorze ; & que cette idée est encore fortifiée par la peinture que le Poëte fait d'Ascagne, dormant dans les bras de Venus, quand elle l'emporte dans les bois d'Idalie : mais au fonds il n'y a rien de contradictoire. Je devois avoir ajoûté dans le premier Livre que ceux qui s'étonnent que le Poëte ne marque point que Venus rapporte Ascagne, comme elle l'avoit emporté, ont grand tort, & que c'est une des ces munities où jamais les grands Poëtes ne s'attacheront par les mêmes raisons que je viens de rapporter dans la deuxiéme Remarque sur ce Livre.

REMARQUES SUR LE DIXIE'ME LIVRE DE L'ENEÏDE.

CEux qui ont lû avec soin ces derniers Livres de l'Eneïde, ne doivent pas douter de la valeur d'Enée, comme je l'ai allegué dans ma Preface : car le Poëte n'obmet rien en ces trois Livres de la sagesse d'un grand Capitaine, & de la valeur d'un brave soldat, pour la conformation de son Heros. J'ai aussi observé combien ces matieres, quoi qu'en general assez semblables, sont neanmoins differentes dans le détail : car bien que ces trois Livres ne contiennent generalement que des combats, combien ces combats sont-ils differens les uns des autres, & combien même sont differentes les morts, les blessures & les avantures surprenantes qui arrivent dans ces guerres. Ce dixiéme Livre principalement est celui dont les Peripeties sont les plus belles. Aristote, selon le R. Pere Mambrum, definit cette partie du Poëme *un changement des choses qui se font en leur contraire qui arrive ou vrai-semblablement ou necessairement.* Or bien que les Poëtes Epiques doivent user de Peripeties plus sobrement, que les faiseurs de Romans, ce seroit neanmoins un grand défaut dans leurs Ouvrages, si ces changemens de fortune ne s'y voyoient pas ; si par exemple

ple un Poëte faiſoit le parti de ſon Heros, toûjours triomphant, & par tout victorieux. Virgile mêle ſi adroitement les faveurs de la fortune, qu'on ne peut pas aſſez admirer ſa conduite dans tout ce Livre. Si Enée eſt vainqueur de ſon côté, Turne fait de grands exploits du ſien. Ce dernier tuë le jeune Pallas, qui venoit de tuer Haleſe, un des principaux Capitaines, & pluſieurs des plus braves de l'Armée Latine. Enée accourt auſſi-tôt pour vanger la mort de Pallas, & tuë Lauſe, & Mezence; mais comme le combat ſingulier de Turne, & d'Enée, devoit faire le dénoüement de l'Ouvrage; il faut obſerver l'adreſſe du Poëte qui fait intervenir Junon, pour empêcher que deux hommes qui étoient ſi braves, & qui avoient autant d'animoſité l'un contre l'autre, ne ſe rencontrent: car ſans doute la vrai-ſemblance vouloit qu'ils ſe cherchaſſent; & il eût été mal-aiſé, qu'ayant une ſi grande envie de ſe rencontrer, ils ne l'euſſent pas fait. Les plaintes que fait Turne dans ce vaiſſeau qui l'emporte, & les deux harangues de Junon & de Venus, ſont des chefs-d'œuvre d'éloquence; & tout ce qui ſe paſſe dans la mort de Lauſe, & de Mezence, eſt dépeint avec un grand art.

I.

* CHANTEZ, SOEURS D'APOLLON, &c.

J'ai fait remarquer dans la revûë du ſeptiéme Livre, combien celle-ci en eſt differente. Macrobe fait une objection à Virgile ſur le ſujet du dénombrement qui ſe fait dans ce dixiéme Livre. Il croît que Virgile n'a pas dû le faire ſans ordre, comme on le void, & qu'Homere ayant traité la même choſe, a paſſé de matiere en matiere ſelon le voiſinage de la Contrée, dont il a celebré les Habitans, au lieu que Virgile n'y obſerve aucune regle; & ſaute de l'un à l'autre, ſans exactitude quelconque. Le Pere Jeſuite défenſeur de Virgile, prend ſon parti ſur ce ſujet; & il le juſtifie par l'exemple de Thucidide, qui tout Hiſtorien qu'il eſt, & par conſequent plus aſſujetti à la regularité que ſouhaite Macrobe, ne l'a pourtant pas plus ſuivie que Virgile en pluſieurs deſcriptions. Cet exemple ne me ſemble pas convainquant pour la deffenſe de

* *Pag. 95. de la Trad.*

de Virgile ; car s'il avoit mal fait, ce ne seroit pas une excuse que Thucidide eût fait la même chose, vû même que Denis d'Halicarnasse reprend Thucidide de ce deffaut. Mais on peut dire que comme le Poëte cherche le ravissement de son Lecteur, & sur tout la beauté de la surprise, il n'est pas juste de s'asservir à cette exactitude, qui ne seroit de nul ornement, & qui bien au contraire découvriroit l'art du Poëte, ôteroit toute surprise en sa narration, & attacheroit bien moins le Lecteur. Car comme nous l'avons observé dans la huitiéme Remarque sur le sixiéme Livre, si Virgile avoit mis dans l'ordre genealogique tous les Heros que celebre Anchise dans sa prediction, cette prediction eût eu bien moins d'agrément : Il en seroit de même de ce Catalogue ; si ceux qui y sont nommez, y étoient mis selon l'ordre des lieux, le Lecteur previendroit l'artifice du Poëte, & trouveroit bien moins de grace dans cet arrangement, qu'il n'en trouve dans ce mêlange qui est sans désordre pourtant & sans confusion, comme on le peut observer.

II.

* DU CORPS DU GRAND CYAS IL COUVRE LES SILLONS.

Le texte l'appelle Gyas, mais comme Gyas est le nom d'un des Capitaines d'Enée celebre en plusieurs endroits de ce Poëme, j'ai crû qu'il pouvoit y avoir quelque faute d'ortographe en ce nom. Et c'est pour cela que j'ai changé le G en C pour ne choquer pas ceux qui se souvenant de Gyas si celebre dans les jeux du cinquiéme Livre pourroient s'étonner qu'Enée tuë un homme de son parti. On trouvera encore la même chose dans ce Vers de ce dixiéme Livre.

† CLOANTE DE TANT D'OR PREND L'ARMEURE ÉTOFFÉE.

Toutes les Editions disent,

arma

* *Pag.* 100. *de la Traduction. Vers* 318. *du Latin.*
† *Pag.* 108. *de la Traduction. Vers* 541. *du Latin.*

arma Sereſtus
Lecta refert humeris,

Mais comme Sergeſte eſt dans le Camp avec Aſcagne ainſi qu'il eſt dit expreſſément dans ſept ou huit paſſages du neuviéme Livre, j'ai cru qu'il y avoit faute dans le Texte. Je penſai d'abord que la raiſon vouloit qu'il y eut Achate, car il eſt marqué proche d'Enée un peu auparavant: Mais la meſure du Vers ne le pourroit ſouffrir. Et puis comme Achate eſt un peu bleſſé, il ſe peut faire que c'eſt pour cela que le Poëte en a mis un autre en ſa place, & ne s'eſt pas ſouvenu qu'il avoit mis Sergeſte avec Aſcagne dans le Camp. Au lieu qu'il n'a rien dit de Cloanthe dont le nom ſe trouve de la meſure qui eſt neceſſaire pour être mis en la place de Sereſtus: Conſiderons d'ailleurs que Virgile fait ce Cloanthe le Fondateur de la maiſon des Cluentins, comme il a fait Sergeſte ou Sereſte par contraction le Fontateur de la maiſon des Sergiens. Et qu'on n'allegue point qu'Aſcagne & ſes Capitaines ſortirent du Camp, quand ils virent le ſecours qu'Enée leur amenoit; car ce n'eſt que long-tems aprés, comme il eſt marqué au Vers 604. de ce même Livre.

* *Tandem erumpunt & caſtra relinquunt*
Aſcanius puer & nequicquam obſeſſa juventus.

Il faut donc convenir ou que ç'a été une negligence du Poëte, ou une faute que les Copiſtes ont faites. Dans ces differentes morts que le Poëte décrit, il y a encore des noms comme celui de Lycas & d'Anthée, qui ſont employez deux fois dans l'Original. Je les ai changé quand je m'en ſuis apperçu par la même raiſon, & j'ai écrit Enthée en parlant de celui qui eſt tué dans le parti de Turne, pour le diſtinguer d'Anthée qui eſt mis dans le premier Livre au rang des Capitaines qui commandoient la flotte des Troyens, & qui combat encore dans le douziéme à côté d'Enée.

III.

* *Pag.* 111. *de la Traduction.*

III.

* PAR L'ESPOIR DE TON FILS.

Ces termes si tendres & si touchans dont Magus se ſert pour fléchir la colere d'Enée, & qui neanmoins ne peuvent le toucher, le font accuſer d'une grande inhumanité auſſi-bien que la mort qu'il donne à Liger & à Leucagus ces deux freres qui lui demandent la vie. Ces exemples & la mort que ce Heros donne à Turne impitoyablement ſoûlevent un grand parti contre lui : mais comme l'objection eſt ſi conſiderable, il eſt bien à croire que je ne ſuis pas le premier qui ai entrepris de le deffendre. Gallutius en fait un grand chapitre dans les deffenſes de ce Poëte en l'article neuf du premier Livre, où il examine ſi un homme qui tuë des ennemis qui lui demandent la vie, & qui deſtine les quatre enfans d'Ufens, & les quatre enfans de Sulmon, pour être immolez vivans ſur le tombeau de Pallas, peut avec raiſon être appellé d'eux, juſte, & clement, comme le Poëte le prétend. Il parcourt tous ces exemples, & il répond pertinemment à tout, je toucherai legerement les raiſons dont il ſe ſert, en ayant déja établi la meilleure partie dans les maximes generales dont j'ai traité dans ma Preface, ſur tout dans le chapitre où je fais voir qu'il ne faut pas juger d'un ſiecle par un autre, & moins encore de la Religion des Anciens, par celles que nous profeſſons. Il n'y a pas de doute que dans les mœurs & dans les ſentimens d'une Religion auſſi ſainte que la nôtre, toutes ces morts impitoyables paroiſſent de grandes barbaries. Mais ce n'eſt pas condamner Virgile, que d'en parler ainſi ; au contraire, c'eſt montrer que bien loin qu'il ait fait une faute en cela, il ſeroit très-blâmable s'il en avoit uſé autrement ; c'eſt-à-dire, s'il avoit fait agir un Payen comme un Chrétien. Nous voyons bien que c'étoit une ſuperſtition étonnante de s'imaginer que les ombres des morts ſouhaitoient ces ſacrifices ſanglants, & de croire que c'étoit le plus grand malheur qui pouvoit arriver à une ame que de ne point voir ſa mort vangée. Mais cette ſuperſtition leur tenoit lieu de Religion, & rien n'étoit plus in-

* *Page* 108. *de la Traduction. Vers* 524. *du Latin.*

humain au vivans que de laiſſer l'ombre de leurs amis ſans vengeance. Tous les livres des Anciens ſont pleins d'exemples de ce que je dis. Achylle qui ne vouloit point combattre les Troyens par le reſſentiment que lui inſpiroit ſa colere contre Agamennon, étouffe ce reſſentiment quand il eſt queſtion de venger la mort de Patrocle. Lucain a dit que l'ame de Craſſus murmeroit de n'être pas vangée des Parthes; parce que les Romains n'avoient point envoyé d'armées pour tirer raiſon de ſa mort & de ſa deffaite. Ovide introduit Althée qui fait mourir ſon propre fils Melagre pour vanger la mort de ſes autres enfans. Tout le monde ſait que les Grecs immolerent pour cette raiſon Polyxene ſur le tombeau d'Achille. Didon ne trouve point de plus grande douleur dans ſa mort, qu'en ſongeant qu'elle mouroit ſans vengeance.

moriemur inulta?

Et en même-tems que Diane voit dans l'onziéme Livre, que la mort de Camille étoit inévitable, elle ne ſonge qu'à vanger ſa mort. Ainſi dans un point de Religion, il faut conclure que Virgile en a dû uſer comme il a fait: qu'Enée eût parû inhumain & impie envers ſon ami, ſi une pitié qu'on eût jugée foibleſſe en ce tems-là, l'eût empêché de venger la mort de Pallas. Et c'eſt aſſez pour juſtifier le Poëte, de montrer qu'il ſavoit bien pourquoi il lui faiſoit faire ces actions.

Pallas, Evander in ipſis
Omnia ſunt oculis.

Quant à la mort de Turne il y eſt même obligé par les paroles d'Evandre; & qu'on examine dans l'onziéme Livre ce que ce malheureux Pere mande à Enée par ceux qui lui rapportent le corps de ſon fils.

Vadite & hæc regi memores mandata referte.
Quod vitam moror inviſam Pallante perempto
Dextera cauſa tua eſt; Turnum gnatoque patrique
Quem debere vides: meritis vacat hic tibi ſolus
Fortunæque locus: non vitæ grandia quæro

Ne

Nec fas : sed gnato manes perferre sub imos.

Il faut donc entrer dans les sentimens qu'Enée devoit avoir par les mœurs de sa Religion, plûtôt que dans les sentimens que la nôtre nous inspire : il faut s'imaginer que ç'eût été une bien plus grande inhumanité à ce Heros, d'être moins sensible à la misere de Pallas dont il croyoit l'ame errante & vagabonde jusques à ce que sa mort eût été vangée, qu'aux prieres de Magus, ou de Liger, ou de Turne même, quand pour lui ramantevoir la mort de Pallas, le Poëte feint si judicieusement que le baudrier que Turne lui avoit ravi, se presente à ses yeux ; ce qui n'étoit point besoin dans la mort de Magus ni de Liger, car la chose étoit trop recente. On void même que la colere d'Enée le pousse jusques à dire à Tarquile qu'il le tuë encore dans la chaleur du combat, qu'il n'auroit point de sepulture, ce que les Anciens jugeoient un si grand malheur ; c'est pour montrer jusques où la pieté d'Enée envers son ami, & envers Evandre portoit son courage.

IV.

* TU T'ENFÜIS DE TON CHAR CHAMPION BELLIQUEUX.

Enée selon nôtre Poëte nomme ce champion par son nom même, c'étoit Lucagus frere de Liger qui est tué sans pitié par ce Heros, comme nous venons de le dire. Je ne rendrois point de raison de ne l'avoir pas nommé, parce qu'il est assez aisé de voir que c'étoit pour ne pas tant repeter le nom de Lucagus qui n'est pas trop beau. Mais comme Castel-vetro reprend Virgile en cet endroit, & le chicane pour mieux dire ; je ne crains point de declarer que si je n'ai pas mis le nom de ce guerrier en la bouche d'Enée, ce n'est pas par l'objection de ce Critique. Il dit qu'Enée étant Troyen, ne pouvoit pas connoître jusqu'aux moindres soldats de Turne. Gallutius lui répond que Liger & Lucagus, n'étoient point de ce rang là : Que hors ce Lucagus ; on ne peut pas dire qu'Enée appelle un seul des Latins par son nom ; sinon Turne même,

P 2

* *Page* 111. *de la Traduction. Vers* 592. *du Latin.*

même, pour Turne c'eſt après avoir juré enſemble la paix. Mais ce n'eſt pas une choſe impoſſible que quelqu'un ne lui eût pû nommer ce guerrier qu'il voyoit venir dans un équipage remarquable ; c'eſt la raiſon qu'en allegue le deffenſeur de Virgile, à laquelle on peut ajoûter qu'il n'eſt pas impoſſible encore que ces deux freres qu'Enée combattit de ſi près, ſe fuſſent nommer l'un l'autre ; quoi qu'il en ſoit, cette objection n'eſt qu'une chicanerie, & je la mets au rang de ces choſes dont jamais un homme d'entendement ne demandera conte à un grand Poete.

V.

* QU'IL TE SOUVIENNE AU MOINS, POUR ADOUCIR TON SORT,

QUE CE FUT DE MA MAIN, QUE TU REÇUS LA MORT.

Le texte dit :

Æneæ magni dextrâ cadis.

Et l'on demande s'il eſt de la bien-ſeance qu'un Heros rende témoignage de lui-même, & ſe vante de la ſorte comme il fait encore dans le premier Livre où le Poete lui fait dire :

Sum pius Æneas famâ ſuper æthera notus.

Il ſe peut encore trouver quelque paſſage comme ceux-ci, à tous leſquels je croi qu'il eſt à propos de répondre en une ſeule fois, puiſque c'eſt une même queſtion. Je dis donc que ces façons de parler ne ſont point contre la bien-ſeance, comme on ſe l'imagine, & qu'il y a des rencontres où ſans ſe vanter, un homme de bien peut rendre de lui-même le témoignage qui lui eſt dû. Cet avantage même eſt particulier aux Heros qui étans élevez au-deſſus du commun des hommes, doivent avoir des ſentimens qui répondent à leur élevation. L'importance eſt

* *Page* 119. *de la Traduction. Vers* 830. *du Latin.*

eſt qu'ils diſent vrai,& que le tems & le lieu le requierent. Or il n'y a pas de doute que dans le paſſage du premier Livre où Enée eſt repreſenté accablé de malheurs, errant dans une forêt, & vagabond dans un païs qui lui eſt inconnu, le Poëte en uſe noblement de montrer par le diſcours qu'il lui fait faire que ce malheur n'abaiſſe point ſes ſentimens. Il y a de la generoſité d'en uſer ainſi, & dans ce dernier exemple on peut répondre encore, que ce Heros qui vient de faire de ſi grands exploits, & qui dans tout le cours du Poëme ſe void élevé ſi fort au-deſſus des hommes, peut bien en concevoir quelque opinion de ſa grandeur. Camille dans l'onziéme Livre ayant tué Orinte un celebre Chaſſeur, inſulte à ſa mort, & le conſole neanmoins par l'honneur d'être mort de ſa main, comme Enée a fait au fils de Mezence.

Manibus hoc referes telo cecidiſſe Camillæ.

Ces ſentimens tiennent de l'Entouſiaſme des Poëtes, & s'il leur eſt bien permis de ſe vanter, il le peut bien être aux Heros. Quintilien accorde ce privilege aux Poëtes, & le dit expreſſement. *Oportet Poëtam benè de ſe ſemper ſentire*; & à la verité, pourveu que la maniere dont le Poëte s'exprime, ſoit élegante & noble; jamais un Critique expert n'y trouvera à redire. Montagne dit ſur ce même principe qu'une choſe étant vraye, peut être dite de ſoi-même par un grand homme, quand il n'y a point de ſujet de le ſoupçonner d'affectation, & il blâme Tacite d'avoir dit lui-même. *C'étoit du tems que j'étois Preteur, ce que je dis ſans vanité.* Montagne, peut-être comme Gaſcon, trouve qu'on ne doit point faire de ſcrupule de parler de ſes bonnes fortunes. Il dit qu'un auſſi grand homme que Tacite n'avoit point beſoin de ce correctif, & qu'il ne devoit pas s'imaginer qu'il pût y avoir de la vanité à dire une choſe veritable, quoi qu'à ſon avantage; puiſqu'il étoit à propos de l'alleguer par les circonſtances de ſa narration. Il n'y a donc que les affectations qui taſſent la vanterie hors de ſujet dans les hommes les plus mediocres. Au contraire, il y a de la magnanimité quelquefois à publier ce qu'on a de plus glorieux en ſa perſonne, ou en celle de ſes Ancêtres; à ſavoir, quand nos ennemis ou la mauvaiſe fortune

nous veulent rabaiſſer, & ſur tout quand on ne dit rien qui ne ſoit vrai. Tant la verité a de charmes, que même elle donne du prix à des paroles qui pourroient être ſoupçonnées d'oſtentations ! Tant un courage noble ſe donne de liberté quand il la prend pour guide de toutes ſes actions !

VI.

* FAIT QU'IL ME SOIT PERMIS,
D'ESPERER QUE MON CORP SERA COUVERT DE TERRE ;

Mezence fait cette priere à Enée. Il lui demande la ſepulture, & dans toutes les actions, & dans tous les diſcours de cet impie, le Poëte le repreſente comme un homme qui n'avoit nulle creinte des Dieux.

Dextra mihi Deus,

Dit-il en un endroit, & en autre paſſage,

nec Divûm parcimus ulli.

On demande comment accorder cela. Je réponds que rien n'eſt plus conforme au caractere impie. Tous les jours on voit que les plus déterminez changent de diſcours en mourant, tant il eſt naturel à l'homme de reconnoître le pouvoir de Dieu malgré lui-même, & tant les premieres impreſſions de la Religion ſont difficiles à effacer entierement. On peut encore alleguer que ce cruel Mezence ſemble en mourant ajoûter foi à la Religion de ſon tems qui trouvoit un ſi grand malheur dans la privation de la ſepulture, comme tout ce qui ſe paſſe au ſujet de Palinure, & mille exemples dans les Anciens le témoignent ; il n'eſt pas tout-à-fait évident que ce malheur ſoit le ſeul de ſa crainte, car il remontre incontinent aprés à Enée l'averſion ou plûtôt l'horreur épouvantable que ſes ſujets avoient conceuë contre lui ; il le prie de le deffendre de la fureur de ce peuple, & de lui accorder un même

* *Page 122. de la Traduction. Vers 904. du Latin.*

même tombeau qu'à son fils. Ce qui peut n'être interpreté que de la tendresse qu'il devoit avoir pour ce jeune guerrier, dont il reconnoît lui-même ailleurs avoir causé tout le malheur,

scio acerba meorum
Circumstare odia, hunc oro defende furorem
Et me consortem nati concede sepulchro.

Ces considerations sont entièrement conformes aux mœurs de ces tems antiques, dont un excellent Auteur ne doit jamais s'éloigner, tant que ces mœurs n'ont rien qui fasse une difformité considerable, car la beauté & l'agrément doivent être en toutes choses le premier but de l'excellente Poësie.

REMARQUES SUR L'ONZIE'ME LIVRE DE L'ENEÏDE.

COMME l'ordre veut qu'on traite les matieres à mesure qu'elles se presentent, il est presque arrivé à tous ceux qui ont fait quelques Remarques sur un Auteur, de trouver les matieres épuisées quand on approche de la fin de l'Ouvrage. Cet onziéme Livre est orné de l'Episode de Camille, comme le neuviéme de l'Episode de Nise & d'Euryale; il y a peu de Livres qui consistent tous entiers dans une narration de choses concernantes entierement le sujet; mais on peut observer combien ces ornemens divers sont differens les uns des autres. Tous les Livres ont neanmoins pour la plûpart une chose qui leur est commune, hors le premier, le six, le sept, & le huitiéme, il finissent tous par quelque mort, comme Scaliger l'a observé. Il a crû que le Poëte l'avoit fait exprès, mais quelques autres ont crû que ce partage s'est fait par le hazard, & que Virgile étoit mort sans avoir déterminé par où il commenceroit tous les Livres. On juge bien neanmoins que par exemple il entendoit que le recit de la prise de Troye commençat le second Livre, mais il n'est pas constant qu'il eût destiné

de

de commencer tous les autres par les vers qu'on lit presentement au commencement de chaque Livre ; jusques-là que c'eſt une diſpute entre les Critiques, s'il n'eût pas mieux fait de commencer le ſixiéme par ce vers :

Obvertunt pelago proras, tum dente tenaci,

Que par cet autre :

Sic fatur lachrymans, &c.

Et en effet il ſemble que le ſecond vers :

Et tandem Euboicis Cumarum allabitur oris.

finiſſoit bien une matiere, & qu'il eût été bien placé à la fin du cinquiémeLivre. Quoiqu'il en ſoit, comme ce n'eſt pas ici le lieu d'en diſputer : je m'en rapporte à ce que les Commentateurs en ont dit. Et quand à ces Morts illuſtres, je me contente d'obſerver qu'il n'y en a aucune de ſemblable : car ſi le ſecond Livre finit par la mort de Creüſe ; il eſt aiſé de voir que la mort d'Anchiſe qui finit le troiſiéme, n'a nul rapport ni à cette mort, ni à celle de Didon, que ſe lit à la fin du quatriéme ; & encore moins à celle de Pallinure, qui finit immediatement le cinquiéme Livre. Mêmes on peut dire que ces quatre morts qui ſe voyoient dans la premiere Partie, n'ont nulle reſſemblance avec les autres qui arrivent dans la ſeconde ; à ſavoir de Mezence, de Camille, & de Turne ; & ces dernieres quoi qu'aſſez approchantes par le tems & le lieu, & par le ſujet qui les rendoit pareilles, ſont encores ſi diverſifiées par la maniere dont elles ſont décrites, qu'on ne peut aſſez obſerver l'art de ce grand Poëte. Les trois derniers Livres qui ſont tous de guerre & de combats font voir ce que je dis, & il n'y avoit rien de plus aiſé que de tomber dans un deffaut contraire par la reſſemblance des coups & des actions de guerre qu'il falloit décrire neceſſairement. Les Harangues de Turne & de Drance, les plaintes d'Evandre & d'Enée ſur la mort de Pallas, cette petite Hiſtoire de Camille, l'attaque de ces troupes de Cavalerie, comparée ſi heureuſement au flux & reflux de la mer ; & enfin la déroute generale des

Latins

Latins après la mort de Camille, tout ces portraits, dis-je, sont inimitables. Et quand je considere combien de choses excellentes se lisent dans ces trois derniers Livres, je ne puis m'imaginer comment le savant M. Guyet a pû croire qu'ils n'étoient pas de Virgile ; aussi vois-je peu d'hommes doctes de son avis. On peut bien demeurer d'acord que la versification de ces derniers Livres n'est pas si pressée que la versification des premiers. Je l'ai éprouvé dans cette version, & l'on peut voir qu'il m'a fallu bien moins de Vers François pour enfermer le sens de ces derniers Livres, qu'il ne m'en a fallu dans les six premiers. Cela s'est fait sans que je me sois contraint. Mais s'il m'en falloit trois pour deux, ou du moins quatre pour trois dans le commencement de cette Traduction, je n'en ai quelquefois mis que sept pour six, ou huit pour sept dans la fin. Cette reflexion peut témoigner ce que je dis, que la versification Latine n'est pas si achevée ni si pressée dans ces derniers Livres que dans les premiers. Mais je ne sai aussi si on ne peut point dire que les matieres en sont plus divertissantes, & du moins plus accommodantes à nos mœurs presentes. Ces grands coups d'épée, ces actions de valeur, ces differens incidens plaisent extrêmement au Lecteur qui void de continuels changemens de fortune ; & c'est ce que l'on tâche tous les jours d'observer dans les Romans de Chevalerie, mais il en faut laisser juger le Lecteur.

I.

* ETHON, QUI MARCHE NU SANS PARURE, ET SANS ARMES,
ET DONT L'OEIL TRISTE, ET MORT VERSE DE GROSSES LARMES.

Les chevaux d'Achille pleurent la mort de Patrocle qui s'en étoit servi quand il combattit contre Hector ; mais on ne laisse pas de demander si plusieurs Auteurs ayant soûtenu que les larmes étoient seulement données à l'homme aussi bien que le ris ; il est permis aux Poëtes de pousser

* *Page 126. de la Traduction. Vers 90. du Latin.*

pouſſer leurs fictions juſques à changer ces choſes naturelles. La même queſtion ſe preſente, quand Virgile dit que le Tybre & les Forêts de ces rivages admiroient les vaiſſeaux dans leſquels Enée alloit trouver Evandre. Gallutius y répond très-pertinemment; & ſans alleguer que Pline, Livre 8. Chap. 43. donne aux chevaux non-ſeulement le regret de la mort de leurs Maîtres, mais encore le préſage du ſuccez des combats; qu'Iſidore confirme la même choſe; & que le témoignage de ces Auteurs eſt appuyé de beaucoup d'autres paſſages qui ſont rapportez par La Cerda ſur cet endroit; ſans alleguer encore que Suetone dans la vie de Ceſar, dit expreſſement que les chevaux que cet Empereur avoit conſacrez, & mis en liberté au paſſage du Rubicon, furent vûs pleurer, & s'abſtenir de manger peu de tems avant ſa mort; ce ſavant Critique dit que la Poëſie eſt une imitation, comme tout le monde le ſait. Mais qu'il y a deux ſortes d'imitations, l'une qui repreſente le diſcours & les actions de l'homme, l'autre qui par une expreſſion heureuſe repreſente les choſes; & cette expreſſion eſt appellée Energie. Or cette Energie qui doit être l'ame du diſcours, tient lieu aux Orateurs, & aux Poëtes de l'induction; & par le choix & la force des termes, & par la beauté des tranſlations, elle met les choſes en évidence comme ſi on les voyoit. Mais comme d'ordinaire elle ſous-entend quelque ſimilitude, elle ne ſuit pas la vrai-ſemblance dans la derniere exactitude. Ainſi quand le Poëte dit que le cheval de Pallas pleuroit aux funerailles de ſon Maître; cette peinture vivante ne propoſe pas qu'il pleurât en effet, mais que le deüil étoit ſi grand que ce cheval en auroit pleuré, s'il en eût été capable; or l'expreſſion eſt plus heureuſe, & plus belle à un Poëte qui doit dire les choſes hardiment, d'affirmer que ce cheval pleuroit en effet, que de dire ſeulement pour être exact, il en auroit pleuré s'il en avoit été capable. Ainſi Virgile dans ſa cinquiéme Eglogue, ne craint point de dire que les lions d'Afrique ont pleuré la mort de Daphnis, que les Montagnes & les Forêts les plus ſauvages s'en ſont entretenuës.

Daphni tuum Pœnos etiam ingemuiſſe leones
Interitum monteſque feri, ſylvaque loquuntur.

La

La même chose est de cette admiration du Tybre, & des bocages qui l'environnent, on peut dire qu'ils s'étonnerent, parce qu'ils devoient s'étonner, s'ils eussent été capables d'étonnement, à l'aspect de ces vaisseaux d'Enée si grands & si dorez, & tels que ces lieux n'en avoient jamais vû de pareils; & puis par la vertu de cette figure qui permet de prendre ce qui contient pour ce qui est contenu, les Poëtes peuvent entendre aussi par l'admiration du fleuve & des forêts, l'admiration des Dieux qui les habitent, & il n'y a rien de plus frequent dans tous les Poëtes. Tout cela par la grande raison de la Poësie que nous avons tant de fois alleguée; à savoir, la raison de l'embellissement, parce que comme c'est le principal but de cet art à moins que le bon sens ne s'y oppose entierement, le Poëte ne doit s'en éloigner par nul scrupule. La Remarque suivante le fera voir encore plus clairement.

II.

* LES CEDRES ODORANS, &c.

On demande sur quoi Virgile peut appuyer l'autorité qu'il se donne de mettre des Cedres en Italie, puisqu'il n'y en a point. Il est vrai qu'il y a force citronniers, dont le nom Latin *Citris*, approche du mot *cedri*, qui signifie des cedres; mais ces arbres sont entierement dissemblables, & les cedres ne viennent que sur le Mont-Liban dans la Palestine. La même question s'est presentée dans le premier Livre, quand il y a eu sujet de disputer si Virgile a eu raison de mettre des cerfs en Afrique, où tant d'autres assurent qu'il n'y en a jamais eu, & entre tous Pline au Livre 8. Chap. 3. ce qui est confirmé par Aristote, & par Herodote. La même chose est encore des peintures qu'Enée considere dans le Temple de Carthage, puisqu'il y a des Auteurs qui asseurent que la peinture n'est inventée que depuis la guerre de Troye. Toutes ces questions ont du rapport, c'est pourquoi je les reduits en une seule Remarque pour ne point fatiguer mon Lecteur par des redites inutiles, & j'y ai déja répondu par les maximes generales de ma Preface au Chapitre où

* *Pag.* 128. *de la Trad.*

où j'ai traité de l'Anacroniſme, dans lequel j'établis pour principe ſuivant Ariſtote, que les fautes du Poëte ſont celles qui ſont contre la Poëſie, & non celles qui ſont contre un art qu'il ne profeſſe pas. Si par exemple Virgile étoit un Geographe, ce ſeroit une grande faute d'avoir mis des cerfs en Afrique, & des cedres en Italie, ſuppoſé qu'il n'y en ait point. Mais comme il eſt Poëte, & qu'il y a bien plus d'embelliſſement à faire chaſſer des cerfs à Enée qu'à lui faire chaſſer des auſtruches, il a tres-bien fait de ſuivre les principes de ſon art, qui ne cherche que la beauté; & de ne s'attacher pas à un ſcrupule auſſi leger, que d'examiner s'il y a des cedres, ou s'il n'y en a pas, en racontant indifferemment que les arbres les plus élevez étoient abbatus pour les buchers des Latins & des Troyens. Comme il y avoit une grande multitude de corps morts, dont ils devoient faire les funerailles; le Poëte pour exprimer la quantité du bois qui étoit neceſſaire pour cela, feint qu'on abbat toutes ſortes de bois : car les Poëtes ne meſurent pas ces choſes-là par arpens ni par journaux; mais par la diverſité des arbres, & dans cette diverſité le cedre qui eſt un bel arbre, ſe preſentant à ſon imagination eſt employé comme les autres, & s'il fait en cela une faute comme Geographe, il n'en fait point comme Poëte, puiſqu'il ne fait rien de difforme, & qu'au contraire en parlant de la diverſité des arbres, il entre dans la beauté de la Nature dont l'imitation eſt ſon but. Pour ce qui eſt des cerfs en Afrique on n'eſt pas aſſuré qu'il n'y en ait point. Gallutius rapporte au contraire qu'Oppian au Livre 6. de la vie d'Appollonius Chap. 12. dit qu'Apollonius en a vû près du Nil. Albericus Gentilis, en ſon Livre des Leçons de Virgile, eſtime que quand ce Poëte a mis des cerfs en Afrique, il a ſuivi l'autorité de Timée l'Hiſtorien, & ſelon ce Critique Moderne qui rapporte toutes ces autoritez, l'autorité de Timée n'eſt pas de peu de conſequence. Mais en laiſſant là le témoignage d'Oppian, de Philoſtrate, & de Timée; l'experience recente confirme qu'il y a des cerfs en Afrique, comme ailleurs, & Brodeus Livre 8. Miſc. Chap. 8. aſſeure qu'ayant entretenu pluſieurs François & Italiens qui ont été en Afrique, ils lui ont dit qu'ils ont vû quantité de cerfs dans ce païs-là. Ainſi quand même l'opinion d'Ariſtote, & d'Herodote, ſeroit veritable;

& qu'en leur tems il n'y auroit point eû de cerfs en Afrique, & par conſequent dans le tems d'Enée qui les a encore precedez ; il ſeroit aiſé de ſauver Virgile par une figure conſacrée aux Poëtes, qui s'appelle Anticipation, qui leur permet quand il eſt queſtion d'orner une choſe, de faire ce qu'on reproche à Virgile, quand il a feint qu'Enée avoit trouvé des peintures dans le Temple de Carthage, quoique la peinture eût été alors inventée ou non, parce que dans cette incertitude, le Poëte choiſi ce qu'il juge de plus beau. C'eſt par cette figure encore qu'il ne craint point de donner à Enée des galeres à trois rangs de rames, que les Latins appellent *triremes*, dont l'invention ſelon Thucidide, eſt donnée à un Amocles Corinthien, long-tems après le ſiecle d'Enée : Qu'il met auſſi entre les mains du Roi Latinus, le bâton des Augures, appellé *lituus*, dont l'invention eſt attribuée à Romule. C'eſt par cette même figure qu'Ariſtote juſtifie quantité de paſſages d'Homere, qui ne ſe peuvent ſauver que par cette eſpece d'Anacroniſme permis aux Poëtes, ou par faute d'avoir d'autres termes qui ſonnent auſſi bien, ou par quelque reſſemblance de ce qu'ils diſent à ce qu'ils veulent dire. Bien qu'il n'y eût pas de galeres *triremes* du tems d'Enée, il eſt probable qu'il y en avoit d'approchantes ; & c'eſt aſſez pour juſtifier Virgile & les Poëtes qui parlent de tems ſi éloignez, car ſans cela à toute heure les Savans leur pourroient faire leur procez ; juſques-là que Pauſanias dit que du tems de ce Heros le fer n'étoit point trouvé, & que les armes & les épées étoient d'airain. Ainſi quand la Sybille dit à Enée :

Vaginaque eripe ferrum.

Virgile auroit fait une lourde faute ; de même qu'Homere ſelon quelques autres Critiques, quand il dit que les botes d'Achille & d'Hector étoient d'étain par reſſemblance de la blancheur de l'étain au fer poli ; puiſqu'il n'y avoit ni fer ni étain en ce tems-là. Mais ces objections ne ſont que ſubtilitez de Savans auſquels je laiſſe à décider, ſi du tems d'Enée la peinture étoit trouvée ou non, car ils ne ſont pas d'accord entre-eux ; tout ce qu'il faut dire en un mot au regard de Virgile, & des grands Poëtes qui dédaignent ces objections, c'eſt ce qui ſe dit vulgaire

vulgairement quand l'invention plaît, *se non e vero, e ben trovato.* Il n'y a que le temperament qui eſt requis à ces ſortes de hardieſſes : car il n'y auroit pas de lieu, par exemple, de feindre qu'un Heros tel qu'Achille ou Hector auroit un mouſqueton à ſes côtez, ou des piſtolets de poche, ou que Hector, & Calchas, leuſſent dans des Livres imprimez les Offices de Ciceron ; parce que le Vulgaire pourroit rire d'une ignorance ſi groſſiere. Mais pour ces ſortes de choſes dont l'uſage eſt ſi ancien, que non ſeulement le peuple, mais les plus habiles mêmes n'en peuvent ſouvent démêler l'origine ; le Poëte qui a la liberté de feindre ce qui lui plaît, peut s'en ſervir à ſon gré, & ſur tout quand il y a plus de beauté ou de bonne grace à en uſer de la ſorte, qu'à s'attacher à un point de doctrine.

III.

* SOUVENT DU TEMS DIVERS LE VARIABLE OUVRAGE
AU DESTIN DES MORTELS FAIT CHANGER DE VISAGE:
LA FORTUNE SE JOÜE, &c.

Comme inſenſiblement j'ai traité ſans y penſer de la plus grande partie de ce qui concerne le Poëme Epique, en ſongeant ſeulement à défendre Virgile, & à faire voir ſes beautez : Il me ſemble qu'il eſt à propos de dire quelque choſe de la Sentence, à propos de cette belle Sentence qui eſt dans la harangue de Turne. J'ai déja fait obſerver dans ma Preface, que de peur de paroître partial, le Poëte ne doit point moraliſer, & que même les ſentimens qui ſont en la bouche de Virgile, excedent rarement un Vers ; que la plûpart ſont ſouvent plus courts, & ne ſe trouvent qu'en forme de tranſition ; mais que les ſentences ſont plus frequentes en la bouche des Heros qu'il fait parler. Les jeunes gens qui ſont charmez de cette figure ; accuſent Virgile comme d'un défaut, de cette grande marque de ſon jugement. C'eſt ce que Petrone dit élegamment dans le commencement de ſa Satire :

* *Pag.* 138. *de la Traduction. Vers* 425. *du Latin.*

re : il attribué aux declamateurs la perte de l'éloquence, & il dit que ce sont eux qui ont inspiré à la jeunesse ce mauvais goût. *Nunc rerum & sententiarum vanissimo strépitu hoc tantum perficiunt.* S'ils lisent un Auteur, ils n'en retiennent que cela ; & le goût qu'ils ont pour cette sorte de beauté, fait qu'ils ne se soucient point ni du tems, ni du lieu qu'elle leur est presentée. Or tout ce qui peut faire un ornement, peut faire une difformité. Si le plus beau nez du monde, ou le plus bel œil qu'on puisse imaginer, étoit hors de sa place, que seroit-ce ? Il faut donc savoir ce que c'est que la Sentence. Le Pere Mambrun en a traité amplement dans sa dissertation sur l'Epopée, suivant Aristote il la définit. *Enuntiatio non de singularibus sed de universalibus, &c.*

Pour cet effet il souhaite qu'elle ait principalement trois qualitez ; la premiere qu'elle soit dite generalement ; la seconde qu'elle soit courte ; & la troisiéme qu'elle touche les mœurs. La raison de la premiere qualité qu'elle soit generale & évidente, parce qu'elle n'instruit pas, & est sans poids si elle n'est de la sorte. La raison pour laquelle elle doit être courte, c'est parce qu'elle est languissante autrement : Et enfin pourquoi on souhaite qu'elle traite des mœurs ; c'est pour en exclure toutes les maximes & tous les preceptes qu'on pourroit faire des arts les plus relevez, qui ne font rien à l'instruction d'un homme de bien, qui est le but du Poëme. Il ne faut pourtant pas penser comme je l'ai écrit ailleurs, que par la raison qui veut que la Sentence soit dite en termes generaux, il est necessaire qu'elle soit toûjours veritable ; il suffit qu'elle puisse être crue telle par celui qui l'a dit. L'exemple present le démontre assez : Quand Turne pour encourager le Roi des Latins, dont les Troupes venoient d'être battuës, lui dit que la Fortune change ; & que celui qui a été malheureux, devient heureux à son tour, cela peut arriver ; mais il peut arriver aussi, comme il fit à Turne même, que le malheureux tombe encore dans un plus grand malheur. C'est assez que la Sentence qu'on met en la bouche de quelqu'un soit conforme au caractere qu'on lui donne. Et c'est le jugement de Plutarque, dans le traité où il enseigne comme il faut lire les Poëtes. Il discerne expressément ce que les Poëtes mettront en la bouche d'un débauché ou d'un scelerat, d'avec ce que le Poëte

dira

dira de lui-même. Ce qu'un homme méchant dira, peut-être méchant ; mais ce qui ſera dit par le Poëte, doit être d'un homme moralement bon, & qui ne doit avoir pour but que la verité. J'ajoûte pour le Poëte Epique, qu'il doit être deſintereſſé : C'eſt pourquoi ſuivant le modelle de Virgile, il ne peut trop peu dire de Sentences de lui-même : Peu de maximes generales ſont indubitables, & par cette raiſon elles ne conviennent pas à l'Auteur qui ne doit rien dire que de vrai ; ou du moins que l'on puiſſe convaincre de faux. Pour les autres genres de Poëſie, principalement la Poëſie amoureuſe, ces Sentences, ou ces maximes d'amour y ont meilleure grace ; je croi neanmoins que l'excez eſt vicieux en tout. Les Poëtes Italiens, qui dés le commencement de leurs Ouvrages ſe declarent amoureux, previennent en quelque maniere l'objection qu'on pourroit faire contre ces moralitez quelquefois un peu trop longues qui ſe trouvent dans leurs Ouvrages. Les Lecteurs de ces derniers ſiecles qui n'ont pas eu le goût ſi rafiné que ceux du ſiecle d'Auguſte, ayant donné leur approbation à ces défauts, n'ont garde d'en corriger ceux qui les ont eus. Mais ſans doute l'exemple de Virgile eſt meilleur à ſuivre. C'eſt donc en quoi on ne peut trop obſerver combien ſobrement il a uſé de ces Sentences, & qu'elle élegance pourtant ſe trouve dans toutes celles qu'il fait dire à ces Heros ; & qu'il dit lui-même.

IV.

* AINSI PARLE LA NYMPHE, ET DU TOURSIER SUPERBE.

Virgile feignant dans cet endroit que Camille paſſe en legereté le cheval du Ligurien qui la croyoit tromper par ſes ruſes, a uſé d'une adreſſe qui eſt digne d'être remarquée. Comme cette vîteſſe eſt grande, & paſſe l'ordinaire de beaucoup, le Poëte la rend croyable par l'artifice dont il s'eſt ſervi dans le ſeptiéme Livre : Il a preparé l'eſprit du Lecteur à cette legereté en décrivant cette Amazone.

* *Page 349. de la Traduction. Vers 709. du Latin.*

Illa vel intacta segetis, &c.

Il dit dans la description qu'il en fait, qu'elle couroit si vîte, qu'elle n'auroit pas courbé les épics sous ses talons, & qu'elle n'auroit pas moüillé ses pieds si elle eût couru sur les flots de la mer. Il est aisé de voir que cette description est hyperbolique, & que comme telle, elle est permise aux Poëtes; mais ce qu'il faut remarquer, c'est que cette hyperbole est très-judicieuse, car étant faite alors sans qu'il fût besoin de specifier cette legereté, elle fait un merveilleux effet ailleurs; l'esprit du Lecteur étant preparé, & comme accoûtumé à cette prodigieuse vîtesse, ne trouve point étrange qu'une fille qu'il avoit conçuë de la sorte, devance le cheval du fils d'Aunus. Il y a beaucoup d'autres exemples du bel effet de cette preparation dans ce Poëte; mais il suffit de m'étendre sur celui-ci pour faire faire la reflexion au Lecteur judicieux qui remarquera qu'il est bon d'en user ainsi aux choses difficiles à croire, ou qui font un des endroits remarquables du Poëme. Comme quand Turne dépoüilla le corps de Pallas mort, de son baudrier, le Poëte prepare adroitement le Lecteur à ce qui arrivera à Turne pour ce baudrier même, quand il dit par exclamation:

Nescia mens hominum fati, sortisve futuræ, &c.

Amate qui devoit mourir quand elle croiroit Turne mort, prepare le Lecteur à cet évenement extraordinaire, quand elle dit à Turne même le voulant empêcher de se battre contre Enée.

Quo tecumque manent isto certamine casus,
Et me Turne manent.

Et ainsi de mille autres exemples. Il faut pourtant remarquer que Virgile ne se sert pas du terme *volabat*, comme quelques-uns l'ont crû, mais de celui de *volaret*; il dit seulement comme je l'ai traduit, elle auroit pû voler, ce qui modere l'hyperbole.

REMAR

REMARQUES SUR LE DOUZIE'ME LIVRE DE L'ENÉIDE.

J'AY remis dans ma Preface à traiter en ce lieu d'une des principales beautez de ce Poëme, qui eſt l'unité & la ſimplicité de ſon action ; & à faire voir qu'elle ſe doit terminer heureuſement ; parce qu'il m'a ſemblé que le Lecteur ſeroit bien plus capable de juger de cette beauté, quand il ſeroit à la fin de la lecture de ce Poëme, que quand il ne feroit que le commencer. Cette regle que l'action du Poëme doit être une & ſimple, eſt appuyée de l'autorité d'Ariſtote, & de l'avis de tous ſes Commentateurs ; mais les raiſons en ſont aſſez évidentes par elles-même, parce que ſi en general la Poëſie eſt un art imitateur, il n'y a pas de doute que l'imitation d'un objet eſt bien plus parfaite, quand il eſt ſimple que quand il ne l'eſt pas. En ſecond lieu, ſi le Poëte écrit pour divertir, il eſt auſſi évident qu'il divertira, & attachera bien moins ſon Lecteur en le détournant par la multitude des choſes qu'il ſe propoſe pour but, que s'il ne s'attachoit qu'à une ſeule. La grande beauté qui naît de cette verité, ſe manifeſte ſi viſiblement par le deffaut du contraire, qu'il ne faut que

lire ces monstres qui naissent de la diversité du sujet pour convenir de l'excellence des maximes que Virgile & Homere se sont proposez. Mais voyons plus particulierement cette excellence dans ce Poëme. Virgile a choisi pour action de l'Eneïde l'arrivée d'Enée vainqueur en Italie. Qu'y a-t-il de plus simple, & cependant par le grand art de ce Poëte, qu'est-ce qui n'est pas enfermé dans cette action, soit du passé, soit du present, ou de l'avenir ? Car qu'Enée soit battu par la tempête, qu'il arrive à Carthage, qu'il y raconte l'Histoire de Troye, & ses differentes avantures ; qu'il y soit aimé de Didon, qu'elle se tuë de douleur à son départ, qu'ensuite il celebre des jeux sur le tombeau de son pere, qu'il décende aux Enfers, & qu'enfin il vienne faire la guerre contre les plus vaillans peuples d'Italie ; tout cela ne tombe-t-il pas dans cette action qui est declarée dans la proposition du Poëte ; & cependant, qu'y a-t-il de plus simple, & de plus veritablement un que cette action ? Si l'on considere les suites de cette action toute simple qu'elle nous paroît ; c'est le fondement de la nation la plus illustre, & du plus celebre Empire qui aye jamais été ; qu'est-ce qui est obmis de cette grandeur dans ce divin Ouvrage, par l'adresse incroyable, & par le merveilleux genie de Virgile ? Et qu'y a-t-il de plus absurde que de s'être imaginé que ce Poëme n'étoit pas parfait, parce que les nopces de Lavinie n'étoient pas faites. Il ne faut qu'observer si ces nopces sont de la proposition. Qui voudroit dire qu'Ascagne n'a pas fondé le Royaume d'Albe, auroit encore plus de raison : car du moins le Poëte dit que c'est de l'arrivée d'Enée en Italie que sont venus les Rois d'Albe.

Albanique patres, atque altæ mœnia Romæ.

Mais il est aisé de voir que ces Rois d'Albe ne sont pas de l'action, mais une suite de l'action, & que le Poëte n'en parle dans sa proposition que pour faire voir l'importance de cette action. Cependant ce même art par lequel Virgile fait tomber à propos tout ce qui a precedé l'arrivée d'Enée en Italie, & tout ce qui pourroit faire quelque beauté à sa Fable, où à son sujet, a fait encore qu'il n'y a rien d'obmis de tout ce qui a suivi l'action d'Enée,

d'Enée, tant pour ce qui le regarde lui-même, que pour ce qui concerne la grandeur des Cesars, & la gloire des Romains. Et il est impossible de vouloir faire un supplément à cet Ouvrage, sans redire tout ce que Virgile a déja dit; car si on regarde l'Apotheose d'Enée ou sa mort malheureuse pour exemple de ce que je dis, & qu'il ne regna que trois ans, après sa victoire contre Turne, tout cela n'est-il pas traité dans ce Poëme, & chaque chose n'est-elle pas en place. Dans les imprécations que Didon fait contre Enée, ne signifie-t-elle pas ce qui lui arriva de funeste, quand elle dit:

Nec eum se sub leges pacis iniquæ
Tradiderit, regno aut optata pace fruatur:
Sed cadat ante diem, mediaque inhumatus arena.

Ce qui arriva à Lavinie qui accoucha après la mort d'Enée d'un Sylvius surnommé le Posthume, n'est-il pas marqué dans la Prédiction d'Anchise au sixiéme Livre.

Sylvius, Albanum nomen, tua postuma proles
Quem tibi longævo serum Lavinia conjux
Educet sylvis regem, regumque parentem
Unde genus longa nostrum dominabitur Alba.

Et je dirai en passant que ce mot *longævo*, ne signifie pas qu'Enée deût être vieux alors, selon tous les Commentateurs; mais immortel comme les Dieux qui sont appellez ainsi, parce qu'il vivent si long-tems qu'ils ne meurent point. Cette Apotheose même d'Enée n'est-elle pas promise par Jupiter dans la Prédiction qu'il fait au premier Livre pour consoler Venus des maux que souffroit Enée, & n'est-elle pas confirmée par ce qu'il dit encore à Jnnon même dans ce douziéme Livre:

Indigetem Æneam scis ipsa, & scire fateris,
Deberi cœlo, fatisque ad sydera tolli.

En un mot tout ce qui suit le combat de Turne & d'Enée, la paix avec les Latins par l'Hymen de Lavinie, l'union de ces deux Nations, la fin du nom Troyen; tout

cela, dis-je, n'eſt-il pas marqué dans le Traité que Jupiter & Junon ſemblent faire enſemble dans ce douziéme Livre : Ainſi ne faut-il pas conclure que l'action eſt non ſeulement ſimple, & une, mais qu'elle eſt encore parfaite. Tous les Commentateurs de Virgile ont fait voir cette verité, par de ſi fortes raiſons qu'il eſt inutile d'en dire davantage, & ces raiſons ſont ſi évidentes par elles-mêmes, que c'eſt aſſez d'ouvrir les yeux au Lecteur par cette ſimple remarque, pour les lui faire obſerver. La même choſe eſt des raiſons qui veulent que l'action ſe termine heureuſement, parce que la propoſant pour exciter les hommes de courage à l'entrepriſes des grandes choſes, ce ſeroit plûtôt les en éloigner que de les exciter, ſi on leur propoſoit une avanture qui auroit ſuccedé malheureuſement à celui qui l'auroit entrepriſe. Le Reverend Pere Mambrun fait voir encore que cette action doit être vrai-ſemblable à peu près ſur le même fondement de l'imitation, que le Poëte ſemble exiger du Lecteur ; & il montre ſur ce principe que toute belle que paroît l'action de Sanſon, elle ne peut être le ſujet d'un Poëme. J'ajoûterai ſeulement qu'entre tous les Livres de l'Eneïde, il n'y en a point où le Poëte ait ménagé avec plus d'induſtrie cette partie qui regarde le merveilleux. La ſurpriſe, & l'admiration y ſont ſi frequentes qu'il faudroit alleguer chaque paſſage, ſi l'on vouloit remarquer tout ce qu'il y a d'admirable. Qu'on examine ſeulement combien de revers & de changemens de fortune. La paix eſt faite, un augure la rompt, on combat, les Troyens ont de l'avantage, Enée eſt bleſſé, les Latins pouſſent les Troyens juſques dans leur camp. Venus guerit Enée miraculeuſement, il releve ſon parti, il ne peut plus engager Turne au combat, il va donner un aſſaut à la ville des Latins ; enfin Turne eſt contraint d'en venir aux mains lui-même ; & combien d'incidens encore dans ce combat, tout cela compoſe les differentes Peripeties qui ſe trouvent dans ce Livre ; & qui attachens le Lecteur d'une telle ſorte, qu'il n'eſt pas poſſible d'en quitter la lecture, quand on l'a commencée. Je viens maintenant à ce qui reſte d'objections contre ce grand Poëte.

I.

* REDEMANDANT SON FER TURNE EN SA PEUR MORTELLE, &c.

Je commencerai ſur ce paſſage ce qui me reſte à dire du combat de Turne contre Enée. J'ai déja montré dans la troiſiéme Remarque ſur le dixiéme Livre ; combien Enée étoit obligé de vanger la mort de Pallas, ce qui eſt la principale objection qu'on fait contre Virgile. Il ne me reſte qu'à répondre à deux objections qu'on fait à ce grand Poëte, & je parlerai ici de la premiere. Il eſt donc queſtion de ſavoir ſi n'armant Turne que d'une épée qui ſe rompt, ce n'eſt pas abbaiſſer la gloire de ſon Heros plûtôt que de l'élever, conſiderant même qu'Enée au contraire de Turne, a non ſeulement une épée de la main de Vulcain, mais le bouclier & le harnois entier. J'ai répondu déja dans ma Preface, ſur l'avantage qu'Enée pouvoit tirer de ces armes enchantées ; & j'ai montré que ce ſecours, que les hommes de courage reçoivent des Dieux, ne ſe doit regarder que comme une preuve évidente de leur merite ; & il n'eſt queſtion que de juger ſi Enée ne fait rien d'indecent dans ce combat. On lui objecte que l'épée de Turne étant rompuë, il a tort de le pourſuivre ; mais il faut ſe ſouvenir par combien de raiſons il étoit obligé de rechercher la mort de Turne ; que c'étoient les conditions du combat ; que Lavinie & le Sceptre étoient à ce prix ; & que c'étoit le ſerment qu'ils avoient fait ſi ſolemnellement. J'ai fait voir qu'il étoit de la Religion, & des Mœurs antiques, que le Poëte donne à ſes Heros, de vanger la mort de Pallas. Il faut donc conclure, que quiconque lira bien les particularitez de ce combat, n'y peut trouver rien à redire ſur ces principes, je confeſſe neanmoins, & on le verra bien dans ma Traduction que pour m'accommoder en quelque ſorte aux mœurs de nôtre ſiecle, & à la generoſité Françoiſe, je n'ai pû ſuivre entierement le ſens de ces Vers, que le Poëte dit quand Turne s'enfuit voyant ſon épée rompuë.

* *Pag.* 183. *de la Traduction. Vers* 759. *du Latin.*

Æneas mortem contra, præsensque minatur
Exitium, si quisquam adeat: terretque trementes,
Excisurum urbem minitans;

Comme il n'est pas question de combattre avec avantage, mais seulement de vaincre Turne; j'ai crû qu'il étoit plus à propos de proposer de finir ce duel avec leurs dards, puisqu'ils en avoient encore chacun un. Je fais la même chose dans la fin de ce Livre, & de ce combat: Sans rien déguiser à la mort de Turne, j'ai traduit seulement comme s'il y avoit eu *immolaret*, au lieu de *immolat*; & ainsi je laisse à Enée le sentiment que la Religion, & les Mœurs anciennes justifient dans l'ame de ce Heros, puisque je lui laisse montrer la même volonté de venger son ami; mais pour couvrir en quelque façon l'indignité que nous trouverions dans nos façons de faire de tuer un ennemi qui est par terre rendu & soûmis; j'ai crû que sans specifier quel étoit le premier coup que Turne avoit reçu pendant qu'il se défendoit encore; il étoit plus beau de dire que Turne mourut de ce coup là, que de ce second coup que le Poëte lui fait donner après qu'il s'est confessé vaincu. C'est presque le seul changement qu'on trouvera dans le sens de ma Traduction en tout ce qui peut être essentiel à l'histoire de l'Eneïde. Je declare pourtant que sur le fondement que j'ai établi aux lieux que j'ai citez, sans doute Virgile a dû faire ce qu'il a fait, & je dis encore à son avantage, qu'il faut remarquer que si Turne void rompre l'épée qu'il avoit prise pour la sienne, Virgile ne dit pas qu'Enée le tuë dans ce tems-là; mais seulement qu'il menace ceux qui semblent vouloir s'armer pour lui, & qui sont appellez par Turne pour lui rendre sa veritable épée. Pour compenser même l'avantage, le Poëte feint qu'en même tems que cette épée se rompt, le dard d'Enée demeure pris dans la racine de l'arbre qui avoit été coupé par les Troyens; & enfin ce combat ne recommença que quand Turne a reçu son épée, qui étoit faite par Vulcan aussi bien que celle d'Enée.

II.

II.

* DEUX PESTES DES MORTELS, &c.

Je paſſe ſur ce paſſage à la ſeconde & plus forte reflexion qui ſe fait contre Virgile au ſujet de ce combat de Turne & d'Enée. Jupiter n'eſt pas content d'avoir grondé Junon, quand il void qu'on rendoit l'épée à Turne; il envoye la terreur lui-même pour lui ôter tout courage. Ceux qui ont fait l'objection où je viens de répondre, inſiſtent non ſeulement ſur ce nouveau ſecours; le R. Pere Mambrun ſemble ajoûter, que comme cette machine ſe fait dans le dénouement, elle eſt contre le ſentiment d'Ariſtote, & contre les regles de l'art. J'examinerai ſelon lui-même ce que c'eſt que machine, mais il me ſemble à propos de répondre auparavant à ceux qui trouvent étrange que Jupiter ſe declare pour Enée. Pour moi je ne puis imaginer ſur quel fondement on peut empêcher qu'un Heros qu'on a dépeint extrêmement juſte en toutes ſes actions, & auquel on a donné la qualité de pieux ſur toutes choſes, reçoive le ſecours de la divinité dans la plus importante de ſes actions. Que ceci ſe faſſe (comme nous l'avons dit dans la Preface au ſujet des armes enchantées) par un ſecours viſible ou inviſible, c'eſt toûjours par partipation de la divinité; & le Poëte n'a garde de dire que c'eſt par le hazard ſeul, ou par la ſeule adreſſe d'un Heros pieux qui le fait venir à bout de ſes deſſeins, & de ſes ennemis. Il faut bien qu'il montre au contraire s'il veut exciter ſes Lecteurs à la pieté, que c'eſt en recompenſe de cette vertu que ſon Heros eſt ſecouru par les Dieux. Il étoit de la neceſſité, que Turne fût vaincu; parce que tant qu'il eût été vivant, la paix ne pouvoit être renduë à l'Italie; N'eſt-il donc pas plus raiſonnable qu'il apparoiſſe que c'eſt du conſentement du plus grand des Dieux, plûtôt que par tout autre motif; cette recompenſe étant pour ainſi dire, dûë à la pieté d'Enée. Il reſte à examiner ſi cela fait tort à ſon courage: or on ne peut pas le ſoûtenir, puiſque quand Enée s'eſt engagé à ce combat; c'étoit le tems de montrer quel étoit ſon

* *Page* 188. *de la Traduction. Vers* 845. *du Latin.*

son courage. Il n'étoit pas assuré que Jupiter envoyeroit la terreur à son ennemi, il n'a envisagé dans cette action que la gloire dont elle étoit suivie : & de bonne foi, & avec generosité il s'est exposé à tous les perils d'un combat que les actions passées de Turne rendoient incertain, avec confiance pourtant en la justice de sa cause, & aux promesses des Dieux, par le commandement desquels il étoit venu de si loin, & avoit dedaigné tant d'autres occasions de s'établir. Voyons donc l'objection du R. Pere Mambrun, & sachons ce que c'est que machine. La machine, dit-il, est une action, ou le moyen d'une action qui est au dessus des forces humaines, & hors de l'action premiere dont le Poëte se sert pour se tirer de quelque nœud difficile. Il allegue pour exemple cet endroit d'Homere. Achille étant irrité, l'Armée songeoit à retourner en Grece ; Junon envoye Minerve qui l'en dissuade. Cette action de Minerve est une machine. Quelquefois, dit-il, ce n'est que le moyen par lequel arrive quelque évenement ; c'est à savoir quand le Dieu est caché, & quand par quelque pouvoir qui n'est pas visible, il ne laisse pas de conduire l'action ; comme par exemple quand Junon prête son secours à Turne, dans le neuviéme Livre de l'Eneïde, où ce Heros fait des exploits qui semblent au dessus du pouvoir humain. Tout cela ne peut pas être revoqué en doute. J'ajoûte que la cause Physique de l'usage de ces machines est pour entretenir l'admiration dans les recits Heroïques ; parce que si l'on ne racontoit les choses que comme elles arrivent ordinairement, elles ne surprendroient ni n'attacheroient le Lecteur, & l'exciteroient encore moins à l'imitation ; ou bien elles ne seroient pas vrai-semblables, si on les décrivoit au dessus de la portée humaine sans les appuyer de l'assistance des Dieux, dont le ministere est vrai-semblable ; comme nous l'avons dit dans la Preface, sur la supposition d'une Religion. Aristote selon le Pere Mambrun, dit que la machine ne peut intervenir que dans les choses qui sont hors de l'action, & il appuye le sentiment d'Aristote de ce raisonnement, qu'il tire d'Aristote même, que dans l'action il ne doit rien avoir au dessus de la raison ; parce que l'action doit être vrai-semblable. Il allegue encore le sentiment d'Horace, que les Dieux ne doivent intervenir que dans le besoin.

Nec Deus interſit niſi dignus vindice nodus.

Par les conſequences de ces preuves, il maintient encore que l'action d'une femme ne peut être le ſujet d'un Poëme, parce qu'elle ne peut être grande, ſans l'aſſiſtance particuliere de Dieu. Par la même raiſon, tous les évenemens miraculeux, comme la chute des murailles de Hiericho par le bruit des trompettes, la diviſion des eaux de la Mer rouge pour le paſſage des enfans d'Iſraël; Ces miracles, dit-il, ne peuvent être le ſujet d'un Poëme; & la raiſon en eſt, parce que comme l'Epopée cherche le vrai-ſemblable en toutes les choſes, à plus forte raiſon dans l'action qui en eſt le fondement: Et en un autre lieu, il dit que c'eſt ce qui diſtingue la fable de l'action. Mais ce qui ſemble preſſer encore davantage Virgile, c'eſt qu'il allegue que l'action d'un Heros faite par l'intervention divine, n'eſt plus l'action du Heros, mais l'action de Dieu; & que par conſequent il n'a pas dequoi ſe glorifier. Voilà les raiſons qui ſemblent condamner Virgile d'avoir feint que Jupiter dans le combat de Turne & d'Enée, ait envoyé la terreur pour épouvanter Turne. Cette action eſt une machine, cette machine eſt dans l'action principale, elle n'eſt point neceſſaire, & elle affoiblit la renommée du Heros. Il ſemble donc que ce ſoit une conſequence infaillible que cette machine ſoit défectueuſe. Pacius répond, que ce ſentiment d'Ariſtote qui fait le fondement de l'objection, ne regarde que la Tragedie; & la difficulté de la queſtion qui eſt entre eux, ſe reduit à l'explication de quelques termes Grecs, que je laiſſe décider à de plus ſavans que moi dans cette Langue. Mais pour en venir au ſentiment d'Ariſtote, il eſt aiſé de répondre que ſi la raiſon qu'on allegue pour cauſe de ce ſentiment, eſt qu'il n'y doit avoir rien dans l'action au deſſus de la raiſon, bien loin que cette intervention de Jupiter ſoit contre la raiſon, il n'y a rien au contraire qui y ſoit plus conforme; puiſqu'il n'y a rien de plus raiſonnable, comme nous l'avons dit, que le Maître des Dieux ſecoure le parti le plus juſte, & qu'un homme auſſi pieux, & auſſi équitable qu'Enée eſt repreſenté, ſente cette aſſiſtance dans la plus importante de ſes actions, & c'eſt-là où ſe reduit toute la difficulté.

Cette

Cette machine ne choque en rien, ni la vrai-semblance, ni la bien-seance; & quant à ce qu'on allegue que la reputation du Heros en est diminuée; cela se reduit encore à ce que nous avons dit des armes enchantées, que les Dieux ont accordées à Achille, & à ses semblables; non comme un secours contre la crainte, puisqu'ils n'en étoient pas capables, mais comme une marque de la faveur des Dieux qui veille à leur conservation. Et cette faveur ne peut être causée que par la connoissance que les Dieux ont euë des sentimens de ces Heros; & c'est par ces sentimens seuls que se peut regler la veritable valeur, & la veritable estime d'un grand homme. Car qui peut douter que toute victoire ne vienne de Dieu, & qui sera le Heros s'il est sage, qui s'attribuëra la victoire à lui-même; si ce n'est un Mezence qui ne connoît point d'autre Dieu que son bras? Ainsi, bien loin que l'assistance de Jupiter affoiblisse la reputation d'Enée, au contraire rien ne la doit faire éclater davantage, puisque la fiction du Poëte fondée si fortement sur la pieté de ce Heros, fait voir que ce Heros étoit tel qu'il merita que Jupiter s'interessât en sa victoire. Ce n'est pas à dire qu'il eût été vaincu sans cela, ni que son Rival eût eu plus de courage que lui; mais seulement que Jupiter trouva juste qu'il triomphât de ce Rival, & qu'après avoir tenu si long-tems les choses en balance, il voulut donner la victoire à celui qui la meritoit le mieux. Bien loin donc que cette machine ne soit pas necessaire, il est évident par ces mêmes raisons que rien ne le peut être davantage, puisque le but de l'action que le Poëte propose, est de la rendre imitable par les plus grands hommes. Qu'est-ce, qui est plus capable d'exciter les gens de bien, que de leur montrer que les Dieux n'abandonne jamais ceux qui ont de la pieté? Ainsi il faut conclure que si Aristote ne veut pas que la machine intervienne dans l'action principale, parce qu'il ne doit rien entrer dans cette action contre la raison, il n'y a rien contre la raison dans la machine dont Virgile se sert en cette rencontre; & que si c'est le sentiment d'Horace que cette machine ne soit employée que dans le besoin, Virgile a fait voir aussi que ce ne pouvoit être plus à propos que dans cette occasion. Il me semble encore qu'on peut ajoûter que sans doute Aristote n'a point confondu la machine qui pourroit entrer dans le dénoüement,

ment, avec la machine qui ſeroit le dénoüement : car il y a bien de la difference, & le Pere Mambrun ſemble n'y en mettre pas. La machine qui fait le denouëment, peut être condamnée, par exemple, lorſque chez Alcmene tout y eſt en confuſion à cauſe du déguiſement de Jupiter, & de ſon adultere : le dénouëment ſe fait par Jupiter même, qui ſert d'une machine. Cela eſt repris avec raiſon ; parce que cette machine fait le dénouëment, & que ſans cette machine le dénouëment ne ſe feroit pas. Mais il faut bien obſerver que dans Virgile ce n'eſt pas la même choſe. La terreur que Jupiter envoye à Turne, & ſi on le veut encore, le déguiſement de ſa ſœur en la perſonne de ſon cocher entrent bien dans le dénouëment, mais ils ne le font pas. C'eſt la mort de Turne qui dénouë tout, & dans le point de cette action il n'y a nulle machine. Neanmoins comme il faut entendre Ariſtote pour ſavoir quel eſt ſon veritable ſentiment ; je m'en rapporte, comme je l'ai dit, à ceux qui l'entendent mieux que moi, je les ſuplie ſeulement de faire quelque reflexion ſur ce que je dis.

III.

* A L'INSTANT CONTRE TERRE A SES YEUX SE PRESENTE

Cette action que le Poëte fait faire à Turne, eſt à la verité hyperbolique ; lever un caillou de terre que douze hommes des plus forts du tems où nous vivons, ne pourroient remuer qu'à peine, eſt une choſe qui paroît peu vrai-ſemblable. Le Pere Mambrun dit en quelque lieu de ſa Diſſertation ſur le Poëme Heroïque, qu'il eſt de l'adreſſe du Poëte de faire ſes Heros au deſſus de la commune portée des hommes du tems auquel on écrit les Poëmes, & il allegue par exemple l'action que Turne fait de lever cette pierre. Il obſerve pour diminuër l'hyperbole du Poëte que le coup eſt impuiſſant, & que Turne peut pouſſer ce rocher juſques à Enée. J'ajoûterai qu'il faut conſiderer le tranſport où le Poëte repreſente Turne qui lui fait entreprendre une choſe ſi au deſſus des forces humaines. Sans doute cette hyperbole eſt pour deux fins ; la premiere pour montrer le tranſport & l'étonnement de Turne ;

* *Page* 188. *de la Traduction. Vers* 893. *du Latin.*

Turne ; & l'autre pour faire voir contre quel Heros Enée combattoit, afin que si la gloire de le vaincre est temperée par le secours de Jupiter, l'honneur de l'avoir attaqué n'en soit pas moindre. Il est permis aux Poëtes de feindre quelquefois au delà de la Nature, comme nous l'avons dit dans la Preface, il n'y a que l'usage de ces fictions qui doit être reglé par le grand art. Une fiction pareille dans tout un Poëme, montre que le Poëte a sçû jusques où va la liberté qui lui est donnée, & quel a été son jugement de n'en pas user trop frequemment. Les Peintres & les Musiciens ont des hardiesses pareilles dans leur art qui sont d'un merveilleux effet ; & cela revient à ce que j'ai dit aussi dans la Preface ; que le grand jugement qui a fait les regles, s'en est toûjours reservé l'empire ; il faut considerer aussi que comme on donne les Heros pour objet de nôtre imitation, & qu'on les expose de loin à nôtre vûë ; il faut faire à leur égard comme les excellens Sculpteurs, qui font toûjours plus grandes que Nature les statuës qui ne doivent être vûes qu'en éloignement, ou du haut d'un édifice ; parce qu'étant vûes de si loin ou de si haut, elles paroîtroient trop petites, si on regloit leur proportion sur la proportion ordinaire des hommes. Par la même raison ce ne seroit pas la peine de parler d'un Heros antique qu'on represente fils des Dieux, & rare en toutes choses pour ne marquer pas par quelque trait combien il étoit extraordinaire. A la verité il n'y auroit pas de seureté à donner souvent de pareilles hyperboles ; mais à considerer le tems & le lieu, Virgile sur ce raisonnement a pû prendre avec raison la liberté qu'il s'est donnée.

IV.

* PALLAS MON CHER PALLAS,
EMPRUNTEROIT MA MAIN POUR VANGER SON TREPAS.

Voyez ce que j'ai dit sur ce passage en la troisiéme Remarque sur le dixiéme Livre, & en la premiere de ce douziéme.

* *Page 190. de la Traduction. Vers 948. du Latin.*

FIN.

LETTRE

LETTRE
DE
Mr. BOCHART
A
Mr. DE SEGRAIS,
OU
DISSERTATION

Sur la queſtion ſi Enée a jamais été en Italie.

MONSIEUR,

Puiſque dans la Préface ſur vôtre admirable Verſion de l'Eneïde, vous ſemble avoir pris à tâche de deffendre Virgile de tout ce qu'on lui peut objecter, ſoit contre ſon deſſeiu general, ſoit contre la maniere dont il l'a executé; j'ai crû

crû que vous deviez répondre aussi à ce que disent quelques-uns avec beaucoup de vrai-semblance qu'Homere étant la vraye source de toute l'ancienne Mythologie,

——— *ex quo ceu fonte perenni*
Vatum Pieriis ora rigantur aquis;

Virgile n'a pas dû mener son Heros de Troye en Italie, contre le sentiment d'Homere. Vous savez que Neptune prenant interêt à la conservation d'Enée, le sauva lors qu'Achille alloit le tuer; & qu'il predit qu'après la destruction de toute la race de Priam (que Jupiter avoit en aversion) ce seroit lui qui regneroit sur les Troyens, & après lui toute sa posterité. Les mots de cette Prophetie se lisent ainsi au 20. Livre de l'Iliade.

Maintenant Jupiter hait la race de Priam: & desormais le vaillant Enée regnera sur les Troyens, & les Enfans de ses Enfans qui viendront après lui. Ce qui est une des raisons dont Venus se sert pour donner de l'amour à Anchise pere d'Enée, dans son Hymne qu'on attribuë à Homere. En voici les termes. *Tu auras un cher Enfant qui regnera entre les Troyens, & lui & les Enfans qui en naîtront à jamais: & son nom sera Enée.* Et de-là vient qu'Acusilaus Historien Grec, plus ancien que tout ce qui nous reste aujourd'hui, écrit que, *s'étant publié un Oracle qui portoit qu'après la destruction de l'Empire & de la famille de Priam, ceux de la race d'Anchise regneroit sur les Troyens, Venus souhaitta un fils d'Anchise, qui étoit déja sur*

le

le declin de son âge ; & qu'étant mere d'Enée elle chercha l'occasion d'avancer la ruine des Enfans de Priam. Que pour cet effet elle rendit Paris amoureux d'Helene , & que depuis son ravissement ; faisant semblant de combattre pour les Troyens , elle ne faisoit qu'éloigner leur chûte , de peur que le desespoir ne les obligeât à rendre Helene.

C'est l'objection que je vous ai faite , esperant que vous en donneriez la solution , tant pour ma satisfaction particuliere , que pour celle du public. Mais au lieu de cela , Mensieur , après m'avoir donné quelque témoignage de vouloir répondre à cette difficulté ; je voi que vous me demandez l'éclaircissement que je souhaite, avec un reproche tacite , que je suis comme le Soleil de Mars , qui émût des vapeurs qu'il n'a pas la force de resoudre. Et cela faute de connoître vos forces , & que c'est à vous à m'éclaircir ces difficultez , vous qui possedez si parfaitement Virgile & les autres Poëtes , & qui les imitez si heureusement ; au lieu que ce que j'en ai lû autrefois m'étant échapé , je puis dire avec verité comme le Mœris de vôtre Poëte.

Nunc oblita mihi tot carmina ; vox quoque Mœrin
Deficit ipsa.

Neanmoins puisque vous me sollicitez de vous dire mon sentiment , sur la difficulté que je vous ai proposée , je m'y soûmets , à condition que vous souffrirez , que je m'exprime en fort peu de mots; pour ce qu'il y a d'autres choses plus serieuses , qui m'occupent comme vous savez , & ne me laissent que bien peu de tems à don-

ner à l'étude, dont vous faites vôtre divertissement.

Vous me faites remarquer une chose qui n'est pas tout-à-fait sans couleur, à savoir qu'encore qu'Enée n'ait pas regné dans la Troade selon Virgile, si est-ce qu'il n'a pas laissé de regner sur les Troyens : c'est-à-dire, sur ceux qui restoient du peuple de Troye, qu'il avoit menez avec lui en Italie ; & qu'il se peut faire, qu'Homere n'ait voulu dire autre chose. C'est la même explication, que Denis d'Halicarnasse a donnée à ces mêmes paroles, il y a plus de seize cens ans. Car après les avoir citées, voici ce qu'il dit au Livre premier, en refutant l'opinion de ceux qui veulent qu'Enée soit retourné d'Italie en la Troade pour accorder Homere avec Virgile. *Enée ne pouvoit-il pas regner sur les Troyens qu'il avoit menez, encore qu'ils eussent fondé ailleurs un nouvel état ?* Ce que suit aussi Eustathius le celebre Commentateur d'Homere, dont voici les mots. *Ces paroles d'Homere ont égard à l'Empire des Romains dont ont croit qu'il est vrai-semblable que le Poëte a eu connoissance par les Oracles de la Sibylle, ou que de lui même il l'a prevû ; car c'est une des vertus d'un Poëte de pouvoir deviner les choses futures comme d'autres montrent plut au long.* Mais remarquez que pour établir son opinion il presuppose de deux choses l'une, dont l'une ni l'autre peut être vraye. La premiere qu'Homere avoit vû les Oracles de la Sibylle, qui tirent de la race d'Enée la premiere source de l'Empire Romain, par ces mots du Livre cinquiéme des Oracles qu'on attribuë aux Sibylles. *Il y en aura de la race & du sang d'Assaracus qu'engendrera celui qui*

qui a fendu la violence du feu de Troye. C'est-à-dire, Enée qui dit au second Livre de l'Eneïde,

ducente Deo flammam inter & hostes
Expedior ; dant tela locum flammæque recedunt.

Smyrnæus en parle de même au Livre 13. *Comme il se hâtoit de sortir de Troye le feu s'écartoit par tout de dessous ses pieds, & les flâmes du violent Vulcain se fendoient tout à l'entour.* Dans ces mêmes vers des Sibylles par ceux de la race d'Assaracus engendrée d'Enée, il faut entendre Remus & Romulus, car ils sont nommez au même lieu *les deux nourrissons de la bête qui mange les brebis* ; pour ce que la Fable porte qu'ils furent nourris par une Louve. Cependant il n'est pas possible qu'Homere ait vû ces prétendus Oracles de la Sibylle, parce qu'ils ont été forgez par une imposture fort grossiere mille ou douze cens ans après lui, le deuxiéme siécle après Jesus-Christ ; comme plusieurs Ecrivains l'ont montré par tant de raisons, qu'aujourd'hui personne n'en doute. Eustathius ayant donc bien jugé qu'il n'y avoit rien de solide en cette premiere supposition, en fait une autre qui ne vaut pas mieux, à savoir que les Poëtes sont Prophetes ; & que comme tels ils voyent les choses à venir ; & qu'en cette qualité Homere a prévû, que les descedans d'Enée jetteroient les premiers fondemens de l'Empire Romain, ou qu'eux-mêmes un jour en seroient les maîtres ; ce qu'on prétend s'être accompli en Jule Cesar. Mais vous savez, Monsieur, par experience que les Poëtes n'ont pas cette vertu, parce que vous se-

riez un grand Prophete, si les qualitez d'excellens Poëte & de Prophete étoient inseparables. Je conclus donc, que quand Homere introduit Neptune prophetisant, qu'Enée & ceux de sa posterité regneroient sur les Troyens, il ne pensoit pas aux Romains, dont il n'eut jamais nulle sorte de connoissance, vû qu'il étoit mort avant que Rome fût bâtie; mais il faisoit comme tous les Poëtes qui introduisent quelqu'un du vieux tems auquel ils font prédire les choses qu'ils voyent ou qu'ils savent être arrivées. Il a donc fondé cette Prophetie qu'il a fait faire au Dieu de la mer, sur la connoissance qu'il avoit qu'Enée & ceux de sa race avoient autrefois regné ou regnoient encore de son tems, sur ce qui étoit resté d'habitans dans le païs, après la désolation de la Ville Capitale. Car s'il a voulu dire simplement qu'Enée regneroit sur une Colonie de Troyens, en un païs éloigné, cette prerogative lui seroit commune avec Antenor, Aceste, Capys, Helenus, & quelques autres encore. D'ailleurs, opposant cette promesse à la destruction prochaine de ceux de la famille de Priam qui regnoient à Troye, il semble signifier que les descendans d'Enée prendroient leur place, & regneroient au même lieu: & il seroit mal-aisé d'entendre autrement les paroles de Venus, qui ne dit pas seulement qu'Enée commandera *aux Troyens*, mais que *in Trojanis regnabit*; c'est-à-dire, la Troade, ou au païs où sont les Troyens. D'où vient que Strabon, qui me semble un des plus judicieux Ecrivains de l'antiquité, examinant ce passage d'Homere au Livre treiziéme, l'expose comme moi, & le cite expressement pour

pour prouver qu'Homere declare, *qu'Enée est demeuré au païs de Troye, qu'il y a succedé au Royaume, & en a laissé la succession aux Enfans de ses Enfans, après la détruction de la race de Priam.* Il est vrai que lui-même remarque, qu'il y en a qui pour rapporter aux Romains le texte d'Homere en alterent les paroles : & qui pour *la force d'Enée*, c'est-à-dire, le vaillant Enée *regnera sur les Troyens*, lisent en changeant deux mots, *la race d'Enée regnera sur tous les hommes.* Et sans doute que c'est de là que Virgile a pris ce qu'il fait prédire au Roi Anius Prêtre d'Apollon au Livre troisiéme de l'Eneïde. *La maison d'Enée regnera sur toute la Terre, & les Enfans de ses Enfans & ceux qui naîtront d'eux.*

Hic domus Æneæ cunctis dominabitur oris
Et nati natorum & qui nascentur ab illis.

Car il n'eût sçû mieux exprimer les deux vers d'Homere suivant cette derniere leçon. Et c'est ce que Servius eût bien mieux fait de remarquer, que ce qu'il dit, qu'Homere a pris d'Orphée (qui ne fût jamais) le dernier de ces deux vers, & qu'Orphée l'avoit pris d'un Oracle d'Apollon Hyperboréen, ce qui est un autre mensonge. Quoi qu'il en soit, ce changement qu'on a fait au premier de ces deux vers m'est avantageux ; car on ne l'auroit pas changé, si en le laissant comme il étoit on l'avoit pû ajuster avec le voyage d'Enée & d'Ascanius en Italie. Au reste afin que personne ne défere à cette derniere leçon, comme si c'étoit la vraye, il faut remarquer trois choses. La premiere que de tout ce qu'il y

a aujourd'hui d'exemplaires d'Homere, imprimez ou manuscrits, il n'y en a pas un qui la suive. La seconde que quand j'accorderois que Romulus & Jule Cesar étoient de la race d'Enée, si est-ce qu'il ne seroit pas croyable qu'Homere ait pû s'imaginer qu'un jour cette race d'Enée commanderoit à tout l'Univers ; sous ombre que de son tems elle commandoit à deux ou trois petites villes, soit en la Troade, soit en Italie. Cette imagination étoit trop vaste & trop éloignée d'apparence pour pouvoir entrer dans l'esprit d'un Poëte, à moins que d'en avoir eu une revelation du Ciel. La troisiéme, que quand Homere auroit prevû que par quelque revolution inconcevable cette race d'Enée devoit être un jour maîtresse de tout l'Univers, ou de la plus belle partie de l'Europe, de l'Afrique, & de l'Asie, il n'auroit osé le mettre dans son Iliade. Car il n'a fait cet illustre Poëme que pour gratifier les Princes de sa Nation, en mettant en si beau jour les plus belles actions de leurs Ancêtes au celebre siége de Troye : & il les auroit tous offensez, en promettant l'Empire du Monde à une race ennemie des Grecs, & à qui toute la Grece avoit fait une cruelle guerre dix ans durant.

Mais voici encore de nouvelles raisons pour prouver qu'Enée & son fils Ascanius, & les Enfans de ses Enfans n'ont point sorti d'Asie. Agatocles de Cyzique, cité par Festus au mot *Romam*, fait mention de plusieurs Auteurs, *qui dicunt Æneam esse sepultum in urbe Berecyntia proximè flumen Nolon* (*lego Gallum*) qui disent qu'Enée a été enseveli en la ville de Berecynte auprés

auprés du fleuve Nolus (ou plûtôt Gallus en Phrygie) pas loin de Troye. On remarque aussi au même païs, divers lieux qui portent le nom de son fils, comme le lac Ascanius, & une riviere du même nom, & une petite Province, & une Isle qu'on appelle toutes deux Ascania : Et une ville de laquelle le Geographe Stephanus, aprés Nicolas de Damas, parle en cette sorte. *Ascania Ville de Troade, bâtie par Ascanius fils d'Enée.* Mela dit que la Ville d'Antandre proche de là fût ainsi nommée, pource que Ascanius qui y regnoit ayant été pris par les Pelagiens la donna pour sa rançon. Dans les Troïques d'Hellanicus Enée se sauve en Thrace & Pallene : mais Ascanius demeure en Troade & y regne. Ce que j'ai appris de Denis d'Halicarnasse. Et si nous en croyons Strabon, la Ville de Scepsis qui avoit été autrefois proche de Troye au haut du Mont-Ida, en fût éloignée de soixante stades, *par Scamandre fils d'Hector, & par Ascanius fils d'Enée ; & on dit que ces deux familles ont regné long-tems à Scepsis.* Il ajoûte que même aprés que par succession de tems on y eût changé la forme du gouvernement, & que de Monarchique il fût devenu premierement Oligarchique & puis Democratique, ceux qui étoient de ces deux familles, *ne laisserent pas de s'appeller Rois, & d'avoir certains honneurs (qui leur étoient particulierement affectez.*) Ce qui est le vrai accomplissement de la Prophetie de Neptune, que rapporte Homere.

Je tire aussi quelques conjectures qui contribuent fort à me faire tenir pour fabuleux tout ce qu'on écrit du voyage d'Enée en Italie, & de

ſes deſcendans juſques à Romulus qui a bâti la Ville de Rome. C'eſt que ſi ce pieux Enée étoit venu s'habituer en Italie, il y auroit fort recommandé le culte de la Deeſſe Venus, qu'il diſoit être ſa mere. Mais c'eſt dequoi on ne voit nulle trace en l'ancienne Rome. Scaliger dit ſur Feſtus au mot *aperta*, que c'étoit une Deeſſe étrangere à Rome, & c'eſt ce qu'emportoit ſon nom. *Venus enim*, dit-il, *à veniendo, quaſi d cas prosẽluton deon.* Car elle fût nommée Venus *à cauſe de ſa venuë, pour dire que c'étoit une Deeſſe venuë de dehors.* Dequoi il n'allegue aucune preuve, mais la choſe paroit clairement par un paſſage de Macrobe en ſes Saturnales, lib. 1. cap. 12. *Secundum menſem (Romulus) nominavit Aprilem, ut quidam putant cum aſpiratione quaſi Aphrilem à ſpuma, quam Græci vocant ἀφρόν, unde orta Venus creditur, & hanc Romuli aſſerunt fuiſſe rationem, ut primum quidem menſem à patre ſuo Marte, ſecundum ab Æneæ matre nominaret. Et hi potiſſimum anni principia ſervarent à quibus eſſet Romani nominis origo; cum hodie quoque in ſacris Martem patrem, Venerem genitricem vocemus.* Juſques ici vous diriez qu'il favoriſe l'opinion de la venuë d'Enée en Italie, mais la ſuite le renverſe tout-à-fait. *Sed Cincius in eo libro quem de Faſtis reliquit, ait imperitè quoſdam opinari Aprilem menſem antiquos à Venere dixiſſe, cum nullus dies feſtus nullumque ſacrificium inſigne Veneri per hunc menſem à majoribus inſtitutum ſit. Sed ne in carminibus quidem Saliorum Veneris ulla, ut cæterorum Cæleſtium laus celebratur. Cincio etiam Varro conſentit affirmans nomen Veneris ne ſub Regibus quidem apud Romanos, vel Latinum, vel Græcum fuiſſe, & ideo non potuiſſe menſem*

mensem à Venere nominari. Ce passage de Varon est tiré de quelque Livre que nous n'avons plus. Mais en voici un autre qui en approche, qui est tiré du même Varron au Livre cinquiéme de la Langue Latine. *Mensium nomina sunt aperta, ferè si à Martio, ut antiqui instituerant, numeres. Nam primus à Marte, secundus (ut Fulvius Flaccus scribit & Junius Gracchus) à Venere quod ea sit Aphroditē, cujus nomen ego antiquis litteris quod nusquam inveni, magis puto dictum, quod ver omnia aperit, Aprilem.* Sur lequel passage Scaliger accuse Ennius de s'être mépris, quand il dit au premier de ses Annales.

Te nunc sancta Venus precor, & genitrix patri, nostri.

Car en ce premier Livre, dit-il, qui traite des commencemens de Rome, il ne devoit pas introduire qui que ce soit invoquant Venus, vû qu'elle étoit alors inconnuë à Rome. Mais vû qu'il ne nous reste de ce Livre que des fragmens de vers qui n'ont point de liaison, nous ne savons pas s'il fait faire cette invocation à ceux du tems dont il fait l'histoire, ou si c'est lui-même qui la fait selon la coûtume des Poëtes, de mettre à la tête de leurs Ouvrages quelque invocation. Ainsi Lucrece commence ses six Livres de la Nature par l'invocation de cette même Venus.

Æneadum genitrix, hominum Divûmque voluptas,
Alma Venus.

Et

Et même il la prie de lui aider à faire ses Vers.

Te sociam studeo scribendis versibus esse,
Quos ego de rerum natura pangere conor.

C'est ce qu'Ennius a eu plus de raison de faire écrivant les Annales des Romains, qui alors croyoient que Romulus leur Fondateur étoit venu de la race de Venus. C'est pourquoi à cette invocation de Venus sont jointes celles de Tiberinus, qui a donné le nom au fleuve du Tybre qu'on nommoit autrefois Albula, & celles de Romulus & de sa femme.

Te nunc sancta Venus precor & genitrix patri, nostri,
Ut nos de cœlo visas cognata parumper;
Teque pater Tiberine tuo cum flumine sancto,
Teque Quirine pater veneror, horamque Quirini.

Aprés Venus je tiens qu'Apollon étoit un des principaux Dieux de Troye, duquel dit Ovide au premier des Tristes.

Mulciber in Troyam pro Troya stabat Apollo.

Il y avoit un Temple dans Pergame, c'est-à-dire, dans la Citadelle de Troye, où Homere feint qu'Apollon cacha Enée, & le fit panser par Latone sa mere & par Diane sa sœur, des playes qu'il avoit reçuës au combat contre Diomede.

mede. *Apollon*, dit-il, *ayant tiré Enée de la presse, le transporta au sacré Pergame, où on lui avoit bâti un Temple : & dans le cœur de ce grand édifice Latone & Diane, qui aime à tirer de l'arc, le pansoient & l'honoroient.* C'est-à-dire, *lui faisoient l'honneur de le panser.* Enée donc ayant des obligations si particulieres au Dieu Apollon, d'où vient qu'il ne l'a point fait connoître en Italie s'il y est venu ; & que les premiers Romains ne l'ont point connu non plus que Venus ? ce que nous apprennent ces mots d'Arnobe au Livre second. *Non doctorum literis continetur Apollinis nomen Pompiliana indigitamenta nescire* ? C'est-à-dire, *les écrits des Savans ne portent-ils pas qu'on ne trouve point Apollon dans la liste des Dieux de Numa?* Scaliger rejette l'opinion de Festus, qui dit qu'autrefois à Rome on le nommoit *Aperta, quia patente cortinâ responsa ab eo dabantur*, & il fait sur ce nom d'*Aperta* une conjecture bien differente, à savoir que cet *Aperta* est derivé de l'Eolique *aperôta* pour *ēipeirôtēs*. Et que ceux de Tarante l'ont ainsi nommé, parce que c'étoit un Dieu étranger & de delà la mer.

On peut aussi compter Rhea ou Cybelle mere des Dieux parmi les Divinitez de Troye. Au Livre troisiéme de l'Eneïde, le bon homme Anchise dit que Tucrus ou Teucer Prince de Crete duquel étoient descendus les Troyens, l'avoient emportée en Phrygie de l'Isle de Crete.

Creta Jovis magni medio jacet insula ponto :
Mons Idæus ubi, & gentis cunabula nostræ.
Centum urbes habitant magnas, uberrima regna :

Maximus

Maximus unde pater (si rite audita recordor)
Teucrus Rhateas primum est advectus ad oras,
Optavitque locum regno. Nondum Ilium, & arces
Pergameæ steterant: habitabant vallibus imis.
Hinc mater cultrix Cybele, corybantiaque æra,
Idæumque nemus: hinc fida silentia sacris,
Et juncti currum dominæ subiére leones.

Mais depuis que cette Deesse eût été transportée en Phrygie, elle y fût toûjours adorée avec bien plus de superstition qu'elle ne l'avoit été dans l'Isle de Crete. Et sur tout sur de certaines montagnes du pais de Troye ou des environs, comme Ida, Dindyme, Berecinte, & Cybelus, d'où lui est venu le nom de Cybele. Le Geographe Stephanus dit que l'ancienne Ville de Scepsis bâtie autrefois sur le mont Ida fut ainsi nommée, *pource que ce fut là que Rhea pour tromper Saturne, feignit d'avoir enfanté une pierre au lieu d'un enfant.* Ce qui a donné lieu à la fable, est que *Skēvsis* en Grec signifie feinte ou fiction; parce que les Prêtres de cette Deesse étoient Eunuques & effeminez. Au Livre neuviéme de l'Eneide, Numanus Remulus beau-frere de Turnus, prend de là sujet d'insulter ainsi aux Troyens.

O veræ Phrygiæ, neque enim Phryges, ite per alta
Dindyma, ubi assuetis biforem dat tibia cantum.
Tympana vos buxusque vocant Berecinthia matris
Ideæ; sinite arma viris, & cedite ferro.

Et

Et au dixiéme, c'eſt cette même Deeſſe qui change en Nymphes les navires des Troyens.

quas alma Cybele
Numen habere maris, Nymphasque è navibus esse
Jusserat.

C'eſt elle-même qu'invoque Enée en ce même lieu en ces mots :

Alma parens Idea Deûm, cui Dindyma cordi,
Turrigeræque urbes, bijugique ad frena leones;
Tu mihi nunc pugnæ princeps; tu rite propinques
Augurium, Phrygibusque adsis pede Diva secundo.

L'ombre de Creüſe s'apparoît à Enée au Livre ſecond, & lui dit que c'eſt cette Deeſſe qui l'arrête en Troade :

Sed me magna Deûm genitrix his detinet oris.

Dans l'onziéme Livre Chloreus conſacré autrefois à Cybele & ſon Prêtre, eſt attaqué par Camille.

Forte sacer Cybele Chloreus olimque sacerdos, &c.

Si donc Enée eſt venu en Italie, d'où vient qu'il n'a point établi le ſervice de cette Deeſſe dans ſa famille, & que Rome n'en a point oüi parler juſques à l'an 550. de ſa fondation, auquel ſuivant certain Oracle elle fût aportée de Peſſinunte Ville de Phrygie, par la permiſſion du Roi Attalus, & menée à Rome en grande pompe : Et

en

en son honneur furent celebrez les jeux nommez Megaleuses ou Megalesiens, pource que la Deesse elle-même se nommoit *Megalẽ theos*, *grande Deesse*, selon ce que raporte Tite-Live au Livre 29. & après lui plusieurs autres ; savoir Ovide Livre 4. des Fastes ; Valerius Maximus Livre 8. chap. 15. Cornelius Nepos sur Scipion Nasica, & Solin chap. 7.

On compte encore Minerve & Vesta pour Dieux de Troye, & en l'embrasement de la Ville, selon le Poëte, Cassandre fût tirée par force du Temple de la premiere.

Ecce trahebatur passis Priameia virgo
Crinibus à Templo Cassandra, adytisque Minervæ.

Et Helene se tenoit cachée dans le Temple de l'autre.

Jamque adeo super unus eram, cum limina Vestæ
Servantem, & tacitam secreta in sede latentem
Tyndarida aspicio.

Et j'avouë, qu'il y en a qui écrivent qu'Enée apporta ces deux Deesses en Italie avec ses Penates ou Dieux domestiques. A quoi Solin ajoûte Venus, & d'autres les Cabires, que Dardanus avoit autrefois apportez à Troye, de l'Isle de Samothrace. Dequoi voici divers lieux qui parlent. Denis d'Halicarnasse au Livre deuxiéme, dit que Numa fit bâtir un Temple à Vesta, entre le Capitole & le Mont Palatin, où l'on ne sait pas bien ce que c'est qu'on y garde : & qu'on fait là-dessus diverses conjectures. Voici ces termes: *Les uns disent que c'étoit une partie des choses sacrées*

sacrées de Samothrace qu'Enée avoit reservées. Que ces choses avoient été transportées par Dardanus, de cette Isle en la Ville qu'il avoit bâtie, & rapportées par Enée avec d'autres choses en Italie, quand il s'enfuit du païs de Troye. Et les autres assurent que c'est le Palladium (ou l'image de Pallas) tombé du Ciel, qu'avoient les Troyens, & qui avoit été emporté par Enée qui le connoissoit bien. Au lieu que celui que les Grecs avoient dérobé, étoit un Palladium contrefait. Et Solin dit chap.2. qu'Enée étant abordé en Italie avec 600. hommes, la seconde année après la prise de Troye, selon Hemina, il se campa en la Campagne de Laurentum: *Ubi dum simulachrum quod secum ex Sicilia deduxerat dedicat Veneri matri, quæ Frutis dicitur, à Diomede Palladium accepit.* Où il reçut de Diomede le Palladium, tandis qu'il dedioit à Venus sa mere, surnommée Frutis, l'image qu'il avoit apportée de Sicile. Et dans Virgile l'ombre d'Hector, exhorte Enée à se sauver de l'embrasement de Troye avec ses Dieux domestiques, avec Vesta & son feu perpetuel. Les mots sont au Livre deuxiéme.

Sacra suosque tibi commendat Troya Penates:
Hos cape fatorum comites, his mœnia quære;
Magna pererrato statues quæ denique Ponto.
Sic ait, & manibus vitas, Vestamque potentem,
Æternumque adytis effert penetralibus ignem.

Enée dit de soi-même au Livre premier,

Sum pius Æneas raptos qui ex hoste Penates
Classe veho mecum

Et

Et au troisiéme.

Effigies sacra Divûm Phrygiique Penates
Quos mecum à Troya mediisque ex ignibus urbis
Extuleram.

Enfin tout le dessein du Poëte au commencement du premier Livre, est de montrer ce qu'il a souffert

dum conderet urbem
Inferretque Deos Latio.

Surquoi se fonde Macrobe, quand il dit au Livre second des Saturnales chap.4. qu'il est clair que Vesta est du nombre des Dieux domestiques, ou du moins leur tient compagnie. D'où venoit que les Consuls, les Preteurs, & les Dictateurs entrant en leur Magistrature, faisoient sacrifice aux Dieux domestiques, conjointement avec Vesta dans la Ville de Lavinium. Et au neuviéme Livre de Lucain, Jule Cesar passant par le pais de Troye, fait un sacrifice aux Dieux du pais, & leur adresse cette invocation :

Diis cinerum, Phrygias colitis quicumque ruinas,
Æneæque mei quos nunc Lavinia sedes
Servat & Alba Lares, & quorum lucet in aris
Ignis adhuc Phrygius, nullique aspecta virorum
Pallas in abstruso pignus memorabile Templo.

A laquelle sert de Commentaire, une autre priere pareille qu'il fait au premier Livre de la Pharsale.

O magnæ qui mœnia prospicis urbis
Tarpeïa de rupe sonans Phrygiique Penates
Gentis Juleæ, & rapti secreta Quirini.
Et residens ulla Latialis Jupiter Alba,
Vestalesque foci.

Et ces Vers de Stace Silv. lib. 4.

Donec Troïcus ignis & renatæ
Tarpeius pater intonabit aulæ.

Ceux-ci de Sidonius, Car. 9.

Non divos specialibus faventes
Agris, urbibus insulisque canto
Thebis Enion, Ilioque Vestam.

Ceux d'Ovide au 15. des Metamorphoses.

Quæque ignes Troica servat
Vesta tuos.

Ceux-ci au 6. des Fastes.

Vidimus Iliacæ transferri pignora Vestæ.
Sed putant aliquos scilicet esse Deos.

Et le même du Palladium en ce même Livre des Fastes.

Creditur armiferæ signum cæleste Minervæ
Urbis in Iliacæ dissiluisse jugo.
Cura videre fuit. Vidi templumque, locumque,
Hoc superest illic Palladæ; Roma tenet.

Il paroît par tous ces passages que l'opinion commune des Romains & sur tout des Poëtes, étoit qu'Enée avoit apporté avec lui ces Dieux en Italie. Mais tout ce qu'ils disent est fort aisé à détruire ; car premierement, si par les Dieux ils entendent leurs images, cela ne pourra convenir à Vesta qui n'en avoit point. Ce qu'Ovide dit bien expressement au Livre 6. des Fastes.

Esse diu stultus Vestæ simulachra putavi ;
Mox didici curvo nulla subesse tholo
Ignis inextinctus templo cælatur in illo
Effigiem nullam Vesta nec ignis habent.

Pourtant par le nom de Vesta, Ovide n'entend autre chose que le feu perpetuel.

Nec tu aliud Vestam quam vivam intellige flammam.

De fait en Caldée *Esta* signifie feu ; & à peine peut-on douter que de cet *Esta* ne soient venus les noms Grec & Romain de cette Deesses *Estia* & Vesta. Cependant Virgile semble faire distinction entre la Deesse & le feu perpetuel, quand il dit

Manibus vittas Vestamque potentem
Æternumque adytis effert penetralibus ignem.

Quoi posé, je ne comprends pas ce qu'il entend par cette Vesta, qu'on emporte entre les mains, puisque Vesta n'avoit point d'image. En ceci même il se rencontre une autre difficulté ; c'est que Vesta s'adoroit par toute la Grece, où il n'y avoit point de Ville qui n'eût son Temple, &

son

son Prytanée ou maison de Ville, avec des lampes toûjours ardentes, qui brûloient en l'honneur de Vesta. C'est ce que prouve bien au long Casaubon sur le chap. 19. du 15. Livre d'Athenée. Et il paroît par Hesiode, Pindare & d'autres, que les Grecs la faisoient fille de Rhea & sœur de Jupiter & de Junon. Et dans les Hymnes qu'on attribuë à Homere, lesquels quoi que supposez, sont d'une grande antiquité, cette même Deesse est fort exaltée, comme necessaire en tous les festins, & même les Poëtes l'invoquent, & dans le Scoliaste de Pindare sur l'onziéme des Nemeennes *oi Prutaneis* qui sont les Maires & Echevins des Villes sont representez *sacrifiant à cette Deesse, avant que de sacrifier aux autres Dieux.* Mais je ne trouve point qu'à Troye on lui ait jamais rendu nul honneur. C'est pourquoi Prudence écrivant contre Symmachus en la section 8. du deuxiéme Livre, doute si l'origine du feu des Vestales, se doit tirer d'Athenes ou de Troye, & dit que

In his Vestalis origo favillæ
Urbibus, ut memorant, primo de fomite sumpta est;
Sacravitque focos aut Phryx aut Grajus alumnus.

C'est-à-dire, que c'est de l'une de ces deux Villes dont il venoit de parler, qu'est venuë la premiere origine du feu des Vestales, comme on écrit; & que ce sont ou les Troyens ou les Grecs qui ont consacré ses feux. Mais je croi le dernier bien plus vrai-semblable pour les raisons que j'ai alleguées. Sans dire qu'il est très-certain que les premiers Grecs ont envoyé en Italie &

dans le païs Latin quantité de Colonies, mais il ne paroît point que les Troyens y ayent jamais mis le pied, que par des témoignages tout-à-fait douteux.

Je viens au Palladium de Troye. Tous les Grecs & tous les Romains écrivent, qu'il avoit la vertu d'empêcher que la Ville qui le gardoit ne tombât au pouvoir de ses ennemis. Ce que Metellus crût si fortement, que voyant brûler le Temple de Vesta, où les Romains avoient serré ce Palladium, il y entra au peril de sa vie, & le tira du milieu du feu, de quoi le Senat & tout le peuple le loüerent, comme s'il eût sauvé par là tout l'Etat. Je demande donc si lorsque les Grecs prirent la Ville de Troye ce Palladium y étoit, ou s'il n'y étoit pas. S'ils disent qu'il y étoit encore, il étoit ridicule de croire qu'il garantiroit Rome, puisqu'il n'avoit pas garanti Troye d'être prise & détruite par ses ennemis. Et s'il n'étoit pas à Troye, comment Enée l'en avoit-il emporté ? Aussi en cela les Romains s'accordent fort mal avec les Grecs, qui disent qu'Ulysse & Diomede étant entrez dans Troye secrettement l'avoient dérobé, sans quoi Troye n'eût jamais été prise. Et c'est dequoi Ulysse se prévaut tellement contre Ajax en cet admirable plaidoyer qu'Ovide nous represente au Livre treisiéme de ses Metamorphoses.

Eripui Phrygiæ signum penetrale Minervæ
Hostibus è mediis. Et se mihi comparat Ajax ?
Nempe capi Trojam prohibebant fata sine illo.
Fortis ubi est Ajax ? ubi sunt ingentia magni
Verba viri ? cur hic metuit, cur hic audet Ulysses

Ire

Ire per excubias & se committere nocti ?
Perque feros enses non tantum mœnia Trojæ,
Verum etiam summas arces intrare, suâque
Eripere ade Deam, raptamque deferre per hostes ?
Quæ nisi feciſſem, frustra Telamone creatus
Gestasset læva taurorum tergora septem.
Illa nocte mihi Trojæ victoria parta est :
Pergama tunc vici, vinci cum posse cœgi.

Ce qu'Ovide ayant exprimé si fortement lors qu'il fait parler Ulysse ; neanmoins au 6. des Fastes emporté par le torrent de ceux qui parloient pour Enée ; il met la chose en incertitude, & dit qu'on ne sait si c'est Diomede ou Ulysse ou Enée qui a pris ce Palladium.

Seu genus Adrasti, seu furtis aptus Ulysses,
Seu pius Æneas eripuisse ferunt,
Auctor in incerto est.

Et Solin dit que Diomede l'ayant pris, le bailla à Enée, parce qu'il est fort croyable qu'il bailla à son ennemi une si precieuse dépoüille. Mais Denys d'Halicarnasse se sert d'une autre défaite encore plus impertinente, quand il dit que le Palladium que prirent les Grecs n'étoit pas le vrai. Car si ainsi est, le vrai qui demeura dans la Ville, n'avoit point plus de vertu que le faux, puisqu'il ne la garantit pas.

Quant à Venus surnommée Frutis, dont on dit qu'Enée porta l'image de Sicile en Italie, c'est une fable qui n'a que Solin pour Auteur, dont le témoignage est trop futile pour s'opposer à tant d'autres plus anciens, & plus savans

sans comparaison, qui attestent que Venus étoit tout-à-fait inconnuë aux premiers Romains. Entre lesquels sont Cincius, & Varron dont le premier est très-ancien, & cité par Tite-Live, au Livre 21. comme très-grand Auteur. L'autre est tenu par tout le Monde pour le plus docte des Romains. Saumaise remarque sur ce même lieu de Solin, que le vrai surnom de Venus en Sicile étoit *Erucis* ou *Erycina* & non pas *Frutis*. Et que de même en Festus pour *Frutinal* ou *Frucinal Templum Veneris Fruti*, il faut écrire *Erucinal* & *Erucis*. Mais cela n'étant pas de ma question je n'y insiste point.

Il me resteroit à parler des Dieux de Samothrace, qu'on nommoit *Cabires*, mais j'en ai traité fort au long en mon Phaleg, pag. 426. &c. Et il n'est pas grand besoin d'en traiter ici, vû que ceux dont parle Denys d'Halicarnasse, qui disent que Dardanus les transporta de Samothrace, & Enée de Troye en Italie, sont gens inconnus qu'il ne nomme point; & qui ne meritent pas d'être écoutez. Car il est certain que ces Dieux qui étoient venus de Phœnicie en Samothrace devant le tems des Argonautes y sont toûjours demeurez: & que Philippe pere d'Alexandre & beaucoup d'autres personnes fort celebres devant & depuis ont desiré de connoître leurs mysteres, & d'y être initiez. Mais il ne se trouve point qu'ils ayent jamais été à Troye ni à Rome. Et outre toutes les raisons particulieres que j'ai alleguées contre ce transport des Dieux de Troye en Italie, qu'on attribuë à Enée, en voici une generale: c'est que si Enée avoit apporté en Italie quelques images des Dieux,

Dieux, Romulus étant de sa race, comme on prétend, en auroit fait cas, & les auroit fait transporter à Rome, soit de Lavinium ou d'Alba, ou en auroit fait faire d'autres semblables. Mais tant s'en faut, Varron nous répond que les anciens Romains ont adoré les Dieux sans images 170. ans durant. Saint Augustin au quatriéme Livre de la Cité de Dieu chap. 31. cotte le Livre de Varron. Plutarque rapporte ainsi le même de Numa en sa vie. *Il défendit*, dit-il, *aux Romains de faire des images de Dieu en forme d'hommes ou de bêtes, & anciennement ils n'avoient parmi eux aucune image de Dieu, ni en bosse, ni en plate peinture. Mais les premiers* 170. *ans ils faisoient des Temples & saintes Chapelles sans y faire aucune image; comme n'estimant pas licite de représenter les meilleures choses par d'autres pires, ni possible de concevoir Dieu autrement que par la pensée.* Ce que rapporte aussi Clement Alexandrin, quasi mot pour mot au premier Livre de ses Tapisseries pag. 304.

Aprés toutes ces differentes conjectures qui me semblent convaincantes, je ne puis encore obmettre que la Langue Latine a pris beaucoup de mots des Langues de tous les peuples, avec qui tous les Latins ont eu commerce, comme des Grecs, de ceux de Sicile, des Toscans, des Sabins, &c. même des Phœniciens & des Gaulois, & neanmoins on ne peut montrer qu'elle ait rien emprunté des vieux Phrygiens. La chose sera plus claire par l'échantillon qui suit de la langue Phrygienne.

Jupiter en Phrygie se nommoit *Bagaios*

ios (*a*) & *Mazeus*. (*b*) Le premier de ces deux noms signifie grand, abondant, expeditif: (*c*) *megas*, *tolus*, *tachus*. Le second est composé de *Mã* & de *Zeus* qui est le nom Grec de Jupiter, & *Mã* en Langue Carique & Lydienne, qui approchoit de la Phrygienne c'étoit Rhea mere des Dieux On appelloit aussi *Mã* une servante de Rhea qui nourrit Bacchus (*d*) que les Cariens nommoient *Mástaris*.

La mere des Dieux avoit beaucoup d'autres noms Phrygiens; le plus commun c'étoit Cybele de Cybelus (*e*) *mont de Phrygie*, où elle avoit un Temple bâti; & *Berecynthia* & Dindymene, de Berecynthe & Dindyme, autres monts du même païs, & Idæa du mont Ida proche de Troye. Il y avoit aussi une Ville en un Canton de Phrygie qui se nommoit Berecynthia, tout cela pris de *Brekes*; car les anciens Phrygiens se nommoient *Briges* ou *Brekes*. (*f*) Et de là certains demons *Brekẽntai*. (*g*) *Brekẽnai*. (*h*) *Borekẽntai* (*i*). On dit aussi que le premier Prêtre de la Deesse Cybele se nommoit *Berecinthus*. (*k*) Philostaphanus, (*l*) dit que le mont Dindyme fût ainsi nommé, parce qu'il y avoit *thithymous Masous*, double sommet. Mais Strabon, (*m*) dit qu'il n'en a qu'un, & que c'est *oros monophyes*, une montagne qui n'a qu'un sommet.

(a b c) *Hesych.*
(d) *Steph. in Mastaura.*
(e) *Diod. lib.3. Vibius, Servius, Eustatius, Hesich.*
(f) *Hesich. in Brekẽn.*
(g h i) *Idem.*
(k) *Plut. de fluviis in Marsia.*
(l) *Apud Apollon. Scol. l. 1.*
(m) *Id. l.b. 12.*

sommet. Pour moi je tiens qu'en Phrygien la Cymballe s'appelloit *Dindum* comme en Syrien *Zinzum*, & que de là s'est fait *Dindymon*. Pource que l'invention des Cymbales s'attribuë aux Phrygiens, & particulierement à cette Deesse, selon Diodore au Livre troisiéme. (*n*) D'où vient qu'on celebroit ses Fêtes sur cette montagne avec un grand bruit de cymbales, comme de tambours. C'est pourquoi dit un Poëte :

Matri quate cybala circum. (*o*)

Idē signifie une forêt ou mont couvert de buissons (*p*) *yaē thromoon oros*. J'oubliois à remarquer que le mont de Dindyme étoit tout auprès de la Ville de Pessinunte, où étoit le principal Temple de Cybele, d'où elle fût apportée à Rome l'an 550. de sa fondation. Strabon dit au Livre 12. qu'on la nommoit *Angidisis* ; & au Livre 10. *Aestes*. Mais les doctes ont bien remarqué que ces deux mots sont corrompus, & qu'il faut lire *Agdisus* comme dans Hesichius. Car les Phrygiens nommoient *Agdous* Agdus, un grand rochet de Phrygie, d'où furent prise les pierres desquelles se servirent Deucalion & Pyrrha pour reparer le Genre-humain après le déluge. Et de ce même rocher, *etiam magna mater informata*, fut aussi formée la mere des Dieux, comme écrit Arnobe au Livre cinquiéme.

On

(n) *Pag.* 134.
(o) *Georg. l.* 3.
(p) *Hesich.*

On nommoit encore *Kybẽbẽ* (*q*) cette même Deesse, pource que *Kybẽbein* signifie se precipiter la tête la premiere, ce qu'on appelle en Grec *Theophereſtai* & *Korybantiãn*; parce que les Prêtres de cette Deesse transportez de fureur se precipitoient de cette sorte. De là vient qu'on les nommoit *Kybẽnboi*: mais plus souvent *Curetes*, *Corybantes* & *Galli* du nom d'une riviere qui passoit par Pessinunte. (*r*) La mere de ces Curetes ou Corybantes c'étoit *Kombẽ*. (*ſ*) Les premiers de ces Curetes se nommoient *Idæi Dactili*, on ne sçait point pourquoi. Car tout ce qu'on allegue est absurde: la plûpart disent qu'ils étoient dix selon le nombre des doigts, & de là se nommoient *Dactili*. Mais dans *l'Auteur de la Phronide*, (*t*) *je n'en trouve que trois nommez* Kelmis: le grand Damnameneus, & le superbe Acmon, & Apollonius en ses Argonautes (*) n'en connoît que deux, à savoir Fitias, & Cyllenus. Ce Marsias qui fût écorché par Apollon, étoit un Heros de Phrygie, qui fût nourri avec Cybele. (*u*) Atys ou Attis étoit son galand qui depuis fût appellé *Papé* (*x*) je ne sai pas pourquoi. Mais je trouve dans Herodote, (*y*) & dans Origene (*z*) que *Pataios* en langue Scythique

(q) *Vide Etymol. in Kybẽbein & Heſ. in Kybẽkai ubi leg. Kybẽbai.*
(r) *Plin. lib.* 13. *chap.* 2.
(ſ) *Heſ. Ovid. Met. lib.* 7.
(t) *In Scol. Apollon. l.* 1.
(*) *L.*1. *v.* 26.
(u) *Dio l.* 3.
(x) 16. *p.*134.
(y) *L.* 4. *c.* 59.
(z) *Contra Celſ. l.* 5. *& Philoc. p.* 158. *&* 162.

que signifie Jupiter. Quant au nom d'Atys, Arnobe dit qu'il signifioit un bouc, & ainsi *Atid* en Hebreu, & en Arabe de quoi approche fort *Atis*, *Atidis au genitif : Evoe*, *Saboe*, *Hyes*, *Attis*, *Attes*, *Hyes*, c'étoit un cri des Bacchantes, selon quelques-uns, & selon les autres, il se faisoit en l'honneur de la mere des Dieux : il y avoit grande affinité entre ces deux Deïtez, ce cri se trouve dans Demosthene (*a*) & dans Strabon. (*b*)

Bacchus en Phrygie se nommoit *Sabasios* (*c*) & *Sabazeon* selon eux-mêmes, c'étoit *Anazein*, (*d*) c'est-à-dire, celebrer les solemnitez de Bacchus, & son service *Sabasmos*, & ses Prêtres & ses lieux sacrez *Saboi*. D'où Plutarque a tiré ridiculement le nom Hebreu de Sabath, & de Lysius ou d'Evius celui des Levites, comme ceux d'aujourd'hui qui veulent que Jobacchus fasse allusion au nom de *Jehova*. Apollodorus dit de ce Bacchus au Livre troisiéme qu'en passant par Cybele Ville de Phrygie, il y fût expié par la Deesse, & instruit en ses ceremonies, & qu'elle lui bailla sa premiere Estolle. Et Pephanus, (*e*) écrit que Jupiter donna Bacchus à nourrir à une servante de *Cybele* qui s'appelloit *Mã*, & que les Cariens appellent Bacchus Masaris ou Masares, c'est-à-dire le Mars de *Mã*, pource que Junon lui ayant demandé à qui étoit ce petit qu'elle nourrissoit, elle répondit que c'étoit le fils de Mars.

Adaguous,

(a) *Pro corona.*
(b) *Lib.* 10.
(c) *Strab. lib.* 10. *Scol. Aristoph. in Avib. Hes. &c.*
(d) *Symp. l.* 4. *quæst.* 5.
(e) *In Masamra.*

Adaguous, c'étoit un Dieu Phrygien Hermaphrodite (*f*), c'étoit peut-être cet Hermaphrodite, qui selon la Fable, naquit de Mercure & de Venus ; & il se peut faire que les Phrygiens ont corrompu *Adaguous* du mot Grec *Androgonos*.

Argẽtas c'est une lamie en Phrygien selon Hesichius. Phavorin écrit *Argutas*.

On prend aussi les Cabires de Samothrace pour Dieux Phrygiens, ainsi nommez des monts Cabires en Phrygie : & quelques-uns tiennent qu'il n'y en avoit que deux, à savoir Jupiter & Bacchus (*g*). Stesimbrotus dit que le mont Cabire d'où leur est venu ce nom, étoit (*h*) *en tẽ Berekẽnthia* en Berecinthie. Mnasea dit qu'ils étoient quatre, qu'il nomme de noms barbares, *Axioros*, *Axiokersa*, *Axiokersos & Kasmilos*, dont le premier est Cerés, le second Proserpine, le troisiéme Pluton, & le quatriéme Mercure. Leur Prêtre selon Hesichius (*i*) se nommoit *Coies* ou *Coes*, mais j'ai prouvé dans mon Phaleg, pages 427. 428. 429. que tous ces noms sont Phœniciens.

J'oubliois que ceux d'Amaxitus Ville de la Troade, avoient fait un Temple en l'honneur d'Apollon, surnommé *Sminthios* ou *Smintheus* (*k*) pour avoir délivré leur païs des souris qui consumoient tous leurs revenus. Car en leur langue *Sminthos* signifie une souris.

Des

(f) *Hes.*
(g) *Scol. Apollon. lib.* 1.
(h) *Strabo l.* 10.
(i) *Koiës è Koës.*
(k) *Hom. lib.* 1. *Iliad. & ibi Schol. Ælian. hist. Animal. l.* 12. *c.* 5. *Clem. in Gent. lib.* 1.

Des Dieux je viens aux chants & aux danses qu'on faisoit le plus souvent en l'honneur des Dieux, *Adõrmaoidos* & *Bõrimos*. C'étoient des chansons des Laboureurs Mariandyniens en Bithynie, & les Phrygiens en avoient de même qu'ils nommoient *Lituersas* (*l*) du nom de Lituersas (*m*) fils de Midas l'un de leurs Rois. *Armateion melos* dans l'Oreste d'Euripide v. 1387. est une sorte de chant qu'on explique fort diversement, mais la plûpart le croyent Phrygien. Dans le grand Etymologique Palamede dit que c'est une chanson guerriere ainsi nommée du mot *Arman*, qui en Phrygien signie guerre. Et Methodius l'appelle *le chant que chantent les Phrygiens pour inciter les estalons à couvrir les cavales.*

Brikismata ce sont des danses Phrygiennes dans Hesichius. Il vient de *Brikes*, qui signifie le même que *Briges* ou *Breches*, c'est-à-dire, les Phrygiens. *Ninẽatos nomos paidariodẽs kai Phrigion* Hesichius. Et Pollux *tode nemiaton esti mẽn Phrygion.* C'est-à-dire, qu'en Phrygien *Nineatos* ou *Neniaton* est une chanson d'enfans, de même en Latin *Nenia.* Horace Epist. 1. lib. 2.

Roscia dic sodes melior lex, an puerorum est
Nenia, quæ regnum rectè facientibus offert?

C'étoit aussi un chant lugubre qui se faisoit pour les morts, duquel parlent Ciceron (*n*) Quintilien

(l) *Pollux.*

(m) *Athen. l.* 10. *c.* 3. *Theocr. Idyll.* 10. *& ibi Casaub. c.* 12.

(n) *Lib.* 2. *de leg.*

lien (*o*), Festus (*p*), Nonius (*q*), Porphyrio sur Horace (*r*), le Grammairien Diomedes, & l'ancien Glossaire. Mais il ne s'ensuit pas que les Romains l'ayent appris des Troyens. Car ils le peuvent avoir appris des Grecs qui s'en sont aussi servis, comme dit Hipponax cité par Pollux, ce que Ciceron n'a pas oublié, qui dit au second Livre des Loix, qu'on fait des harangues à la loüange des gens honorables, & qu'on les chante même au son de la flûte, d'un chant qu'on nomme *Nenia : quo vocabulo etiam Græci cantus lugubres nominant*, duquel mot se servent aussi les Grecs, pour signifier les chansons lugubres.

Il y a plusieurs opinions touchant l'origine du mot *Sikinnis*, qui se prend pour une sorte de danse. Les uns le font venir d'Athenes d'un certain Sicinnus Precepteur de Themistocles, les autres de Crete, les autres de Perse. Mais il s'en trouve aussi qui disent qu'il a pris son nom d'une des Nymphes de Cybele, & que les Prhygiens ont commencé de se servir de cette danse aux fêtes de Sabazius (*s*).

Je passe aux choses de la nature, *Kiklẽ* en Phrygien, c'est l'Ourse celeste. (*t*) Platon parlant du mot *Pyr*, qui signifie du feu (*u*) parle en ces termes. *Il est certain que les Phrygiens pour signifier le feu, & l'eau, & les chiens, & beaucoup d'autres choses, servent de noms approchans des Grecs,*

(o) *Lib.* 8. *c.* 2.
(p q). *Voce Nenia.*
(r) *Epod.* 17.
(s) *Lit. Giral. Dial.* 1. *Hist. Poët.*
(t) *Hesich.*
(u) *In Cratilo.*

Grecs, qui appellent le feu Pyr, l'eau Hydor, & les chiens Kynas. Si est-ce que Clement Alexandrin, dit (*x*) après Didyme que les Phrygiens appellent l'eau *Bedu*, & qu'Orphée & Dion se sont servis de ce mot en la même signification. Mais Neanthes de Cyzique & Philydeus (ou plûtôt Philiscus) Poëte Comique l'ont pris pour l'air. Tous les quatre sont citez par Clement au Livre 5. de ses Tapisseries. *Zeumanthẽ* (*y*) en la même Langue est une fontaine, & *Berekẽntias* une sorte de vent. (*z*) *Glẽros* selon Hesichius ou *Guros* selon Phavorin signifie de l'or. Mais il faut lire en tous deux *Glouros*; car ils en tirent *glouera* qu'ils exposent *chusea aurea. Makaira*, c'est une pierre semblable au fer, sur le mont Berecynthe, laquelle est telle que celui qui la trouve tandis qu'on fait le service de la grande Deesse, entre aussitôt en fureur. C'est un conte que fait Plutarque *de Flum. in Marsia.* Je ne connois point de pierre semblable au fer, sinon le Basalte, qui selon Pline (*) croît en Ethyopie. Je croi qu'on la nommoit Barsalte, parce que le fer s'appelle en Hebreu *Barzel*, & en Caldéen *Parzel*, mais les Romains pour adoucir ce mot en ont ôté l'R.

Les herbes potageres *olera*, se nomment en Phrygien *Zelkia*, selon Hesichius, & le Lys *Souson*, selon l'Etimologique au mot *Sousion muron*, qui est encore un mot Hebreu d'origine.

Pour les animaux, Platon nous a appris ci-dessus

(x) *Stromat. l. 3.*
(y) *Hesich.*
(z) *Phavor.*
(*) *Lib. 37. c. 7.*

dessus qu'en Phrygien les chiens s'appelloient du nom aprochant du Grec *Kunes*. Et Elien & Clement, & les Scoliastes, sur Homere, qu'ils nommoient une souris *Sminthos Mã* dans Hesichius, ce sont des brebis. *Atagi* des boucs, dans Arnobe lib. 3. Eustatius sur le premier de l'Iliade écrit *attẽgoi*, & dit que c'est un mot Jonique. Ils nommoient le heriſſon *hexin*, & le renard *ouanoun*, & de là se connoissoit le mot *exouanoun*, qui signifie ce qu'en Grec on appelle *echinalõphẽx*. De ce nom composé *Exouanoun* se nommoit une Ville de Phrygie, qu'on appelloit en Grec *Azanoi*, *Azani*, pource que pour appaiser les Dieux qui avoient affamé le païs, on y fit sacrifice d'un renard & d'un heriſſon. C'est ce que rapporte Stephanus, (*a*) aprés Hermogenes. *Daos* signifie un loup. (*b*) A quoi il semble qu'on peut rapporter l'Oracle de la Sibylle, (*c*) qui porte *qu'un jour les loups seront habitans de Bithynie*. Car ces loups sont les Turcs *qu'on peut à bon droit nommer Dao*, & parce que ce sont loups raviſſans, & parce qu'ils sont venus de ces peuples de Scythie par delà le fleuve Jaxartes, que les Anciens nommoient Daos (*d*), qu'on confond très-mal à propos avec les Daces, qui en sont très-éloignez.

Ganos ou *glanos*, est une hyene : l'un se lit dans Hesichius, & l'autre dans Aristote hist. lib.8. cap.5.

Je finirai par l'homme, pour lequel tout a été

(a) *In Azanoi.*
(b) *Hesich.*
(c) *Tzethes. Chiliad. 9. v. 8. 25.*
(d) *Arrian. in Alex. lib. 3.*

été fait, & par les choſes, qui viennent de ſon induſtrie. Je n'ai point trouvé ſon nom Phrygien, j'ai pourtant quelque ſoupçon qu'ils nommoient un homme *xen*, ou *xeno* fondé ſur Heſichius, qui dit que le Phrygien *Xenõnes* ſignifioit la même choſe que le Grec *Andrõnes*, c'eſt-à-dire, des appartemens d'hommes. Si ce ſoupçon eſt veritable comme du nom d'Aſcenas Fondateur des Phrygiens, comme je prouve en mon Phaleg page 196. a été fait le nom de *Axenos*, pour ſignifier le Pont-Euxin ou la Mer Noire; ainſi en aura été tiré le mot de *xen* ou *xenos*, pour ſignifier un homme en general. Comme en Allemand de *Man* ou *Mannus*, qui ſelon Tacite eſt pere de toute la nation Allemande, s'eſt fait Man, qui ſignifie un homme. Et les Perſes donnent le nom general d'Adam ou d'homme à Cacumarras leur premier Roi : comme écrivent Mircond, & Teixeira. Mais pour revenir aux Phrygiens, l'eſprit *nous* en leur langue ſe nommoit *Kimeros* (*e*), le nez *Droungos*, (*f*) la gorge *Attalẽ* (*g*), *pudendum*, (*h*) *Banbalon*, & *babalon*, la barbe, (*) *axenon*, ou *azen*. (*i*)

Le Roi en Phrygie s'appelloit *Ballẽn* (*k*), comme à Epheſe *Eſſen* (*l*), en Lydie *Palmis* (*m*),

(e) *Heſich.*
(f) *Epipha.*
(g) *Heſich. ubi ŏaryxis, pro Pharox.*
(h) *Heſich.*
(*) *Heſich.*
(i) *Etimol.*
(k) *In Æſchilo, Soph. Plut. de ſl. ſexto Empir. Euſt.*
(l) *Callimach. Etimolog.*
(m) *Tzetzes chil. 5. hiſt. 10.*

& *Koalsein* (*n*), en Carie *Gela* (*o*) *Zemelen* (*p*) étoit un esclave barbare. *Acrisis* (*q*) une meûniere ou une larronesse. Il y a une montagne en Phrygie, qui de *Ballēn* s'appelle *Ballēnaion oros*, c'est-à-dire montagne Royale. Plutarque au Traité des Fleuves, la place auprès du fleuve Sagatis. Il semble que *Ballēn* se dérive de l'Hebreu Baal, qui signifie Seigneur. *Gelaros* la femme du frere, comme en Grec *galōs* & *glos*, en Latin, la sœur du mari. *Adamna ami* (*r*) & *Adamnein*, *aimer*.

Strabon dit qu'à Athenes les serviteurs Phrygiens se nommoient pour la plûpart Midas ou Manes (*f*) comme ceux de Paphlagonie, Tibius : Cependant Midas & Manes avoient regné en Phrygie : & le premier avoit été illustre pour ses grandes richesses, & l'autre pour ses exploits. D'où vient qu'on appelle encore *Manica* (*t*) les grands exploits. Mais on n'a jamais donné aux serviteurs le nom d'Hector, parce qu'on en faisoit trop de cas pour le profaner. Hesichius dit qu'il signifie *Phronimos* prudent (*u*) comme le Persan Darius. Casaubon sur Strabon (*x*) remarque qu'en Athenée, Sambas, *Aolan*, *Telus*, *Celon*, *Caualus*, *Babys*, sont noms de serviteurs Phrygiens, comme Hesichius dit que *Gallaros*;

(n) *Hesich.*
(o) *Steph. in Souagela.*
(p) *Hesich.*
(q) *Ibid.*
(r) 16.
(f) *Lib.* 7.
(t) *Plut. in Iside.*
(u) *In Dareios.*
(x) *Lib.* 7.

Gallaros étoit un nom Phrygien dont on se servoit en Lacedemone.

Je trouve aussi en la Langue Phrygienne quelques noms d'édifices comme *xenones* dont je viens de parler, & *Pergamos*, qui étoit le nom de la Citadelle de Troye bâtie en un lieu fort haut (*y*), d'où vient que les Joniens nommoient *Pergama* (*z*) tous les lieux haut élevez. Et il semble que l'Alleman *Berg* pour montagne y fasse allusion. J'y trouve des noms d'habits, comme *Bambalon* (*a*) ou *Bambaton*, *un manteau* ou *habit d'hyver*; *Kobẽkẽn* (*b*) *une sorte de chaussure*; *Sykchoi* (*c*) des souliers Phrygiens. J'y trouve quelques meubles comme *Nõyicon* (*d*), *une oüaire*, *Riscos* (*e*) *un coffre de cuir Tascos* (*f*) *un pieu*. D'où vient que les Montanistes s'appelloient *Tascodrouggitai*, comme qui diroit *Paxillonasones*, pour ce qu'en priant Dieu ils mettoient sur le nez un de leurs doigts, pour paroître par là plus saints, comme remarque Epiphane.

Le celebre mot de *Bek* (*g*) ou *bekos* (*h*), ou *beccos* (*i*) m'étoit échapé je ne sai comment, c'est du pain en langue Phrygienne. Herodote & d'autres rapportent que deux petits enfans que le Roi Psammetichus, avoit fait nourrir

(y) *Hesich.*
(z) *Suidas.*
(a b c) *Hesich.*
(d) *Plut. de flu. in Marsia & Eustath. in Dionys. p.46.*
(e) *Donat. in Eunuch. Terent. Pollux in Antiph. Hesich.*
(f) *Epiph. har. 48.*
(g) *Aristop. Scol. in nub.*
(h) *Hesich.*
(i) *Herod. lib. 2.*

par un Berger muet, ayant d'eux-mêmes prononcé ce mot, ce Roi conclut de là que la Langue Phrygienne étoit la plus ancienne de toutes, & qu'on la parloit naturellement. De ce même mot, & de celui de *Selẽnẽ*, qui en Grec signifie *la Lune*, est composé ce mot de *Beccesselẽnos* (k) fait exprès pour se moquer des Phrygiens & des Arcades, dont les uns prouvoient leur antiquité par le mot *Bek*, & les autres parce qu'ils se vantoient d'être *Proselẽnoi*, c'est-à-dire, plus anciens que la Lune.

En tout cet échantillon, où j'ai tâché de produire tout ce qui nous reste de Phrygien dans les anciens Livres (hors le mot de Nenia, dont il a été parlé) je ne voi rien d'approchant du Latin, sinon les mots de *Succhoi* & de *Riscos*, qui semblent avoir été traduits en Latin *Socci* & *Riscus* : le premier est commun ; & Terence se sert de l'autre en l'Eunuque. Mais cela ne fait rien à propos, non plus que celui de Nenia, car le mot de *Socci* vient de l'Hebreu, *Soc*, qui signifie la jambe, & se prend aussi pour la chaussure, comme *Thorax* signifie la poitrine, & la cuirasse qui la couvre. D'où vient que le duel *Sokajim* est traduit *cothurni* dans la version de Junius & Tremellius Proverbe 26. 7.

Quand à *Riscos*, il est aussi Grec : Antiphanes s'en est servi quelques siécles devant Terence : & les Grammairiens Grecs qui citent ce mot, comme Pollux, & Hesichius, ne marquent point qu'il soit Phrygien. Il n'y a que Donat qui le dit, en quoi il se peut être abusé. De plus

(k) *Scoliast. Aristoph. in nub. & ipse Aristoph. Suid. Plut.*

plus j'ai encore prouvé bien au long que ce mot est d'origine Phœnicienne dans mon Livre des Animaux pag. 369. on ne peut donc savoir si les Latins tiennent ces deux mots des Phœniciens, des Phrygiens, ou des Grecs.

Je conclus que les Langues Latine, & Phrygienne n'ayant rien de commun, il n'est pas croyable que les Latins soient venus des Phrygiens, vû qu'il ne s'est jamais vû de Colonie qui n'ait laissé, sinon la Langue toute entiere, au moins quelques traces & quelques mots de sa langue, dans le païs qu'elle a peuplé.

Je recüeille de tout ce qui a été dit que le voyage d'Enée en Italie n'a nul fondement en la verité. Cependant on peut dire deux choses pour la défense de Virgile. La premiere que c'étoit un Poëte, & non pas un Historien; & que les Poëtes ne font pas profession de s'attacher à la verité des évenemens, comme ceux qui écrivent l'histoire: mais de dire les choses qui plaisent. Et comme dit Horace en son art Poëtique.

Ficta voluptatis causâ sint proxima veris.

C'est même ce que leur prescrivent quasi tous les anciens Philosophes. Ainsi Platon (*l*) a dit. *Que l'art Poëtique consiste à forger des Fables.* Et Aristote au chap. 9. de sa Poëtique. Que ce n'est pas le propre d'un Poëte, *de rapporter les choses faites, mais les choses convenables, & vrai-semblables.* Sur cela même s'étend fort Plutarque dans

(1) *Apud Plut. de leg. Poët.*

le Livre où il enseigne comme il faut lire les Poëtes, dans lequel il montre qu'ils ne tiennent gueres de conte de s'attacher à la verité. *Nous savons bien*, dit-il, *des sacrifices où il n'y a ni danse ni flûte : mais nous ne savons point de Poësie exempte de fables ni de mensonge. Et la même. Il n'y a*, dit-il, *ni vers ni figure, ni stile pompeux, ni metaphore à propos, ni liaison, ni composition qui ait tant de douceur & de grace que le tissu d'une Fable bien inventée.* C'est pourquoi il soûtient que ni Homere, ni Pindare, ni Sophocle, n'ont eu nulle certitude des choses qu'ils écrivoient : & que Corinna tant admirée en son tems pour l'excellence de sa Poësie, blâmoit Pindare de ce qu'il ne mêloit point de fables parmi ses vers. *Ce qui est*, disoit-elle, *le propre de la Poësie.* Socrate peu devant sa mort ayant fait certains songes, qui le portoient à faire des vers, & ne se sentant pas propre à inventer des fables, lui qui avoit combattu toute sa vie pour la verité, prit pour sujet de ses vers les fables d'Esope, *comme n'y ayant point de Poësie sans quelque mensonge.* Ce qu'il a tiré du Phedon de Platon : Ciceron au commencement du premier Livre des Loix parlant d'un certain Poëme qu'il avoit fait, dit que *faciunt imperitè, qui in isto opusculo, non ut à Poëta, sed ut à teste veritatem exigunt.* Ceux-là se montrent ignorans qui exigent de lui la verité en ce petit Ouvrage, non comme d'un Poëte ; mais comme d'un témoin. Mais sur cela il ne se peut rien alleguer de plus élegant, que ce lieu de Petrone, duquel m'a fait souvenir nôtre excellent ami Mr de Brieux. *Non enim res gestæ versibus comprehendendæ sunt, quod longe melius historici faciunt, sed*

per

per ambages Deorumque ministeria & fabulosum sententiarum tormentum præcipitandus est liber spiritus, ut potius furentis animi vaticinatio appareat quam religiosæ orationis sub testibus fides. C'est pourquoi il y en a qui tirent Lucain & Silius Italicus du nombre des Poëtes, parce qu'ils se sont trop attachez à la verité. Qui est le même jugement que Plutarque fait d'Empedocle, de Parmenide, de Nicandre, & de Theognis. Car encore qu'ils ayent écrit en vers, si est-ce qu'il ne les tient pas pour Poëtes; parce qu'il ne se trouve dans leurs écrits aucune fiction. Enfin le nom même de Poëte signifie un conteur de fables. Et autrefois dans nôtre Provence les Poëtes se nommoient Trobadours, c'est-à-dire, trouveurs ou inventeurs, comme faisant profession d'inventer des choses qui ne sont point. Si donc Virgile en a fait de même, il ne peut être blâmé, que pour avoir suivi le chemin frayé par tous ceux qui l'ont devancé.

A cette réponse generale j'en ajoûte une autre plus particuliere, qui est que si le voyage d'Enée en Italie est fabuleux, il ne s'en faut pas prendre à Virgile, qui n'est pas le premier Auteur de la Fable: car c'étoit une chose cruë par les Romains de tems immemorial. C'est ce qu'enseigne Denys d'Halicarnasse au Livre premier en termes exprés. *Tous les Romains confirment la venuë d'Enée & des Troyens en Italie.* Tous les Romains, c'est-à-dire, tous ceux qui ont écrit l'histoire de Rome, qui en cela ont suivi la créance de ceux qui les ont devancez. Et ces Ecrivains n'étoient pas en petit nombre du tems de Virgile: car lors qu'il fit son Eneïde il y

avoit près de deux cens ans qu'ils avoient commencé à mettre leur hiſtoire par écrit. Fabius Pictor que Tite-Live cite quelquefois pour le plus ancien de tous, fleuriſſoit du tems d'Annibal, & de la ſeconde guerre Punique. Et peu après ſuivit L. Cincius Alimentus, que le même Tite-Live appelle très-grand Auteur. Et puis Ennius alors Poëte celebre qui mit en vers en dix-huit Livres ce qu'avoient écrit en proſe les deux precedens. En quoi l'imiterent Actius ou Attius, & Furius cité par Macrobe. Mais ce ne fût que long-tems depuis. Au lieu que Caton le Cenſeur écrivit comme Ennius entre la premiere & la ſeconde guerre Punique, & fit ſept Livres d'Hiſtoires, dont le premier ne traitoit que de l'origine de Rome, & de ce qui advint ſous les Rois; les deux ſuivans de l'origine de toute l'Italie, les quatre derniers des guerres Puniques premiere, & ſeconde, & des autres du même tems.

Après que ces grands Auteurs eurent frayé le chemin du ſixiéme ſiecle de Rome, au ſeptiéme il s'éleva un eſſain tout entier d'Annaliſtes ou d'Hiſtoriens, qui écrivirent du même ſujet, comme Scribonius Libo, Poſthumius Albinus, Calpurnius Piſo Frugi, Caſſius Hemina, Q. Fabius Maximus Servilianus, C. Fannius recommandé par Saluſte pour ſa verité, C. Sempronius Tuditanus, Sextus ou Cnæus Gellius, Q. Quadrigarius, Valerius Antias, qui fit un terrible Volume, car je le trouve cité juſques au lxxiv. & lxxv. Livres, Licinius Macer, Lucius ou Caius Ceſar qui a écrit les Livres Pontificaux, Domitius, Marcus Octavius, & beaucoup

coup d'autres dont les noms ne servent de rien.

Ces deux siécles demi-barbares furent suivis du beau siécle qui étoit celui de Jules Cæsar, & d'Auguste, sous lequel vivoit Virgile. Et alors encore plusieurs grands Auteurs prirent pour sujet l'histoire de Rome. Ainsi Pomponius Atticus grand ami de Ciceron comprit en un Livre l'abregé de l'Histoire de 700. ans de la durée de Rome, où il s'attacha à montrer deux choses, la suite des tems & l'origine des principales familles, dequoi il fit encore un Ouvrage à part. Quintus Lutatius en ce même tems fit plusieurs Livres sur cette matiere, où il parle d'Antenor & d'Enée, & tâche de prouver que Rome fût bâtie la seconde année de la septiéme Olympiade. Varron aussi fit des Annales, & des Livres d'Antiquitez, & de la vie du peuple Romain, & des familles venuës de Troye. Ælius Tubero Lieutenant de Quintus Ciceron en Asie est fort loüé par Denys d'Halicarnasse, pour avoir dignement travaillé sur le même sujet. A ceux-là il me suffira d'ajoûter trois Historiens fort connus, qui les ont suivis de bien près. Le premier c'est Cornelius Nepos, auquel Catulle parle ainsi,

Jam tum cum ausus es unus Italorum
Omne ævum tribus explicare chartis.

Ayant égard à ses trois Livres de Chroniques que citent Gellius & autres. Le second c'est Salluste, qui étoit selon Tacite *rerum Romanorum florentissimus Auctor*, & selon Martial, *Romana primus in Historia.* Le troisiéme c'est Tite-Live, qu'il

qu'il suffit d'avoir nommé. Ce sont donc les Auteurs que designe Denys d'Halicarnasse, quand il dit que tous les Romains rendent témoignage de la venuë d'Enée, & des Troyens en Italie.

Il y a eu même quelques Grecs qui en avoient écrit devant ces Romains, comme Diocles Peparetien, duquel Fabius Pictor avoit pris quasi tout ce qu'il écrit de l'origine de Rome, si nous en croyons Plutarque en la vie de Romulus. Et Cephalon Gergitien Ecrivain fort ancien, selon Denys d'Halicarnasse. Ausquels il s'en peut joindre beaucoup d'autres comme Demagoras, Agathyllus, Damastes de Sigée, & Dionys Chalcidien, tous citez par Denys d'Halicarnasse. Et Halicarnasse lui-même, Alexandre Ephesien cité par Aurelius Victor, ou l'Auteur du Livre de l'Origine des Romains quel qu'il soit. Apollodorus en son Euxenide, Hyperochus ou l'Auteur inconnu de l'Histoire de Cumes & Agatocles, qui a écrit de Cyzique, qui sont alleguez par Festus au mot *Romam*. Et Appien cité par Photius Auctor 57. Et Elien en ses diverses Histoires Livre septiéme Chap. 16. Et Smyrnæus, & Tryphiodore tous deux Poëtes assez connus.

Et encore qu'il ne nous reste que fort peu de ces Ecrivains, si est-ce que nous en avons encore assez pour verifier ce que je soûtiens. Le Poëte Nævius qui a precedé tous les Annalistes de Rome, qui a porté les armes en la premiere guerre Punique, & produit sur le Theatre sa premiere piece dés l'an de Rome 519. plus de 200. ans devant que Virgile eût mis la main à son Eneïde, a parlé du voyage d'Enée de Troye en Italie. Témoin ces lieux de Servius sur le premier de l'Eneide.

l'Eneïde. *Nævius & Ennius Æneæ ex filia nepotem Romulum conditorem urbis tradunt.* Et sur le troisiéme : *Nævius induxit uxores Æneæ & Anchisæ cum lachrymis illos relinquentes his verbis ; Amborum uxores noctu de Troja exibant capitibus opertis, flentes ambæ, abeuntes lachrymis cum multis.* Et sur le neuviéme : *Nævius in primo belli Punici (Procbitam insulam Puteolani sinus) de cognata Æneæ nomen accepisse dicit.* Ce que je n'allegue ici qu'à cause de l'Antiquité : car les lieux suivans seront plus exprès. Virgile fait songer à Enée tout ce qu'il doit faire ou souffrir de plus remarquable. Ainsi c'est en songe qu'au second de l'Eneide, Hector l'avertit d'emporter avec lui ses Dieux Penates ou domestiques, & d'aller chercher un lieu propre à bâtir une Ville au delà des Mers. C'est ainsi qu'au troisiéme ces Dieux Penates lui donnent avis de prendre la route d'Italie, où ils lui promettent d'élever sa race jusques au Ciel, & de la mettre en possession d'une Ville dont l'Empire s'étendra bien loin. Qu'au quatriéme Mercure lui represente le danger où il étoit, & tous les maux qu'il avoit à craindre, s'il ne partoit de Carthage au plûtôt : qu'enfin au huitiéme le Dieu Tyberinus lui prophetise, que la Ville d'Albe se bâtira au lieu où une truye blanche allaittera ses trente petits, & l'avertit de faire ligue avec Evandre contre les Latins. En quoi Virgile a suivi Fabius Pictor, qui fait voir en songe à Enée tous les accidens de sa vie. Ce que Ciceron atteste en ces mots au premier *de Divinatione : Hisque adjungatur etiam Æneæ somnium quod in Fabii Pictoris annalibus ejusmodi est, & omnia quæ ab Æneâ gesta sunt, quæque illi acciderunt,*

acciderunt, ea fuerint quæ ei secundum quietem visa sunt, Plutarque en la vie de Romulus, raporte de Diocles & de ce même Fabius Pictor une longue histoire de la naissance de Remus & de Romulus, qui commence par ces mots. *La succession des Rois d'Albe descendus d'Enée vint a deux freres, Numitor & Amulius.*

Servius fait dire à Caton que les premiers habitans d'Italie s'appelloient *Aborigines*. Mais qu'à la venuë d'Enée s'étant joints avec les Phrygiens ils furent nommez Latins : & qu'Enée vint en Italie avec son pere, & que parce qu'il s'étoit emparé de certaines terres, il eût guerre avec Latinus & Turnus ; dont le premier ayant été tué en une bataille, Turnus eût recours à Mezentius en la valeur duquel se fiant il recommença la guerre ; & qu'Enée & Turnus y étant tous deux demeurez, elle se continua encore entre Mezentius & Ascanius, autrement nommé Ilus, du nom d'Ilus ancien Roi de Troye, d'où la Ville prit son nom d'Ilion : & qu'Ascanius ou Ilus, encore fort jeune, & comme sa barbe commençoit à paroître, tua Mezentius en duel ; & depuis changea son nom d'*Ilus* en celui de *Julus :* pource qu'en Grec *ioylos* ; signifie le poil folet. L'Auteur qui a écrit de l'origine des Romains sous le nom d'Aurelius Victor, tire du même Caton l'histoire des trente cochons, & du bâtiment de Lavinium, & de la guerre qui s'en ensuivit.

Mais parce que cet Auteur semble avoir feüilleté avec soin les anciens Romains qui ont écrit de ce voyage d'Enée, comme Denys d'Halicarnasse les Grecs, il merite d'être consideré de plus près.

près. Il est vrai que le premier qu'il cite pour ce voyage, est un Auteur Grec, à savoir Alexandre Ephesien, qui dit au premier Livre de la guerre Marsique ou Sociale, qu'Enée sortant la nuit de Troye avec son pere qu'il portoit sur ses épaules, & son fils qu'il tenoit par la main, fit tant de pitié aux Grecs qu'il eut permission d'aller où il voudroit. Et qu'ayant fait une flote du bois pris sur le mont Ida, & ramassé force gens des deux sexes, il fut averti par un Oracle d'aller en Italie. C'est ce que rapporte ce Grec, qui pouvoit être du tems d'Auguste, ou bien peu devant : car Strabon en fait mention au Livre 14. comme d'un Auteur nouveau. Mais ceux qui suivent sont Latins & quasi tous plus anciens.

Le premier est Lutatius Consul à Rome l'an 650. qui conte ce même voyage en son premier Livre, à peu près comme le précedent, sinon qu'il l'accuse d'un vilain crime, qui est d'avoir trahi sa patrie avec Antenor. Ce qui ne s'accorde guere avec ce que lui-même dit de sa pieté. Au Livre deuxiéme il rapporte l'Histoire des trente cochons, & la fondation de Lavinium. Au troisiéme il conte que le Roi Latin ayant fait alliance avec Enée, fut tué en une bataille contre Turnus, dequoi ayant eu sa revanche & tué Turnus, fut établi Roi des Latins, par un consentement commun, qui est ce que Virgile a suivi.

Son second Auteur est un Cesar dont le premier nom s'écrit diversement : car il le nomme tantôt Caius, tantôt Julius, & tantôt Lucius Cesar. Quoi que s'en soit, il est cité comme

Auteur

Auteur des Livres ou Annales des Pontifes. Et il dit au premier qu'Enée ayant pris terre auprès de Bajes & du Lac d'Averne, y perdit Misenus son Trompette, qui y fut enseveli, & que le lieu porte encore son nom. On y trouve aussi que Cajette n'est pas le nom de la nourrice d'Enée, mais qu'elle fut ainsi surnommée du Grec *Caiein*, qui signifie brûler, parce qu'étant ennuyée d'une si longue navigation, elle incita les Dames de Troye à brûler les navires d'Enée. Il ajoûte de Lavinium les mêmes choses que Luttatius. Et au second qu'Ascanius eut guerre contre Mezentius, & le défit, & tua son fils Lausus, & que Mezentius fut contraint de le rechercher de paix. Ce qui mit Ascanius en si grand credit qu'on le tint d'une race divine. Et au 4. qu'il bâtit la Ville d'Alba trente ans après Lavinium, & y transporta par deux fois ses Dieux Penates, mais qu'ils retournoient toûjours à Lavinium. Ce qu'étant arrivé par deux fois, on n'osa plus y toucher. Là même & au Livre suivant, se voyoit l'Histoire des Rois Latins jusques à Romulus. Je ne sai qui est ce Cæsar : mais parce qu'il le nomme en un lieu devant Luttatius, en un autre devant Tubero, & en un troisiéme devant Sempronius, je crois qu'il est bien ancien.

Les trois & quatriéme *Vulcatius*, & *Acilius Piso*, parlent d'une Sibylle en la Ville de Cimbarion, qu'Enée alla consulter, laquelle lui défendit d'ensevelir en Italie sa cousine *Prochyta* qu'il avoit laissée en pleine santé, & qu'à son retour il trouva morte, & la fît ensevellir en l'Isle voisine, qui s'appelle encore de son nom. Je croi qu'au lieu de *Cimbarion* il faut lire *Cimmerion* ;

merion ; car la situation se rapporte, & le nom n'en est pas éloigné ; & il n'y a point d'autre Auteur qui parle de *Cimbarion*. Peut-être aussi qu'il faut lire *Lutatius* pour *Vulcatius*, & *Calpurnius Piso* pour *Acilius Piso* ; car je ne connois point ce dernier. Mais *Calpurnius Piso* est fort connu : & Denys d'Halicarnasse le nomme avec Fabius Pictor, & Cincius, & Caton comme ayant écrit tous quatre l'Histoire de la naissance de Remus & de Romulus. Et celui-ci même allegue Piso pour prouver, qu'*Amata* femme du Roi Latinus se tua pour l'affliction qu'elle eut de la mort du Roi Latinus son mari, & de Turnus qui étoit son cousin germain. Ce Piso étant Tribun du peuple l'an de Rome 605. fut le premier Auteur de la Loi Calpurnia *de pecuniis repetundis*, de laquelle Ciceron dit en ses Offices qu'il n'y avoit pas 110. ans qu'elle avoit été donnée.

Le cinquiéme Auteur est Sempronius, Consul l'an 1624. avec Marcus Aquilius, qui dit de Cajete ce que j'en ai déja rapporté.

Le sixiéme est Domitius, qui en parlant d'Enée lors qu'il prit terre à *Laurent* ou à *Laurentum* lieu près de Rome, planté de lauriers, dit qu'il reconnut que c'étoit le lieu fatal où il se devoit s'arrêter selon l'Oracle, parce qu'ils y avoient mangé leur table. Mais il ne dit pas comme les autres Auteurs, que cette table étoit un grand pain sur lequel ils avoient mis leur viande, mais que c'étoit une couche d'ache ou de persil, dont il y avoit là quantité, qui leur servoit de table ou de nappe. Et qu'après avoir mangé tous les autres mets, ils mangerent aussi

le

le persil. Je croi que ce devoit être *eleieselinon, du persil de marais :* car il ajoûte qu'il y avoit auprés, deux étangs d'eau salée, signifiez encore par l'Oracle, qui obligeoit Enée à bâtir une Ville, *ubi duo maria inveniſſet prandiumque cum menſis comeſſet.* Là où il trouveroit deux mers, & mangeroit en son repas même les tables. Ce même Domitius est cité plus bas sur le sujet de la mort d'Aremulus Sylvius, avec les Annales des Pontifes, & Piso, & Aufidius, dont le dernier vivoit sous Auguste. Mais je ne connois point d'ailleurs ce Domitius.

Le septiéme est Monsieur Octavius, qui dit que comme Enée sacrifioit sur le rivage près de Laurentium, il découvrit sur la mer la flotte d'Ulysse, & que craignant d'être connu il se couvrit la tête d'un voile, & acheva ainsi son sacrifice. Ce qui est depuis passé en coûtume. C'est pourquoi Festus conclut que l'Autel de Saturne, qui étoit sur le mont Capitolin, lui avoit été dedié devant la guerre de Troye, parce qu'on y sacrifioit tête nuë. Car, dit-il, *Itaïci auctore Æneâ velant capita ; quod is cum rem divinam faceret in littore Laurentis agri Veneri matri, ne ab Ulyſſe cognitus interrumperes ſacrificium, caput adoperuit, atque ita conſpectum hoſtis ovitavit.* Gabius Bassus dit quelque chose de semblable d'un Autel consacré à Hercule dans Macrobe en ses Saturnales, liv. 3. chap. 6. Je recueille que ce Monsieur Octavius est ancien, de ce qu'il est nommé ailleurs au même traité devant Licinius Macer, qui étoit Questeur ou Tresorier à Rome l'an 665.

Le huitiéme est Caton au Livre de ses Origines,

nes, dont il cite un fort long passage touchant la fondation de la Ville de Lavinium, qui a été déja rapporté ; & un autre sur ce qu'Ascanius après ses illustres victoires, fut surnommé Julus, *à quo Julia familia manavit*, d'où la famille des Jules a pris son origine.

Le neuviéme est Aulus Posthumius, qui étoit Consul à Rome avec Licinius Lucullus, l'an 603. il a fait un Livre *De adventu Æneæ*, de la venuë d'Enée en Italie ; dont nôtre Auteur se sert pour prouver qu'Ascanius étant investi avec les siens par les troupes de Mezentius, qui étoient en bien plus grand nombre, fit de necessité vertu, & qu'ayant deffait toutes ses troupes, & tué son fils, il le força à demander la paix. Servius cite ce même Livre sur le neuviéme de l'Eneïde : Mais le lieu est fort corrompu. Et au lieu de *Postuinus de adventu Æneæ & Lutatius communium hostoriarum, Bojani Euximi, &c.* il faut lire à peu près ainsi, *Posthumius de adventu Æneæ, & Luttatius communium historiarum lib. 1. ibi sepultam fuisse tradit Bajani Euximi comitis Æneæ nutricem*, &c.

Le dixiéme est Sextus Gellus, ou plûtôt Cn. Gellius, duquel les Annales sont souvent citez par Denys d'Halicarnasse, aux sept premies Livres, & par plusieurs autres. Celui-ci s'en sert pour prouver que lors qu'Enée mourut, Lavinia sa femme étoit grosse, & se cacha dans une forêt, & accoucha en secret de Sylvius. Dequoi il y eut grand murmure parmi le peuple, parce qu'on crut qu'Ascanius l'avoit fait mourir avec son enfant ; mais il la fit chercher avec soin, & elle se trouva, & le justifia du crime qu'on lui

imputoit faussement. Et ce fut ce Sylvius fils d'Enée, & de Lavinia, qui lui succeda au Royaume, & non Julus ou Ascanius.

Les onziéme & douziéme sont Cincius & Tubero, qui disent comme Cesar l'Annaliste, qu'Ascanius ayant fondé la Ville d'Albe, y fit par deux fois transporter ses Dieux de Lavinium où ils étoient ; mais n'osa tenter la troisiéme, parce que les deux premieres fois ils étoient retournez d'eux-mêmes à Lavinium. Il a déja été dit que Cincius vivoit du tems de la seconde guerre Punique, & que Tubero étoit Lieutenant de Quintus Ciceron en Asie. Je passe beaucoup d'autres Auteurs citez dans ce même traité, parce qu'ils ne parlent ni d'Enée ni d'Ascanius, mais d'autres plus nouveaux ou plus vieux.

A cette liste se peut ajoûter Ennius, qui dit comme Nævius, que Romulus fondateur de Rome étoit fils de la fille d'Enée. C'est ce que nous apprend Servius sur le 1. de l'Eneïde ; & sur le 6. il écrit que *Romulus secundum Ennium refertur inter Deos cum Ænea. Dicit namque Iliam fuisse filiam Æneæ.*

On y peut aussi joindre Cassius Hemina, qui est nommé dans Pline l. 14. c. 13. *vetustissimus auctor Annalium*, très-viel Annaliste, & qui a écrit des choses très-anciennes. Car plusieurs Peres attestent qu'il a parlé de Saturne, & montré que ce n'étoit qu'un homme, & Gellius l. 17. c. 21. le cite, pour montrer qu'Homere & Hesiode ont vêcu *Sylviis Albæ regnantibus, annis post bellum Trojanum, plus centum atque sexaginta*, comme les Sylvies regnoient à Albe plus de 160. ans après la guerre de Troye, & Aurelius Victor

en

en cite un passage touchant Recaranus, ou Hercules & Cacus. Or ce même Hemina fait mention de la venuë d'Enée en Italie, & dit qu'il y arriva avec 600. hommes comme le prouvent ces mots de Solin au chap. 2. *Nec omissum sit Æneam æstate ab Ilio capto secundâ Italicis littoribus appulsum, ut Hemina tradit, sociis non amplius sexcentis in agro Laurenti posuisse castra.*

Le même Solin fait mention d'un certain Cosconius, qui a eu le même sentiment comme il apparoît par ce qu'il en cite. *Par sententia est inter auctores, a gubernatore Æneæ appellatum Palinurum, à tubicine Misenum, à consobrina Leucosiam insulam, à nutrice Cajetam, ab uxore Lavinium, quod post Trojæ excidium sicut Cosconius perhibet quarto anno extructum est.* Varron cite cé Cosconius en ses Livres de la Langue Latine.

Varron aussi ne doit être obmis : car c'est lui qui dit *Deos Penates quædam sigilla lignea vel marmorea ab Æneâ in Italiam esse adducta.* Que les Dieux Penates sont certaines images de bois ou de marbre, qu'Enée avoit apportées en Italie. *Et hos Deos Dardanum ex Samothracia in Phrygiam, de Phrygia Æneam in Italiam portavisse,* que Dardanus avoit apporté ces Dieux de Samothrace en Phrygie, & Enée de Phrygie en Italie. Et au second Livre des choses Divines : *Ex quo de Troja est egressus Æneas Veneris cum per diem quotidie stellam vidisse, donec ad agrum Laurentum veniret, in quo eam non viderit ulterius, quâ re cognovit terras esse fatales* Ce que Servius rapporte sur ces mots du Poëte. *Matre Dea monstrante viam.* Comme si Venus avoit fait marcher devant lui son Etoile, pour lui montrer le chemin d'Italie.

Je n'ajoûterai plus que Tite-Live, qui dit au Livre premier, qu'après la prise de Troye, *Æneam primum in Macedoniam venisse, inde in Siciliam quærentem sedes delatum: ab Sicilia classe Laurentam agrum tenuisse: Trojæ & huic loco nomen est. Ibi egressi Trojani, ut quibus ab immenso prope errore nihil præter arma & naves supereſſet, cum prædam ex agris agerent, Latinus Rex Aborigineſque, qui tum ea tenebant loca ad arcendam vim advenarum armati ex urbe atque agris concurrunt.* Le reste seroit long à transcrire, & ne tend qu'à montrer que la suite de l'histoire se conte en deux façons, & des deux il y en a une qui s'accorde avec ce qu'en dit Virgile.

Il ne me reste que d'en venir aux Grecs, entre lesquels Diocles & Cephalon Gerigithien sont les plus anciens. Et j'ai déja montré l'antiquité du premier par Plutarque qui dit que *Diocles le Peparethien a enseigné le premier aux Grecs ce qu'il y avoit de principal, en l'histoire de l'origine de Rome & de Romulus, & que Fabius Pictor, qui est le plus vieux de tous les Historiens Romains, l'a suivi pour la plûpart.* C'est pourquoi il fait profession de tirer de tous les deux un long discours qu'il fait de la naissance de Remus & de Romulus, qui a été representé ci-devant.

Il faut ajoûter Cephalon Gergithien, duquel dit Festus au mot *Romam*, que *de adventu Æneæ in Italiam videtur conscripsisse*, il semble avoir écrit de la venuë d'Enée en Italie. Mais Denys écrit seulement qu'il dit: *Que la deuxiéme generation après la guerre de Troye fût bâtie la Ville de Rome, par ceux qui s'étoient sauvez de Troye avec Enée; & prononce que son Fondateur fût Romus Chef de*

de la Colonie, l'un des Enfans d'Enée qu'il dit en avoir eu quatre, Ascanius, Eurileon, Romulus & Romus. Il s'appelle Gergithien, à cause qu'il étoit de Gergithus Ville de Mysie ou de Troade, & Denys le fait *palaion pany* très-ancien. Il est vrai qu'il ne dit pas qu'Enée lui-même soit venu à Troye. Car tant s'en faut, il écrit ailleurs qu'il mourut en Pallene, Peninsule qui est entre Thrace & Macedoine. Mais il veut que Rome ait prit son nom de Romus un de ses fils. Il ajoûte : *Que Demagoras & Agathyllus, & beaucoup d'autres sont du même avis pour le tems & pour le Chef de la Colonie.* Dont le dernier est un Poëte d'Arcadie, qui dit d'Enée. *Il se hâta d'aller en Italie, & engendra un fils nommé Romulus.* Mais je ne sai qui est ce Demagoras, & je dirois qu'il faut lire Xenagoras, duquel il écrit ailleurs, ces paroles. *L'Historien Xenagoras écrit que d'Ulisse & de Circé sont sortis trois fils, Romus, Antias, Ardeas, qui ont fondé trois Villes qu'ils ont nommées de leurs noms :* n'étoit que ce Romus n'a rien de commun avec celui de Cephalon, que le simple nom : l'un étant descendu d'Enée & l'autre d'Ulisse. Mais voici quelque chose plus à propos dans le même Auteur. *Celui qui a recueilli les noms des Prêtresses d'Argos, & ce qui s'est fait au tems de chacune,* (c'est-à-dire, Heraclides Lembus si on en croit Scaliger) *dit qu'Enée étant venu avec Ulisse du païs des Molosses en Italie, fonda une Ville & la nomma Rome du nom d'une femme Troyenne.* Il ajoûte que cette *Rome* lassée d'une si longue navigation, obligea par ses exhortations les autres femmes à brûler la flote, & que Damastes de Sigée est du même sentiment :

Suidas dit que ce Damastes avoit écrit de ceux qui ont combattu à Troye, & qu'il étoit du tems d'Herodote, & Disciple de Hellanicus, d'où paroît son antiquité. A ceux-là se peut joindre Denis le Chalcidien, qui dit encore chez nôtre Denis, que ce Romus qui a bâti Rome *est selon les uns fils d'Ascanius, selon les autres de Hemathion.*

Dans Festus au mot *Romam* il y a un grand ramas de diverses opinions des Grecs touchant l'origine de Rome, dont en voici quelques-unes qui la rapportent à Enée, quoi que par divers chemins. *Apollodorus in Euxenide* (ce mot m'est suspect) *ait Æneâ & Laviniâ natos Mayllem Mulum* (je lis Romulum) *Romumque atque ab Romo urbi tractum nomen. Alcimus ait Thyrreniâ Æneæ natum filium Romulum fuisse, atque ab eo ortam Albam Æneæ neptem, cujus filius nomine Romus condiderit urbem Romam. Historiæ Cumanæ conscriptor, &c. Aborigines, &c. montem Palatium, in quo frequentissimi consederint, appellavisse à viribus regentis Valentiam. Quod nomen adventu Evandri, Æneæque in Italiam cum magna Græcè loquentium copia interpretatum dici cœptum Romam. Agatochles Cyzicenarum rerum conscriptor ait, vaticinio Heleni impulsum Æneam Italiam petivisse portantem secum suam neptem Ascanii filiam nomine Romam, eamque ut Italia sint Phryges potiti, & iis regionibus maxime quæ sunt vicinæ urbi, primam omnium consecrasse in Palatio fidei Templum, &c. Ait quidem Agathocles complures esse auctores, qui dicunt Æneam sepultum in urbe Berecyntia, proximè flumen Nelon* (lege *Gallon*) *atque ex ejus progenie quemdam nomine Romum venisse in Italiam,*

&

& urbem Romam nominatam condidisse. Je ne sçai ce qu'il entend par l'Euxenide d'Apollodorus. Alcimus est un Sicilien qui avoit écrit de Sicile & d'Italie : Athenée cite ses deux Ouvrages au Livre 10. & 12. L'Auteur de l'Histoire de Cumes est Hyperochus selon Pausanias en ses Phociques. Mais Athenée au Livre 12. met la chose en doute. *Hyperochus*, dit-il, *ou celui qui a fait les Cumaiques qu'on lui attribuë.* Agathocles Babylonien, qui a écrit de Cyzique est cité par Ciceron, Athenée, Solin & autres.

Mais il ne se peut là-dessus rien de plus formel que Denys d'Halicarnasse, qui vivoit à Rome sous Auguste en même tems que Virgile, & qui a fait tout ce qui étoit possible pour prouver ce voyage fabuleux des Troyens en Italie, & en fait un long discours qui commence ainsi. *Qu'Enée & les Troyens soient venus en Italie, tous les Romains le certifient. Et les solemnitez qu'ils observent en leurs fêtes & sacrifices en servent de marques, & les Oracles de la Sibylle, & ceux d'Apollon, & beaucoup d'autres choses que personne ne doit mépriser, comme forgées par bienseance. Car il reste même parmi les Grecs jusqu'à ce jourd'hui plusieurs preuves & enseignemens des Ports où ils ont abordé, & y sont long-tems demeurez, parce que le tems n'étoit pas propre à la navigation.* Qui est-ce qu'il entreprend de prouver par toute la suite.

Je passe Alexandre d'Ephese cité par Aurelius Victor, parce qu'il en a été parlé ci-devant. Ælien en ses Histoires diverses lib. 7. c. 16. dit que *Rome a été bâtie par Romus & Romulus fils de Mars & de Servia, qui étoit de la race d'Enée.* Appien avoit écrit l'histoire Romaine en 24.

Livres, dont le premier qui s'est perdu, commençoit par ces mots. *Enée fils d'Anchise, & petit fils de Capys qui fleurissoit du tems de la guerre de Troye après avoir erré long-tems, prit terre en un lieu d'Italie nommé Laurentum, où on montre encore son Camp, & le rivage appellé Troye, à cause de lui, comme atteste Photius auctoritate 57.* A quoi je n'ajoûterai plus que deux Poëtes, Tryphiodore qui dit au Livre de la prise de Troye. *Venus cacha Enée & Anchise par compassion qu'elle eût du pere & du fils, pour leur assigner leur demeure en Italie, loin de leur pays, & accomplir le conseil des Dieux. Jupiter l'ayant approuvé, afin que les fils & petits-fils de la Martiale Venus eussent un Empire éternel.* Et Smyrnæus qui au Livre treisiéme de ses Paralipomenes fait prononcer à Calchas vingt vers Prophetiques, par lesquels il empêchoit les Grecs de tirer sur lui, leur representant que les Dieux l'avoient destiné à bâtir une superbe Ville près des bords du Tybre, d'où ceux de sa race étendroient leur Empire fort loin, pour salaire de la pieté, qu'il avoit témoignée envers son pere & son fils. Mais ces Auteurs sont moins considerables, parce qu'ils ont écrit depuis Virgile.

Aussi en ai-je assez produit, & peut-être plus qu'assez pour prouver que ce n'est pas à Virgile qu'on doit l'invention de cette fable, puisqu'elle avoit été publiée par un si grand nombre d'Auteurs tant Grecs que Romains, qui avoient écrit devant sa naissance. Et que non seulement les Poëtes, mais les Historiens même l'ont mise en credit; & pour la rendre plus croyable, ils l'ont enrichie de cent circonstances. Et il s'est trouvé

des

des Historiens qui ont servi de fourriers à Enée, & lui ont marqué tous ses logis depuis Troye jusqu'en Italie, & qui par tout nous font remarquer des traces de son passage. Ainsi veut-on qu'en passant par la Thrace il ait bâti la Ville d'Ænos, & par Pallene celle d'Æneas, toutes deux nommées de son nom ; dont la derniere ait subsisté jusques à Cassander Roi de Macedoine, qui en transporta les habitans en Thessalonique. Et que de là il vint aux Isles de Delos, & puis de Cythere : En la premiere desquelles se montroit le Palais où les reçut Anius Roi de l'Isle, & Prêtre d'Apollon ; en l'autre un Temple de Venus bâti, disoit-on, par les Troyens. Et vis-à-vis en la terre-ferme le Promontoire Cinæthion, où fût enterrée Cinethe, l'un des amis d'Enée. Et plus avant dans les terres en Arcadie, la Ville de Capya, bâtie par Capys Troyen, comme Capouë en Italie. Ensuite pour montrer qu'il avoit passé par Zacynte, par Leucas, par Actium, par Ambracie, & par le port de Buthrote, on montroit par tout des Temples bâtis à Venus par Enée, si on en croyoit les Prêtres des lieux. Et de plus à Ambracie se voyoit une Chapelle avec une image d'Enée faite à l'antique, à laquelle faisoient sacrifice certaines Prêtresses nommées Amphipoles, autrement servantes. Et les Prêtres de Dodone prouvoient qu'il étoit venu consulter l'Oracle du lieu, par certains vases de bronze, où son nom étoit écrit, dont il leur avoit fait present. Et un peu au delà de Buthrote étoit le port d'Anchise, ainsi nommé du pere d'Enée, qui y étoit abordé avec la flote, tandis que son fils étoit allé consulter l'Oracle

l'Oracle de Dodone, & voir Helenus. Ainsi on nomma port de Venus, un port de la Poüille, où quelques Troyens prirent terre. En Sicile où la tempête les emporta, elle avoit un Temple fort renommé sur le mont Erix, qu'on attribuë encore à Enée. En Italie Palinure & Misene étoient promontoires, ou ports ainsi nommez du nom de certains Troyens morts auprès, ou ensevelis, comme Epityche, Cajette, Leucasie & Prochyte, du nom de femmes Troyennes, nourrices ou cousines d'Enée. Entre Lavinium & la Mer prés du port de Laurentum, on montroit un lieu nommé Troye, parce que les Troyens arrivant en Italie s'y étoient campez.

Une autre chose a servi à rendre cette fable plus illustre, & à lui donner plus de cours; c'est que Jules Cesar étoit bien-aise qu'on le crût issu d'une race si ancienne, & de voir une Déesse à la tête de sa Genealogie. Et c'est dequoi il se prevaloit fort, pour tâcher à éblouïr les yeux du peuple par un faux éclat. De là vient qu'il n'a rien obmis de ce qu'il a crû pauvoir servir à rendre la chose croyable. Etant jeune encore il fit une harangue funebre sur la mort de Julia sa tante, où il la faisoit descendre des Rois du côté maternel, à savoir d'Ancus Martius, & du paternel des Dieux, c'est-à-dire, de Venus mere d'Enée. En voici les mots tirez de Suetone chap. 6. en sa vie. *Amitæ meæ Juliæ maternum genus ab Regibus ortum; paternum cum Diis immortalibus conjunctum est: nam ab Anco Martio sunt Martii Reges; quo nomine fuit mater: A Venere Julii cujus gentis est familia nostra. Est ergo in genere & sanctitas Regum qui plurimum inter homines pollent, &*

ceremonia

ceremonia Deorum, quorum ipsi in potestate sunt Reges. C'est pourquoi la veille du jour de la bataille de Pharsale. *Aprés avoir fait à minuit ses sacrifices, il invoquoit le Dieu Mars & Venus sa mere. Car on estimoit que la famille des Jules venoit d'Enée & d'Jule son fils a cause du nom. Et il fit vœu s'il avoit du succès, de faire un Temple à Venus victorieuse, en reconnoissance du secours qu'il avoit reçu d'elle en cette occasion.* Ce sont les mots d'Appien au second Livre des Guerres Civiles. Aussi après toutes ces victoires, le même dit, qu'*il consacra un Temple à Venus sa mere, selon qu'il l'avoit voüé comme il étoit sur le point de donner la bataille à Pharsale.* Et Dion de même au Livre 43. pag. 147. parle ainsi. *Alors ayant fait un Temple à Venus, comme étant le Chef & la Source de sa famille, il le consacra aussi-tôt, à savoir par divers combats de Gladiateurs, & autres jeux & spectacles qu'il fit voir en l'Amphitheatre.* Et dit ailleurs, qu'il *raportoit tout à Venus. Et vouloit persuader à chacun que c'étoit a elle qu'il avoit l'obligation d'être encore comme en la fleur de son âge, c'est pourquoi il portoit une image de Venus armée, & pour la plûpart aux grandes entrepriſes la donnoit pour mot.* Ainsi en la bataille de Pharsale selon Appian. *Cesar & Pompée donnerent pour mot, l'un Venus victorieuse, & l'autre Hercule invincible.* Et en celle de Cordouë. *Il donna encore Venus pour mot.* Et semble que cette fable qui porte qu'il étoit descendu de Venus, n'ait pas été contestée même par ses ennemis. Car Ciceron en une Epître qui montre assez qu'il ne l'aimoit pas, dit *Florem ætatis à Venere orti in Bithynia fuisse contaminatum*; que la fleur de l'âge de celui

qui

qui étoit descendu de Venus, avoit été soüillée en Bithynie ; à savoir par le Roi Nicomede, qui avoit abusé de Cesar en sa jeunesse, selon que plusieurs le rapportent. Et Pompée fût effrayé d'avoir songé la veille de la bataille de Pharsale, *Qu'il paroît le Temple de Venus de plusieurs dépoüilles, &c. Craignant* dit Plutarque, *de donner de la gloire & du lustre à la famille de Cesar qui appartenoit à Venus.* En quoi ils pûrent encore être confirmez par une Table de cuivre, qu'on disoit s'être trouvée dans le sepulchre de Capys Troyen, Fondateur de Capouë, un peu devant la mort de Cesar, qui portoit que, *quandocumque ossa Capys detecta essent, fore ut Julo prognatus manu consanguineorum necaretur.* Suet. c. 81. quand les os de Capys se découvriroient, un de la race d'Julus seroit tué de la main de ceux de même sang. Pour ces raisons entre les honneurs qu'on fit à Jules Cesar après sa mort, cettui-ci fût un des principaux, qu'on lui fit une Chapelle dorée dans le Temple de Venus sa mere, & près de son image, & dedans un lit d'yvoire couvert d'or & de pourpre, où étoit l'image de Cesar, avec un trophée sur sa tête, & le même habit qu'il avoit quand il fût tué. Ce sont les mots de Suetone : *Pro rostris aurata ædes ad simulacrum Templi Veneris genitricis collocata, intraque lectus eburneus, auro ac purpura stratus, & ad caput tropæum cum veste cum qua fuerat occisus.*

J'ajoûterai seulement qu'outre les Poëtes, & les Historiens, & la famille des Cesars, le Senat même & tout le peuple Romain rapportoit son origine aux Troyens. Sur quoi étoient fondez tous les privileges & immunitez que les Romains

mains accorderent de tems en tems aux Iliens, où qu'ils demanderent même pour eux. De quoi paroît la premiere trace en certaines lettres que le Senat & le peuple Romain écrivirent à un Roi Seleucus, je ne sai lequel. Ils lui promettoient par ces lettres d'entrer en alliance avec lui, & en amitié, *si consanguineos suos Ilienses ab omni onere immunes præstitisset*, à condition qu'il déchargeroit les Iliens de toutes sortes d'impôts, comme étant de même sang qu'eux. Et depuis en traitant de paix avec Antiochus l'an de Rome DLXV. ils donnerent aux Iliens les Villes de Rheteum & Gergithum, non tant pour leurs merites nouveaux qu'en memoire de leur origine. C'est ainsi qu'en parle Tite-Live, au Livre 38. & après la défaite de Mithridates selon Appien, au Livre qu'il appelle Mitridatique, *Sylla affranchit les Iliens & les declara par Edit exprès, amis des Romains.* A quoi se rapporte ce que dit Strabon au Livre 13. qu'il consola les Iliens *par beaucoup de biens qu'il leur fit.* Jules Cesar leur continuant & amplifiant les mêmes privileges, *leur donna des terres & la liberté, & les garantit de toutes charges, de quoi ils joüissent encore aujourd'hui:* ce qu'il écrivoit sous Tybere, & sous Claude. Comme on entreprit de les dépoüiller de ces privileges, Neron gendre de l'Empereur, qui étoit lors âgé de seize ans, plaida pour eux dans le Senat, en Langue Grecque avec éloquence, & obtint pour eux une exemption perpetuelle de toutes charges publiques, pour la raison qui a été dite. Dequoi nous avons pour témoins Tacite au Livre 12. de ses Annales, & Suetone dans les vies de Claude chap. 27. & de

Neron

Neron chap.7. A quoi Pline ayant égard Livre 5. chap. 30. *Ilium*, dit-il, *immune, unde omnis rerum claritas.* Et le Jurisconsulte Calliſtraſte au titre *De excusationibus lege non tantùm* 17. §. 1. *Ilienſibus & propter inclytam nobilitatem civitatis, & propter conjunctionem originis Romanæ, jam antiquitùs & Senatu consultis, & constitutionibus Principum, pleniſſima immunitas tributa eſt. Ut etiam Tutelæ excuſationem habeant, ſcilicet eorum pupillorum qui Ilienſes non ſunt.*

Cela ainſi examiné je ne penſe pas qu'il y ait perſonne aſſez ridicule pour vouloir qu'en une choſe qui étoit de ſi peu d'importance, Virgile ait dû s'oppoſer à ce qui étoit crû à Rome depuis ſi long-tems, & par un conſentement ſi univerſel, tant des Empereurs que du Senat & du peuple, & rapporté par tous les Poëtes, par tous les Hiſtoriens, par tous les Orateurs, par tous les Antiquaires & Critiques, qu'Enée avoit planté une Colonie de Troyens au païs Latin, de laquelle étoit iſſu le peuple Romain, & que les Ceſars étoient de la race de Venus & d Enée: Il eſt bon & neceſſaire de s'oppoſer tant qu'on peut aux erreurs du peuple, quand il y va de la gloire de Dieu, & de l'interêt de la Religion. Sur tout en des points qui importent, & auſquels on ne peut ſouſcrire ſans mettre ſon ſalut en compromis. Mais qui eſt-ce qui ſeroit ſi fou que de ſe vouloir rendre martyr pour détruire des erreurs de cette nature, dont la créance eſt indifferente, qui ne fait tort à qui que ce ſoit? Sur tout quand un peuple s'y plaît, & trouve le menſonge agreable, & ſeroit marri d'en être deſabuſé. Et quand il les faudroit refu-

ter,

ter, ce seroit aux Historiens & non aux Poëtes à l'entreprendre. C'est dequoi nous avons un exemple fort illustre parmi nous-mêmes, qui avons eû long-tems cette folie commune avec beaucoup d'autres peuples, de vouloir tirer nôtre origine du peuple Troyen. D'où vient que tous nos vieux Annalistes eussent crû demeurer à mi-chemin, si en recherchant nos antiquitez ils n'eussent remonté jusques à Troye, pour en faire venir Paris, & Francus fils d'Hector, dont le dernier doit avoir donné le nom à la Nation, & l'autre à la Ville Capitale du Royaume. Il est vrai qu'en la renaissance des Lettres depuis cent ou six vingts ans les esprits se sont trouvez trop éclairez pour continuer à souscrire à une fable si éloignée de toute sorte de vrai-semblance ; & que les Historiens qui ont écrit depuis, n'en ont plus fait d'état. Mais Ronsard qui a passé pour un des plus savans de nos Poëtes, n'a pas laissé de suivre encore cette vieille fable en sa Franciade. Dequoi je ne pense pas que personne l'ait jamais blâmé. Il y auroit bien moins de raison à vouloir reprendre Virgile, qui est à tout prendre le plus accompli de tout ce qu'il y a jamais eu de Poëtes, de ce qu'il a pris pour le sujet de son Poëme, une fable que tous les Romains avoient cruë jusques à lui. Au moins je ne voi personne parmi ce peuple qui la conteste, ni même qui la revoque en doute, sinon Tite-Live, qui traite fort délicatement cette matiere au Livre premier, disant que ce n'est pas chose qu'il veüille ni asseurer ni refuter. Et qu'il faut pardonner à l'antiquité, si elle tâche à rendre plus augustes les commencemens des Villes en mêlant

mêlant les choses divines avec les humaines, & que s'il y a quelque peuple auquel il doive être permis de consacrer son origine en la rapportant aux Dieux, ce doit être au peuple Romain, qui a tant fait de merveilles. Et que les peuples qui veulent bien se soûmettre à son Empire, ne leur doivent pas contester cette Histoire. C'est dire tacitement qu'on la doit croire par bienseance, encore qu'il n'en soit rien : c'est sur quoi j'en demeurerai, aprés vous avoir fait excuse d'avoir arrêté si long-tems sur un sujet, qui ne valoit pas la peine de faire un si long écrits. Mais si la lecture de tant de choses vous est ennuyeuse, prenez vous en à vous-même, qui m'avez obligé à vous dire là-dessus mes pensées. Je me persuade que vous ne vous y joüerez plus une autrefois, de peur qu'à ce premier discours que vous ne lirez pas sans beaucoup de fatigues, je n'en ajoûte encore un second qui vous acheveroit d'accabler, ce qui seroit pourtant tout-à-fait éloigné de mon dessein, puisque je suis de tout mon cœur.

MONSIEUR,

Vôtre très-humble & très-obeïssant serviteur

BOCHART.

De Caen ce 20. *Decembre* 1663.